

Godblind tome 1

Stephens, Anna

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANNA STEPHENS

GODBLIND

TOME I



- Couverture
- Titre
- Dédicace
- Carte
- Rillirin
- Corvus
- Crys
- Durdil
- Dom
- L'Élue
- Crys
- Rillirin
- Galtas
- Dom
- Rillirin
- Corvus
- Dom
- Mace
- Crys
- Tara
- Galtas
- L'Élue
- Durdil
- Dom
- Crys
- Rillirin
- Galtas
- Crys
- Gilda
- Mace
- Corvus
- Crys
- Galtas

- Dom
- Rillirin
- Tara
- Dom
- Rillirin
- Corvus
- Dom
- Gilda
- Crys
- Durdil
- L'Élue
- Mace
- Rillirin
- Dom
- Durdil
- Galtas
- Durdil
- Tara
- Crys
- Corvus
- Durdil
- Dom
- Crys
- Gilda
- Crys
- Rillirin
- Mace
- Galtas
- Durdil
- L'Élue
- Dom
- Tara
- Rillirin
- Dom

- Mace
- Galtas
- Tara
- Gilda
- Mace
- Rillirin
- Tara
- Mace
- Corvus
- Dom
- Crys
- Dom
- Crys
- Durdil
- Dom
- L'Élue
- Galtas
- Gilda
- Rillirin
- Durdil
- Corvus
- Gilda
- Dom
- Galtas
- Crys
- Dom
- Crys
- Mace
- Durdil
- Mace
- Tara
- Rillirin
- Mace
- Dom

- [Crys](#)
- [Rillirin](#)
- [Mace](#)
- [Tara](#)
- [Durdil](#)
- [Crys](#)
- [Rillirin](#)
- [Corvus](#)
- [Épilogue](#)
- [Remerciements](#)
- [Biographie](#)
- [Mentions légales](#)
- [Bragelonne, c'est aussi](#)

Anna Stephens

GODBLIND

TOME I

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par Arnaud Demaegd

Bragelonne

*Pour mes oncles, David et Graham.
Si seulement vous aviez pu voir ce livre.*



Rillirin

*Onzième lune, an 994 après l'Exil des Dieux Rouges
Temple de la caverne, Aiglepic, Monts de Gilgoras*

Rillirin était à l'arrière avec les autres esclaves, tous serrés les uns contre les autres comme les doigts d'un poing flétri. Plusieurs jours auparavant, on avait convoqué tous les chefs de guerre mirécès des villages situés le long de la Voie du Ciel ; ils devaient se rendre à la capitale pour entendre l'Élué des Dieux Rouges. Quoi que ces derniers lui eussent dit, c'était assez important pour faire venir les chefs de guerre à Aiglepic alors même que l'hiver débutait.

Rillirin lança un regard à l'Élué avec une moue involontaire, puis s'empressa de baisser la tête. La haute prêtresse de la Dame d'Ombre et de Gosfath, Dieu du Sang et chef spirituel des Mirécès, n'était qu'une lointaine silhouette, alternativement éclairée et cachée par la lumière vacillante des torches. Sa robe bleue était sombre comme de la fumée dans la pénombre ; son visage, aussi beau et fermé que le Mont Gil, que l'on voyait se cabrer, dur et infranchissable, au-dessus d'Aiglepic.

L'autel était souillé de noir, et le temple empestait le vieux sang. La plupart des sermons de l'Élué se terminaient par un sacrifice, par un esclave qui se tortillait sur l'autel de pierre. Rillirin se fit toute petite et regarda le sol entre ses pieds. Elle n'avait aucune envie d'être cet esclave-là.

— Lorsque viendra la première lune, nous entrerons dans notre neuf cent quatre-vingt-quinzième année d'exil, déclara l'Élué d'une voix sévère en faisant les cent pas comme un lion des montagnes devant la congrégation.

Le roi Liris se tenait au premier rang en compagnie de ses chefs de guerre, mais l'Élué projetait sa voix au fond du temple afin qu'elle se répercutât parmi les stalactites qui pendaient comme des lances de pierre au-dessus de leurs têtes. Ce soir, tout le monde devait l'entendre.

— Il s'est presque écoulé un millénaire depuis que nous fûmes rejetés avec nos puissants dieux des belles et riches contrées de Gilgoras pour venir vivre chichement dans les hauteurs de glace et de pierre. Expulsés de Rilpor, chassés de Listre, exilés de Krike. (Son regard froid passa sur les guerriers et chefs de guerre agglutinés à ses pieds cependant qu'elle dressait la liste des contrées sur lesquelles les Dieux Rouges avaient jadis exercé une emprise.) Et qu'avez-vous accompli pendant toutes ces années ?

Sa voix cingla comme un fouet. Les hommes tressaillirent et se recroquevillèrent face à cette colère aussi soudaine qu'un orage de fin de printemps.

— Rien ! cracha l'Élue. De minables rapines ; vol de bétail et de blé. Quelques Loups tués. Pathétique.

Ses dents claquaient à chacun de ses mots mordants. Elle leva la main gauche et tendit l'index. Il arracha un bruissement de peur aux Mirécès comme aux esclaves. Elle le braquait à tour de rôle sur les uns et les autres sans regarder l'endroit qu'elle désignait, comme si le doigt n'était pas le sien ; comme s'il était dirigé par la volonté d'un autre, une volonté divine.

Le doigt qui choisit. Le doigt de la mort. Combien de fois Rillirin avait-elle senti la conscience derrière cet index frôler ses terminaisons nerveuses et s'était-elle demandé si son heure était venue ? Tout à coup, le doigt s'immobilisa. Il était pointé sur Rillirin. La vision de cette dernière se concentra sur son extrémité. Elle eut le souffle coupé. Son estomac se noua, les larmes lui montèrent aux yeux. Elle se força à déplacer son regard pour le plonger dans celui de l'Élue, qui la considérait d'un air calculateur.

Elle n'oserait pas. Liris ne le permettrait pas. Si ?

Le doigt cessa de la désigner.

— Vous êtes en désaccord avec moi ? demanda l'Élue sur un ton pressant lorsque Liris osa relever la tête. (Les yeux brûlant de défi, elle leva le menton ; le roi mirécès soutint son regard pendant moins d'une seconde.) Non, bien sûr. Vous ne pouvez pas. Chaque année, vous faites aux Dieux Rouges un serment sanctifié avec votre propre sang ; vous Leur promettez la gloire, vous jurez de Leur rendre l'empire qui Leur revient de droit sur toutes les âmes de Gilgoras. Et chaque année, vous échouez. (Sa voix baissa jusqu'à n'être plus qu'un murmure caressant.) Aussi les dieux ont-ils choisi l'instrument de Leur retour.

Liris était en sueur.

— Vous l'avez vu ? articula-t-il avec difficulté.

— C'est la Dame d'Ombre Elle-même qui me l'a dit, confirma l'Élue, un petit sourire cruel aux lèvres. Il y a en Rilpor des gens qui Lui sont plus utiles que n'importe lequel d'entre vous. (Le bout de son doigt balaya la foule, qui eut un mouvement de recul.) Il y a en Rilpor des gens qui nous haïssent et nous craignent, et qui, pourtant, en font davantage que vous pour notre cause.

Son doigt accompagnait ses propos et, l'espace d'un instant, elle le pointa sur le cœur de Liris. La menace était claire ; les hommes s'écartèrent comme s'il avait été pestiféré. La lumière des torches du temple ternissait le bleu sacré de leurs tuniques, que la sueur assombrissait, apeurés qu'ils étaient de se trouver si proches de la mort.

Rillirin sentit monter l'effarement, puis un effroi écoeurant. Que lui arriverait-il quand la fragile protection de Liris lui serait retirée ? *Je n'appartiendrai plus à personne.* Elle détestait Liris, le méprisait de tout son être, mais il la protégeait de la violence des autres hommes. Il se la réservait.

Liris ramena les épaules en arrière et se redressa, prêt à affronter son destin. C'est alors que le doigt, dans un sursaut, reprit son trajet au milieu du brouhaha croissant des bavardages. Rillirin souffla, à la fois soulagée et dégoûtée de l'être.

L'Élue chuinta, et tous les regards se tournèrent à nouveau vers elle.

— Nos dieux sont piégés à l'extérieur de Gilgoras, comme nous ; mais Ils tissent néanmoins Leur saint ouvrage à l'intérieur de ses frontières. Avec l'aide de mon grand prêtre, Gull, qui est caché au cœur même du Rilpor, Ils attirent à Eux quelqu'un qui pourra enfin veiller à satisfaire Leurs désirs. (Elle montra les dents.) Sachez-le, et réjouissez-vous de le savoir. Les dieux m'ont révélé Leurs plans et, bientôt, vous les connaîtrez aussi. Commencez vos préparatifs et appliquez-vous. Le printemps venu, nous ne pillerons pas. Le printemps venu, nous conquerrons. Et à la mi-été, nous aurons vaincu non seulement le Rilpor, mais aussi leurs prétendus Dieux de la Lumière.

Elle leva les bras vers le plafond du temple.

— Le voile ne peut être déchiré que par le sang ; des lacs, des rivières de sang. Nous verserons donc le sang, et cela ramènera nos dieux en Gilgoras. Notre sang et celui des païens, versés ensemble, mêlés pour sanctifier la terre et la rendre digne de Leur sainte présence. Nous aurons la victoire, vous et moi, hurla-t-elle, et les Dieux Rouges, les dieux véritables, seront très satisfaits.

Rillirin s'avança pour essayer de voir le visage de Liris, afin de déterminer s'il savait ce que l'Élue semblait savoir. *Ils partent faire la guerre au Rilpor ? Ils vont se faire massacrer. Les ombres dans les arbres se chargeront d'eux, et le Rang de l'Ouest aussi.* Sa bouche esquissa ce qui aurait pu être un sourire si elle s'était rappelé ce que cela faisait d'avoir un sourire sur le visage.

Au milieu des acclamations et des cris d'exaltation à l'adresse des dieux, l'Élue laissa retomber ses bras le long de son corps, puis le gauche se releva, entraîné par le doigt zigzagant, perpétuellement en mouvement.

— Toi.

À ce seul mot murmuré dans le tumulte, le silence s'abattit plus vite qu'une pierre. Tous les regards se tournèrent vers la personne désignée. Elle ne se trouvait pas parmi les esclaves, mais dans les rangs des guerriers et des femmes mirécès, nés et élevés dans l'étreinte sanglante des dieux.

— La Dame d'Ombre exige du sang mirécès pour payer l'échec des Mirécès. Elle exige que nous promettions de nous battre aux côtés de notre nouvel allié pour la gloire des dieux, de saigner et de mourir pour qu'ils reviennent. Que nous promettions – que vous promettiez – de ne pas Les décevoir à nouveau. Les dieux t'ont choisie. Viens à leur rencontre.

La reine du souverain Liris se leva, lèvres retroussées. Elle se faufila dans la foule à petits pas chancelants. L'écho de sa respiration résonnait sèchement à la lumière orange. Rillirin l'observait et sentait le soulagement lui soulever les entrailles. *Pauvre femme*, pensa-t-elle. Elle s'efforça alors de laisser la haine consumer sa pitié. Rillirin se frotta les yeux, car ils la brûlaient. Elle ravala sa nausée. Bana, en tant que Mirécès, méritait de mourir. Ils le méritaient tous, à commencer par Liris et par l'Élue. Elle était contente que l'on sacrifiât Bana. Contente.

— Qu'il soit fait selon ta volonté, Élue, dit Liris.

Alors même qu'il parlait, la mère de ses enfants, atteignant l'autel, se retourna vers lui en quête d'une parole gentille ou, peut-être, dans l'espoir qu'il exigeât sa libération. Un ondoisement parcourut son visage lorsqu'elle comprit qu'elle n'aurait droit à rien de tout cela. L'Élue sourit et, après avoir déchiré le devant de la robe de sa victime, lui fit cambrer le dos en travers de la pierre de l'autel. Le ventre mou et ridé de la reine ondulait au rythme de ses halètements.

— Mes pieds foulent la Voie, s'écria Bana d'une voix stridente.

Le couteau de l'Élue lança un reflet doré lorsqu'elle l'enfonça dans l'abdomen de la reine.

Que les dieux prennent ton âme en pitié, pensa Rillirin malgré elle, les poings serrés en réaction aux hurlements de la reine. Cependant, elle ne savait plus à quels dieux ses prières étaient adressées : ceux du Sang, ou ceux de la Lumière ? Ni les uns ni les autres ne faisaient quoi que ce fût pour lui venir en aide. Elle détourna le regard lorsque l'Élue tira le couteau sur le côté pour ouvrir le ventre de Bana tout en appuyant de l'autre main sur sa poitrine afin de l'empêcher de bouger. Alors que l'écho des cris de Bana se répercutait encore et encore, les Mirécès tombèrent à genoux, au comble de l'adoration.

Les esclaves aussi s'agenouillèrent. L'un d'eux força Rillirin à faire de même.

— Es-tu stupide ? siffla-t-il. À genoux, ou tu vas mourir.

Rillirin obtempéra.

Le visage figé et fermé, Liris écoutait les hurlements stridents qui marquaient les derniers instants de la vie de Bana. Il se leva dès que ce fut terminé et que l'Élue eut achevé la prière de remerciements. Alors que le sang coulait encore et que ses chefs de guerre étaient toujours à

genoux pour prier, il se fraya un chemin à coups d'épaule parmi ses guerriers. Rillirin n'eut pas le temps de s'éclipser ; il tendit une main moite et l'attrapa par les cheveux.

Non non non non non non.

— Allons-y, femelle, lui grogna-t-il à l'oreille en la traînant vers la sortie.

Les esclaves fondirent sur leur chemin comme la neige au printemps, le regard vide ou calculateur, car beaucoup convoitaient le pouvoir supposé de Rillirin. Le temple résonnait des halètements rauques et colériques de Liris, du tap-tap-tap des gouttes de sang, des gémissements étouffés de Rillirin.

Cette dernière gravit l'escalier de pierre en butant sur ses marches érodées et en rebondissant sur les murs dans le sillage de Liris. Lorsqu'ils parvinrent au sommet, Liris la secoua jusqu'à la faire couiner. Il la gifla du revers de la main, puis traversa la maison longue et entra dans la chambre royale en la traînant derrière lui. Il la poussa vers le lit et barra la porte.

— Seigneur, il ne faut pas, implora Rillirin à genoux, une main sur son cuir chevelu endolori. L'Élue a dit que vous ne deviez pas me toucher pendant encore trois jours. Je suis toujours malade.

Liris jeta sa peau d'ours sur le sol et éclata de rire.

— Tu as pris du thé à la menthe pouliot pour te purger de ma semence, car tu ne mérites pas un enfant de moi. Tu es mon esclave, pas ma reine, alors tu vas faire ce que je dis.

— Honoré maître, je vous en prie, tenta Rillirin en le voyant s'avancer.

Elle recula à quatre pattes. La faiblesse était comme une couverture qui ralentissait ses réactions. *Il ne peut pas faire ça. Bana est encore chaude ; il ne peut pas avoir envie...* Liris la força à se lever en la tirant par le bras, puis releva ses jupes. Rillirin sentit la dureté de ses doigts épais contre ses cuisses. La puanteur de l'haleine de Liris donna un haut-le-cœur à l'esclave. Manifestement, il avait envie.

Rillirin eut beau se contorsionner et se débattre, il était trop grand, trop fort. Comme toujours.

— Non ! lui cria-t-elle au visage. Non !

Surpris, Liris eut un brusque mouvement de recul. Ses yeux porcins se fermèrent à demi. Indigné, il retint son souffle. Rillirin serra les dents et plissa les paupières. *Idiote. Idiote !*

Elle était certaine que le coup de poing lui avait cassé la mâchoire, et l'impact avec le sol de pierre envoya des éclats de douleur chauffés à blanc dans son épaule. Des étoiles noires dansèrent devant ses yeux. Le sang envahit sa bouche, et son épaule s'engourdit sous l'effet d'un élanement brûlant, mauvais, lui laissant l'épaule engourdie.

Liris la ramassa et la plaqua violemment contre le mur, une main

sous sa mâchoire inférieure pour lui enfoncer l'arrière du crâne dans le bois.

— Chienne, souffla-t-il. Normalement j'apprécie nos petits jeux, mais ce soir je ne suis pas d'humeur à supporter tes méchancetés. Tu ne me réponds pas, compris ? Tu... ne... me... réponds... pas. (Il punctua chaque mot en frappant le crâne de Rillirin contre le mur.) Si tu es en vie, c'est parce que je le veux bien, et tu mourras quand je l'aurai décidé. Peut-être ce soir, si tu ne me satisfais pas. Ou sur l'autel, pour assurer notre succès dans la guerre à venir. Ou après t'avoir donnée aux chefs de guerre pour qu'ils s'amusent. Quand je le choisirai, compris ? Tu m'appartiens. Maintenant, garde ta putain de langue derrière tes dents et desserre-moi ces cuisses. J'ai besoin.

Les larmes montaient, mais Rillirin, à force de volonté, les empêcha de couler. Elle préféra concentrer sa haine dévorante sur Liris. Elle fut prise d'un courage fou, suicidaire.

— Va te faire foutre, souffla-t-elle malgré la main qui l'étranglait.

Liris en resta tout d'abord bouche bée, puis il rit à gorge déployée, par gros hoquets tremblotants.

— Je vais te briser, chienne, promit-il.

Sa main libre recommença à tirer sur les jupes de sa victime.

Rillirin prit à tâtons le manche de couteau qui s'enfonçait dans son flanc, sortit l'arme de la ceinture de Liris alors que ce dernier la forçait à écarter les jambes, et l'enfonça sur le côté de son cou. Il la contempla avec incrédulité et ses mains retombèrent, inertes. Rillirin abattit à nouveau le couteau. La lame se fraya un chemin dans la chair grasse en élargissant le trou.

Du sang gicla sur les doigts de Rillirin, sur son bras, son visage, sur sa gorge et sa poitrine, en vagues chaudes qui allèrent lécher le sol, puis les genoux de Liris se débordèrent et il tomba. Elle tomba avec lui en continuant de lui assener coup sur coup bien que cela fût inutile, et bien après que Liris eut lâché un dernier souffle bouillonnant de sang ; jusqu'à ce que le visage du roi, son cou et son torse, ne fussent plus qu'une masse sanguinolente de chairs déchirées.

Rouge de sang, rouge comme la vengeance, Rillirin cracha sur le cadavre et attendit la nuit.

Corvus

*Onzième lune, an 994 après l'Exil des Dieux Rouges
Maison longue, Aiglepic, Monts de Gilgoras*

Corvus, chef de guerre du Roc du Corbeau, faisait les cent pas au pied du dais. Dame Lanta, l'Élue et la Voix des Dieux, était assise dans une attitude toute royale à côté du trône vide. Les autres chefs de guerre gigotaient sur leurs bancs et tabourets.

L'Élue ne voulait en dire davantage sur le plan des dieux tant que le roi ne serait pas présent, et le roi n'était pas homme à se presser s'il n'y était pas contraint. Pourtant, malgré la date avancée, le soleil était déjà haut. Corvus était prêt à parier que Lanta était aussi impatiente que lui. Une invasion à grande échelle avec seulement quelques mois de préparatifs ; un allié qui pourrait les aider au cœur du Rilpor. Cette idée faisait monter une sensation de chaleur dans son ventre. Envahir. Conquérir. Jamais il n'avait eu pareille occasion de connaître la gloire. Corvus pourrait faire en sorte que son nom et celui du Roc du Corbeau fussent sur les lèvres de tous les Mirécès, de tous les Rilporiens. Seulement, voilà : Liris paraissait comme un animal dans sa fosse puante.

L'autre extrémité de la maison longue était bondée de guerriers se plaignant âprement de la tempête qui s'était abattue sur eux. Les esclaves, quant à eux, vaquaient à leurs corvées sans se faire remarquer. Corvus eut une moue de dégoût lorsqu'un vieil homme trébucha et renversa au sol les bols qu'il transportait sur un plateau. Des chiens se précipitèrent sur les restes. Ils se les disputèrent autour des pieds et jambes du vieillard, courant entre les fourrures en haillons que l'on amoncelait par terre à cause du froid.

Corvus tournait en rond, les poings serrés derrière le dos. Il avait l'habitude d'afficher un air patient. Il jeta un coup d'œil à Lanta, toujours assise, distante et inaccessible comme les montagnes elles-mêmes, et résista à l'envie de la secouer, de la frapper pour lui faire dire ce qu'elle savait. *L'Élue n'est pas comme les autres femmes, se rappela-t-il. Elle enroulera mes tripes autour d'un bâton, si je la touche.* Mais malgré ses propres avertissements, il la regarda avec un mélange d'irritation et d'avidité. Elle ne daigna pas croiser son regard.

— Nul ne fait attendre les dieux. Pas même un roi. (La voix de Lanta était à la fois mielleuse et empoisonnée ; Corvus vit les autres chefs de guerre se figer lorsqu'ils l'entendirent.) Il y a beaucoup à dire.

Edwin, le second fils de Liris, se leva d'un bond.

— Je vais voir ce qu'il fait, Élue, annonça-t-il.

Il s'empessa de traverser la maison longue en direction des appartements du roi, au fond du bâtiment. Il était visiblement soulagé. Ils voulaient tous en finir au plus vite pour se soustraire au regard de l'Élue. La mort de Bana flottait dans l'air comme une odeur de sang.

Corvus avait fait deux allers et retours supplémentaires au pied du dais lorsque les cris retentirent. Le temps que les autres lèvent les fesses de leurs chaises, il se trouvait aux côtés de Lanta, épée tirée, prêt à la défendre.

— Le roi, s'écria Edwin d'une voix stridente en bousculant les hommes pour rentrer, mains en sang. On a assassiné le roi ! Liris est mort !

L'espace de quelques instants, le calme de Lanta se fissura, et Corvus n'en aurait rien vu s'il ne l'avait observée au lieu de se tourner vers Edwin, qui piaillait comme un poulet sur le billot. Mais l'Élue retrouva vite son masque impassible. La pointe de l'épée de Corvus s'affaissa jusqu'au dais le temps qu'il assimilât les propos d'Edwin. Corvus ouvrit la bouche, la referma et regarda les hommes agglutinés à ses pieds comme un troupeau d'enfants effrayés, dos au dais, regard tourné vers la porte du fond. Ils harcelaient Edwin de questions, mais ne semblaient pas avoir très envie de l'approcher.

Lanta souleva ses jupes, traversa la maison longue à grandes enjambées, fit irruption dans les appartements du roi et claqua la porte derrière elle avant que la foule ne vît quoi que ce fût. Edwin resta planté devant à regarder ses mains avec incrédulité.

Liris est mort et l'Élue est avec le corps. Aiglepic n'a plus de roi. Aiglepic est vulnérable.

— Gosfath, Dieu du Sang, murmura Corvus, Dame Sombre de la mort, je Vous remercie. Je jure de me montrer digne de cette chance que Vous me donnez là. Tout ce que je fais, je le fais en Votre honneur.

Un chef se retourna d'un air intrigué en entendant sa voix.

— Mes pieds foulent la Voie, dit Corvus pour terminer sa prière.

Il fit trois pas en avant, leva son épée, et le massacre commença. Le roi était mort. Vive le roi.

Crys

*Onzième lune, dix-septième année du règne du roi Rastoth
Quais du Port de l'Ouest, Rilporin, Terres des Blés*

— Je tiens à ce que vous sachiez que je suis l'homme le plus fiable de Rilporin. Non, pas seulement de la capitale, mais de tout le Rilpor. Quant à ces cartes, elles sont toutes neuves ; je les ai achetées dans une échoppe du quartier des marchands il y a à peine une heure. Examinez-les, messieurs, prenez-les, regardez-les de près. Il n'y a ni signe, ni relief, les couleurs sont régulières, ainsi que le poids. Bon, on joue ? Un pichet, jeune femme.

Crys claquait des doigts à l'intention de la jolie fille qui allait et venait dans son champ de vision et se placarda un large sourire sur le visage. Il y avait une heure qu'il observait ces pigeons ; soûls comme ils l'étaient désormais, il ferait d'eux ce qu'il voudrait.

L'air soupçonneux, les deux hommes le regardèrent couper et battre les cartes de ses doigts si vifs qu'ils étaient à peine visibles. Il leur distribua leur jeu d'un joli coup de poignet seulement gâché par le fait que les cartes collaient ou glissaient à cause de la bière dont la table était souillée. Elles seraient fichues, mais il n'aurait qu'à en racheter. À quoi bon jouer s'il ne dépensait pas l'argent qu'il gagnait ? Il posa la pioche d'un coup sec au centre de la table, ramassa ses cartes, les examina, but de l'ale pour ne pas montrer qu'il jubilait, et murmura des remerciements au Dieu Renard, le Mystificateur, patron des joueurs, des voleurs et des soldats. Il était les trois à tour de rôle.

Le visage de ses adversaires était tellement de marbre que Crys aurait pu graver son nom dessus ; néanmoins, l'homme sur sa gauche tapait du pied par terre. Celui de droite ? Aucun tic visible. Si, attendez, il faisait tourner l'anneau de laiton qu'il portait au pouce. Excellent, Crys avait bien distribué.

— Cinq... non, six chevaliers, annonça-t-il pour ouvrir les paris.

Il fit tinter les pièces de cuivre en les posant à côté de la pioche. Il sourit et but.

— Six pour moi, répliqua celui qui tapait du pied.

— Pareil, renchérit celui qui faisait tourner son anneau.

Pour la galerie, Crys regarda de nouveau sa main, puis considéra la table et ses adversaires en plissant les yeux.

— Euh... deux de plus.

Il ajouta les pièces à la pile dans un geste bravache qui finit de convaincre ses pigeons. Il s'appuya alors au dossier de sa chaise et gratta bruyamment la barbe de trois jours qui recouvrait ses joues.

Mieux vaudrait se raser avant le rendez-vous du lendemain. Il allait devoir gagner de quoi s'acheter un rasoir.

— Alors, vous revenez tout juste d'un Rang, capitaine ? demanda celui qui tapait du pied. Du Rang de l'Ouest, peut-être ?

Crys cacha une grimace derrière son gobelet. Les citadins étaient obsédés par le Rang de l'Ouest et toutes ces histoires de Mirécès, de Sentinelles et d'escarmouches frontalières. On donnait le surnom de « Loups » aux habitants de la Cité des Sentinelles – des civils, donc, fallait-il être fou ! – qui prenaient les armes pour garder les contreforts contre les Pillards et protéger les fidèles des Dieux de la Lumière des dépredations de ces satanés Dieux Rouges.

Crys estimait que moins de la moitié de ces histoires étaient vraies ; et celles qui avaient une origine authentique avaient embelli à chaque répétition, jusqu'à ce que Loups et Sentinelles devinssent des légendes plus que des hommes, et que tous les soldats du Rang de l'Ouest fussent considérés comme des héros. *Des soldats qui passent deux ans à surveiller une ligne sur une carte, avec de temps en temps un accrochage contre quelques centaines d'hommes. Sacrés héros.*

Crys eut un petit rire amusé.

— Du Rang du Nord, en fait, répondit-il en ravalant son agacement. J'ai fini ma rotation là-bas. Maintenant, je passe dans le Rang du Palais.

— Le Rang du Palais, hein ? Deux ans de confort. Vous devez être soulagé. Au fait, moi c'est Poe, et lui c'est Jud.

Crys leur adressa un signe de tête.

— Capitaine Crys Tailorson.

— Capitaine au Rang du Palais ? Je suis certain que personne ne le mérite plus que vous. Le roi Rastoth va être en sécurité, maintenant que vous êtes là, capitaine.

Poe l'observait de près dans l'espoir de repérer un tic. Crys se fit fort de tripoter de façon répétée une carte avec son pouce. Il le méritait ? Il allait passer les deux prochaines années à s'ennuyer à mourir, oui ! Toutefois, les poires prêtes à perdre leur argent seraient probablement plus nombreuses dans la capitale que dans le Rang du Nord et les villes environnantes. Rares étaient ceux qui osaient jouer avec lui, à la fin de sa rotation. Sans compter que les filles étaient plus jolies à Rilporin.

Jud rit comme un âne.

— Vous avez entendu des choses sur les Sentinelles ? Vous en avez déjà rencontré ? Paraît que les hommes s'enfilent tous, là-bas. Vous les avez vus faire ?

— Je n'ai pas encore servi dans le Rang de l'Ouest, précisa Crys.

Il était mal à l'aise. Dernièrement, les gens avaient du mal à parler d'autre chose que des rumeurs venant de l'ouest ; le général Mace

Koridam, fils de Durdil Koridam, Commandant des Rangs, augmentait la fréquence des patrouilles et faisait des réserves d'armes et de vivres.

— Et ces pratiques sont contraires aux lois royales, ajouta-t-il un peu tard.

— Des gens bizarres, ces Sentinelles, remarqua Poe, qui ne semblait pas pressé de reprendre la partie. Des civils, c'est ça ? Ils décident d'eux-mêmes de patrouiller le long de la frontière. Pourquoi ? Ils ne sont pas payés pour, si ? Pourquoi risquer sa vie alors que le Rang de l'Ouest est là pour nous protéger ? Après tout, comme on dit : l'Ouest, c'est la crème.

Il avait terminé sa tirade avec un soupçon de méchanceté dans la voix.

— Moi, je sais pourquoi, s'esclaffa Jud. C'est parce que leurs femmes sont toutes des boudins. C'est pour ça qu'ils se battent, et pour ça qu'ils s'enfilent. Y a que ça à faire.

— Ce sont les Loups qui se battent, pas les Sentinelles, expliqua Crys. (Jud fronça les sourcils.) Les « Loups » viennent tous de la Cité des Sentinelles, c'est juste le nom que les Sentinelles donnent à leur caste guerrière ; et ils ont peu ou pas de respect pour les lois du Rilpor. Comme vous l'avez dit, ils prennent sur eux de combattre. Et j'ai entendu dire qu'il y avait aussi des femmes parmi eux. Elles sont féroces, et aussi fortes que les hommes.

Crys jeta un nouveau coup d'œil à ses cartes et laissa glisser quelques instants son masque de joyeux ivrogne. *L'Ouest c'est la crème ? Ces pièces sont trop lourdes pour toi, Poe, je crois que je vais t'en délester.*

— Des ourses. Paraît qu'en plus, elles sont aussi moches que leurs hommes. (Jud vida son gobelet et se resservit sous le regard scrutateur de Crys.) Un ramassis de dingues, ces Sentinelles. Combattre gratuitement et autoriser les femmes à participer. Les femmes ! Vous imaginez ? Que feriez-vous, si vous deviez affronter une femme, capitaine ?

Crys se passa la langue sur les lèvres.

— J'essaierais de ne pas perdre. Ça ferait moche dans mon dossier.

Poe éclata de rire, mais Jud avait soudainement perdu le sens de l'humour.

— Regarde ses yeux, siffla-t-il en agitant un doigt dans la direction de Crys et en tirant sur le bras de Poe.

Et merde, tout se passait si bien, jusque-là. Crys posa les paumes sur la table collante et se pencha en avant, yeux grands ouverts, faisant plier tour à tour ses deux adversaires du regard.

— Un bleu, un marron, oui. Très observateur.

Il s'appuya contre le dossier de sa chaise et croisa les bras en coinçant les cartes mouillées sous son aisselle afin qu'elles ne fussent

pas visibles. Les vieilles habitudes ont la vie dure.

— Cela dit, reprit-il, je vous prenais pour de riches marchands raffinés de la capitale ; aussi, je ne vous pensais pas victimes des superstitions idiotes de la campagne. J'ai peut-être fait fausse route. Et peut-être suis-je en train de perdre ma soirée avec vous.

Jud et Poe se regardèrent. Leur malaise était évident ; ils n'étaient pas de riches marchands, et tous trois le savaient.

Poe recommença à taper du pied et afficha un sourire décontracté.

— Oh, bien sûr, c'était juste pour dire quelque chose. On doit beaucoup vous parler de vos yeux, dans les Rangs, non ?

Il termina son gobelet et commanda un nouveau pichet. *Il était temps, bon sang.*

Crys s'efforça de répondre d'un ton radouci malgré l'agacement qu'engendraient toujours chez lui les discussions sur ses yeux. Âme double, maudit, porte-poisse. Il avait tout entendu.

— Pas de doute, mon bon monsieur. Soit les hommes s'agrippent à moi comme du liseron en pensant que je porte chance, soit ils refusent de m'approcher. C'est vraiment chiant, ça m'a poursuivi toute ma vie. (Poe fit claquer sa langue en signe de compassion.) Mais bon, qu'est-ce qu'on peut y faire ?

— S'en arracher un ? cacarda Jud.

Il aspergea Crys de mousse en pouffant dans son gobelet. Crys décroisa les bras et le dévisagea.

Poe donna un coup de coude à son compère.

— Excusez mon ami, capitaine. Trop d'ale.

Puis, à l'intention de Jud, qui se tenait le bras en gémissant, il grogna :

— Il a une épée, espèce d'abruti.

Crys laissa ce moment se prolonger, mais décida de ne pas s'emporter.

— Allez, jouons.

Poe s'affaissa, soulagé, et donna un nouveau coup de coude à Jud pour faire bonne mesure.

— Tu as entendu ce bon capitaine. Joue.

— Deux, dit Jud en boudant.

Excellent. Et il était temps.

— Parole, annonça Crys en posant ses cartes face visible.

Il regarda les autres révéler leur jeu. Il avait perdu d'une dizaine de points, comme prévu. Poe, qui avait la main gagnante, ramena de son côté de la table les pièces et l'ale. Il dénuda ses chicots jaunes dans une expression qui aurait pu être un sourire. Chez un ours.

Crys grogna et but ; il remplit les gobelets de ses compagnons avec une bonne humeur fataliste. Poe rassembla les cartes. Crys le regarda battre sans même essayer de disperser dans le paquet les cartes déjà

jouées. Lorsque Poe distribua, Crys sut tout de suite que sa main allait être mauvaise. Peu importait ; il n'était pas encore tout à fait temps pour lui de gagner.

Par les dieux, que ce repas était lourd, pensa-t-il en faisant sa première mise. Cependant ledit repas faisait son office en absorbant l'ale qu'il avait bue. Jud était rougeaud et gloussait ; il avait oublié ses superstitions à la perspective de gagner l'argent de Crys. Il serait le premier à se montrer négligent ; Crys et Poe le plumeraient au bout de quelques mains. Mais alors, il leur faudrait trouver un joueur pour le remplacer. Non, mieux valait attendre un peu, puis battre les deux pigeons de peu, sans aller jusqu'à les plumer. Crys n'avait pas besoin de se faire des ennemis dès son premier jour à Rilporin et, en matière de cartes, certains préféraient accuser l'adversaire plutôt que la malchance.

Son plan établi, Crys sirota de l'ale et entreprit de perdre les trois mains suivantes.

Bizarrement, la chance avait commencé à sourire à Crys. C'était vraiment étrange, cette façon qu'avait eue la partie de tourner si soudainement à son avantage. Il avait regagné presque tout ce qu'il avait perdu, mais avait encore un peu de retard sur ses adversaires. Cependant, tout se passait très...

— Je vous ai observé. Vous trichez.

Crys se leva en chancelant et chercha son épée à tâtons pendant que Poe et Jud en restaient comme deux ronds de flan, le visage tordu par une expression d'ivrogne outragé. Lorsque la lumière tomba sur l'homme qui venait de parler, Crys retint son souffle, lâcha la poignée de son épée et mit un genou à terre.

— Sire. Pardonnez-moi, Votre Majesté. Vous m'avez surpris et j'ai... j'ai agi par réflexe. J'implore votre pardon.

Poe et Jud se jetèrent sur leur pécule et filèrent sans se retourner ; ils abandonnaient Crys à la merci de la tête couronnée, et cela ne semblait pas fait pour leur déplaire.

— Taisez-vous, relevez-vous et versez-moi un verre.

— Oui, Votre Majesté.

— Sire ou Monseigneur, cela suffira, soldat. (Crys s'exécuta ; le prince Rivil prit le gobelet qu'il lui offrit, but, grimaça, but de nouveau.) Infect. Je remarque que vous n'avez pas nié, quand je vous ai accusé.

Le genou de Crys se déroba derechef, mais il se releva.

— Votre Ma... Monseigneur a le droit de dire et de penser tout ce qu'il veut, Sire, répondit-il précipitamment.

Il tournait le regard en tous sens sauf vers le visage de Rivil, si bien qu'il se trouva à regarder son entrejambe. Crys rougit, se redressa et se

mit en position de repos comme à la revue, les yeux au-dessus de l'épaule gauche du prince, rivés – sans vraiment le voir – sur l'homme qui était derrière ce dernier, un borgne bien habillé qui, si Crys était bon juge, devait être un seigneur.

— Oh, arrêtez vos conneries, mon vieux. Vous croyez que je serais dans une taverne du port, si je voulais du faste et des manières ? Asseyez-vous et buvez un coup, bons dieux. Je suis ici pour me détendre, pas pour qu'on m'embrasse le cul.

— Je... oui, Votre... Sire.

Rivil plia ses longues jambes sous la petite table et se pencha en avant sans se préoccuper de l'ale qui tachait les coudes de son manteau de velours.

— Voici Galtas Morellis, Seigneur d'Eau Muette, dit le prince en montrant du pouce l'homme qui s'asseyait à côté de lui.

Crys avait le tournis. Galtas, compagnon de beuverie et garde du corps personnel de Rivil. Crys était dedans jusqu'au cou, et ça ne sentait pas bon.

— Enseignez-moi votre façon de tricher aux cartes, dit Rivil sans détours. Je ne la connais pas.

Et merde. Un lit et un rasoir, c'était tout ce qu'il voulait à l'origine. Bon, d'accord, peut-être une femme ; mais était-ce vraiment beaucoup demander après être resté deux ans en poste dans le Rang du Nord à négocier des traités frontaliers ?

Crys avala une gorgée pour s'humecter et se donner le temps de réfléchir, même s'il ne voyait aucun moyen de se tirer de ce mauvais pas.

— Ce serait un honneur, Sire. Voulez-vous utiliser mes cartes ?

Le tas de pièces de Crys fondait à vue d'œil. À ce rythme, il dormirait dans le caniveau et, le matin venu, se raserait avec son épée. Sauf s'il se servait de cette dernière pour se trancher la gorge ; le Commandant des Rangs n'écoutait pas les excuses, même quand il était question d'une rencontre avec un prince dans une taverne crasseuse.

— Eh là ! le riche. Tu triches. Je t'ai observé, grand salopard. Tu soutires à notre brave soldat ses pièces durement gagnées. Il risque sa vie sur les frontières sauvages et vient ici se détendre et se reposer un peu, et toi, putain, tu le dépossèdes de son argent, comme si t'en avais pas déjà assez. Noble de merde.

Crys fut soudain parfaitement sobre. Galtas avait pivoté sur sa chaise et s'était levé. Rivil resta assis, dos à l'intrus, et observa froidement Crys. Le message était clair : bouge-toi le cul et va aider, Crys Tailorson. Crys se bougea donc le cul.

— Monsieur, je vous assure qu'il ne se passe rien de fâcheux. Les

cartes ne sont simplement pas avec moi. Ça arrive ; c'est une leçon du Dieu Renard. Votre inquiétude est touchante...

— N'aie crainte, soldat, on s'en occupe. Ces saloperies de seigneurs viennent ici arnaquer des gens décents et laborieux. Honnêtement, tu nous rendras service en nous laissant nous occuper de lui.

— Vraiment, je ne..., commença Crys dans le silence pesant des dizaines d'hommes qui se préparaient à la bagarre.

L'intrus frappait déjà la tête sans protection de Rivil. Crys ne put que ravalier ses mots et faire un plongeon désespéré au-dessus de la table. Galtas intercepta le poignet de l'attaquant et le tordit de façon à lui faire une clé de coude, avant de le projeter vers l'attroupement. Il tira son épée ; il n'y avait pas la place de s'en servir dans une telle cohue, mais elle découragerait efficacement ces hommes désarmés.

— La Milice arrive. Fichez le camp ! fit une voix avant que quiconque pût réagir.

Rivil tourna brusquement le regard vers Crys. Les agresseurs se fondirent dans la foule, et les autres clients se rassirent. Le brouhaha des conversations reprit. Beaucoup de gens sortirent, car ils n'avaient pas envie d'avoir affaire à la garde. Crys reprit place et vida son gobelet.

Galtas resta debout et scruta longuement la salle avant de s'asseoir à son tour. Rivil montra Crys d'un mouvement de tête.

— C'est vous qui avez fait ça ? qui avez parlé ? Comment faites-vous ?

— C'est un truc, répondit Crys. Je peux faire comme si ma voix sortait d'ailleurs.

— Ça ressemble à de la sorcellerie. Et avec des yeux comme ça, ça ne m'étonne pas, le provoqua Rivil.

Galtas fronça les sourcils. Une dague apparut dans sa main.

— Non. C'est un simple tour, comme je vous l'ai dit.

Crys avait les deux paumes posées sur la table de manière à se montrer le moins menaçant possible. Rivil poussa tous ses gains et ceux de Galtas vers Crys.

— Mes remerciements, dit Rivil. Mais pourquoi avoir pris cette peine ? Je ne suis pas vraiment populaire au sein des Rangs. Pourquoi ne pas avoir laissé cet homme me casser la gueule ?

— Vous êtes mon prince, Sire, se justifia Crys en versant les pièces dans sa bourse. Même si vous trichez mieux que moi. Personne ne casse la gueule au prince quand je suis avec lui.

— Content de le savoir. Venez me trouver demain, quand vous ne serez pas en service. J'ai peut-être quelque chose à vous faire faire.

Durdil

*Onzième lune, dix-septième année du règne du roi Rastoth
Le palais, Rilporin, Terres des Blés*

— Où est Sa Majesté ? demanda Durdil.

La salle du trône était déserte à l'exception des gardes, de même que la salle d'audience.

— Dans l'aile de la Reine, Commandant Koridam, dit le chambellan Questrel avec un sourire onctueux.

Durdil fit la moue. *C'est la troisième fois ce mois-ci.*

La respiration de Durdil fit un panache lorsque, s'éclipsant de la salle du trône, il sortit dans une cour et prit un raccourci par les couloirs des serviteurs. L'hiver était précoce, cette année, et les préparatifs de Yule s'accéléraient.

Sur son passage, les domestiques se plaquaient contre les murs de pierre sèche et baissaient respectueusement la tête. Il s'inclina à l'intention de chacun d'eux. Durdil connaissait tous les serviteurs du palais ; cela lui permettait d'identifier plus facilement les intrus, menaces potentielles pour son roi.

Un homme montait la garde en silence devant les appartements de la reine. Durdil ralentit. Il tira sur son uniforme et passa le bout des ongles sur le chaume gris fer qu'il avait sur le crâne.

— Lieutenant Weaverson, le roi est-il là ?

— Oui, monsieur.

— Vous a-t-il parlé ?

Weaverson était impassible comme seuls les gardes pouvaient l'être.

— Pas à moi, monsieur. Il conversait avec la reine.

Durdil marqua une pause en se mâchouillant l'intérieur de la joue. Joliment dit, sans la moindre trace de moquerie.

— Merci, lieutenant. Repos.

— Monsieur, dit Weaverson en frappant le bas de sa pique sur le tapis.

Durdil passa devant lui et poussa la porte des appartements de la reine. Sur le seuil, il hésita. Il prit son courage à deux mains avant d'entrer en refermant la porte derrière lui. Rastoth était dans la chambre de la reine et regardait le lit de cette dernière d'un air perplexe.

— Votre Majesté, vous ne devriez pas être ici, dit doucement Durdil.

Rastoth regarda par-dessus son épaule, les yeux écarquillés et humides. Sa maigreur frappa Durdil. Où étaient passés ses muscles, sa graisse, sa bonne humeur rougeaude ? Cet homme n'était plus que

l'ombre de lui-même.

— Où est Marisa, Durdil ? demanda Rastoth d'une voix plaintive. Où est ma reine ? Je discutais avec elle à l'instant. Elle était ici. (Il fit un geste vague, et des rides apparurent entre ses sourcils.) Mais ce n'est pas normal, n'est-ce pas ? murmura-t-il.

Ses doigts repassaient sans cesse le couvre-lit. Le tissu était fin et froid, car la pièce était glacée. Nul feu dans la cheminée ; plus de tapisseries sur les murs. Aucun tapis.

Durdil s'avança vers lui.

— Non, Sire, ce n'est pas normal, dit-il à voix basse. Marisa est partie, mon vieil ami. Votre reine est morte. Il y a presque un an.

Un pleur de goéland monta du tréfonds de la poitrine de Rastoth. Il s'effondra sur le lit et enfouit son visage dans ses mains tremblantes, trop affaiblies pour soutenir le poids des anneaux qu'elles portaient à tous les doigts.

— Non, c'est impossible. Impossible. (Tout à coup, il se redressa, les yeux brillant de douleur et de cohérence retrouvée.) Assassinée. Défigurée. Souillée dans cette pièce même. (Sa voix était âpre, éraillée, et gagnée par la colère.) Ma reine. Mon épouse. Et ses tueurs courent toujours. N'est-ce pas, Commandant ? Malgré vos promesses. Malgré toutes vos promesses ? cracha-t-il.

Durdil inhala par ses narines dilatées et posa un genou au sol devant Rastoth, genou qui protesta au contact de la pierre glaciale. S'il n'y avait plus de tapis, c'était parce qu'ils étaient couverts de sang. S'il n'y avait plus de tentures, c'était parce que les meurtriers les avaient arrachées des murs et en avait recouvert la reine pour la charcuter à travers le tissu. Comme si eux-mêmes n'avaient pu supporter de contempler ce qu'ils lui avaient fait avant de la tuer, la destruction systématique de son corps et de son visage.

Le verrou n'était pas cassé, ne l'oubliez pas. Marisa a ouvert la porte à ses meurtriers, elle les a fait entrer. Ses gardes gisaient sur le seuil, ils étaient morts face à la porte, pas en lui tournant le dos. Les détails revenaient à l'esprit de Durdil comme une litanie. La reine connaissait ses assassins. Ses gardes aussi, les connaissaient ; ils ne les ont pas empêchés d'entrer, et ne s'en sont pris à eux qu'à leur sortie, une fois leur méfait accompli.

Durdil ravala ses pensées.

— C'est vrai, Sire. Je n'ai pas réussi à trouver les assassins de votre reine. Je vous ai déçu. (Il jeta un coup d'œil discret au roi.) Mais je n'ai pas arrêté les recherches, Monseigneur. Je ne les arrêterai jamais. Je les trouverai. Et nous les traînerons devant la justice.

Cependant, Rastoth ne l'écoutait pas.

— Oh ! mais la voilà. Mon petit moineau, caché derrière son métier à tisser.

Il se leva précipitamment et marcha sur le bord de sa cape. Son

genou heurta l'épaule de Durdil. Le souverain continua d'un pas incertain pendant que Durdil se redressait avec difficulté, chacune de ses cinquante-six années pesant comme une enclume sur son dos.

Rastoth était baissé derrière le métier à tisser, près de la fenêtre.

— Où te caches-tu, maintenant, ma jolie ? appela-t-il. Marisa ? Marisa, mon amour.

Durdil grimaça.

— Votre Majesté, nous devons regagner vos appartements. Il commence à être tard. Laissons la reine se reposer. La journée a été longue.

Rastoth se redressa et devisagea Durdil entre les fils du métier à tisser sur le cadre duquel la tapisserie inachevée de Marisa prenait la poussière. Il avait déjà essayé cette stratégie, et Rastoth était entré dans une colère folle. Durdil ignorait ce que cela allait donner, cette fois-ci.

— Vous avez raison, bien sûr, Durdil. Elle est fatiguée. Moi aussi. (Il regarda tendrement le lit.) Dors bien, ma beauté.

Il se dirigea vers la sortie à pas de loup, et grogna à Durdil de faire de même lorsqu'il entendit les talons de ce dernier claquer sur les dalles.

Durdil fit la grimace et se mit sur la pointe des pieds. Ils gagnèrent tous deux la porte de la chambre vide et se glissèrent dans l'embrasure. Weaverson n'esquissa même pas un regard dans leur direction. Durdil s'arrêta, surpris, car le prince Rivil était là.

— Nous devons la laisser se reposer, Commandant, murmura Rastoth en fermant la porte. Demain, peut-être ma femme ira-t-elle assez bien pour reparaître à la cour, vous ne croyez pas ?

Voyant Rivil s'avancer, Durdil céda sa place aux côtés du roi.

— Je suis sûr que Mère sera vite rétablie, dit le prince en prenant le bras du roi. Pour l'heure, c'est vous qui m'inquiétez. Vous ne devriez pas vous promener à cette heure de la nuit et par ce froid.

Durdil jeta un coup d'œil à Weaverson, puis emboîta le pas au roi et au prince. Il écoutait la voix mesurée de Rivil, observait la fermeté avec laquelle il tenait le coude de son père.

— Allons, Père, vous devriez être au lit, reprit Rivil.

Il adressa un signe de tête à Durdil, qui le lui rendit avec un sourire forcé.

Les crises de Rastoth empiraient, et le Commandant ne pouvait rien y faire. Son ami, son roi, perdait prise avec la réalité ; il devenait peu à peu un sujet de plaisanterie. Durdil n'était même plus certain que le fait de retrouver les assassins de Marisa suffît à guérir Rastoth de son affliction. De toute façon, il n'avait pas la moindre piste. Il se massa fermement les yeux avec le poing, lança un dernier regard à Weaverson, puis suivit son roi.

Dom

*Onzième lune, dix-septième année du règne du roi Rastoth
Village des Loups, Territoires Loups, frontière rilporienne*

— Je te tiens, cette fois, vieux salopard, grommela Dom.

Il était jusqu'aux genoux dans un ruisseau qui naissait tout en haut des Monts de Gilgoras et s'élargissait pour donner le Gil, le plus puissant cours d'eau du Rilpor. Ses pieds nus étaient engourdis et l'air sentait la neige, mais le brochet était coincé. Dom tâtonna du bout des orteils, harpon levé au niveau de sa mâchoire.

Le brochet donna un coup de queue hors de l'eau. Dom se rapprocha, sourire aux lèvres. Il avait tendu le filet derrière lui au cas où, mais l'affaire devenait personnelle. Nouveau coup de queue. Dom s'avança brusquement et plongea son harpon dans l'obscurité.

Le brochet passa à toute vitesse en évitant la pique. Dom fit volte-face, glissa sur une pierre et tomba sur un genou. Il eut le souffle coupé par le froid mais, comme le poisson n'était pas dans le filet, il se releva d'un bond et scruta le bassin.

— Viens là, petit poisson, viens là, chanta-t-il, je te veux dans mon estomac.

Mais ce fut le soleil qui sortit de sa tanière. Il se refléta à la surface de l'eau et aveugla Dom, qui cligna des yeux. L'éclat resta imprimé sur sa rétine, telle une braise prenant soudainement vie pour donner naissance à un incendie.

Dom grogna. L'image enflammée s'étendit. Il lâcha son harpon et pataugea vers la rive en haletant.

— Non, marmonna-t-il, la langue pâteuse. Non non non.

Mais c'était trop tard. Il n'était qu'à un pas de la terre quand vint la clairvoyance ; il se jeta avec l'énergie du désespoir sur le sol sec avant que la vision s'emparât de lui.

Il sentit sa poitrine heurter la boue à l'instant où les environs disparaissaient ; puis il ne resta que le message des Dieux de la Lumière, message qui emplit son esprit de feu, de douleur et de vérité.

— Tu es vraiment nul, comme pêcheur, Templeson, se moqua Sarilla lorsqu'il regagna le camp au crépuscule en titubant. (Elle pointa son arc vers lui.) Pourquoi tu ne te contentes pas de... ah, merde ! Lim ! Lim, c'est Dom !

Sarilla passa le bras de Dom autour de ses épaules pour le soutenir ; elle le conduisit au feu le plus proche et l'assit tellement près que la chaleur lui brûlait le visage. Il se détourna, car il ne voulait pas

regarder dans les flammes. Sarilla lui frotta les mains entre les siennes, puis lui retira son justaucorps et jeta son propre manteau sur les épaules de Dom.

Lim arriva en courant, mais Dom leva la main sans lui laisser le temps de parler.

— Réchauffez-moi d'abord, croassa-t-il. J'ai passé l'après-midi dans ce ruisseau de merde jusqu'au ventre.

Ce n'est peut-être pas ce que je crois. Dieu Renard, j'espère que ce n'est pas ça.

Ils le déshabillèrent, l'enveloppèrent de couvertures et lui firent boire de l'hydromel chaud jusqu'à ce qu'il eût repris des couleurs et cessé de trembler. Feltith, leur guérisseur, le déclara en pleine forme et parfaitement idiot. Dom n'avait ni l'énergie ni l'envie nécessaires pour s'offusquer. Bien qu'incapable de contempler le feu, il regarda les autres un à un dans les yeux.

— Je dois aller au camp des éclaireurs, et je dois y aller seul.

Il attendit qu'ils aient fini de protester tourné en lui-même, en s'efforçant de débrouiller ce que voulait lui dire la Danseuse. De la main, il fit un vague signe en direction de l'ouest.

— Ça vient des montagnes. Je dois aller chercher la clé. Le message. Le héraut... (Des tics agitèrent le visage de Dom tandis qu'il poursuivait malgré la nouvelle salve de protestations de Lim.) Je ne sais pas. Pas encore. C'est comme... comme une tempête qui couve là-haut. Il y aura un avertissement avant qu'elle éclate, mais seulement si j'arrive à temps. (Il lâcha un grognement de frustration.) Je ne sais pas. Ça n'a aucun sens. C'est pour la mi-été.

— La mi-été ? demanda Sarilla. Et le message ?

— Pareil. Merde, pourquoi c'est si difficile ? (Dom grommela en massant son œil droit, derrière lequel il sentait une vilaine douleur ; Sarilla lui donna une tape pour l'obliger à arrêter.) Si la Danseuse et le Dieu Renard veulent me faire savoir quelque chose, pourquoi ne me disent-ils pas tout simplement de quoi il s'agit ?

— C'est ce qu'ils font, répondit Sarilla, pour une fois sans moquerie dans la voix. Nous sommes tout simplement incapables de Les comprendre. Ce sont des dieux, Dom. Tu ne peux pas t'attendre qu'ils soient comme nous.

— Sarilla a raison, intervint Lim pour apaiser Dom. Au début, la signification des clairvoyances est rarement claire. Mais la mi-été ? Ce n'est même pas encore Yule. Nous avons le temps, Dom. Ne force pas ; ça viendra bien. Il n'y a pas de menace immédiate ?

— Près de mille ans ont passé depuis que le voile s'est abattu, dit soudain Dom. (Il ignorait totalement d'où venaient ces mots, mais des années de clairvoyance lui avaient appris à se détendre et à laisser sa voix lui dire des choses qu'il ne comprenait pas encore.) Et voici qu'il

s'affaiblit. Les Dieux Rouges se renforcent et la Lumière décline. Le sang monte. Trouvez la personne porteuse du message ; endiguez le flux.

Dom se concentra sur la boue entre ses bottes, une boue riche, glaiseuse ; sa poitrine se soulevait comme s'il avait couru après un cerf. Il avala de la bile. La douleur monta, puis se stabilisa à un niveau élevé qui fit battre des couleurs à l'orée de son champ de vision. *C'est ça. Je crois que ça commence. Après toutes ces années, ça va se produire.*

J'ai besoin de plus de temps.

Lim, Sarilla et Feltith ne disaient plus rien et attendaient la suite. Dom coinça ses mains sous ses aisselles pour cacher qu'elles tremblaient. Inutile de les effrayer tant qu'il n'y serait pas obligé. *Et pourquoi pas ? J'ai peur, moi. Je suis même terrifié, bons dieux.* Mais Dom était calestar, pour le pire et pour le meilleur, et en plus de visions, il avait des devoirs. *Des devoirs ? Parlons plutôt de sacrifice. De mon sacrifice. Non, c'est un devoir,* se dit-il avec sévérité pour réduire au silence sa voix intérieure.

— Tout est en fluctuation, mais il y a toujours une menace, répondit-il enfin à Lim. Je monte cette nuit même.

Lim cessa d'argumenter.

— Repose-toi encore un peu, je vais rassembler des provisions.

— Je dois y aller seul, insista Dom.

— Tu ne peux pas, répliqua doucement Sarilla. Si une autre clairvoyance te prend là-haut, en plein territoire mirécès, tu seras sans défense. Même moi, je ne veux pas que tu finisses mort de froid ou dévoré par des ours. Ou que les Mirécès te capturent.

Lim regarda Sarilla.

— Envoie un messenger à la Cité des Sentinelles et un autre au Rang de l'Ouest. Tu sais à quel point altérer la vérité avec les uns et les autres. Nous ne savons pas encore à quoi nous attendre, alors inutile de paniquer. (Il indiqua l'ouest, comme Dom avant lui.) Mais il n'est jamais rien sorti de bon de ces montagnes. Restez vigilants.

L'Élue

*Onzième lune, an 994 après l'Exil des Dieux Rouges
Maison longue, Aiglepic, Monts de Gilgoras*

Lanta avait l'habitude du sang et de la mort dans le cadre de ses prières exaltées aux dieux, mais ce que l'on avait fait à Liris... c'était sale, sauvage. Une attaque déchaînée, démente, incontrôlée et dénuée de style.

Edwin avait compté les personnes présentes, et avait rapporté qu'en plus des hommes partis en mission pour le roi ou Lanta elle-même, il manquait une esclave ; il avait ensuite pris des guerriers et des chiens pour se lancer à la poursuite de l'assassin. La pièce empestait le sang et la peur, une piste que les chiens n'auraient aucun mal à suivre dans l'air pur de la montagne.

Lanta revint au délicat problème qui se posait à elle. Il serait assez aisé de remplacer une esclave manquante et de dénicher un tueur. Pour retrouver un roi malléable, cependant, elle allait devoir réfléchir avec le plus grand soin. Parmi les chefs de guerre, Mata serait...

Elle s'arrêta au milieu de la maison longue et essaya de comprendre ce qu'elle voyait.

— Qu'est-ce ?

Corvus, qui était assis sur le trône, cessa d'inspecter ses bottes. Elles étaient ensanglantées, tout comme ses mains.

— Ceci, Élue, est une succession. Je me suis dit que notre peuple allait avoir besoin d'une transition rapide, après la mort inopportune de Liris.

Il lui accorda un bref sourire, puis entreprit de curer le sang qui était en train de sécher sous l'ongle de son pouce.

Il n'a pas fait ça. Ce n'est pas possible, pas sans mon accord. Elle jeta un regard aux cadavres gisant au pied du dais. *Et pourtant si, il l'a fait.* Tout en s'efforçant de garder un air serein, elle repensa à ce que Corvus venait de dire.

— « Notre » peuple ? (Elle leva un sourcil.) Puis-je te rappeler, Corvus du Roc du Corbeau, qu'il y a à peine quelques années on t'a ramené du Rilpor en tant qu'esclave ? À l'époque, tu étais Madoc du Lac de la Danseuse ; né païen, élevé comme tel. Ces gens sont donc mon peuple à moi, et c'est moi qui décide ce qui est le mieux pour eux.

Corvus lui lança un regard noir.

— Je ne suis pas un bon fils pour la Dame d'Ombre ? Je paie mes dettes de sang, je pille en Son nom, je La vénère de même que Son

frère, le Saint Gosfath, Dieu du Sang. Je suis mirécès, je me voue au sang et au feu, je suis chef de guerre du Roc du Corbeau et, désormais, roi des Mirécès. C'est tout ce qu'il vous faut savoir sur ma lignée.

Il est si prompt à me défier. Si prompt à éliminer tous ceux qui s'opposent à lui. Et bien sûr, il y a Rillirin, que Liris a traînée jusque dans sa chambre après le saint sacrifice de Bana. Et Rillirin... m'intéresse.

— Une transition très hâtive, Corvus, répondit Lanta.

Elle traversait à grandes enjambées la salle d'audience en contournant les cadavres enchevêtrés devant le dais. Les esclaves, yeux écarquillés par la panique, étaient entassés au fond de la maison longue comme une volée de poulets devant un loup.

— De quel droit t'appropries-tu le trône ? reprit l'Élue. Tu ne m'as pas consultée.

Corvus joignit les mains devant ses lèvres.

— De mon propre droit. Si vous préférez, vous pouvez consulter les autres chefs de guerre, mais je ne suis pas sûr qu'ils vous diront grand-chose.

Lanta se figea, puis recommença à avancer, majestueuse, prédatrice. *Ainsi donc, c'est déjà le moment du défi, avant même que son cul ait eu le temps de réchauffer le trône. Dans ce cas, que les dieux décident.*

— Et mon autorité, je la revendique ; je l'ai conquise, tout comme Liris avant moi.

Corvus parlait plus haut afin qu'on l'entendît au bout de la maison longue. Les guerriers affluaient et s'agglutinaient derrière Lanta.

— Je me tiens à côté du trône, seule maîtresse après..., commença Lanta en montant sur le dais.

Corvus se leva d'un bond et, ferme mais courtois, la repoussa au bas des marches de bois. Lanta vacilla, raide et rouge de colère. Elle était sur le sol avec la plèbe.

— Je ne vous ai pas invitée à approcher, déclara Corvus haut et fort. Quand ce sera le cas, on vous installera un siège derrière moi, et je demanderai les conseils de la Dame d'Ombre quand j'en aurai besoin.

Il avait insisté sur « Dame d'Ombre ».

— Les Dieux Rouges ne souffriront pas qu'on me malmène de la sorte ! s'écria Lanta d'une voix stridente, sa fureur s'abattant comme la foudre dans un ciel bleu.

Enfant insolent, arrogant ! Il croit que le fait de poignarder des hommes dans le dos lui donne de l'autorité sur les dieux ? sur moi ?

Les guerriers s'écartèrent devant la colère de Lanta, mais Corvus se contenta d'un sourire moqueur. Il regagna son trône avant de répondre, et fit durer le plaisir pour forcer Lanta et les autres à attendre.

— J'attends votre révérence, Élue.

Lanta en resta bouche bée, le visage marqué par l'incrédulité.

— Comment ? murmura-t-elle.

— Liris était faible ; vous en avez profité pour obtenir un pouvoir supérieur à ce qu'exigeait votre position. Je rétablis l'équilibre. Vous n'avez peut-être pas donné votre accord pour qu'il y ait un nouveau roi mais, la Dame d'Ombre, si. Alors à genoux. Ou vous mourrez. D'une manière ou d'une autre, peu me chaut.

— Je connais la volonté de la Dame d'Ombre ! cria Lanta. Je suis l'Élue. C'est à moi, qu'Elle parle, pas à toi.

Elle avait les poings serrés, le visage rouge de colère et d'indignation. Un défi non seulement à son pouvoir, mais aussi à celui des dieux ? *Pour cet outrage, je te regarderai te tortiller sous mon couteau.*

Corvus écarta ses mains rouges.

— Alors vous devez savoir que c'est par Sa volonté que j'ai vaincu mes rivaux. Si Elle n'avait pas voulu de moi sur le trône, ils m'auraient tué.

Des murmures se firent entendre, et Lanta sentit un changement dans l'assistance. Corvus avait raison, et tout le monde le savait ; par les dieux, Lanta elle-même le savait. Bon, changement de tactique.

— Roi Corvus, dit-elle. (Corvus fit un large sourire.) Ce n'est pas le moment de changer le fonctionnement du gouvernement. Peut-être...

— Eh bien, à moins que vous puissiez ramener un homme d'entre les morts, vous êtes baisée.

On entendit des rires étouffés. Ils se turent vite.

Lanta montra les dents. Il y avait des années que personne n'avait osé l'interrompre. Elle venait de se rappeler combien elle détestait ça.

— Je voulais simplement dire : peut-être que notre peuple préférerait que nous présentions un front uni le temps que vous vous installiez dans vos nouvelles fonctions. Je peux vous conseiller sur bien des sujets. M'y autoriserez-vous ?

— Non.

Lanta sentait ses joues brûler. L'air crépita entre eux lorsque Corvus la regarda dans les yeux avec froideur, détachement, mais aussi avec grand plaisir. Il voulait la forcer à détourner le regard.

Elle sourit. Il y avait bien des manières de jouer à ce jeu, et elle avait beaucoup plus d'expérience que lui. Néanmoins, il l'avait fâchée.

— Peut-être pourrait-on envoyer des hommes rendre visite à votre femme au Roc du Corbeau, siffla-t-elle.

Elle entendit l'assistance retenir collectivement son souffle. Venait-elle de menacer le roi ? Corvus agita les doigts avec mépris, d'un air indifférent. Comme si elle n'avait même pas parlé. Lanta inspira profondément.

— Peut-être devriez-vous plutôt leur faire chercher l'assassin de Liris, la contra-t-il.

— Oh ! ne vous préoccupez pas de ça. On le retrouvera et on le

traînera devant vous pour que vous le jugiez. Je me demande quelle sorte de roi vous serez, quand vous aurez devant vous la personne à laquelle vous devez vraiment votre trône.

Lanta ne se montrait jamais imprudente ; les dieux faisaient bien des plans, et l'Élue était un élément primordial de chacun d'eux. Et cependant, ce sourire décontracté, ces yeux bleus exaspérants, lui donnaient une furieuse envie de faire du mal à Corvus. Toutefois, au lieu de mordre dans la chair, ses traits ricochaient sur lui comme s'il avait porté une de ces ridicules armures de plates rilporiennes.

— Attention où vous mettez les pieds, Élué, prévint Corvus d'une voix basse et pleine de menace. Vous ne savez pas à qui vous avez affaire. (Il marqua une pause et sourit d'un air ouvert et amical.) Mais je vous le montrerai, si vous proférez encore des menaces envers moi ou les miens.

Elle était peut-être allée un peu vite en besogne. Elle considéra Corvus, ses mains et ses bottes couvertes de sang, ses cheveux blond-roux en bataille et collés par la sueur suite à l'échauffourée. Elle rompit le contact visuel pour étudier les cadavres. Des blessures dans le dos. Elle lâcha un léger reniflement de mépris. Il n'avait même pas eu les couilles de faire ça à la loyale.

Toutefois, c'était fait. Elle avait tout perdu au moment où elle avait examiné le corps déchiré et ensanglanté de Liris. Les désirs des dieux subordonnés aux envies et caprices d'un homme. *Non*, promit-elle dans le secret de son crâne, *pas tant que je serai en vie. Pas tant que j'aurai encore un peu de pouvoir.*

— C'est un vrai réconfort de savoir que vous ne laisserez pas l'assassin de Liris s'échapper. Je vous en prie, menez votre propre enquête ; de mon côté, j'implorerai la Dame d'Ombre de nous conseiller. Quand on l'a tué, Liris venait d'emmener une catin dans sa chambre ; elle a profité de la confusion pour s'enfuir, mais j'ai déjà envoyé des hommes à ses troussees. Il y a de fortes chances qu'elle ait vu le tueur et qu'elle puisse nous aider à l'identifier.

Lanta gardait délibérément l'identité de Rillirin pour elle ; le moindre avantage était bon à prendre.

— Pourquoi ne croyez-vous pas que ce soit elle l'assassin ? demanda Corvus.

Lanta rit.

— Une esclave doublée d'une catin ? Impossible.

Elle tourna les talons. *Quoi qu'il en soit, cette salope finira sur la pierre de l'autel, le ventre ouvert au ciel et l'âme en pâture aux dieux.*

— Élué, appela Corvus d'une voie mielleuse. (Lanta serra les dents et cessa de marcher.) J'attends toujours votre révérence.

— Je ne m'agenouille que devant les dieux, grogna-t-elle par-dessus son épaule, les yeux réduits à deux fentes assassines.

Corvus fit un bruit réprobateur en secouant la tête.

— C'est faux. Je me suis laissé dire que vous vous agenouilliez régulièrement devant Liris, la bouche ouverte et les yeux probablement fermés. Mais qui pourrait bien avoir envie d'assister à ça, après tout ?

Il s'esclaffa, et une onde d'hilarité teintée de stupéfaction parcourut la salle. On s'amusait aux dépens de Lanta.

Elle s'entendit grincer des dents et ravala une montée de nausée. Elle dévisagea Corvus sans rien dire. L'air se chargea de haine, mais Corvus ne se départit jamais de son sourire décontracté. D'un seul regard, elle pouvait abattre des hommes ; mais apparemment, pas celui-ci. Pas encore. Elle fit donc une révérence marquée, bien basse, une révérence parfaite. *Qu'est-ce que ça signifie, de toute façon ? Rien. Ce geste est aussi vide que son accession au rang de roi, et sera tout aussi vite oublié.*

Dans un silence éberlué, Lanta traversa la salle, fière et distante. Elle fit signe du doigt, et Pask, son prêtre, lui tint la porte. Il sortit après elle. Lorsqu'elle entendit la porte se refermer, Lanta prit une grande bouffée d'air frais. Elle avait matière à réflexion.

Crys

*Onzième lune, dix-septième année du règne du roi Rastoth
Appartements du Commandant, palais de Rilporin, Terres des Blés*

— Eh bien, capitaine Tailorson, il semblerait que vous ayez eu une carrière aussi variée qu'intéressante, au cours de ces deux années passées dans le Rang du Nord. Y a-t-il une raison particulière ?

Le Commandant Durdil Koridam l'observait de derrière son bureau.

— Non, monsieur.

— Rétrogradé au grade de lieutenant pour vous être battu avec de simples soldats, un mois de cachot pour avoir fait passer la frontière du Rilpor à une famille, retour au grade de capitaine pour courage exceptionnel sous le feu ennemi... Exceptionnel ?

— Le major Bedras était encerclé par la Légion Morte. Il m'a semblé normal de le sauver.

— De la Légion Morte ? À vous seul ?

Durdil haussa très légèrement ses sourcils gris.

— Ils étaient cinq, monsieur, des jeunes en quête de sang pour prouver leur virilité.

— Et comment avaient-ils fait pour encercler le major ?

— Je ne saurais vous dire, monsieur.

— Non, mais je remarque, au vu du rapport du général Tariq sur l'incident, que le major n'est plus major.

— Certes, monsieur.

— Et la famille que vous avez fait passer sur nos terres ?

— Une femme avec trois enfants, sales et affamés. Le mari avait été tué par les Morts. La mère s'était enfuie pour sauver ses enfants. J'ai fait... J'ai fait ce qui m'a semblé bien.

— Vous êtes soldat, Tailorson. C'est à vos supérieurs de décider de ce qui est bien et de ce qui est mal.

Crys affronta le regard du Commandant.

— C'est à chacun de décider de ce qui est bien ou mal. Monsieur.

Durdil s'appuya contre le dossier de sa chaise et fit la moue. Crys avait le regard rivé au-delà de l'oreille gauche du Commandant. Ses mains étaient moites.

— Je vois là quelque chose de récurrent, Tailorson. Vous avez le talent, l'intelligence et le style. Vous feriez un officier extraordinaire. Et pourtant, chaque fois que vous atteignez le grade de capitaine, vous faites quelque chose pour être rétrogradé. Avez-vous peur de commander ?

La paupière gauche de Crys fut agitée par un tic.

— Monsieur.

— Est-ce un « Oui, monsieur », ou un « Non, monsieur », Tailorson ?

— Je voulais dire : « Je ne sais pas répondre à votre question, monsieur », monsieur.

— Bon, au moins, vous êtes honnête. Vous êtes censé rejoindre le Rang du Palais, Tailorson. (Durdil remit quelques papiers en place.) Mais comme vous piquez ma curiosité, vous serez placé directement sous mon commandement.

— Monsieur.

Le coin de la bouche de Durdil se souleva brièvement.

— Normalement, je partirais du principe que ce « Monsieur » signifie que vous êtes d'accord mais, avec vous, je ne suis sûr de rien. Caserne sud. Présentez-vous au major Wheeler au crépuscule pour la garde de nuit. Vous pouvez disposer. (Crys salua, tourna les talons et se dirigea d'un pas militaire vers la sortie.) Ah, Tailorson ? Si vous reparaissiez devant moi avec la gueule de bois, je vous fouette moi-même jusqu'à ce que vous dessoûliez. Filez.

Comment le sait-il ? Comment est-ce possible ? J'ai pris un bain, je suis rasé, j'ai changé d'uniforme. Crys réfléchissait encore à cette question lorsque, sortant du palais, il fut giflé par une bourrasque de pluie. Il frissonna et se voûta pour se protéger de l'humidité. Il avait laissé son écharpe et sa cape à la caserne, dans le Deuxième Cercle de la ville, soit à une bonne demi-heure de marche. Le palais était tapi au centre de la ville, entouré de murailles comme un cœur d'oignon.

Crys franchit la porte donnant sur le Quatrième Cercle. Il marchait vite et s'efforçait de ne pas perdre de temps à regarder le paysage. Si le palais, dans le Cinquième Cercle, était impressionnant et proprement royal, le Quatrième Cercle était le quartier des nobles. Des gens réels bien que riches et puissants habitaient là, dans des maisons où bois, pierre et piédestaux sculptés se mélangeaient absurdement, et qui étaient toutes sises sur de somptueux terrains qui auraient pu accueillir trois fois plus d'habitations, mais semblaient n'avoir d'autre utilité que de faire joli.

Les riches et leurs envies de riches. Surtout, ne pas faire attention aux taudis du Premier Cercle, ni aux mendiants terrés dans les tanneries et dans le quartier de l'abattoir. Par contre, cet endroit, très dégagé et donc facile à défendre, offrait une couche supplémentaire de protection entre le palais et d'éventuels envahisseurs.

Crys grogna et essuya son visage trempé. Certes, il y avait des rumeurs de troubles, mais Rilporin ne pouvait pas tomber. L'idée même de sa chute était inconcevable. Crys s'écarta pour laisser passer des chevaux et leurs nobles cavaliers. Il leva la tête au cas où il s'agirait du prince Rivil. Il avait encore du mal à y croire. Quand le prince s'était trouvé à court de chevalier de cuivre, il s'était mis à

parier avec des princes d'argent sans que cela eût l'air de lui poser le moindre problème ; et à la fin de la soirée, il avait donné tous ses gains à Crys. Ce dernier n'avait pas compté, mais il était à peu près sûr qu'il y en avait pour plus d'un mois de salaire.

Crys se sentit coupable de s'être montré si méprisant à l'égard des nobles. Rivil n'était pas comme il venait de se les imaginer et, pourtant, c'était plus qu'un simple seigneur. Il était de sang royal et, cependant, il jouait et buvait ; ce qui ne l'empêchait pas de récompenser ceux qui le servaient et aidaient le roi et son héritier, le prince Janis, à diriger le Rilpor. Rivil en faisait probablement davantage pour le peuple que tous les autres nobles réunis.

Mais Galtas... Galtas était aussi désagréable qu'une chiasse, et le mépris, entre eux, était réciproque. Il leur avait suffi d'une heure pour le comprendre, et c'était bien la seule chose sur laquelle ils s'accordaient. Ce Galtas n'était pas normal ; il ne paraissait pas du tout fiable. Selon Crys, il n'aurait pas dû avoir une situation aussi importante aux côtés du prince. Mais peut-être était-ce justement là la faiblesse de Rivil, peut-être ne voyait-il pas le mauvais côté des gens ? Si c'était vrai, ce serait vraiment dommage. Crys s'aperçut qu'il ne voulait pas que l'on fît du mal au prince.

Il quitta le Quatrième Cercle pour le quartier de la soie et des épices, dans le troisième. Malgré la pluie, il perçut d'agréables bouffées. Il acheta de la menthe séchée pour le thé afin de calmer son estomac, et du poivre absolument hors de prix pour relever le rata qu'on leur servait en guise de petit déjeuner. Il était certes à Rilporin mais, apparemment, les rations étaient les mêmes quel que fût l'endroit où l'on était stationné.

Rilporin, la plus belle ville du monde. Il estimait que Les Trois-Hêtres, son village, tiendrait dans le Quatrième Cercle, et qu'il resterait même de la place. Les échoppes et étals autour de lui ne vendaient plus ni soie ni épices ; il était dans le quartier des artisans, où l'on vendait toutes sortes d'articles, des minuscules miroirs de métal poli aux couteaux, en passant par les casseroles et les bijoux, présentés côte à côte avec des jouets en bois sculpté et de délicates chandelles en cire d'abeille. Il traversait un véritable dédale des plaisirs où les jolies filles vendaient leur marchandise tout en semant nonchalamment potins et autres rumeurs de leur bouche maquillée.

Le temps de quitter le quartier des artisans pour celui des tissus, sa bourse était allégée, et il avait été obligé d'acheter un sac à dos pour transporter ses emplettes. Cependant, le couteau neuf pour son frère Richard et le cheval de bois pour sa petite Wenna valaient largement les pièces de cuivre qu'ils lui avaient coûtées. Malheureusement, il ne verrait pas la tête qu'ils feraient lorsque les cadeaux leur seraient livrés.

Le soleil descendait à l'ouest lorsqu'il fourra ses derniers achats dans son sac et pendit ce dernier à son épaule. Il se dépêcha de traverser la foule compacte en direction de la porte du Deuxième Cercle, quartier où se trouvait la caserne sud. La gueule de bois était déjà problématique, mais si, en plus, il arrivait en retard, autant dire adieu à son grade de capitaine. Une fois encore.

La caserne sud était envahie par l'odeur des mille cinq cents hommes qui y vivaient dans la promiscuité. Un mélange d'odeurs d'aisselles, de pieds et de pets, principalement, un soupçon de sueur et de sang rendant l'ensemble encore plus aigre. Crys le remarqua à peine ; il était soldat depuis douze ans, et il y avait bien longtemps que son nez ne relevait plus cette odeur-là.

Les capitaines de la caserne sud partageaient une petite chambre à l'écart des dortoirs principaux. C'était un luxe inattendu. Crys se glissa dans ladite chambre alors que Kennett, son camarade de chambrée, jouait des épaules pour entrer dans son uniforme.

Kennett sifflota.

— Ça va être juste, dis donc.

Crys lança le sac à dos sur son lit et défit précipitamment les boutons de son uniforme trempé. Il en avait un troisième, sec et presque propre, qu'il avait bourré de sachets d'herbes parfumées pour le voyage. Il le sortit de son coffre et le secoua.

— Je me suis perdu, répondit-il.

Kennett jeta un coup d'œil au sac à dos et secoua la tête.

— Ouais, dit-il. Tu t'es perdu, c'est ça.

— Bon, et ce Wheeler, il est comment ? demanda Crys en s'essuyant les cheveux avec une serviette avant de se contorsionner pour enfiler son uniforme sec.

— C'est un petit salopard et un emmerdeur, en gros, répondit une voix. (Crys, qui avait la tête coincée dans son uniforme, poussa un grognement en guise de réponse.) Il est à cheval sur les règles, surtout sur la ponctualité.

— Il m'a l'air charmant, dit Crys d'une voix étouffée.

Kennett ne répondit pas. L'autre voix non plus. *Merde*. Crys força sa tête à sortir par le col et se tourna vers la porte. *Remerde*.

Il s'empressa de saluer.

— Major Wheeler ? Capitaine Crys Tailorson, je prends mon service.

— Non, répliqua Wheeler. Vous n'avez pas fini de vous habiller.

— Je me suis perdu, chef. Mille excuses, chef.

Il boucla son ceinturon, boutonna son uniforme et se passa les doigts dans les cheveux.

— Vraiment ? fit Wheeler. J'espère que ça ne se reproduira pas.

— Jamais, chef, répondit Crys avant de se mettre en position de repos.

Wheeler était plus grand que lui, fin de taille et large d'épaules. Quelque chose dans sa posture gracieuse et décontractée disait à Crys qu'il savait parfaitement se servir de l'épée qui pendait à sa hanche. Son visage était calme, son regard, curieux, voire un tantinet amusé.

— Êtes-vous du genre lèche-cul, Tailorson ? demanda Wheeler.

— Non, chef, je n'ai jamais pu m'habituer au goût. J'ai juste envie de vous faire une bonne première impression.

Wheeler souffla.

— Eh bien, c'est raté, alors cessez d'essayer de vous faire bien voir, et à vos rangs.

Il indiqua la porte ouverte, et Crys vit ses hommes. Sa centurie. Ils écoutaient tous ce petit échange avec le plus grand enthousiasme. Crys salua Wheeler, passa devant lui et sortit dans le couloir. Son regard passa sur la centurie. Il ne trouva rien à reprocher au comportement des hommes. Ce qu'ils avaient en tête était une autre histoire.

— Où serons-nous postés, major ?

— Aile est du palais. Les appartements de l'héritier et de Son Altesse le prince Rivil, et les environs. Voici votre lieutenant, Roger Weaverson. Un pur produit de Rilporin. Emmenez-le avec vous, la prochaine fois que vous vous aventurerez en ville, capitaine. Il veillera à ce que vous ne vous perdiez pas.

— Merci, major, répondit Crys. (Il adressa un signe de tête à Weaverson, un jeune dégingandé qui avait plus de boutons que de barbe, mais portait lui aussi une épée et la portait bien.) Lieutenant, centurie, je suis le capitaine Crys Tailorson, auparavant dans le Rang du Nord. Je ne vous connais pas encore, mais je viendrai discuter avec chacun de vous cette nuit. Si vous avez des questions ou des inquiétudes, je vous demande de m'en faire part, et je verrai ce que je pourrai faire.

Il se tourna de nouveau vers Wheeler et le salua.

— Vous avez le commandement, capitaine, dit le major.

Crys acquiesça.

— Lieutenant Weaverson, le trajet le plus rapide pour gagner le palais.

Ils se mirent en route. Sa centurie marchait derrière lui. Crys se sentit adopter le rythme de ses hommes ; ces mouvements étaient aussi automatiques que de respirer. Weaverson leur fit suivre un chemin tortueux, et Crys vit ses premiers soupçons se confirmer : les routes décrivaient des méandres qui les éloignaient des portes de façon à confondre un éventuel ennemi. C'était infernal pour faire ses courses, mais si cette ville était attaquée, ce serait à coup sûr une bénédiction.

— Alors, lieutenant, que dois-je savoir à propos de ma centurie ?

— Il n'y a que de bons éléments, chef, dit Weaverson.

Crys s'était attendu à cette réponse. Aucune importance, il verrait vite de quoi il retournait.

— Puis-je vous poser une question, chef ? demanda le lieutenant. (Crys opina.) Est-il vrai que la Légion Morte et les Mirécès se soient alliés pour nous envahir ? Comme vous venez du Rang du Nord, je me disais que vous deviez savoir.

— Je n'ai rien entendu de tel, et vous pouvez donc en conclure qu'il ne s'agit que de foutaises, lieutenant. Je garde toujours l'oreille fermement plaquée au sol, et cette rumeur n'est pas arrivée jusqu'à moi. Les Morts ont leur propre honneur, leur propre code, et leurs propres dieux. Une version de nos dieux à nous, en fait, quand on y réfléchit. C'est un culte minoritaire en Listre et, même s'ils unissaient leurs forces avec les Pillards, ils sont de toute façon trop peu nombreux pour que ça change quoi que ce soit. Donc, non ; je ne m'attends pas que la rumeur de leur alliance se confirme un jour.

— Alors les Mirécès n'ont pas prévu de nous envahir ? Puck a un frère dans le Rang de l'Ouest qui dit qu'ils s'agitent et provoquent toutes sortes de troubles.

— Causer des troubles et envahir un pays, c'est assez différent, lieutenant. (Crys adoucit ses paroles par un sourire et une tape dans le dos du jeune homme.) Les soldats, ça parle. Par les dieux, nous cancanons plus que des femmes autour de leur ouvrage ou des ivrognes dans leur chope. Cela dit, il se peut que je me trompe, alors nous ferions mieux de bien veiller sur les princes, nous ne croyez pas ? Au cas où les Mirécès s'introduiraient dans le palais. Je veux que vous utilisiez tout l'éventail de vos capacités de sentinelles, d'accord ? Que pas un pouce carré de la pierre nue du mur qui sera en face de vous n'échappe à votre vigilance pendant les longues heures froides qui nous attendent. Concentrez-vous à fond sur les choses vraiment importantes, comme vous tenir bien droits et éviter de péter quand un riche passe devant vous.

Les deux premiers rangs derrière lui ricanèrent. Weaverson lui adressa un sourire penaud.

— C'est une mission importante, les gars, lança Crys en élevant la voix, même si elle n'est pas compliquée. Alors si vous la foirez, je saurai que vous êtes des imbéciles, et je vous traiterai en conséquence. C'est ma première nuit comme capitaine de cette centurie. Ne me ridiculisez pas, et je ne serai pas obligé de vous faire chercher un objet censément égaré au fond d'une fosse d'aisances bien profonde et bien puante.

Il y eut une nouvelle salve de rires. Crys sut qu'ils s'habituait à l'idée de lui obéir, qu'ils comprenaient que leur nouveau capitaine était un homme bien, qu'il n'était pas de ces gars bien nés au menton fuyant qui achetaient leur capitamat.

Crys inspira profondément l'air froid de la nuit par le nez et souffla par la bouche en affichant un large sourire. La plus grande des cités, les plus hautes murailles, à des lieues d'une frontière où la situation risquait à tout moment de tourner à l'affrontement. Mieux encore, il avait la bourse pleine et des hommes sous ses ordres. On avait raison de dire qu'il y avait pire situation que d'être capitaine dans le Rang du Palais de Sa Majesté.

Rillirin

*Onzième lune, an 994 après l'Exil des Dieux Rouges
Voie du Ciel, Monts de Gilgoras*

Lorsque la tempête avait commencé, elle avait pris cela pour une bénédiction qui dissimulerait ses traces et chasserait son odeur vers le bas de la montagne. Elle avait fui à tâtons dans la nuit en s'attendant à être prise à tout moment, certaine que les chiens des Mirécès allaient, d'un instant à l'autre, se saisir d'elle avec leurs mâchoires et la faire tomber dans la neige. Elle avait déjà atteint la Voie du Ciel et la source du Gil quand le vent avait porté jusqu'à elle les premiers hurlements de la meute. Elle ne s'était pas attendue à rester libre si longtemps ; une nuit, une matinée et un après-midi.

Mais à présent que le ciel s'assombrissait de nouveau et que sa peau, aux endroits où elle n'était pas couverte rouille à cause du sang séché, paraissait aussi bleue que sa robe, se trouvant nez à nez avec un félin furieux, elle n'était plus du même avis. C'en était fini des bénédictions pour les gens comme elle.

— Je n'en ai pas après ta chèvre, chuchota-t-elle.

Le feulement de l'animal monta d'une octave. Rillirin recula doucement dans la direction de ses poursuivants en se demandant lequel de ses adversaires lui offrirait la mort la moins douloureuse. Le félin, probablement. Toutefois, ce dernier, qui avait l'ouïe plus développée qu'elle, dressa les oreilles. Le grognement menaçant mourut dans sa gorge. Malgré les hurlements du vent, la bête avait entendu ceux qui poursuivaient Rillirin. Ils étaient donc plus proches qu'elle l'avait cru. Elle jura et, regardant derrière elle, aperçut des lumières vacillantes de torches, plus haut dans la montagne. Elle sentit aussi, très légèrement, une odeur âcre de fumée. Le sang de Liris attirait les chiens à elle, et elle n'avait pas eu la présence d'esprit de le laver. C'était trop tard.

Garde de l'avance, descends dans les contreforts, va chercher de l'aide. Elle s'avança de nouveau vers le félin, dont les oreilles s'aplatirent avant de se redresser. Ne te voile pas la face, personne ne viendra en aide à une femme en bleu, qui plus est couverte de sang. Tu es morte, peu importe qui te trouvera le premier. Rillirin ravala ses larmes et repoussa les cheveux qui tombaient devant ses yeux. *Qu'ils aillent tous se faire foutre,* pensa-t-elle. *Je trouverai un moyen de sauver ma peau.*

Le félin se saisit des restes de la chèvre et, d'un mouvement plein de légèreté, bondit sur une corniche que Rillirin n'avait pas remarquée, plus bas sur l'abrupte paroi rocheuse. La bête disparut, grâce à sa

fourrure dont le blanc tacheté offrait un parfait camouflage dans ce cadre. La suivre, ou suivre le sentier ? Les chiens pourraient-ils emprunter le même chemin que le félin ? Et Rillirin ? En serait-elle capable ?

Un léger hurlement porté par le vent la poussa à se décider. Elle descendit avec précautions la paroi raide. Ses pieds bottés cherchèrent désespérément une prise cependant que le vent, tirant violemment sur ce qui restait de ses jupes, la déséquilibrait. Elle glissa, tomba lourdement sur sa hanche droite et dévala la roche avant même d'avoir eu le temps d'inspirer pour crier.

Hors d'haleine, elle heurta la corniche du félin, mais continua sa descente, de plus en plus rapide, avec les pierres qui lui brûlaient l'arrière des jambes et les reins jusqu'à ce que la montagne s'effaçât sous elle, ce qui, cette fois, lui arracha un cri, tandis que se poursuivait sa longue, son interminable chute, et qu'elle fermait les yeux de toutes ses forces en battant inutilement des bras dans le vide.

Elle tomba dans une eau si froide qu'elle eut l'impression d'être lardée de coups de couteau. Jusque-là, elle avait cru avoir froid, mais ce froid-là brûlait. Le monde se recroquevilla, et elle toucha le fond. Elle s'efforça de lutter contre ses jupes qui la tiraient vers le bas. Sa tête jaillit de l'eau. Elle prit une grande goulée d'air à grand renfort de gargouillis. Ses poumons se mirent à la brûler à l'instar de sa peau. Ouvrant les yeux à temps pour voir le rocher sur lequel le courant la propulsait, elle se recroquevilla et fit l'effort d'enfoncer la tête sous l'eau glaciale. Elle rebondit sur l'obstacle, puis le courant l'emporta derechef ; chaque respiration était un combat pour ne pas suffoquer à cause du froid et de l'insidieuse léthargie qui envahissait ses membres.

Elle entendait l'écho d'hommes et de chiens se perdre derrière elle, loin au-dessus du cours d'eau. Si elle survivait au froid, au poids de ses vêtements qui la tirait vers le fond, aux rochers, aux rapides et aux chutes, elle se ferait un plaisir d'adresser quotidiennement ses prières au premier dieu qui voudrait d'elle.

La voix de la rivière changea, se fit plus grave et colérique, véritable rugissement à pleins poumons. Le froid, la douleur : rien de tout cela n'avait d'importance. Il y avait une chute d'eau droit devant, et Rillirin ignorait si elle allait y survivre. Elle se mit à barboter, puis à nager à grands mouvements violents, malgré ses membres engourdis et lourds. Le courant s'intensifia, la ramena, avec une espiègle malveillance, au centre de la rivière bouillonnante, et, une fois encore, Rillirin fit un interminable plongeon.

Sans doute parcourut-elle encore huit cents mètres avant que l'eau ralentît et qu'elle parvînt à se hisser sur la rive. Rillirin, qui avait vu assez d'esclaves mourir de froid sur Aiglepic, se déshabilla. Elle essora

autant que possible ses vêtements, puis se servit du tissu rêche pour se frictionner la peau afin de stimuler son flux sanguin. *Au moins, je n'ai plus l'odeur du sang sur moi.* Elle laissa échapper un gloussement malgré ses dents qui claquaient.

Elle s'avança en titubant, tomba à quatre pattes, et fixa sur le sol ses yeux chassieux. Des aiguilles de pin. Toujours à quatre pattes, elle se traîna à l'ombre d'un bosquet si petit qu'il ne méritait pas ce nom. Le vent, qui hurlait toujours entre les arbres, lui mordait la peau ; mais la douceur du sol sous ses genoux lui fit monter les larmes aux yeux. Elle rampa à l'abri d'un arbre. Le vent faiblit. Rillirin se recroquevilla sur le flanc et racla le sol pour rassembler un tas d'aiguilles dont elle recouvrit ses cuisses, son ventre, sa poitrine, dont elle entoura ses épaules et fit un coussin sous sa nuque, avant d'étaler ses habits par-dessus l'ensemble. Cela la coupa encore plus du vent. Elle allait se laisser quelques minutes pour se réchauffer, puis elle chercherait un moyen d'allumer un feu. Rien que quelques minutes...

Rillirin cligna des yeux et s'étira. Dès que les aiguilles de pin glissèrent et que la laine humide de sa robe toucha sa peau, elle sentit la morsure du froid.

La lumière du jour. Merde, elle avait dormi toute la nuit. Ils pouvaient être là, juste derrière elle. Rillirin resta allongée, immobile. Son regard s'aventura entre les arbres, puis vers le flanc de la montagne. Le fleuve, gonflé par la neige fondue, jacassait rageusement derrière elle. Non seulement il n'y avait pas le moindre mouvement, mais en plus, elle ne pensait pas que les Mirécès auraient attendu son réveil pour la capturer. Étaient-ils passés sans la voir, ou l'avaient-ils complètement manquée en empruntant le sentier qu'elle-même avait eu l'intention de suivre ?

Elle se leva et se glissa dans sa robe, désormais en haillons ; une manche avait même disparu. Pourtant, c'était tout ce qu'elle avait pour se protéger du froid. Non sans avoir vérifié que rien ne bougeait, elle alla à pas feutrés jusqu'à la rive s'asperger la gorge d'eau, et grimaça en sentant le froid douloureux sur son visage et dans sa mâchoire ; la douleur se répandit dans son corps à mesure que ses muscles se réveillaient.

Un vent pénétrant lui apportait des bruits de chiens et d'hommes ; comme si, précisément, ils étaient faits de vent, ils revenaient chaque fois qu'il soufflait. Le répit était terminé. N'ayant pas le temps de penser, de réfléchir à une direction, Rillirin se remit à courir.

Galtas

*Onzième lune, dix-septième année du règne du roi Rastoth
Appartements du Commandant, palais de Rilporin, Terres des Blés*

— Vos Altesses, c'est un honneur.

La lumière de la fenêtre se refléta sur le crâne chauve du médecin lorsqu'il s'inclina. Il adressa un bref signe de tête à Galtas. Ce dernier se força à lui sourire, puis recommença à regarder par la fenêtre. Il s'ennuyait déjà.

— Maître Hallos, tout l'honneur est pour nous, répondit le prince Janis. Merci d'être venu ; nous savons combien vous êtes occupé.

Tout l'honneur est pour nous ? Petit con moralisateur. Galtas sortit sa dague de son fourreau et, de la pointe, se cura les ongles. Occupé ? Occupé à ne pas réussir à soigner le roi. Rastoth le Bon, l'appelait-on jadis. C'était désormais Rastoth le Fou. Un sourire s'esquissa sur ses lèvres. Il baissa la tête afin que personne ne le remarquât.

Hallos prit un siège dans le petit bureau de l'héritier et considéra les princes. Il se lissa la barbe, l'air mal à l'aise.

— Le roi Rastoth a l'esprit aussi vif que jamais et n'a rien perdu de son intelligence. Ces... moments de confusion n'ont rien à voir avec l'âge ou une quelconque infirmité ; j'en suis sûr, maintenant. Je pense pouvoir dire qu'ils sont le résultat de sa peine, Vos Altesses ; une peine qui n'a pas diminué depuis la mort de votre mère la reine.

Janis lança un regard à son frère. Le sourire de Rivil était bien pâle. Galtas leva les yeux au ciel.

— Une peine que nous partageons, mais que, peut-être, nous supportons mieux que notre père.

Hallos soupira.

— La perte de votre mère a détruit la paix intérieure du roi. Il ne peut concevoir un monde dans lequel elle ne serait pas à ses côtés. Ça le perturbe, ça trouble son sommeil, son équilibre.

— Si seulement nous pouvions trouver ceux qui nous l'ont prise, dit Rivil, la voix empreinte de colère. (Janis posa la main sur le poing serré de son frère.) Je discute toutes les semaines avec le Commandant Koridam, je lis les rapports qu'il reçoit, et rien. Toujours rien. Il s'est passé près d'un an, mais ses assassins courent toujours.

— Ce n'est pas ta faute, Rivil, ni la mienne, ni celle de Koridam. On finira par retrouver les coupables et les traîner devant la justice. Nous devons y croire.

Galtas appuya l'épaule contre le mur, à côté de la fenêtre. Il tournait le dos au groupe assis devant le feu. Pieux, pragmatique et dévoué

Janis. Le simple fait de l'écouter fatiguait Galtas. Cet homme était aussi vain et inintéressant qu'une femme laide. Une femme laide et intelligente. Galtas réprima un frisson.

— La reine Marisa est avec les Dieux de la Lumière, maintenant, prince Rivil, murmura Hallos. Que cela vous apporte la paix. Elle ne souffre plus.

— Que les dieux aillent se faire foutre, fit Rivil, renfrogné et furieux. J'ai prié la Danseuse et le Dieu Renard pour qu'ils amènent ses assassins devant la justice et, pourtant, mon père souffre encore, et eux sont toujours en liberté. Mon frère souffre. Je...

Sa voix se brisa. Il détourna le regard et s'interrompit.

Galtas se retourna et vit Hallos et Janis hésiter, ne sachant quoi faire face au chagrin de Rivil.

— J'ai découvert que le roi allait mieux en prenant des somnifères. Une nuit paisible, c'est bon pour retrouver des forces. Si vous en voulez... ? proposa Hallos avec délicatesse.

Rivil releva la tête et s'essuya l'œil avec le pouce. Il passa les doigts dans ses cheveux d'or sombre.

— Merci, mais je vous prie de consacrer tous vos efforts à mon père. Je crains que nos ennemis cherchent bientôt à profiter de son état.

Janis fronça les sourcils.

— Rivil, ce n'est pas le moment.

Le regard de Rivil s'assombrit, mais Janis ne vit rien. Il ne le remarquait jamais. Galtas, lui, le vit. Oh ! que oui. Il le voyait toujours.

Rivil se tourna vers Hallos.

— Et les apparitions ?

— Pour le moment, je n'arrive pas à les endiguer. Elles augmentent même en nombre et en sévérité. Peut-être est-ce sa manière de lutter, de surmonter sa peine. Avec le temps, je pense qu'elles passeront.

— Donc, vous ne croyez vraiment pas qu'il voie l'esprit de ma mère ? demanda Rivil.

Janis toussa et ferma les yeux. Rivil l'ignora encore une fois.

— Je crois qu'il a envie de la voir, expliqua Hallos, qu'il le veut si fort que son cerveau lui dit qu'elle est là. (Il écarta les mains.) Mais l'âme de la reine repose à la lumière de la Danseuse, désormais. Les âmes ne reviennent pas.

Janis se leva de son siège ; Hallos et Rivil firent de même. Galtas s'écarta du mur et rangea son couteau.

— Je pense que ce sera tout pour l'instant, dit Janis. Merci, maître Hallos. Nous ne vous retiendrons pas plus longtemps. Rivil, reste un moment, si tu veux bien. Galtas, restez aussi.

Galtas souffla longuement, sachant ce qui les attendait. Il resta près de la fenêtre, car il ne voulait pas attirer plus que nécessaire

l'attention de Janis.

— Qu'est-ce que c'était que ces balivernes sur les esprits ? Tu dois grandir, Rivil. Tu ne peux pas éternellement esquiver tes responsabilités, ni éviter le monde réel. Tu es peut-être mon cadet, mais tu es aussi prince de sang, et tu as des devoirs envers le Rilpor et le trône. Je te demande donc d'agir en conséquence. (Janis dévisageait Rivil en faisant la moue.) Ne me force pas à t'en donner l'ordre.

Galtas haussa les sourcils.

Un muscle joua dans la mâchoire de Rivil lorsqu'il acquiesça, narines écartées.

— Tu as raison, bien entendu, Janis. Je m'oublie.

Du moins avait-il l'air sincère.

Moi, par contre, je n'oublie rien, pensa Galtas en lançant un regard noir à Janis, qui lui tournait le dos.

— Je sais que la mort de Mère t'a marqué davantage que tu ne saurais l'admettre, frère. Mais nous y avons tous perdu quelque chose, ne l'oublie pas. Et pourtant, nous devons continuer de vivre, rester forts. Même si les frontières nord et sud sont sécurisées, le général Koridam, dans son dernier rapport en date sur la frontière ouest, fait état d'une recrudescence d'activité chez les Mirécès. Ils ont fait quelques raids tardifs ; tardifs au point d'être inattendus. Les habitants des Terres à Bétail et de la Plaine Occidentale ont peur. Ils ont besoin d'un trône fort, de signes de soutien. Sur ce point, tu peux te rendre utile.

Il donna une claque dans le dos de Rivil. Galtas réprima un bâillement. *Toujours aussi amoureux de la voix pompeuse qui sort de ton trou du cul. J'ai lâché des pets qui avaient plus de substance.*

— Nous ne pouvons nous permettre d'échouer, Rivil. Nous devons faire de toi un adulte responsable, dit Janis avec un grand sourire pour détendre l'atmosphère.

— Par les dieux, j'espère ne jamais le devenir, s'esclaffa Rivil. J'aime bien jouer les princes rebelles.

— Un rôle que tu joues souvent un peu trop bien, le contra Janis.

Rivil inclina la tête.

— C'est à toi que reviendra le fardeau de la Couronne, pas à moi. Je peux me permettre de m'amuser un peu...

Le visage de Janis se fit sévère.

— Non, Rivil, tu ne peux pas te le permettre, intervint-il. (L'atmosphère se tendit de nouveau.) Pas en ce moment, avec Père qui est si malade. Et peut-être plus jamais, ou en tout cas, pas comme tu le penses. Tu dois le comprendre. L'accepter. La royauté est un privilège et un fardeau, pas un jeu.

— Tu te comportes comme si tu étais déjà roi, s'emporta Rivil. Notre père est toujours en vie.

— Au moins, l'un de nous deux prend ses responsabilités, répliqua Janis. (Il ravala ce qu'il allait dire et s'efforça de se calmer.) Quoi qu'en disent les rapports, je ne crois pas que nos frontières soient aussi sûres que nous le voudrions. Nous devons nous tenir prêts. Nous devons...

— Je suis bien conscient qu'il y a des monstres à nos portes, *Votre Altesse*, dit Rivil avec une solennité glaciale. Inutile de me le rappeler sans arrêt. Je fais mon devoir, et je continuerai.

— Je sais, répondit Janis. (Galtas fut étonné que le prince n'entendît pas la colère dans la voix de Rivil ; mais peut-être n'en avait-il cure.) C'est pourquoi j'ai besoin que tu sièges à la cour des plaines cette semaine. Galtas, gardez-le à l'œil. J'ai dit à la cour, pas à la taverne, compris ? (Galtas acquiesça.) Bien. Alors nous nous reverrons au dîner.

Ils attendirent quelques secondes de plus, mais Janis était déjà en train de feuilleter des rapports à son bureau. *Et nous voilà congédiés comme des enfants qu'on envoie dans leur chambre parce qu'ils n'ont pas été sages*, pensa Galtas.

Il suivit Rivil dans le couloir et referma doucement la porte derrière lui.

— Il ne..., commença-t-il sur un ton mauvais.

Rivil lui fit signe de se taire, mais il était blême de colère.

— Si. C'est l'héritier. Je dois accepter ses remarques.

Galtas regarda des deux côtés du couloir.

— Vous feriez un meilleur héritier que lui.

Rivil leva de nouveau la main.

— S'il vous plaît. (Il s'étira pour adoucir la tension dans ses épaules.) Donc, je vais à la cour des plaines. À ce soir.

Galtas le suivit des yeux tandis qu'il s'éloignait, puis posa un regard insistant sur la porte du bureau de Janis en tapotant du bout des doigts le pommeau de son épée. Enfin, il s'en alla.

Dom

*Onzième lune, dix-septième année du règne du roi Rastoth
Camp des éclaireurs, Dernières Chutes,
Territoires Loups, frontière rilporienne*

À force de monter, ils avaient quitté les forêts tapissant les contreforts pour la neige et la glace. Des boqueteaux isolés de pins et sapins rachitiques offraient une protection certes maigre, mais bienvenue. Il n'y avait rien pour faire obstacle au vent, à cette hauteur ; ses hurlements incessants portaient sur les nerfs de Dom et entretenaient la douleur lancinante dans son crâne. Il eût mieux valu qu'il sût ce qu'il cherchait, mais il n'en avait pas découvert davantage au fil de la journée qui s'était écoulée.

Le camp des éclaireurs était perché juste au-dessus des Dernières Chutes du Gil. L'abri était habilement camouflé avec de la neige et des pierres, ce qui le rendait invisible d'en haut. Si les Mirécès se hasardaient sur la route qui longeait le Gil, les éclaireurs les repéreraient et courraient prévenir le village. C'était une triste affectation, mais il n'y avait encore jamais eu d'attaque surprise depuis qu'ils avaient établi ce poste, des années plus tôt.

On les accueillit avec enthousiasme, et Dom fut heureux de cet agréable moment. Lim et Sarilla se retrouvèrent vite absorbés dans le groupe, si bien que Dom n'eut aucun mal à sortir discrètement, tout le monde étant occupé. Ash, en poste avancé, était assis à cent pas en amont. En passant, Dom donna une tape sur son épaule couverte de fourrure.

— Où vas-tu ? demanda Ash.

— Je traverse pour aller fureter un peu.

Ash se leva.

— Tout seul ?

— Tout seul. J'ai eu une clairvoyance. On m'a dit de venir jeter un œil par ici.

Ash se mâchonna la lèvre.

— Ce n'est pas une très bonne idée. En plus, j'ai entendu dire que tes crises allaient de mal en pis, avec les années. (Il brandit son arc.) Je peux venir ?

Dom leva les yeux vers les aplats blancs et noirs de la montagne.

— Ça ne me prendra que quelques heures, dit-il. Si je ne reviens pas, tu n'auras qu'à venir voir ce qui se passe, d'accord ? Et garde le sentier à l'œil, ajouta-t-il en sentant quelque chose s'agiter en lui.

— Attention à toi, dit Ash.

Sa réticence n'échappa pas à Dom, qui opina et traversa le cours d'eau en sautant de rocher en rocher. Son justaucorps en peau de loup le protégeait bien du vent, mais le froid cinglant pénétrait. Il se voûta et marcha jusqu'à se trouver hors de vue et de portée de voix de la rivière.

— Bon, on y est, grommela-t-il en fermant les yeux. Où suis-je censé aller ? Où que soit cette clé, j'aurais bien besoin d'aide pour la trouver.

Rien.

Dom cracha un panache de buée dans l'air et prit une direction au hasard : le nord-est, vers le haut de la montagne. Les messages de la Danseuse étaient souvent obscurs, mais cette fois, c'en était ridicule. « Va te promener en territoire ennemi pour y trouver quelque chose, mais je ne peux pas te dire quoi. Tout va bien se passer. »

Il avait une épée, un arc court avec un carquois, et un couteau. *Ah oui ! aussi une tendance à t'effondrer pour communier avec les dieux aux moments les plus inopportuns, ne l'oublie pas.* Il eut un petit rire amusé, s'essuya le nez et poursuivit sa route. À coup sûr, Lim serait furieux à son retour, aussi valait-il mieux qu'il trouvât ce qu'il cherchait. En rentrant les mains vides, il ne ferait qu'aggraver son cas.

— Si ça se passe mal, il ne l'oubliera jamais, souffla-t-il.

Sa voix intérieure lui fit remarquer qu'il risquait de ne pas revenir du tout. Il grimaça, mais continua de patauger dans la neige. C'était stupide, il le savait, mais il avait l'impression qu'il faisait ce qu'il fallait. La clé était dans les parages ; ce message qui lui révélerait peut-être si, oui ou non, il allait se produire un événement qui changerait le monde.

Une bourrasque se leva, et l'air s'emplit de cristaux de glace qui rendirent le paysage flou et voilé ; aussi fallut-il quelques secondes à Dom pour comprendre ce qu'il voyait. Un bosquet de sapins, quelque chose de rouge comme de la fourrure de renard qui bougeait près du sol. Mais à cette altitude, un renard aurait déjà eu la fourrure blanche à cette époque. Dom plissa les yeux et avança encore de quelques pas ; la chose bougea, se leva, et prit la fuite. Cheveux rouges. Robe bleue.

Une Mirécès.

Le vent se tut, et les bruits qu'il cachait jusque-là retentirent dans la montagne. Elle vit Dom, dévia pour s'éloigner de lui, puis refit une embardée lorsque des hommes sortirent de derrière un rocher. Des Mirécès chassant une Mirécès.

— Voilà qui ne m'aide pas, grommela Dom.

Il se laissa tomber dans la neige, prit une flèche, visa bas, et toucha le premier chasseur au ventre. Le deuxième trait partit plus haut et blessa le chasseur suivant à l'épaule. Le troisième fut une erreur. Il toucha à la gorge l'homme qui tenait les chiens ; en mourant, il lâcha

les laisses. Deux chiens. Des gros, avec beaucoup de dents. L'un fonça sur la fille, l'autre sur Dom.

Deux morts et un blessé ; mais quatre autres arrivèrent, et eux aussi avaient des arcs. Dom n'eut d'autre choix que d'attendre, accroupi, pendant que les flèches pleuvaient autour de lui. La fille hurlait. Le son de sa voix déclencha un afflux de lumière dans la tête de Dom. C'était elle. Il était là pour elle.

— Merde, fit-il.

Le chien le percuta de plein fouet et le fit tomber sur le dos. Dom enfonça son avant-bras droit dans la gueule de l'animal. La protection de cuir empêcha tout juste les crocs de pénétrer dans sa chair. Le chien le secoua. Les coups de poing de Dom manquèrent leur but. Il se débattit, réussit à sortir son couteau, et poignarda la bête à l'abdomen. Elle couina mais ne lâcha pas prise. Il frappa à nouveau en essayant de ne pas regarder l'animal dans les yeux. *Pardon. Pas ta faute. Pardon.*

Le chien s'effondra. Dom lutta pour s'extraire de sous son cadavre. Il chercha son arc à tâtons. L'autre chien mordait le mollet de la fille, qui cria de plus belle lorsqu'il la secoua comme un lapin. Les Mirécès fondaient sur eux deux, mais trois d'entre eux tombèrent en moins d'une seconde, abattus par des traits que Dom n'avait pas tirés. L'homme qui avait une flèche dans l'épaule prit ses jambes à son cou. Ash sortit soudain de derrière un rocher et tua le chien qui s'acharnait sur la fille.

— Merci, dit Dom. Content de voir que tu ne m'as pas écouté.

— Parce que je t'écoute, d'habitude ? demanda Ash en scrutant la montagne, une flèche armée sur son arc.

— Allons la chercher.

— Elle ? fit Ash en fronçant les sourcils. (La fille s'éloignait en rampant ; elle laissait une piste de sang dans la neige.) Les loups n'ont qu'à s'occuper d'elle. Saleté de Mirécès.

— Non, répliqua Dom. C'est pour elle que je suis là. C'est la clé. Le message. *La messagère*. Il secoua la tête pour écarter cette pensée.

— Oh ! par les dieux, grogna Ash. Tu es sûr ? Vraiment sûr, je veux dire ? Parce qu'on va laisser une piste derrière nous. On va les ramener droit chez nous. (Dom écarta les mains mais ne répondit pas ; Ash soupira.) Merde. Bon, alors faisons vite. Qui sait combien il en reste dans les parages ? Allons-y.

Ils coincèrent la fille, qui se recroquevilla en se cachant le visage dans les mains.

— On est là pour t'aider, dit Dom d'un ton rassurant. Mais il faut qu'on parte tout de suite pour te mettre en sécurité. (Elle ne bougea pas, ne réagit pas.) Bon, allez, debout.

Il passa la main sous le bras de la fille. Elle rua en couinant. Dom sentit une douleur lancinante remonter son bras jusqu'à son cerveau.

Pas de doute, c'était la clé.

— Arrête, ordonna-t-il. On essaie de te sauver.

Il la tira jusqu'à ce qu'elle se relevât. Elle poussa un hurlement strident en s'appuyant sur sa jambe blessée. Dom et Ash la portèrent entre eux et redescendirent la montagne en direction du cours d'eau, en quête d'une sécurité toute relative.

Ils ne l'emmenèrent pas au camp des éclaireurs. Ash laissa Dom continuer de la traîner vers le bas de la montagne pour aller chercher Lim et Sarilla.

Dom descendit de huit cents mètres en ligne droite, entra dans la forêt plus épaisse où il n'y avait plus que des traces de neige. Il déposa la fille sous un pin. Il retira sa peau de loup et s'en servit pour l'envelopper, accrocha son arc et son carquois à une branche basse et fit jouer sa longue dague dans son fourreau. La fille, blême, l'observait de ses grands yeux gris.

— C'est une plaisanterie, lança Lim sans même le regarder.

Il s'accroupit devant la fille et la dévisagea. Les morsures qu'elle avait reçues au mollet étaient graves ; son sang était ce qu'il y avait de plus vif, de plus propre sur elle. La peau dénudée de ses bras et de ses jambes était très sale, couverte d'éraflures, et trop pâle à cause du froid.

— Tu es en sécurité, tu es en sécurité, fit Dom tandis que Sarilla et Ash la dominaient de toute leur hauteur. On est là pour t'aider, d'accord ? Tes poursuivants sont morts. (Il jeta un coup d'œil à Ash.) Pour la plupart. Tu n'as rien à craindre.

— Comment t'appelles-tu, ma fille ? demanda Lim.

Dom sortit un rouleau de lin de la bourse qu'il portait à la ceinture, et frotta doucement les traces de morsures avec de la neige avant de bander la jambe de la fille. Il frissonna, vit qu'elle l'avait remarqué et qu'elle regardait la peau de loup qu'elle portait. *Allez, j'ai fait deux choses gentilles pour toi, aujourd'hui, en plus de te sauver la vie. Alors donne-nous quelque chose en échange.*

La fille resta muette.

— C'est elle, ta clé ? Une Mirécès ? demanda Lim.

Sarilla et Ash surveillaient les environs en tendant l'oreille. Dom le savait, le camp des éclaireurs devait être en état d'alerte.

Il se passa la langue sur les lèvres et plissa les yeux.

— C'est la clé, murmura-t-il. (Les mots venaient encore d'un endroit qui lui était légèrement extérieur, un rien trop loin pour qu'il pût agir dessus.) Mais elle n'est pas mirécès. (Elle le regarda, puis détourna les yeux.) Je dirais que c'est une esclave en fuite...

— C'est une esclave, le coupa Ash. C'est la meilleure façon de nous infiltrer. Une jeune femme, sale, morte de froid et de faim... Ils savent

bien que nous la prendrions avec nous. Alors on ne la garde pas.

— Si on la renvoyait d'où elle vient ? suggéra Lim.

— Un couteau dans la gorge suffirait, grommela Sarilla.

Dom grimaça, mais il ne pouvait en vouloir à ses compagnons. Sauf qu'ils se trompaient.

— Comment t'appelles-tu ? redemanda Lim. (Aucune réponse.) On essaie de t'aider, ma fille, mais pour ça, il faut que tu nous aides, toi aussi.

— Moi, c'est Dom Templeson, tenta Dom avec son sourire le plus amène. Lui, c'est Lim. C'est notre chef. La femme effrayante, c'est Sarilla, et voici Ash. Malgré le froid, c'est une tête brûlée.

— Va te faire foutre, le contra Ash. J'aurais préféré qu'ils l'achèvent. Tu sais que tu as mis le camp et peut-être même le village en danger, en tuant ces Mirécès et en l'emmenant ? Et pour quoi ? Pour une putain de muette qui va sans doute tous nous assassiner dans notre sommeil.

— Non, tu n'aurais pas préféré ; parce qu'elle serait morte, et alors on ne saurait rien, rétorqua Dom comme Lim lâchait un petit rire dubitatif.

Bon, autant en finir tout de suite, pensa Dom. Il tendit la main vers le visage de la fille, qui rampa en arrière et, une fois sa jambe indemne en position, se leva. Elle se cogna la tête à une branche, ce qui eut pour effet de tous les saupoudrer de neige. Content de retarder l'échéance, Dom attendit. En la portant, il avait ressenti un tremblement si puissant que c'en avait presque été douloureux. Il n'était pas pressé de renouveler l'expérience ; mais si elle refusait de parler, il n'aurait pas vraiment le choix. Il devait apprendre ce qu'elle savait. Sans doute pourrait-il provoquer une clairvoyance s'il restait assez longtemps accroché à cette fille.

— Les Mirécès te pourchassent, dit-il. (Il la vit frissonner.) Nous allons donc te protéger. Mais tu dois nous y aider.

Lim le regarda, surpris ; Ash et Sarilla, qui surveillaient toujours le terrain, se retournèrent tous deux avec la même expression incrédule sur le visage.

— Nous allons l'aider, reprit Dom sur un ton péremptoire. (Ignorant leurs marmonnements, il se concentra de nouveau sur la fille.) Es-tu rilporienne ?

Elle acquiesça, et Dom eut un début de sentiment de triomphe.

— As-tu été capturée par les Mirécès ?

Nouveau hochement.

— Il faut que tu me dises quelque chose, maintenant, jeune femme, murmura Dom en s'avançant doucement d'un pas.

Elle ne fut pas dupe. Elle glissa de côté pour esquiver ses mains. Il s'immobilisa et souffla légèrement.

— Il faut que tu me dises d'où tu t'es échappée. C'est possible ? Comme prévu, il n'y eut pas de réponse. Lim souffla sans retenue.

— C'est important, mon enfant. Nous devons savoir quel village est à ta poursuite, qui nous avons tué pour toi.

— Aiglepïc. (La fille avait la voix rouillée à force de se taire, et un fort accent, l'accent dur des Mirécès.) Il y a deux jours.

Lim plissa les yeux et Dom tressaillit.

— Tu es sûre que c'était Aiglepïc ? La capitale de Liris, roi de Mirécès ? demanda Lim avant de grimacer.

La robe sale de la fille s'assombrit sur le devant ; l'urine, en ruisselant, laissa des traces plus claires sur ses jambes. Le bandage soigneux de Dom s'imbiba.

— Emmène-la à l'écart, Ash, il faut qu'on parle, grogna Lim, dégoûté. Je te répéterai plus tard ce qui s'est dit.

Dom ouvrit la bouche pour protester, mais Lim fit sèchement « non » de la tête, puis attendit que Ash fût hors de portée de voix avec la fille.

— Qu'est-ce que tu as ? siffla alors Dom.

— Je suis d'accord avec Ash. C'est probablement une espionne.

— Ah bon ? Tu crois qu'elle se pisse dessus à la commande ?

— Oui.

Dom haussa les sourcils.

— C'est une Rilporienne qui a réussi à s'échapper après je ne sais combien d'années à servir les Mirécès, et tu dis que c'est une espionne. Elle a besoin de notre aide.

Il ôta des mèches de son front et se frotta délicatement l'œil droit.

— Ne te laisse pas avoir par son joli minois, répondit Lim.

Dom lui lança un regard noir.

— Ne te laisse pas avoir par son accent, répliqua Dom. Elle est rilporienne.

— C'est elle qui le dit, plaça Sarilla.

Dans son agacement, Dom leva les mains au ciel. Il dévisagea les deux autres à tour de rôle.

— Ce n'est pas simplement ça, insista-t-il.

— Alors, c'était vraiment ce que tu avais en tête ? demanda Lim. Tu as parlé d'un message ou d'un messenger. C'est elle ? Qu'est-ce que cette fille va bien pouvoir nous dire ?

Dom se mordilla la lèvre, écarta ses cheveux de ses yeux d'un mouvement de tête et considéra la fille avec insistance. Elle jetait des regards autour d'elle en reculant lentement. Ash la saisit par le bras et la força à s'arrêter.

— Je ne sais pas vraiment, mais elle est importante. Je ne sais pas encore de quelle manière.

— Alors découvre-le. Trouve un moyen. Soit elle est importante, soit

elle meurt. Nous devons savoir quoi faire, et nous n'avons pas le temps. Par les dieux !

Il avait grogné cette dernière exclamation en se massant la nuque.

— Tu avais dit qu'il n'y avait pas de danger immédiat, intervint Sarilla d'un ton presque accusateur.

— J'avais dit qu'il y avait toujours du danger, la contra Dom.

Mais il se défendait sans s'emporter. Il n'avait certainement pas besoin de déclencher une dispute.

Lim poussa un grognement agacé.

— Très bien, ramène-la au village et trouve-lui des habits décents, ou quelqu'un lui ouvrira la gorge, Rilporienne ou pas. Je vais rester ici un jour ou deux pour m'assurer qu'ils ne reviennent pas avec des renforts. À mon retour, il vaudrait mieux qu'elle soit prête à parler.

— Moi aussi, je reste, dit Sarilla. Tu vas avoir besoin de mes talents d'archère, ajouta-t-elle sans laisser le temps à Lim de protester.

— Merci, dit Dom.

— Fais attention de ne pas te tromper dans cette affaire et à propos de cette fille, grommela Sarilla. Il ne faudrait pas déclencher une guerre pour rien.

Rillirin

*Onzième lune, dix-septième année du règne du roi Rastoth
Village des Loups, Territoires Loups, frontière rilporienne*

Rillirin était assise et observait. Elle était douée pour observer, et plus encore pour rester assise sans bouger. Ne pas gêner ; c'était précisément ce qui l'avait maintenue en vie. Comme il faisait moins froid qu'à Aiglepic, elle ne s'autorisait ni à frissonner, ni à bouger ; elle limitait même les clignements d'yeux. Elle se contentait de rester recroquevillée dans le recoin protecteur que formait le mur de la maison de Dom avec le tas de bois, et d'observer.

Elle regardait les hommes faire leurs corvées avec les femmes, et regardait les femmes, qui portaient les armes comme les hommes. Mais surtout, elle regardait la petite lancière aux cheveux coiffés en épis qui était venue rendre visite à Dom et était assise près du petit feu, devant la porte.

Elle s'appelait Dalli et était armée d'une lance aussi grande qu'elle, sans compter le fer en forme de feuille par lequel elle se terminait. Rillirin la regarda appliquer une fine couche de cire d'abeille pour la faire pénétrer dans le bois, puis retirer en frottant la pellicule restée à la surface. Elle était totalement concentrée sur la tâche, et le contentement se lisait sur son visage. Elle ne faisait pas attention à Dom, qui tapait sa cuiller sur la casserole en sifflotant.

Rillirin n'avait jamais touché une arme en dehors des couteaux des cuisines d'Aiglepic. Ses mains la démangeaient à l'idée de prendre une lance et d'apprendre à s'en servir. Cependant, comme être prisonnière dans un village de Loups n'était pas très différent d'être esclave dans un village mirécès, elle ne fit pas le moindre geste.

Dalli essuya une dernière fois son arme et se leva. Elle soupesa la lance d'une main, de l'autre, puis fit un moulinet. L'air vrombit. Elle sourit en déplaçant ses mains pour faire décrire à l'arme une série de figures en forme de huit, la faire tourner autour d'elle, tournoya elle-même en même temps que sa lance. Ses pieds dansaient dans la neige.

— Frimeuse, lança Dom depuis l'intérieur de la maison.

Cela rompit le charme. Rillirin cligna des yeux et expira, car elle avait retenu sa respiration. *Je veux faire comme elle. Je veux combattre, danser comme ça. Être forte.*

Dalli rit, bondit vers la porte et planta sa lance dans la pénombre de la maison. Rillirin se plaqua une main sur la bouche et se leva d'un bond. Alertée par le mouvement, Dalli tomba accroupie et pivota en

pointant soudainement sa lance sur la poitrine de Rillirin. Rillirin se plaqua contre le tas de bois, dont une branche s'enfonça dans son rein, et se couvrit le visage des deux bras.

— Calme, ma fille, je ne vais pas te faire de mal, la rassura Dalli.

Rillirin risqua un coup d'œil. Elle sentait son cœur battre la chamade. Dalli s'était relevée et tenait la lance au creux de son bras, l'extrémité reposant sur le dessus de sa botte.

— Je t'apprendrai peut-être, un jour, dit-elle.

Rillirin en resta bouche bée. *Comment sait-elle ?*

— Toute femme devrait savoir se défendre seule, ajouta Dalli.

Rillirin prit un air honteux. Cette femme se moquait de sa faiblesse. Elle baissa les bras et riva le regard sur la neige. Elle se sentait rougir.

Dalli fit la moue, puis avança en lui tendant sa lance.

— Ma remarque ne se voulait pas désobligeante, dit-elle doucement. Tu veux la tenir ?

Du coin de l'œil, Rillirin vit Dom apparaître sur le seuil de la maison, couteau à la main.

C'est un piège. Ils vont me tuer, si je prends la lance. Ils n'auront qu'à dire que je les ai attaqués. Néanmoins, Rillirin considéra l'arme, son bois riche et chaud, les courbes du grain et le léger lustre de la cire d'abeille. Elle distinguait à peine les croisillons gravés au milieu de la hampe pour améliorer la prise. C'était magnifique.

Dalli passa sa main libre dans ses cheveux courts en bataille.

— Vas-y, si tu veux, dit-elle. C'est toi qui choisis.

Rillirin s'humecta les lèvres. Ses doigts s'agitèrent. Mais elle fit « non » de la tête avant de détourner le regard. Elle rentra la tête dans les épaules. *Je me souviens de ce jeu-là. Bois du vin, garce, tu l'as mérité, et un coup de poing au visage si j'obéissais. Et des fois, un coup de poing dans la figure si je refusais.*

Dalli remit la lance sous son bras.

— Une autre fois peut-être, dit-elle tranquillement avec un sourire auquel Rillirin ne se fia pas, auquel elle ne pouvait se permettre de se fier. Tu n'auras qu'à demander, et je serai heureuse de t'apprendre. On serait tous heureux de t'apprendre, quelle que soit l'arme qui te plaira.

Rillirin ne répondit pas. Dos au mur, elle se laissa glisser jusqu'au sol, bras autour des genoux. Immobile.

Corvus

*Onzième lune, an 994 après l'Exil des Dieux Rouges
Village des Loups, Territoires Loups, frontière rilporienne*

Quand Edwin était rentré dans la maison longue en boitant et avait annoncé que les Loups avaient emmené l'esclave et que les guerriers qui l'accompagnaient étaient tous morts, Corvus avait failli l'étriper sur-le-champ. Une esclave, une petite chienne pleurnicharde, avait réussi à se montrer plus rusée que lui et à l'attirer dans une embuscade ? Pire encore, elle connaissait tous les secrets du village, toutes leurs faiblesses. Si elle parlait, elle donnerait aux Loups toutes les informations dont ils auraient besoin pour attaquer Aiglepic, pas moins.

Corvus rassembla tous les guerriers disponibles à Aiglepic et se mit aussitôt en route. Ils découvrirent des traces fraîches de quelques heures aux Dernières Chutes. À la tête de ses hommes, Corvus continua à marche forcée. S'ils parvenaient à rattraper les Loups en terrain dégagé, ils pourraient les massacrer jusqu'au dernier, ramener la garce et découvrir qui avait tué Liris. Peut-être l'assassin se trouvait-il parmi les guerriers qui l'accompagnaient et attendait-il son moment pour revendiquer le trône, tout comme Corvus avant lui.

Lorsqu'il se mit à tomber une neige fondue et glaciale qui abîma la piste, Corvus grimaça et accéléra encore. Lanta, qui portait des collants noirs et une robe qui lui arrivait aux genoux, courait sans difficultés à ses côtés, comme elle le faisait depuis un jour et demi. Il ignorait toujours pourquoi elle avait tenu à venir mais, malgré l'appréhension de Corvus, elle ne les avait pas retardés. Elle était plus rapide que certains de ses guerriers.

La neige collait les cheveux de l'Élue à son crâne et donnait à leur blond vif une couleur sable plus terne. Il ne put s'empêcher de sourire en voyant son inconfort, même si elle le cachait bien. En tant que chef de guerre du Roc du Corbeau, il avait couru et combattu par tous les temps que les montagnes lui avaient infligés. Il était fait pour ça. Le sacrifice et la communion demandaient sans doute leur lot d'efforts mais, pour une fois, Lanta était dans son monde à lui, et il avait bien l'intention qu'elle s'en aperçût.

De la lumière. Corvus s'arrêta en dérapage contrôlé et leva un bras pour empêcher Lanta de le dépasser. Ses guerriers s'écartèrent pour former une ligne d'escarmouche et se baissèrent. Corvus scruta les arbres devant eux. Plusieurs feux de camp et une odeur de cuisine.

— Par les couilles de Gosfath, grogna-t-il, nous avons trouvé leur

village de merde.

Il avait quelques centaines d'hommes avec lui, mais il n'existait aucun moyen de savoir combien il y avait de Loups. Peut-être cent, peut-être mille. *C'est la volonté de la Dame. Mes pieds foulent la Voie.*

— Nous cherchons l'esclave, n'oubliez pas. Ce n'est pas une guerrière, alors capturez toute femme qui ne sait pas se battre. Tuez tous les autres.

À sa droite, Fost acquiesça ; Valan fit de même à sa gauche. Corvus dégaina son épée. Il entendit le craquement des arcs que l'on fait ployer pour mettre les cordes en place. Au signe de Corvus, la ligne avança en silence et se fondit dans l'ombre des arbres.

— Éluë, restez ici, ordonna Corvus sans attendre de réponse.

Les torches à la poix qui sifflaient et crachotaient régulièrement dans le village ne faisaient rien pour éclairer les ténèbres. Corvus fit un nouveau signal, et les hommes partirent deux par deux pour aller dans les maisons. Ils sortaient leurs dagues en se glissant par la porte. Ils s'étaient introduits en tout et pour tout dans trois foyers lorsque des hurlements mirent fin à leur tentative pour agir discrètement.

Des cris d'alerte retentirent. Corvus fit signe à ses hommes d'attaquer. Des Loups se déversèrent des maisons, et les flèches jaillirent dans les deux sens ; le fracas de l'acier commença, se fit particulièrement bruyant sur le flanc gauche des Mirécès. Le village désert était tout à coup plein de Loups en armes et armure, comme s'ils avaient eu vent de l'arrivée de Corvus. Il y en avait une centaine, peut-être davantage ; c'était difficile à dire avec la neige fondue qui continuait de tomber et à la seule lumière vacillante des torches. En tout cas, ils étaient moins nombreux que les Mirécès.

Une flèche se ficha dans la chair de son avant-bras. Corvus jappa, chercha le tireur, vit qu'il s'agissait d'une archère, et la chargea. La femme leva son arc d'une main pour parer, et l'épée de Corvus s'abattit sur l'arme avec un bruit sourd. L'archère couina et rua, tomba à genoux ; son arc était cassé en deux, et ses doigts tombèrent dans la boue. Corvus s'avança et les écrasa sous sa botte. Vive comme l'éclair, l'autre main de l'archère décrivit un arc de cercle, et un couteau s'enfonça dans la cheville de Corvus. Ce dernier poussa un rugissement de douleur et recula en chancelant, puis un autre Loup bondit par-dessus la femme. Les cheveux au vent, il poussa un cri de défi inarticulé en faisant un moulinet avec son épée.

Corvus leva son arme, et les deux lames s'entrechoquèrent avec un bruit strident. Comme l'adversaire était plus petit et plus léger que lui, Corvus poussa sur son épée pour forcer le Loup à reculer afin qu'il bute sur sa camarade, mais cette dernière s'était éclipsée, et le Loup parvint à passer un pied botté derrière le genou de Corvus et à le faire plier. Le Mirécès tomba de tout son poids en se tordant sur le côté. Il

sentit la pointe d'une épée érafler la peau d'ours qu'il avait sur le dos. *Salopard.*

Tout à coup, Valan accourut. Il assena coup sur coup au Loup et le força à reculer. Corvus, d'une tape, décrocha la flèche plantée dans son avant-bras. Il se leva en titubant, haletant. Son attention fut attirée par un de ses hommes qui frappa une Louve de petite taille au visage avec le bout rond de sa lance. Le guerrier arracha la lance qu'elle avait dans les mains et bascula la femme sur le ventre en travers d'un muret. À coups de pied, il lui écarta les jambes. Il triturerait le pantalon de sa victime lorsqu'un homme sortit en silence de l'obscurité, passa sa lame en forme de faucille devant la gorge du Mirécès, l'enfonça d'un côté et tira vers l'autre. Le sang gicla sur le dos de la femme, qui se redressa d'un coup, pivota et donna un coup de coude dans la tempe de son tortionnaire. Elle ramassa sa lance et se jeta de nouveau dans la bataille avec un cri de défi. *Putain, ces femmes sont des dures à cuire. Dommage que ce soient des catins impies, sinon j'en prendrais une pour reine.*

Cela dit, son guerrier s'était conduit comme un véritable imbécile. Violer une femme alors que la bataille n'était pas gagnée. Si les Loups ne l'avaient pas tué, Corvus aurait eu grand plaisir à s'en charger.

On voyait des flammes à l'intérieur de certaines maisons, à présent, et la fumée ajoutait au chaos ambiant. Corvus profita des instants que Valan lui avait procurés pour tourner sur lui-même et scruter les environs. Il se figea. Là.

Un guerrier de haute taille se tenait sur le seuil d'une maison, épée dégainée. Au lieu d'attaquer les Mirécès qui envahissaient son village, il gardait une porte. Corvus aspira le sang de sa blessure à l'avant-bras et un bout de sa manche. Il le cracha par terre en guise d'offrande puis fonça sur l'homme. En chemin, il poignarda un Loup, et n'attendit pas de le voir tomber. Le grand guerrier, le voyant arriver, se prépara. Leurs épées s'entrechoquèrent avec fracas. Le Loup, tout en parant, lui donna un coup de poing. Corvus recula mais, comme le Loup ne le suivit pas, il sut que l'esclave se trouvait bien dans cette maison.

— Ici, appela-t-il.

Il entendit Valan crier qu'il avait compris.

— Les Loups, lança quant à lui son adversaire, à moi !

Corvus attaqua et le repoussa, si bien que l'autre heurta la porte. À l'intérieur, un cri retentit.

— Donne-nous la fille ! rugit Corvus. (Il bloqua le coup d'estoc de son adversaire avec la garde de son épée et s'avança tout en sortant sa dague.) Nous voulons juste récupérer notre bien.

En guise de réponse, le Loup grogna et repassa à l'attaque.

— Sors de là, chienne, ou il mourra, ils mourront tous ! hurla Corvus en se baissant pour éviter un nouvel estoc. (Sa dague glissa sur

la cotte de mailles du Loup, qui lui cracha au visage.) Fais ce que je t'ordonne, esclave !

L'adversaire frappa à nouveau, la fureur aux yeux. La porte s'ouvrit. Corvus sourit.

— Bonne chienne, grommela-t-il avant de la reconnaître. Rillirin ?

Son hésitation, lorsqu'il la vit, faillit le tuer. Quelqu'un, derrière lui, lui passa une corde d'arc autour du cou et tira tout en décrivant un mouvement de va-et-vient qui lui scia la peau.

— Sortez-la de là ! cria son adversaire. Au troisième point de rassemblement. Allez, putain !

Corvus donna un coup de coude en arrière, puis un autre, et encore un ; il pivota à demi et passa l'avant-bras derrière le genou de son étrangleur. Il tira, et ils tombèrent tous deux en arrière sur la terre. L'archer ne réagit pas et tomba de tout son poids. Corvus tomba sur lui. La corde se desserra. Corvus s'efforça de se relever, donna un violent coup de pied à son assaillant, puis se retourna vers la maison. La porte était ouverte, et il ne vit personne. Ils étaient partis.

— Merde, rugit-il.

Il se tourna de nouveau vers l'archer, mais ce dernier était debout et reculait entre deux maisons, une hache dans la main droite, un long couteau dans la gauche. Arrivé au niveau des arbres, il s'enfuit sans regarder en arrière. Les autres Loups, tout en combattant, battaient en retraite en bon ordre. Ils gagnèrent l'orée des bois au nord, au sud et à l'est du village, se séparèrent, tournèrent les talons et prirent la fuite. Ils partirent en fumée. Au bout de quelques secondes, le village était désert.

Le sol était jonché de cadavres, pour la plupart des Loups vêtus de vert et de brun ; mais en voyant les dizaines de corps habillés de bleu, la mâchoire de Corvus se crispa. *Traîtres, bâtards de païens.*

— Valan, Fost, appela-t-il. (D'un mouvement de son bras valide, il indiqua le village.) Brûlez tout. Jusqu'à la dernière de leurs mesures de merde.

Il lança un regard de colère autour de lui, puis poussa un rugissement d'incrédulité pure. Rillirin ? Comment était-ce possible ?

Lanta sortit des ténèbres et contempla le carnage en prédatrice, mains tendues pour en faire l'offrande aux dieux. Les morts leur appartenaient, désormais. Corvus la saisit par le bras, serra, et l'attira vers lui, ce qui l'interrompit au milieu de sa prière. Il ignora les marmonnements de ses hommes indignés. La blessure de son avant-bras s'embrasa, et la douleur l'encouragea à serrer encore plus fort. L'Élue serra les lèvres, mais ne gémit pas. Son regard triomphant donna envie à Corvus de la battre à mort.

Il la secoua.

— Vous saviez, n'est-ce pas ? demanda-t-il d'une voix rauque.

Depuis combien de temps savez-vous que c'était ma sœur que nous pourchassions ?

Dom

Onzième lune, dix-septième année du règne du roi Rastoth

Troisième point de rassemblement,

Territoires Loups, frontière rilporienne

Les hommes et les femmes arrivaient au compte-gouttes dans la clairière de la forêt de bouleaux, troisième d'une longue série de points de rassemblement prévus en cas d'attaque. Feltith le guérisseur était déjà là et s'occupait de ceux qui étaient arrivés avant Dom et la fille. Les Loups étaient agglutinés par petits groupes dans des tentes, sous des abris et autour de feux minuscules.

Dom s'efforça de sourire lorsqu'il vit Ash approcher.

— Dieux merci, tu les as repérés aux Dernières Chutes. Le fait que nous ayons été prévenus a permis de sauver...

— Où est-elle, putain ? grogna Ash en saisissant Dom par l'épaule pour l'écarter violemment de la tente. (Il entra sans prendre le temps de pousser le rabat, attrapa la fille par les cheveux et la traîna dehors.) Qui es-tu ? lui rugit-il au visage. Qu'es-tu ?

— Ash, mais bons dieux, qu'est-ce que tu fais ? Que... ?

Dom s'interrompit en voyant une lueur, plus haut, dans les contreforts. Ils mettaient le feu au village.

De sa main libre, Ash prit son bras, puis il poussa Dom et la fille vers un feu. Lim était assis en compagnie de Sarilla, qui avait le teint gris et la main enroulée dans un morceau de chemise. D'une bourrade, Ash força Dom et la fille à s'arrêter.

— Ils sont morts, Dom, putain ! Des dizaines d'entre nous ont été massacrés. Par sa faute à elle. Je t'avais dit qu'elle nous attirerait des ennuis. Je t'avais dit qu'il fallait la tuer. (Pris de nausée, Dom se concentrait pour ne pas vomir.) As-tu appris des choses, comme Lim te l'a demandé ? Qui c'est, pourquoi ils la veulent ? Qu'est-ce que tu as appris ?

— Je n'ai... ce n'était pas..., commença Dom.

Mais il n'y avait rien à dire. Lisant dans les yeux de Ash qu'il avait envie de faire mal à quelqu'un, il recula en chancelant devant tant de violence. La fille tremblait à côté de lui. Sarilla posait sur elle un regard noir, plein de haine.

— Assez.

Lim s'avança. Malgré un fort boitement, il vint se placer entre les deux hommes.

— Assez ? souffla Ash. Tansy est mort. Ross aussi. Dalli a failli être violée, et ta femme est estropiée. (Il regarda Dom par-dessus l'épaule

de leur chef et montra Sarilla.) Elle ne pourra plus jamais tirer à l'arc ; ce putain de Pillard lui a coupé trois doigts. (Ash cracha.) À cause de toi. À cause d'elle.

— Tu crois que je ne le sais pas ? grogna Lim.

Ash se calma légèrement. Lim se retourna vers la fille.

— Qu'as-tu fait ? demanda-t-il. J'en ai assez de ton silence. Les gens de mon village sont morts pour toi, cette nuit. D'autres mourront encore, si nous n'apprenons pas la raison pour laquelle ils te cherchent.

Elle gémit et secoua la tête.

— Réponds ! lui rugit Lim en pleine figure.

Dom sursauta et essaya de retenir son chef ; ce dernier le repoussa sans même le regarder.

— J'ai tué Liris, sanglota-t-elle, mains levées dans un geste futile de défense. J'ai tué Liris, je suis désolée, je l'ai tué.

Un silence éberlué envahit la clairière. Feltith, qui bandait la main de Sarilla, s'arrêta pour regarder la fille.

Dom la dévisageait. Tout le monde la dévisageait.

— Tu as tué le roi mirécès, et tu n'as pas cru bon de nous le dire ? souffla-t-il.

Cependant, la fille était trop effrayée et pleurait trop pour l'entendre.

Ash fut le premier à réagir. Il mit de force un sac à dos et une tente pliée dans les bras inertes de Dom.

— C'est toi qui aurais dû nous le dire, pas elle. Tu aurais pu le découvrir il y a plusieurs jours. Mais tu n'as rien fait, et tout ça... (Du bras, il engloba le camp.) Tout ça, c'est ta faute. Alors taille-toi, « calestar », et emmène ta catin mirécès avec toi.

Dom regarda Lim, puis Sarilla, puis revint à Ash. Son esprit était pris dans un tourbillon d'incompréhension, de honte et de colère bouillonnante.

— Sarilla, je...

— Emmène-la loin de moi, cette petite conne, avant que je lui tranche la gorge, grogna Sarilla.

Lim, quant à lui, encouragea Dom à partir en lui donnant une bourrade qui faillit le faire tomber. Dom entendit la fille couiner. Il se retourna à l'instant où Ash la saisissait par la gorge et lui crachait au visage, avant de la pousser vers le calestar.

— Lim, tenta Dom.

Mais son frère d'adoption refusait de le regarder.

— Va au temple parler avec Mère, dit-il. Sa sagesse te serait bien utile.

Sur ce, Ash et Lim s'approchèrent de la blessée. Leurs dos formèrent un mur impénétrable. Dom se trouvait du mauvais côté. Même Cam,

l'homme qui l'avait élevé comme un fils, l'homme qui ne l'avait jamais obligé à se servir de son don malgré les bénéfices que les Loups auraient pu en tirer, ne put se résoudre à le regarder dans les yeux. Ils le tenaient tous pour responsable, jusqu'au dernier d'entre eux.

Le souffle coupé, il recula, incapable d'arracher son regard de ces gens ligüés contre lui. C'était son entourage, qui avait été tué ; ses amis, ses voisins. Leurs corps jonchaient le village incendié qu'il considérait comme son foyer. Et cependant, ils avaient raison. C'était sa faute. Il lui aurait suffi de forcer la fille à dévoiler ses secrets pour empêcher le massacre. Si seulement il s'était servi de son don, quel qu'en eût été le prix.

Il ne détourna le regard qu'une fois parvenu à l'orée des bois, et il ne s'y résolut que parce que la fille lui toucha l'épaule. Il ressentit un soupçon de compréhension, une étincelle de clairvoyance. Il repoussa tout cela. C'était trop tard, désormais. Peu lui importait qu'elle fût importante, qu'un contact si bref suffît à déclencher son don. Il n'y avait plus rien d'intéressant à apprendre d'elle et, de toute façon, plus personne à qui en parler.

Trop tard pour Sarilla, pour les autres blessés. Sans parler des morts.

— Va où tu veux, je ne t'en empêcherai pas. J'ai perdu des membres de ma famille, à cause de toi, des amis, des amantes. Leur mort est ma honte, tu comprends ? demanda-t-il sur un ton insistant en se tournant vers elle. (Il lâcha la tente, prit la fille par les épaules et la secoua, puis l'envoya dans la boue en la frappant du revers de la main.) Peut-être Ash a-t-il raison. Peut-être n'es-tu qu'une sale espionne. Même en préméditant ton coup tu n'aurais pas pu nous faire plus de mal.

Elle roula sur le dos et essuya le sang qui lui coulait de la bouche et du nez.

— Tu croyais que j'allais te faire confiance et tout te dire, alors que j'étais aussi prisonnière avec vous qu'à Aiglepïc ? (Elle se leva ; malgré ses tremblements, elle se dressa de toute sa taille.) J'ai été pendant neuf ans l'esclave des Mirécès. Neuf années que tu ne pourras jamais imaginer. Et toutes ces années, j'ai entendu ce qu'ils racontaient sur les Loups. Comment aurais-je pu te faire confiance ? Tout ce que je sais, c'est ce qu'ils m'ont dit.

Dom lâcha un ricanement sifflant et un peu fou.

— Mais qu'est-ce qu'on en a à foutre, que tu nous fasses confiance ? Les gens de mon village sont morts parce que je ne voulais pas te faire peur. Parce que j'étais sûr que si tu avais quelque chose à nous dire sur les Mirécès, tu le ferais ; qu'il restait en toi un petit quelque chose de rilporien. Que si tu avais tué leur salaud de roi, tu nous en aurais parlé.

Il s'arrêta là. À quoi bon continuer ? Il se baissa et ramassa la tente.

— Allez va-t'en. File, allez.

— Pour aller où ?

— Je m'en fous. En enfer, pourquoi pas, dans l'Au-delà. C'est ce que tu mérites.

Il hissa la tente sur son dos et partit en direction du sud-est. Elle piétina, hésita. Puis elle le suivit.

Mace

*Onzième lune, dix-septième année du règne du roi Rastoth
Quartier général du Rang de l'Ouest,
Terres à Bétail, frontière rilporienne*

Mace Koridam, général du Rang de l'Ouest, était appuyé au dossier de sa chaise et s'étirait lorsque le capitaine Tara Carter entra.

— Votre rapport ? fit-il.

Tara le salua et se tint au repos devant son bureau.

— Il y a beaucoup de mouvement, là-haut. Un pillage, ou une poursuite, apparemment. On a trouvé les restes de quelques Pillards morts, principalement de l'équipement et des armes. Des animaux s'en étaient pris aux cadavres, mais la plupart avaient des flèches de Loups dans le corps. Nous nous sommes approchés à moins de huit kilomètres de la Voie du Ciel, mais le nombre de patrouilles mirécès nous a forcés à rebrousser chemin.

Mace fronça les sourcils et croisa les bras.

— Vos ordres étaient pourtant clairs, capitaine.

Tara affronta le regard du général sans ciller.

— Oui, monsieur. Je suis consciente d'être sortie du cadre de ma mission mais, avec toute cette activité, j'ai dû prendre une décision. Monsieur.

— Si c'est pour faire vos preuves, Carter, je vous assure que je ne suis pas du tout impressionné.

— Ce n'est pas pour ça, monsieur. Dans les montagnes, il se dit que Liris est mort, assassiné dans sa chambre.

Mace marqua un arrêt et la considéra.

— Vous êtes sûre ? demanda-t-il, même si Tara acquiesçait déjà. Par les dieux, voilà qui change tout.

La mort de Liris leur offrirait une occasion de forcer les Mirécès à leur livrer bataille, et de les briser une bonne fois pour toutes, ce qui mettrait fin à la menace qui pesait constamment sur la frontière.

— C'est mon homologue chez les Loups qui m'a transmis ce renseignement, répondit Carter alors que l'on frappait. (La porte s'ouvrit, et Tara désigna la nouvelle venue.) Dalli Shortspear. Il s'avère que nous n'étions pas les seuls à rôder aux alentours de la Voie du Ciel.

Dalli adressa un sourire forcé à Carter et Mace. Ce dernier grimaça.

— Par les dieux, madame, il y avait longtemps que je n'avais pas vu un œil au beurre noir aussi impressionnant.

Dalli toucha son bleu.

— Un cul de lance mirécès en plein dans l'œil. J'avoue avoir été un peu embrouillée dans les moments qui ont suivi.

Mace sifflota.

— Et moi, j'avoue qu'à votre place j'aurais été assommé. Mais à part ça, vous allez bien ?

Dalli haussa les épaules sans conviction. Elle avait perdu son énergie habituelle.

— Aussi bien qu'on pourrait s'y attendre. Une armée mirécès à la recherche d'une esclave qui s'était échappée. Elle a réussi à descendre jusqu'à notre village ; ils l'ont suivie et nous ont attaqués. Ils ont brûlé le village. On a eu près de soixante-dix morts. (Elle se tapota la poitrine du bout des doigts en hommage aux victimes ; Mace et Tara firent de même.) Nous avons été prévenus quelques heures plus tôt, mais nous étions trop peu nombreux dans les parages pour mettre sur pied une défense efficace. Nous les avons retenus un moment, puis nous avons été obligés de fuir.

— Je vous présente mes condoléances, à vous et aux vôtres, Dalli. Si vous avez besoin d'aide pour reconstruire, vous n'avez qu'à demander. En attendant, je vais augmenter nos patrouilles pour vous laisser une chance de vous remettre en selle.

— Merci, général, ce serait appréciable. Nous sommes sous pression. Pour l'instant, nous avons envoyé la fille à la Cité des Sentinelles avec Dom pour qu'elle soit en sécurité et... pour l'éloigner des Loups. Il y a de la rancœur à cause de ce qui s'est passé. Les Mirécès n'auraient pas attaqué si elle n'avait pas été là, et si elle nous avait dit qu'elle avait tué Liris... eh bien, disons que nous n'aurions pas envoyé le gros de nos guerriers hiverner dans les petits villages de la région.

— C'est elle qui l'a tué ? demanda Mace, incrédule. Elle, une esclave ?

Dalli toucha à nouveau son bleu.

— C'est bien ça, général. Ou en tout cas, c'est ce qu'elle nous a dit, mais nous la croyons.

Elle appuya une hanche contre le bureau de Mace, qui prit soudain conscience de l'épuisement de la jeune femme. Elle était blessée, souffrait, avait de la peine, mais cela ne l'avait pas empêchée de venir les prévenir. *Elle ferait honte à la moitié de mes hommes.*

— Au moins, ce vieux porc de Liris est mort, reprit Dalli. Même si un trop grand nombre d'entre nous le sont aussi.

Mace fit les cent pas entre la fenêtre et le bureau.

— Vous avez dit qu'il y avait de la rancœur vis-à-vis de l'esclave ? Nous nous ferions un plaisir de l'héberger ici même, dit-il en essayant de ne pas avoir l'air trop empressé.

Elle doit en savoir long sur Aiglepic. Ça pourrait être le tournant de la guerre. Mais pourquoi a-t-il fallu qu'elle aille chez les Loups ? Je pourrais

faire tant de choses avec ce qu'elle sait, tant de choses.

— Elle va résider au temple avec Dom. Avec de la chance, il n'y aura pas de problèmes, mais nous garderons votre proposition à l'esprit.

— Bien sûr. Si sa présence à la Cité des Sentinelles devient compliquée, dites-le-moi, et nous enverrons quelqu'un la chercher. En attendant, si vous apprenez quoi que ce soit d'elle, je vous prie de nous en faire profiter. (Il s'interrompt ; Dalli acquiesça.) Savons-nous qui est le nouveau roi mirécès ? S'il y en a déjà un ?

Tara soupira.

— Ça, on l'ignore. Je peux emmener une patrouille...

Mace leva un doigt.

— Vous en avez fait assez, Carter. Contentez-vous de me transmettre un rapport complet d'ici à ce soir. (Elle ouvrit la bouche pour protester.) Je vous l'ai déjà dit, vous comporter de façon bêtement imprudente ne vous fera pas monter plus vite en grade. Ça me donnerait plutôt envie de vous rétrograder. Vous n'êtes pas le seul capitaine à la tête d'une centurie, dans les Forts de l'Ouest. J'apprécie votre zèle, mais j'ai d'autres officiers capables de patrouiller. D'ailleurs, je ne suis pas certain que vos hommes seraient contents de refaire une sortie tout de suite. Vous pouvez disposer, ajouta-t-il en voyant que Carter était sur le point de protester quand même.

Elle le salua, gagna la sortie à grandes enjambées et referma très fermement la porte derrière elle. Mace réprima un sourire ; un jour, Carter ferait un excellent général, à condition de rester suffisamment longtemps en vie. Et d'écouter les ordres, bon sang !

— Elle est bien, dit Dalli, qui le coupa dans ses pensées. Vous avez de la chance de l'avoir.

— Je sais. J'aimerais juste qu'elle cesse de se croire constamment obligée de faire ses preuves.

Dalli eut un petit rire amusé.

— C'est la seule femme du Rang, et elle est officier. Bien sûr qu'elle doit constamment faire ses preuves. Elle lutte contre les instincts de cinq mille soldats. (Dalli tritura encore une fois son bleu.) Vos hommes ne sont pas aussi éclairés que les nôtres ; la plupart d'entre eux pensent que Tara ne devrait pas porter la culotte, alors une épée ! Elle ferait sans doute mieux de rejoindre les Loups.

— Cessez d'essayer de me voler mon meilleur officier, Dalli, répliqua Mace en faisant semblant de froncer les sourcils. Vous ne l'aurez pas. Bon, écoutez... (Il retourna à son bureau.) Cette rancœur à l'encontre de la fugitive, c'est grave ?

Dalli eut l'air soucieuse.

— Assez, oui. Soixante-dix morts, c'est trop pour une seule escarmouche sur nos propres terres. Les quatre incursions que nous

avons repoussées à l'été nous ont coûté moins de cent hommes, plus vos pertes, bien sûr. En perdre tant maintenant, si tard dans l'année... (Elle ferma les yeux.) Elle aura vraiment été dure pour nous, cette année.

— Alors peut-être vaudrait-il mieux qu'elle séjourne aux Forts, dit Mace. (Il la prit par l'épaule, ce qui lui fit rouvrir les yeux.) Réfléchissez-y.

— Je dois me rendre dans quelques villages des contreforts pour leur annoncer ce qui s'est passé et, ensuite, j'irai à la Cité des Sentinelles voir l'atmosphère qui y règne. Si nécessaire, je vous l'amènerai. (Elle se leva du bureau du général.) Mais pour l'instant, général, avec votre permission, je vais faire une descente dans vos cuisines, puis je me trouverai un petit coin pour dormir quelques heures. J'ai encore pas mal de chemin à faire.

— Bien sûr. Que la grâce de la Danseuse soit sur vous.

Elle lui adressa un sourire en coin.

— Et sur vous, général.

Une fois Dalli sortie, Mace retourna à la fenêtre et baissa les yeux vers le fort, avant de les lever vers les montagnes, qui rappelaient de vilaines serres blanches sur le ciel lui aussi blanc. Il y avait du changement dans l'air ; il le sentait. Peut-être une esclave régicide échappée d'Aiglepic pouvait-elle les aider à faire en sorte que ce changement tournât à leur avantage.

Crys

*Onzième lune, dix-septième année du règne du roi Rastoth
Palais de Rilporin, Terres des Blés*

Deux années tranquilles, qu'ils disaient. Le repos après les dangers des patrouilles à la frontière, qu'ils disaient. Debout dans la salle d'audience, Crys s'efforçait de garder les yeux ouverts. Il y avait quelques semaines qu'il était là, et il s'ennuyait à mourir. La plupart de ses émoluments étaient partis dans l'alcool et le jeu, et on l'avait déjà menacé de le flageller pour être arrivé en retard à son poste. Cependant, ç'avait été la faute de Rivil ; le prince buvait comme un trou. Mais bien entendu, il n'était pas convenable de rejeter la responsabilité de son retard sur ses supérieurs.

Pour la semaine, sa centurie était chargée de former la garde d'honneur du roi. Crys avait cru que cela le réveillerait, mais il avait passé quatre jours debout à écouter le roi marmonner. Il ne distinguait presque pas ce qu'il disait, et le peu qu'il distinguait n'avait aucun sens. Quant à la cour, de toute sa vie, Crys n'avait jamais vu pareil ramassis de lèche-culs richement vêtus.

Seuls les commérages incessants de Rivil le maintenaient réveillé ; il avait aussi découvert quelles jeunes femmes, parmi les dames gazouillantes de la cour, n'étaient pas insensibles au fait qu'un jeune officier élégant leur offrît son bras à l'occasion d'une promenade dans les jardins.

Toute la matinée il s'était distrait en étudiant la tenue des dames en question. Heureusement, la mode était aux robes décolletées. Sans toutes ces poitrines bien développées qui défilaient sous son nez, il se serait endormi.

Les portes s'ouvrirent, et les princes entrèrent ensemble. Crys se mit au garde-à-vous en frappant sa pique sur le marbre. Ce mouvement soudain fit affluer le sang dans ses pieds gourds. Rivil lui fit un clin d'œil au passage, et Crys dut faire un effort pour rester stoïque lorsque le prince, pour faire bonne mesure, lui adressa un doigt d'honneur.

Comme toujours, Galtas suivait à quelques pas. Ce salopard le défia de son œil étincelant. Crys allait vraiment devoir casser la gueule à ce gros con, un jour ou l'autre. Galtas était plus grand que lui, mais Crys s'estimait plus rapide ; il n'aurait qu'à rester du côté où il n'avait pas d'œil.

Les princes s'inclinèrent devant le roi Rastoth, qui leur fit un sourire radieux.

— Mes garçons, s'écria-t-il gaiement. Mes chers garçons. Vous allez

bien ?

— Très bien, Votre Majesté, répondit le prince Janis avec une nouvelle courbette. Et votre santé ?

— Excellente, fit le roi.

Crys remarqua que Rivil regardait le médecin en quête d'une confirmation. Hallos inclina la tête. Janis s'avança et offrit son bras à son père, qui se levait. Les trois hommes arpentèrent la salle du trône pendant que les courtisans souriaient et minaudaient autour d'eux comme une volée d'oiseaux.

Crys leur emboîta le pas. Après des heures d'immobilité, son genou était raide.

Rivil se laissa distancer pour marcher à sa hauteur.

— Ne claudiquerait-on pas un peu ? chuchota-t-il.

Crys jeta un coup d'œil à Janis, puis à Rivil.

— C'est à cause de la taille de ma bite, murmura-t-il. Ça tire à droite. Mais qu'est-ce qu'on peut y faire ?

Rivil éclata de rire, et Crys sourit ouvertement. Janis se retourna, sourcils froncés.

— Je ne suis pas certain que notre sage et dévoué héritier approuve notre amitié, plaisanta Rivil en faisant coucou à Janis.

— Il est juste furieux parce que le roi s'est arrêté à côté du seigneur Hardoc. Ou est-ce Haddock ? Avec son haleine qui sent le poisson mort depuis une semaine...

Crys posa un regard circonspect sur le Commandant Koridam tandis que Rivil ricanait.

— Sa fille, par contre, dit le prince avant de siffloter. Tu as vu ses nichons ? Elle a une tête de vache, mais avec une paire pareille, je... Commandant, quel plaisir.

— Votre Altesse, si vous avez fini avec mon capitaine, puis-je lui dire un mot ? demanda Durdil.

Par les dieux, quoi encore ? Crys salua, s'inclina devant Rivil, et fit signe à Weaverson de prendre sa place. Il suivit Durdil, qui sortit de la salle d'audience et remonta les longs couloirs menant au bureau du Commandant. *De toute façon, ça ne pourra pas être plus ennuyeux que d'être de garde.*

Durdil s'assit à son bureau et dévisagea Crys. Il s'éclaircit la voix.

— Capitaine Tailorson, le prince Rivil a demandé que vous soyez à la tête de sa garde d'honneur quand le prince Janis et lui partiront dans l'Ouest. Ils vont inspecter le Rang de l'Ouest avant que l'hiver s'installe. (Durdil ayant les yeux plissés d'un air calculateur, Crys garda une expression neutre, comme si cela n'avait rien d'étonnant.) J'ai cru remarquer que vous étiez cul et chemise avec le prince, ces derniers temps.

La joie de Crys fit long feu.

— Je... Il est délicat de dire « non » à un prince qui vous donne un ordre, monsieur.

— Je vois. Et quand vous vous soûlez ensemble jusqu'à l'aube, c'est parce qu'il vous en donne l'ordre, je suppose ?

Fichtre.

— Eh bien... non, monsieur, mais quand je ne suis pas de service...

— Un officier est toujours de service, capitaine Tailorson. Surtout un officier qui sert dans le Rang du Palais. Un officier qui est sous mon commandement direct.

Merde.

— Si je me suis conduit de façon déplacée, monsieur, je vous présente mes excuses. Je déclinerais les invitations du prince.

Durdil souffla.

— Vous n'en ferez rien, capitaine. Comme je vous le disais le premier jour, vous avez le potentiel pour faire un excellent officier. Un potentiel que vous ne réalisez pas. En tant que capitaine dans la garde d'honneur des princes, vous allez devoir être au sommet de votre forme sur une longue période. La sécurité des princes est d'une importance capitale ; aussi, j'attends des rapports réguliers et des examens approfondis de tout ce que le roi voudra que vous examiniez. D'ailleurs, j'ai demandé à l'héritier de vous garder à l'œil. J'ai précisé que j'envisageais de vous faire monter en grade, et que j'apprécierais d'avoir son opinion à son retour. (Il afficha un grand sourire, mais Crys n'eut aucune envie de le lui rendre.) Il se pourrait que je lui aie aussi dit que, dans votre désir d'avoir cette promotion, vous alliez vous atteler à vos missions avec le plus grand sérieux, ce qui vous laissera peu de temps pour faire ribote.

Bons dieux de merde.

— Je suis très honoré, monsieur. Je ferai de mon mieux pour être à la hauteur.

Crys se demanda si cela sonnait aussi creux aux oreilles de Durdil qu'aux siennes.

— Cela me permettra de tester votre force de caractère, capitaine. (Durdil se pencha en avant et posa les paumes à plat sur son bureau.) Ne me décevez pas.

— Bien sûr que non, monsieur, répondit Crys de sa voix la plus insipide.

Il salua sèchement, tourna les talons et quitta le bureau.

Méfie-toi de tes rêves, imbécile. Parfois, on obtient ce qu'on cherche.

Tara

*Onzième lune, dix-septième année du règne du roi Rastoth
Quartier général du Rang de l'Ouest,
Terres à Bétail, frontière rilporienne*

— Une missive du roi, mon général, dit Tara en tendant le message à Mace.

Mace leva le nez de ses lettres et fronça les sourcils.

— Quoi encore ? Ça ne peut pas déjà être une réponse à notre rapport sur le raid et la mort de Liris. Le trône ne réagit pas si vite.

Il se cambra jusqu'à ce que sa colonne vertébrale craque.

C'était l'un des principaux avantages qu'il y avait à être l'adjudante de Mace : Tara était présente quand il lisait son courrier. Elle savait ce que les soldats pensaient qu'ils faisaient, elle et lui, dans son bureau ; mais au moins, ils ne le disaient plus devant elle. *Pas depuis que j'ai fait une double fracture au bras de l'autre grand con.* Un large sourire se dessina sur les lèvres de Tara pendant que Mace vérifiait le nom et le sceau sur l'enveloppe. Il rompit le cachet de cire.

À la lecture de la lettre, sa bouche s'entrouvrit. Son visage devint blême. Inquiète, Tara s'avança d'un pas. Mace déglutit et se redressa sur sa chaise.

— Apparemment, le trône nous fait la grâce de sa présence, annonça-t-il. Les princes Janis et Rivil viennent inspecter le Rang, les forts, les provisions, les routes commerciales et tout ce qui leur passera par la tête.

Tara écarquilla les yeux.

— Les princes ? Pourquoi ?

Mace soupira.

— La santé du roi n'est plus aussi solide qu'avant.

Tara garda une expression neutre. *C'est un euphémisme.*

— Peut-être les princes commencent-ils à assumer plus de responsabilités pour alléger les fardeaux qui pèsent sur le roi. Janis est compétent, plus que compétent, mais distant. Les hommes n'auront pas très envie de mourir en son nom, s'il reste une énigme pour eux. Rastoth, en son temps, pouvait donner à n'importe qui l'inspiration nécessaire pour faire ce qu'il voulait. Janis doit apprendre à faire la même chose.

— Le Rang de l'Ouest est l'endroit idéal pour ce faire, remarqua Tara en ignorant son mal de ventre. En l'occurrence, nous sommes plus loyaux que les autres Rangs. L'Ouest, c'est la crème, après tout.

Elle avait ajouté avec un grand sourire cette maxime que tout le

monde répétait.

— Je pense que ce sera aux princes d'en juger, répliqua Mace, ce qui eut pour effet d'effacer le sourire de Tara. Ils sont l'avenir de ce royaume, capitaine. Janis sera roi, et Rivil, Commandant en chef des Rangs. Ils doivent donc nous voir à notre tout meilleur niveau.

— Le futur Commandant ? demanda Tara. Ce sera forcément vous, mon général.

Mace joignit les mains sur son bureau.

— Moi, capitaine ? J'apprécie votre loyauté, mais je n'ai aucune envie d'être Commandant des Rangs. Je suis satisfait de mon rôle de général de l'Ouest. Rôle qui, bien entendu, dépend intégralement de l'évaluation que les princes feront de mon commandement. Ils seront ici dans une semaine. Ils prendront mes quartiers, aussi je veux que vous vous assuriez que nous les trahissions aussi bien que nous le pourrions, et que vous veilliez à ce que l'on déménage mes affaires à la caserne.

— La chambre du colonel Abbas..., commença Tara.

— Vous savez ce qui se passerait si je virais Abbas de ses quartiers ?

— C'est juste, monsieur. Alors il reste mes quartiers.

Malgré sa proposition, Tara n'avait pas très envie de revivre les quatorze mois qu'elle avait passés à la caserne avec le reste des soldats, même s'ils avaient fait d'elle l'un des plus grands experts du Rang en matière de combats déloyaux. Tara pouvait transformer n'importe quel objet en arme, et était prête à viser n'importe quelle partie du corps de son adversaire quand il s'agissait de repousser un gros salaud avec des envies de viol. Néanmoins, Mace était général, et elle était capitaine.

— La caserne, capitaine, s'il vous plaît. Si c'est assez bien pour les hommes, c'est assez bien pour moi.

— Comme vous voudrez, mon général. (*Alors mieux vaut passer à la question suivante*, pensa-t-elle.) Monsieur, concernant les princes ; préférez-vous que je parte pour une longue mission de reconnaissance ?

Mace la dévisagea quelques instants.

— Capitaine Carter, vous êtes d'abord un sacrément bon officier, bien qu'un peu... pressé, et ensuite, une femme. Si vous êtes arrivée si loin, ce n'est pas en vous cachant de vos supérieurs, ni en cachant vos... (Il fit un geste vague de la main ; Tara rougit.) Vos attributs féminins. Il est prévu que vous changiez de Rang dans deux ans, alors autant vous habituer à ce que des étrangers aient une opinion sur vos capacités de soldat. Jusque-là, je me porte personnellement garant de vous.

Tara rougit à nouveau mais, cette fois, de gratitude.

— Merci, mon général.

— Combien de centuries patrouillent ?

Tara se représenta la caserne, les cuisines, les terrains d'entraînement à l'intérieur et à l'extérieur de l'enceinte des forts. Elle grimaça.

— Sept, monsieur, comme les Loups sont hors de combat. Avec tous les soldats qui sont de sortie, nous allons devoir travailler d'arrache-pied si nous voulons que les quatre forts soient prêts pour l'inspection.

— Dans ce cas, capitaine, le mieux est de s'y mettre, pas vrai ? (Mace indiqua la porte d'un geste sec du pouce.) Filez donc faire des signaux de drapeau sur le chemin de ronde pour faire passer le message aux autres forts. Je veux que tout le monde se soit mis au boulot d'ici à une heure. Que tout soit impeccable, Carter. Que tout soit impeccable. Des princes viennent nous voir.

— Oui, mon général.

Tara salua.

Les princes Janis et Rivil. Ai-je ne serait-ce qu'une robe qui m'aille encore ? D'ailleurs, sais-je seulement porter une robe ?

Galtas

*Onzième lune, dix-septième année du règne du roi Rastoth
Quais du port sud, Rilporin, Terres des Blés*

Galtas surveillait le chargement de la barge royale sans vraiment s'y intéresser, car il avait d'autres choses à l'esprit. Il s'était opposé à ce que Crys fit partie du voyage, et surtout à ce qu'il commandât la garde d'honneur. Il avait même fini par proposer de s'en charger. Rivil lui avait gentiment signalé qu'il n'avait pas de grade officiel. Galtas avait tout aussi gentiment répliqué qu'ils pouvaient recruter une garde privée, comme tant d'autres nobles, et qu'il pourrait en prendre le commandement. Il n'avait pas besoin que ce petit merdeux fouinard vînt fourrer son nez dans ses affaires.

Soudain, Janis était intervenu pour dire que les hommes du Rang du Palais étaient la seule escorte convenable pour des princes. Galtas se racla la gorge et cracha dans les eaux calmes du port en repensant à cette scène, et au fait que Janis avait fait comme s'il ne l'avait pas vu. Convenable. Janis ne s'intéressait qu'à ce qui était convenable, bien sûr. Seule comptait l'apparence. Galtas se demandait ce qui se passait sous cette coquille austère, loyale, suffisante. Quelles perversions était-il obligé de garder enfouies pour protéger sa réputation ? Galtas était sûr que Janis en avait, mais des années d'enquête n'avaient pas suffi à exhumer la moindre catin, le plus petit bâtard, ni même un décès inexpliqué. C'était impossible.

— Faites attention, fit brusquement une voix.

Dans un sursaut, Galtas regagna le monde réel et survola le quai de son regard menaçant. Tailorson supervisait le chargement. Le capitaine agita le bras, puis sauta dans la barge pour empêcher la cargaison de se balancer et aider à la déposer sur le pont.

Galtas toucha la bourse pleine de poison qui était accrochée à sa ceinture. Il cracha derechef. Le parfait petit héros. Par les dieux, il était presque aussi insupportable que Janis, et nettement plus proche de Rivil que l'héritier ne le serait jamais, en dépit des apparences.

Galtas avait des plans à protéger, et un soldat fouinard constituait un danger inutile. Galtas toucha à nouveau la bourse de poison, regarda la position du soleil, puis prit la direction de la *Taverne des Navires*, au bord de l'eau, à l'extérieur de la ville.

Il avait bien des plans, et ils pouvaient déjà dégénérer de bien des manières sans que Rivil se laisse distraire par son nouveau soldat de compagnie. Galtas prit une table dans un recoin calme et s'installa dos au mur pour siroter l'ale que lui apporta la serveuse. Si ces plans

aboutissaient, il ne serait jamais plus obligé de s'incliner ou de quémander auprès des semblables de Liris, ni de composer avec des merdeux comme Tailorson.

Il attendait en buvant, observant chaque client en se demandant si son contact serait à l'heure. Le plus dur était d'attendre.

L'Élue

*Onzième lune, an 994 après l'Exil des Dieux Rouges
Maison longue, Aiglepic, Monts de Gilgoras*

Lanta fulminait. Elle avait senti la présence de Rillirin, avait commencé à scruter leur misérable village malodorant ; mais Corvus avait massacré tous les Loups qui lui étaient tombés sous la main, et le reste avait pris la fuite. L'Élue était particulièrement humiliée, et elle savait que les Dieux Rouges étaient mécontents. D'ailleurs, elle-même était mécontente.

— Nous n'avons pas avancé dans l'enquête sur l'assassin de Liris, siffla-t-elle.

Corvus fut agité par un tic, mais il n'avait pas de réponse. Lanta entendait grincer l'émail de ses propres dents tellement elles étaient serrées. Corvus avait ordonné à un groupe de cinq hommes dirigé par Edwin et Valan d'arpenter la forêt à la recherche de Rillirin, et était rentré avec le reste de l'armée à Aiglepic. Quand elle s'était opposée à l'arrêt de la poursuite, il lui avait suggéré de rester et de continuer seule. Il avait accueilli son refus avec une moquerie évidente.

— Rillirin pourrait être n'importe où, à l'heure qu'il est, s'était-elle justifiée.

— Nous trouverons ma sœur quand les dieux le voudront, et alors, nous apprendrons tout ce qu'elle sait.

Il aimait lui lancer la volonté des dieux à la figure. Comme s'il savait ce que désiraient les dieux. Il aimait aussi ignorer Lanta, voire ignorer ces mêmes dieux quand cela l'arrangeait.

Lanta n'avait peur de rien, pas même de la mort, qui lui permettrait tout simplement d'être en présence des dieux, de siéger pour l'éternité aux côtés de la Dame d'Ombre, en tant qu'Élue de cette dernière. Mais l'idée que cette petite salope eût réussi à lui glisser entre les doigts l'emplissait d'un sentiment proche de la peur. De la peur, mais aussi d'une rage vive, pure.

— Elle était là, Corvus, et vous ne vous êtes pas emparé d'elle. Vous l'avez laissée s'échapper. Votre sens de la famille serait-il... ?

— Vous allez me parler correctement, Élue, dit-il avec décontraction. En m'appelant Sire ou Votre Majesté. Je reste courtois avec vous, alors vous allez faire de même. Quant à mon sens de la famille, Rillirin est une païenne et, en tant que telle, je la considère comme morte. Vous croyez que j'aurais permis qu'elle soit traitée comme une catin au service du premier venu, si j'avais eu le moindre sentiment pour elle ?

— Sire, articula Lanta en ravalant sa bile, en l'occurrence, Rillirin sait qui a tué Liris, mais elle connaît aussi nombre de nos secrets. Des secrets que nous venons de livrer aux Loups. L'invasion, et peut-être même les négociations en cours avec le Rilporien... tout cela pourrait être révélé. Cette fille est une faiblesse dont nous devons nous défaire.

— Et pourtant, les dieux veulent qu'il en soit autrement, rétorqua Corvus, ce qui fit à nouveau grincer les dents de Lanta. Quant aux Loups, nous avons versé le sang et la confusion dans leurs putains de foyers, nous les avons tués dans leur sommeil. Les survivants ne pourront pas nous résister bien longtemps. (Il agita la main pour congédier l'Élue.) Communiez avec les dieux, demandez-Leur conseil. Rillirin et la guerre, laissez-les-moi.

Lanta s'efforça de se calmer.

— Je vais prier, répondit-elle, et chercher l'aide des dieux. Pour notre cause, et pour vous, afin que vous ouvriez les yeux.

— Oh ! mais j'y vois clair, Élue. Très clair.

L'arrogance de Corvus donna envie à Lanta de lui cracher au visage, de sortir son marteau sacré et de lui en mettre un coup dans la tempe. Cependant, elle fit la révérence et sortit par la porte qui descendait au temple de la caverne. Elle se maîtrisa tant qu'elle ne fut pas hors de vue.

— Cette petite chienne me le paiera en s'allongeant sous mon couteau, chuchota-t-elle. (L'écho des lettres sifflantes de sa phrase lui revint.) L'arrogance de Corvus, son ignorance, pourraient nous détruire tous. Je ne permettrai pas que cela se produise. Les dieux triompheront. Ils auront le Rilpor. J'en ai fait le serment, et je n'ai pas besoin d'un roi pour que cela s'accomplisse.

Une fois dans le temple, Lanta prit une grande inspiration et calma son esprit et son cœur. Quiconque entrait dans le cercle sans s'y être préparé ne pouvait finir qu'avec l'âme taillée en pièces. Elle alluma les cierges et jeta des bouquets de sauge séchée sur le brasero. La fumée monta, riche en visions. Lanta s'agenouilla, paumes sur les cuisses, yeux fermés, respiration régulière. Enfin, elle sentit la voie vers les dieux s'ouvrir ; elle s'y engouffra et se précipita vers sa maîtresse.

Dans le silence du temple, le corps de Lanta se tordit et fut agité par des spasmes. Elle tremblait sous l'effet d'une douleur indissociable du plaisir.

— Je suis là, mon enfant, dit la Dame d'Ombre.

L'esprit de Lanta frissonna d'émerveillement et de terreur. La sueur assombrit sa robe.

— Tu es bouleversée ?

La Dame d'Ombre était une voix dans la tête de Lanta, une voix mêlant peur, sang et orgasme. Lanta s'ouvrit comme une fleur s'ouvre pour son maître.

— Ma déesse, j'ai peur que Ta volonté ne soit pas faite. Je crains que Corvus ne soit pas solide dans sa foi, qu'il ne parvienne pas à accomplir Tes désirs. Je T'en prie, guide-moi, dis-moi ce qu'il faut faire. Dois-je l'éliminer ?

La Dame d'Ombre resta silencieuse. Lanta attendit. Dans tout son corps, ses muscles se tendaient par vagues tandis que la déesse fouillait dans son esprit, ses souvenirs, ses désirs et ses plans. Lanta ne résista pas, n'essaya pas de Lui cacher quoi que ce fût. De toute façon, c'eût été impossible. Elle déballa toutes ses ambitions, ses envies secrètes. La Dame d'Ombre les soupesa, les retourna comme des babioles, et les jeta.

— Corvus accomplit ma volonté, conclut soudain la déesse. (Lanta retint son souffle.) C'est l'un des nombreux instruments que je contrôle. Tu en es un autre. Le Rilporien est le troisième. Le calestar, le quatrième. Quand toutes ces pièces seront réunies en un même lieu, ma victoire sera consommée.

— Le calestar ? Je l'ignorais.

— Tu n'avais pas à le savoir, répliqua la Dame d'Ombre d'une voix qui faisait mal.

Lanta se soumit ; elle sentit que la déesse S'en amusait.

— Tu n'aimes pas Corvus, n'est-ce pas ? reprit cette dernière. Ou bien n'aimes-tu pas l'idée qu'il t'ait dépouillée de ton pouvoir ?

Soudain, Lanta sentit que son esprit était écrasé, comme dans un étau. Elle hurla en se tenant la tête. Elle tomba sur le sol de pierre pendant que la Dame d'Ombre lui ouvrait le crâne.

— Accomplis ma volonté, mon enfant, tout comme Corvus. Tes pitoyables ambitions ne signifient rien pour moi. Si ta querelle avec lui fait obstacle à mes plans, tu le regretteras. N'oublie jamais que je pourrais te remplacer aussi facilement que lui, aussi facilement que j'ai remplacé Liris.

— Il en sera fait selon Ta volonté, Maîtresse, haleta Lanta. Je ne te décevrai pas.

La douleur disparut ; à la place, Lanta sentit des doigts passer sur sa peau ; un contact caressant, apaisant, stimulant. Lanta fit l'effort de se remettre à genoux. Elle tremblait en sentant l'écho de la douleur, mais aussi de la soudaine excitation induite par la Dame d'Ombre.

— Veille à ne pas me décevoir, mon enfant. Le Rilpor appartiendra de nouveau au Sang et, quand il sera tombé, le monde entier subira ma colère.

Durdil

*Onzième lune, dix-septième année du règne du roi Rastoth
Quartiers du médecin, palais de Rilporin, Terres des Blés*

— Je vais sans doute regretter d'avoir posé la question, mais comment faites-vous pour que les cadavres restent si frais ? demanda Durdil.

Hallos se tapota le côté du nez. Il s'avança sur sa chaise et écarta son verre.

— Vous avez vos secrets, mon vieil ami, et j'ai les miens. Des recrues à vous m'ont assisté dans mes recherches.

Durdil le considéra avec suspicion.

— Vous n'en avez pas fait des cadavres, quand même ? (Hallos s'esclaffa et fit « non » de la main.) Combien de recrues ?

— Trois, et avant que vous posiez la question : elles vont toutes bien. Les gars avaient quelques jours de congé et voulaient se faire un peu d'argent. Demain, ils seront en état de regagner leur caserne.

— Hallos ! s'offusqua Durdil. Mes soldats ne sont pas vos jouets personnels. Vous savez que, l'année dernière, quatre d'entre eux ont démissionné après être passés entre vos mains. Il y en a un qui boite encore.

— Mes recherches sont d'une importance vitale, Commandant. J'ai l'autorisation du roi en personne.

— Je ne sais pas s'il se doutait de ce que vous leur feriez. Vous êtes médecin, pas soldat. Qu'avez-vous appris, cette fois ?

— Peu de choses, malheureusement. J'essaie de trouver le moyen de plonger rapidement un homme dans l'inconscience, afin de pouvoir soigner les blessés. C'est ce que vous appelez un étranglement sanguin. Mais ils persistent à se réveiller dès que l'on relâche la pression sur le cou.

— Vous ne devez pas maintenir la pression indéfiniment, s'exclama presque Durdil.

Hallos leva les mains pour le rassurer.

— Je sais, je sais. Je suis médecin, quand même. Le cerveau serait endommagé, si l'étranglement durait trop longtemps. J'ai essayé sur des chiens, avant de passer aux humains.

— Vous avez essayé sur..., répéta Durdil. (Sa voix s'éteignit ; il vida son verre.) Rappelez-moi de ne jamais amener mes chiens de chasse au palais. (Il s'interrompit et repensa aux propos d'Hallos.) Attendez, vous avez dit que mes hommes seraient en état de regagner la caserne demain. Où sont-ils en ce moment ?

Hallos gigota sur sa chaise.

— À l'hôpital, marmonna-t-il avant de répéter son geste rassurant. Simple précaution, je vous le jure. Par contre, j'avance bien dans mes recherches visant à déterminer combien de temps un homme en bonne santé peut retenir sa respiration dans différentes situations. Sous l'eau, dans un nuage toxique, dans des conditions de tension, en courant. Vraiment fascinant.

— Et en quoi est-ce utile ? demanda Durdil.

— Eh bien, supposons – que les dieux nous préservent – que le palais prenne feu. Le roi est pris au piège dans ses appartements, et l'incendie se rapproche de lui. Vous êtes à l'autre bout du couloir. Bien, je suis sûr qu'un homme en bonne santé, comme vous l'êtes sans aucun doute, pourrait, en retenant son souffle, courir cent mètres en vingt secondes, environ. Vous savez donc combien de temps il vous faudrait pour rejoindre le roi et le ramener en lieu sûr.

Durdil toussota dans son verre.

— Vingt secondes ? Vous avez vraiment confiance en un vieil homme comme moi, Hallos. Mais menons l'hypothèse à son terme. Je retiens héroïquement ma respiration, et je cours d'un bout à l'autre du couloir envahi par la fumée toxique. Je fais irruption dans les appartements du roi. Maintenant, une fois que j'ai repris mon souffle – ce qui, je pense, prendra plusieurs minutes, voire peut-être un petit somme –, comment fais-je pour évacuer Sa Majesté ? Avec tout le respect que je lui dois, je ne crois pas le roi capable de courir cent mètres en respirant, alors en retenant sa respiration...

— Ah ! mais c'est là que mes recherches deviennent utiles, jubila Hallos. L'un de mes volontaires a respiré de la fumée toxique pendant onze minutes, d'après le sablier, avant de s'évanouir. Il ne faut quand même pas onze minutes pour parcourir cent mètres en marchant, non ? Et même si Rastoth n'était pas en état de marcher et que vous deviez le porter ou le traîner, cela ne vous prendrait pas plus d'une minute, deux au pire. Et mes recherches nous apprennent que votre corps serait capable de supporter toute cette fumée sans effets indésirables sur le long terme.

— Vous avez empoisonné l'une de mes recrues pendant onze minutes ?

— Durdil, ce n'est pas ça l'important. Le corps humain est résistant : il peut absorber et supporter bien des assauts avant de rompre.

— Au moins, nous savons que je n'aurais pas besoin de parcourir ces cent mètres au pas de course, puisque le faire en marchant ne me tuerait pas.

— Oui, mais il s'agissait simplement de deux expériences conduites dans des circonstances similaires. Il ne faut pas le prendre au pied de la lettre, comme dans un manuel d'entraînement.

— Vos recherches sont vraiment étonnantes, conclut Durdil.

Il préféra ne pas ajouter que tout homme qui avait un jour brûlé son dîner savait qu'il était facile de survivre deux minutes dans une pièce enfumée, mais que survivre au mépris cinglant de sa femme demandait un peu plus de cran.

— Oh ! ce n'est pas grand-chose, je vous assure. Demain, je retire l'appendice d'un homme. Il le fait terriblement souffrir. Aimeriez-vous m'assister ?

Durdil sourit.

— Je crois que je vais vous laisser faire ça tout seul. Je préfère ne pas savoir comment on fait. Même si, ces derniers temps, j'ai l'impression que les mystères s'accumulent. Il faut être jeune pour jouer à ce jeu-là, et je pense que plus personne ne peut décemment me prendre pour un jeune homme.

Durdil fit tourner son verre et regarda le feu scintiller à travers le vin rouge. Comme les couleurs à l'intérieur des paupières quand on levait la tête vers le soleil.

— En parlant de jeune homme, comment se débrouille Mace ? Les Loups et les Mirécès l'occupent bien ?

L'expression de Durdil se fit sérieuse.

— Là aussi, c'est un mystère. J'ai appris pas plus tard qu'aujourd'hui que le village des Loups avait été attaqué par des Mirécès qui pourchassaient une esclave en fuite. Il s'avère que l'esclave a tué le roi Liris avant de s'enfuir. Mais pas moyen de découvrir qui s'est emparé du trône.

Hалlos sifflota.

— L'avez-vous dit à Rastoth ?

Durdil évitait de le regarder dans les yeux.

— Oui. Il envoie quand même les princes dans l'Ouest. Tous les deux. Malgré le danger. Et après avoir pris cette décision, il a tout oublié de cette histoire.

Gagné par un épuisement indicible, il se frotta le visage.

— Les princes savent se débrouiller, et Mace fera en sorte qu'ils ne courent aucun danger. Je leur ai parlé, vous savez, pour Rastoth.

— Et... ?

Hалlos haussa les épaules.

— Ils pleurent toujours la reine. Ils veulent retrouver leur père. Le royaume a besoin d'un roi, Durdil. Peut-être le moment est-il venu pour Janis d'être couronné. Je sais que la question a déjà été évoquée.

Durdil se raidit.

— Rastoth n'est pas encore mort.

— C'est tout comme. Et vous n'avez pas avancé sur le meurtre de Marisa. Je ne pense pas qu'il puisse guérir tant que ce chapitre ne sera pas clos.

— Alors c'est ma faute ? s'emporta Durdil avant de se reprendre. Pardonnez-moi, Hallos. Je suis fatigué. Mais Rastoth est mon roi. Je ne puis consentir à le déposer, même en faveur de Janis.

— Les tueurs connaissaient la cour ; ils connaissaient la reine. Jusqu'aux gardes qui les connaissaient. Galtas a dit qu'ils étaient morts face à la porte, ce qui signifie qu'ils ont été tués quand les assassins sont ressortis. Ils devaient donc les connaître, ou ils ne les auraient tout simplement pas laissés entrer chez la reine.

Durdil se pencha en avant.

— Galtas a dit ça ? Ces détails sont confidentiels. Même les princes n'en savent rien.

Il vida son verre et le posa bruyamment sur la table, puis se gratta le cuir chevelu. *Galtas ? Comment savait-il ? À moins... ?*

Il plongea le regard dans le feu. Il avait encore à l'esprit le goût de sang qui flottait dans l'air ce soir-là ; il sentait sa puanteur envahissante, revoyait les bandes rouge vif barbouillées sur les murs. Enjambant les gardes morts avec son épée sortie il pénétrait dans la chambre rouge et voyait un bras fin dépasser d'un tas de tentures déchirées. Un bras dont il remarquait, en s'accroupissant à côté, qu'il n'était pas attaché à un corps. Ressentant l'écho de la nausée qui était montée en lui, le soir fatidique, il déglutit à fond. Ils l'avaient taillée en pièces. Pas simplement tuée, mais démembrée. Durdil avait la gorge serrée. Il prit et but le verre que Hallos lui servit.

— Comme vous le dites, ils devaient nous connaître intimement. C'est pourquoi j'ai commencé à enquêter sur la cour. Les nobles, leurs femmes, les confectionneurs, le joaillier de la reine, ses baigneuses, ses habilleuses, et même sa femme de chambre. Je n'ai rien trouvé. (Il regarda Hallos dans les yeux.) J'ai même enquêté sur vous, mon ami. Je suis désolé, il le fallait. C'était mon devoir.

— J'espère être disculpé, répondit Hallos avec un certain malaise.

— Bien sûr, Hallos. Bien sûr. (Durdil s'interrompt.) J'ai été jusqu'à vérifier où se trouvaient les princes, vous savez. (Entendant Hallos retenir son souffle, Durdil écarta les mains.) Que pouvais-je faire d'autre ? Quelqu'un qu'elle connaissait, Hallos ; un ami, une connaissance, un domestique. Pourquoi pas un fils ?

— Et qu'avez-vous découvert ? chuchota Hallos en s'avancant sur sa chaise.

— Rien, bien entendu. L'héritier était dans ses appartements – une dizaine de témoins fiables peuvent l'attester – et Rivil était avec Galtas dans cette auberge huppée du quartier des étoffes. C'est l'aubergiste lui-même qui me l'a dit.

— Il n'est pas mort, cet aubergiste ? demanda Hallos.

Le changement de sujet soulagea Durdil.

— Si fait, poignardé par sa femme, figurez-vous. Elle a découvert

qu'il couchait avec sa belle-fille. Je crois qu'on ne peut pas en vouloir à cette pauvre femme.

— Ah ! les gens ! fit Hallos. Plus on en apprend sur eux, moins on les comprend.

Durdil souffla. Il tendit la main vers son verre mais se figea en plein mouvement. *Donc, l'aubergiste qui s'est porté garant de Galtas est mystérieusement mort. Galtas qui connaissait la disposition des corps. Mais non, ça ne peut pas être lui, puisque Rivil était avec lui. Cela dit, ils boivent souvent à la Coupe Dorée ; l'aubergiste a pu se tromper de jour. Et maintenant, je ne peux plus l'interroger. Cela dit, je peux demander à Galtas où il était le soir où la reine est morte.*

Soucieux, il but. Il ne vit pas Hallos sortir.

Dom

*Onzième lune, dix-septième année du règne du roi Rastoth
Territoires Loups, frontière rilporienne*

Lorsque Dom s'éveilla à demi, l'air était chargé du silence pesant de la neige. Il roula sur le côté, se blottit dans la chaleur d'un cou et d'un dos, et se rendormit. Les rêves voletaient derrière ses paupières comme des hirondelles. Les images devinrent plus nettes, puis plus étranges, plus sombres, le tirèrent jusqu'à ce qu'il se réveillât en sursaut, haletant. Il se débattit et rompit le contact avec la fille. Les images disparurent. La fille bougea aussi ; elle se retourna et appuya le dos contre la toile glacée. Sa respiration était rauque.

La clairvoyance enfla, se tailla un chemin brûlant à l'endroit où sa peau avait touché la fille, puis monta, tel un ver dans sa galerie, jusque dans son crâne. Il tendit une jambe et donna un coup de pied au rabat de la tente, ce qui fit entrer dans la pénombre une lance de lumière et une bourrasque d'air froid. Ils se réveillèrent et se regardèrent à la lumière du jour. Dom tournait et retournait les images qu'il avait vues, les triturerait comme une langue touchant une dent gâtée.

La tente était si petite qu'ils se touchaient presque, alors même que tous deux s'efforçaient de s'écarter l'un de l'autre. Dom perçut une odeur de vieille sueur et de pluie émanant du tartan irrégulier de ses cheveux étalés entre eux. Il ne les poussa pas. Dans l'état actuel des choses, il ignorait si cela ne suffirait pas à provoquer une nouvelle clairvoyance, et il ne prendrait pas ce risque-là où il était, avec la fille pour seule aide et seule compagnie.

D'habitude, je ne sens pas les clairvoyances venir. Comment se fait-il qu'avec elle je sache que ça va m'arriver ? Pourquoi tout est-il entortillé autour d'elle ? Elle est comme un chêne, et le monde, comme du lierre qui monte sur elle, tourne autour d'elle. Il se frotta le visage. Mais qu'arrivera-t-il au lierre si elle tombe ?

Il fit entrer de force les images dans la cage au fond de son esprit.

— Je vais raviver le feu. Remballe, grogna-t-il.

Il se tortilla pour sortir dans la neige. En se retournant pour prendre son justaucorps et son manteau, il lui frôla le bras. Elle jappa ; il souffla d'agacement, à cause d'elle mais aussi du fourmillement qui monta brusquement dans ses doigts.

— Fais vite, ordonna-t-il d'un ton que l'anxiété, le chagrin et la colère rendirent acerbe. On devrait atteindre la plaine à midi, si on ne traîne pas.

Dom s'accroupit devant les braises et remit du bois jusqu'à ce que le feu brûlât à nouveau, ce qui lui permit de faire fondre de la neige pour le thé. Il jeta du cynorhodon séché dans les bols et alla uriner pendant que le petit déjeuner chauffait.

J'ai peur d'elle, voilà le problème. Elle va tout changer.

— Non, se reprit-il à voix haute, elle va remettre en branle de vieux plans auxquels je pensais avoir échappé.

Il avait le regard rivé, sans la voir, sur la neige jaune qui fondait. Il s'ébroua comme un chien, puis retourna au campement.

Rillirin avait plié la tente et l'avait enroulée ; mais le paquet qui en résultait était trois fois trop gros, si bien qu'elle n'arrivait pas à nouer les sangles de cuir pour le maintenir ficelé. Dans l'effort, elle était toute rouge. Dom l'observait sans rien dire. L'écho de ce qu'il avait entrevu à travers l'élançait derrière l'œil droit.

— Tu fais n'importe quoi, dit-il quand il ne supporta plus de regarder.

Il se montrait de nouveau inutilement brusque. Il ne pouvait s'en empêcher. Elle fit volte-face avec un couinement apeuré et lâcha la tente, qui se déroula.

— Excuse-moi, honoré maître, murmura-t-elle. Je ferai mieux, c'est promis.

— Tu sais que c'est la troisième fois que je te montre comment faire ? (Sans attendre de réponse, il étala la tente et lui montra la façon de la rouler.) C'est compris, cette fois ? (Elle opina.) Bien. Va voir si le thé est prêt.

Elle avait fabriqué les bols avec de l'écorce de pin et de la résine dès leur premier jour hors du village, alors que Dom, complètement sonné, en était réduit à tituber dans les bois. Les récipients étaient frustes, mais ils remplissaient leur office et ne pesaient rien. De plus, il était facile de les glisser dans les plis de la tente pour les transporter. Ils s'en étaient servis tous les jours.

— Prête ? demanda-t-il lorsqu'il eut fini son thé.

Elle termina le sien et rangea les bols. Elle hissa la tente sur ses épaules, et Dom l'ajusta ; il sortit un coin de la toile des sangles pour le faire pendre jusqu'aux mollets de la fille afin de la protéger du gros du vent. Ils n'avaient même pas eu le temps de lui dégouter un manteau avant de partir. Avant d'être bannis. Il éteignit le feu, boucla son ceinturon et partit vers l'est. Rillirin boitillait derrière lui. Elle était légèrement voûtée sous le poids de la tente, mais ne protestait pas, se contentant de le suivre de près, comme un corniaud battu.

Ils marchèrent toute la journée et atteignirent la frontière de la Plaine Occidentale en fin d'après-midi. Le soleil disparaissait déjà quand ils installèrent le campement. Rillirin était transie de froid ; Dom construisit le feu et lui fit signe de se reposer.

— Réchauffe-toi, femme, je m'occupe du reste.

Il vit que son instinct, qui la poussait à obéir, s'ajoutait à sa peur d'être punie pour s'être montrée paresseuse, aussi lui lança-t-il les pigeons qu'il avait abattus avec sa fronde.

— Tu peux les plumer ?

Elle s'assit, voûtée, devant le feu, et s'affaira avec habileté. Les plumes s'entassèrent sur ses cuisses. Quand elle eut terminé et que Dom eut fini de dresser la tente, elle lui présenta des poignées de duvet.

— Non merci, dit-il. (Curieux, il inclina la tête sur le côté.) Garde-les, toi.

Elle jeta un coup d'œil vers lui puis détourna le regard ; alors, elle sépara savamment les plumes en deux, retira ses bottes, et fourra ses chaussettes avec le duvet. Dom vit un infime sourire frôler les lèvres de la jeune femme lorsqu'elle sentit ses orteils se réchauffer.

— Malin, dit Dom sur un ton approbateur.

Le silence se prolongea tandis que les pigeons rôtissaient et que des châtaignes grillaient sur les braises. Dom tourna le dos au feu, leva la tête et observa les constellations dont était saupoudré le velours de la nuit. Il chantonnait doucement en pianotant sur son canon d'avant-bras.

— Aimerais-tu discuter ? demanda-t-il.

Comme il ne recevait pas de réponse, il se retourna. La fille détourna le regard à la hâte.

— Bien sûr, honoré maître, dit-elle. De quoi veux-tu parler ?

— Non, fit-il en piquant un pigeon avec son couteau. Est-ce que tu as envie de discuter ? Tu as le choix.

— Bien sûr, honoré maître, répéta-t-elle.

— Bon. De quoi veux-tu parler ? insista-t-il.

— De ce que tu voudras, honoré maître.

— S'il te plaît, femme, cesse de m'appeler comme ça. C'est une expression mirécès, et ni toi ni moi ne sommes mirécès. (Il retira les pigeons de la broche, en mit un dans le bol de la fille, puis sortit du foyer les châtaignes brûlantes et les répartit entre eux deux.) Tiens. Bien, tu peux me dire comment tu t'appelles ?

Elle resta silencieuse, les yeux rivés sur la nourriture et, l'espace d'une seconde, il eut l'impression qu'elle priait. *Mais qui ?* Avait-elle trompé tout son monde ? Était-elle en train de prier les Dieux Rouges ? Mais alors, elle releva la tête. Elle avait les yeux humides.

— Rillirin Fisher, murmura-t-elle.

Il comprit qu'il y avait très longtemps que personne ne lui avait posé cette question ni ne s'était soucié de la réponse.

— Rillirin Fisher, répéta-t-il. C'est un beau nom. Rillirin. Rill.

— Pas Rill ! s'emporta-t-elle. (Elle se fit toute petite.) Excuse-moi,

honoré maître, je t'ai mal parlé.

Sa véhémence, sa soudaine expression contrite, apprirent à Dom que « Rill » était associé à de mauvais souvenirs.

— Je te présente mes excuses, dit-il solennellement. Rillirin. Et moi, c'est Dom Templeson. Je sais que je te l'ai déjà dit mais, au moins, maintenant, les présentations sont faites dans les règles. Nous arriverons à la Cité des Sentinelles demain. Tu ne t'éloigneras pas de moi, d'accord ? C'est notre ville ; une ville de Sentinelles et de Loups. Il se pourrait que les gens se montrent quelque peu... hostiles.

Rillirin se figea, une patte de pigeon à la main, les yeux écarquillés, les doigts soudainement blancs.

— Mais tu es sous ma protection, et je veillerai à ta sécurité, la rassura-t-il. Nous allons rendre visite à ma mère, ma mère adoptive. C'est la grande prêtresse du temple de la Danseuse et du Dieu Renard. Elle pourra te purifier, si tu le souhaites.

Il se concentra sur ce qu'il mangeait en faisant semblant de ne pas entendre les à-coups étouffés dans la respiration de Rillirin, ces reniflements qui indiquaient qu'elle s'efforçait de ne pas pleurer. *Moi aussi, j'aurais un besoin fou d'être purifié, si j'avais passé neuf ans aux mains des Mirécès.* Les yeux de Dom se posèrent sur son canon d'avant-bras droit et sur ce qu'il dissimulait ; mais il tourna précautionneusement ses pensées dans une autre direction, tel un parent détournant un bambin du danger.

— Et Liris ? Peux-tu me dire pourquoi tu l'as tué ? demanda-t-il en suçant la viande du dernier os.

Cette fois, le silence dura encore plus longtemps. Rillirin laissa tomber dans son bol la châtaigne qu'elle tenait.

— Il allait... (Elle porta la main à sa gorge, puis la laissa elle aussi retomber sur ses cuisses.) Il allait me violer. Comme il avait gardé sa dague à la ceinture, j'ai... tu vois...

Elle mima vaguement des coups de poignard, puis coinça ses mains sous ses aisselles et se recroquevilla, narines dilatées.

Dom essuya le gras qu'il avait sur la bouche et étudia la fille.

— Tu as fait preuve d'un réel courage, Rillirin, pour lui résister de la sorte. Pour sauver ta vie.

En voyant la moue qu'elle faisait, il comprit que c'était sans doute la seule fois qu'elle avait réussi à repousser Liris. Cependant, il n'essaierait plus jamais ; elle y avait pourvu.

Oui, et ses actes ont provoqué la mort de dizaines de Loups.

Elle ne pouvait pas le savoir.

Mais moi si. J'aurais pu, si j'avais insisté ; si je n'avais pas gâché ces deux jours au village à la nourrir, à la faire se sentir en sécurité, j'aurais pu sauver tout le monde.

Dom plongeait le regard dans les flammes, et mit presque la

clairvoyance au défi de survenir. *Est-ce vraiment cet homme-là que je veux être ?* se demanda-t-il. *Quelqu'un qui effraie une femme pour arriver à ses fins ? Cela ne me mettrait-il pas au niveau de Liris, à ses yeux ?*

Dom grogna, cligna des yeux et détourna le regard. Il termina son pigeon.

Crys

*Douzième lune, dix-septième année du règne du roi Rastoth
Sur la route des Forts du Rang de l'Ouest, Terres à Bétail*

Noms de dieux de putain de vent d'hiver, pensa Crys en déchargeant du chariot la tente des princes. *Est-ce que ça va s'arrêter un jour ?*

Comme pour lui répondre, un doigt glacé se glissa sous son écharpe pour lui chatouiller le cou. Il frissonna et noua l'écharpe plus serré. Même dans le Nord, il n'avait pas eu aussi froid.

La remontée du fleuve Gil – des jours et des jours à tirer de bord, à la fois contre le courant et contre le vent – avait été un enfer, et ce malgré le luxe de la barge royale ; chaque jour, le temps avait empiré, jusqu'à ce qu'ils fussent tous sur le point de s'entretuer. Crys avait été soulagé d'arriver dans le port du Rang et de retrouver le plancher des vaches. À terre, il n'était pas désemparé.

Malheureusement, après avoir réquisitionné des chevaux et un chariot, ils s'étaient enfoncés dans les Terres à Bétail, où le vent, qui semblait venir tout droit du Mont Gil, dans ses assauts incessants, rongait la moindre zone de peau exposée.

Crys frissonna de nouveau. La mule grise tendit le cou vers lui. Crys fit un bond de côté pour se mettre hors de portée de ses dents jaunes.

— Bâtard d'animal, grogna-t-il. Si tu trouves difficile de tirer un chariot pendant deux jours, essaie de faire le chemin à côté de ta peau puante avec une garde de nuit qui t'attend. Je te jure, si tu me mords une fois de plus, je te fais sauter les dents.

— Elle ne vous comprend pas, vous savez ?

Crys se retourna brusquement et vit Galtas, appuyé contre l'arrière du chariot.

— Seigneur Morellis, je vous demande pardon, mais cette saleté de bestiole comprend tout ce que je dis. C'est un démon envoyé par les Dieux Rouges.

— Tout ça parce qu'elle a essayé de vous mordre la bite. Il y a des hommes qui paient, pour ce genre de choses.

Ça te plairait sans doute, pensa Crys.

— Avec une garce, oui, répondit-il plutôt, mais pas avec un animal qui a des dents longues comme mon doigt.

— Dommage que vous n'ayez pas eu l'occasion d'en faire bon usage dans ce bordel de la Crique des Ifs, répliqua Galtas, un éclat espiègle dans l'œil. De votre chibre, je veux dire, pas de votre doigt. Cela dit, si votre doigt est plus gros... (Il ne termina pas sa phrase mais sourit à nouveau.) Mais vous n'étiez pas intéressé, de toute façon, si ?

Crys en conclut que Galtas était à l'origine de ce raconter-là. L'absence de besoin de Crys ; Crys qui préférait passer la soirée avec le prince Janis. Le prince Janis et Crys étaient-ils... ?

Il avait donné un avertissement à trois hommes pour avoir répété cette dernière rumeur. La réputation de Janis devait être au-dessus de tout soupçon, et Crys n'aimait pas vraiment être impliqué dans cette histoire. Cette soirée passée à jouer aux échecs avec Janis n'avait pas été très passionnante mais, comme il l'avait expliqué au Commandant Koridam quand il était encore à Rilporin, on ne disait pas « non » à un prince.

— Si tout échoue, il me reste toujours ma main, dit-il, conscient que Galtas attendait une réponse.

Galtas sourit, ce qui fit à Crys le même effet que quand la mule montrait les dents.

— Mais pas pendant le service, hein, capitaine ?

Crys hissa la tente sur ses épaules.

— Il n'y a pas moyen de s'amuser, avec vous, monseigneur.

— C'est l'un des privilèges du rang, soldat. Vous pouvez y aller.

Crys adressa un rapide salut à Galtas et passa devant lui ; il lâcha la tente dans une dépression qui ne faisait que dalle pour le couper du vent. Les privilèges du rang ? Par les dieux, quel con. À ce rythme, il leur faudrait encore deux jours pour atteindre les forts ; mais si le temps ne s'améliorait pas, ils seraient tous morts de froid bien avant cela. Tout le monde n'était pas vêtu d'hermine et d'une cape en fourrure de loup comme les princes. *Je pourrais peut-être gagner celle de Rivil, à notre prochaine partie de cartes.*

Cette pensée le réjouit, et il entreprit de dresser la structure de la tente en s'imaginant paradant au milieu de la garde d'honneur habillé comme un prince. Mais non. Durdil finirait forcément par en entendre parler.

Bons dieux, jura-t-il pour lui-même. *Bons dieux d'hiver et de Commandants, et foutu métier de soldat.* Le vent lui souffla de la neige mouillée au visage.

— Encul... Votre Altesse. Euh... nous ne mettrons pas longtemps à monter la tente, Sire. Les hommes sont en train d'allumer un feu juste là, si vous avez envie de vous réchauffer.

Janis acquiesça.

— Besoin d'un coup de main ? demanda-t-il plutôt.

Avant que Crys eût bégayé une réponse, Janis prit un bout de la tente et le secoua pour le déployer, puis le maintint contre le vent pendant que Crys montait la structure. Ils lancèrent la toile par-dessus le sommet de cette dernière, puis commencèrent à planter les piquets.

— Il fait sacrément froid, pas vrai ? fit Janis lorsque la tâche fut terminée. Un peu d'exercice, ça réchauffe les sangs, quand même.

— Certes, Votre Altesse, répondit Crys. Si vous le permettez, je vais aller chercher les couvertures et les draps dans le chariot.

— Allez, Rivil ! appela Janis.

Il interrompit une conversation animée entre son frère et Galtas. Ils se retournèrent tous deux avec une même expression de culpabilité qu'ils s'efforcèrent de masquer.

— Si tu nous donnes un coup de main, reprit Janis, on sera tous d'autant plus vite au chaud.

Troublé, Crys conduisit Janis au chariot et sauta à bord. Il tendit au prince les couvertures qui serviraient à isoler le sol de la tente. Rivil et Galtas arrivèrent d'un pas tranquille quelques instants plus tard. Crys remarqua que Rivil ne faisait aucun effort pour cacher son agacement ; cependant, le prince prit les draps qu'il lui tendait et alla s'en délester dans le pavillon. Les deux compères disparurent peu de temps après. Crys appela quelques hommes pour étaler les couvertures et aller chercher les trois lits pour les princes et Galtas. Il alluma le brasero et le posa au centre du pavillon, sous le trou prévu pour l'échappement de la fumée, puis fit les lits.

— Merci, capitaine, dit Janis en s'asseyant sur le sien avec son écritoire portative. Prévenez-moi quand le souper sera prêt.

— Bien, Votre Altesse, répondit Crys avant de prendre la fuite.

Le vent le mordit dès qu'il fut dehors, mais il l'ignora. S'ils étaient toujours dans les Terres à Bétail, les montagnes se dressaient, menaçantes et noires dans l'obscurité, et à leur pied s'étendait une épaisse forêt. Une attaque par des hommes ou des bêtes sauvages était improbable, mais Crys allait tout de même s'y préparer. Il passa en revue les sentinelles qui arpentaient déjà le périmètre par binômes.

Les princes avaient une garde d'honneur de vingt hommes ; des hommes qu'il n'avait pas vraiment eu l'occasion d'apprendre à connaître avant cette mission. S'il les trouvait plutôt avenants, il y avait néanmoins une séparation nette entre ceux qui servaient Janis et ceux qui étaient avec Rivil. *Suis-je moi aussi un homme de Rivil ? Ou suis-je impartial, comme devrait l'être le capitaine de la garde d'honneur ?* Incapable de répondre à sa propre question, il continuait de faire le tour du camp en silence à la recherche d'une brèche dans les défenses.

Mac et Joe étaient encore en train de se chamailler. Il sortit subrepticement des ténèbres et n'était plus qu'à deux pas d'eux lorsque Mac fit volte-face en portant la main à son épée.

— Trop tard pour prendre votre épée, maintenant, Mac, dit-il en veillant à parler d'une voix sévère. Le temps que vous dégainiez, vous aurez les tripes qui pendent jusqu'aux genoux. Vous auriez dû m'abattre d'une flèche quand j'étais encore à vingt pas.

Mac se passa la langue sur les dents et, du pied, érafla la surface de la neige.

— Mac n'aime pas prendre le premier quart, expliqua Joe avec une amicale malveillance.

Crys les considéra.

— C'est vrai ? demanda-t-il. (Joe comprit son erreur.) Dans ce cas, vous pourrez prendre le troisième.

Le troisième quart était le tour de garde le plus déprimant, celui où il faisait le plus noir et le plus froid. Il avait lieu aux petites heures de la nuit, avant l'aube, soit au moment le plus difficile pour rester éveillé et vigilant.

— Par contre, reprit-il, il me manquerait deux gardes pour le premier quart, alors mieux vaut que vous preniez les deux. Après tout, vos camarades sont déjà en train de souper tranquillement dans des couvertures chaudes. Je ne voudrais pas les déranger.

Mac resta silencieux, mais Joe ouvrit la bouche pour protester. Crys vint tout près de lui.

— Oui, soldat ?

— Je... euh... alors ça veut dire que deux gardes vont pouvoir dormir toute la nuit ?

Crys lui adressa un clin d'œil.

— Bravo, soldat, c'est ça. À votre avis, de qui s'agira-t-il ? (Il répondit lui-même avant que Joe pût le faire.) Je peux déjà vous dire que je serai l'un de ces deux gars. J'ai l'intention de dormir toute la nuit au chaud, avec mon petit confort et le ventre plein. Ma première nuit complète depuis notre départ. Ah ! mes gaillards, j'ai hâte. (Tout en parlant, il passa les bras autour d'eux et les entraîna sur le parcours de leur ronde.) Et ce privilège, je ne le dois pas à mon grade. Je le dois au fait de ne pas être un pauvre con comme vous deux.

Il les força soudain à s'arrêter et les tourna vers lui.

— Si j'entends encore une dispute, si vous échangez le moindre mot agressif, je demanderai au général Koridam de vous flageller à notre arrivée aux Forts de l'Ouest. Nous sommes chargés de la sécurité des princes de ce pays. C'est la seule chose dont nous ayons à nous préoccuper. Je me fous que l'un de vous ait baisé la femme de l'autre, sa fille, sa maîtresse, sa sœur ou sa mère. Je me fous que vous deviez de l'argent, que vous ayez volé ou tué la grand-mère de quelqu'un. C'est clair ? Quelle que soit la raison de votre désaccord, il est terminé. Compris ? Terminé. Maintenant, mes salopards, faites votre boulot, ou je vous ferai regretter d'avoir eu l'honneur d'être choisis pour ce poste.

— Il a dit que le prince Janis était..., s'exclama Mac.

Le poing de Crys s'enfonça dans son ventre. Le souffle coupé, Mac se plia en deux.

— Qu'est-ce que je viens de dire ? demanda Crys d'un ton impérieux. (Il se tourna vers le camp, scruta le périmètre pour essayer

de repérer une éventuelle menace dans le noir.) Vous mettez les princes en danger. Je suis du genre facile à vivre, mais ça, je ne le supporterai pas. C'est hors de question.

Il marqua une pause pour s'assurer qu'ils avaient bien reçu le message.

— Maintenant, je me contrefous de qui a dit quoi. Le prochain qui l'ouvre se fait casser la gueule sur-le-champ et fouetter quand on sera aux forts. Ne me mettez pas au défi.

La bouche de Joe se referma sur une réplique, quelle qu'elle fût. Mac poussa sur ses genoux pour se redresser. La respiration sifflante, il garda les yeux braqués sur l'obscurité.

On dirait que mon lit chaud et douillet va devoir attendre, quoi que j'en dise, pensa Crys. « Commandez par l'exemple, avait conseillé Durdil, ne leur faites pas faire ce que vous ne voudriez pas faire vous-même. » Il s'enveloppa dans sa cape et fit un unique pas en arrière, laissant ainsi ostensiblement les deux hommes se charger de la surveillance du périmètre, tout en restant assez près pour leur faire éprouver un certain malaise à sentir le picotement de son regard sur leur nuque. Il compta les secondes avant que l'un d'eux jetât un regard inquiet en arrière. Il pariait sur Mac. *Cela dit, j'aimerais beaucoup savoir ce que Joe a dit sur Janis.*

Rillirin

*Douzième lune, dix-septième année du règne du roi Rastoth
Cité des Sentinelles, Plaine Occidentale*

Dom et Rillirin approchaient de la porte principale de la Cité des Sentinelles par une vaste plaine blanche lorsque Rillirin ralentit. De hautes murailles de bois, de hautes portes barrées de fer, et des odeurs de feu de bois et de cuisine.

Le nid de vipères, comme l'appelait Liris. Le foyer de leurs ennemis. Des Sentinelles, des Loups et des diables, des prophètes et des tueurs. La Cité des Sentinelles était le cœur de tout ce qu'il y avait de maléfique. D'après les Mirécès.

Cependant, Rillirin avait partagé une tente avec un Loup, marché avec un Loup pendant cinq jours et cinq nuits. Elle l'avait écouté respirer dans le noir ; quand elle s'était réveillée en sursaut après avoir rêvé que le cadavre de Liris venait la chercher, Dom était là. Il lui demandait si elle allait bien. Semblait s'inquiéter pour elle.

Liris a menti sur tant de choses. Sur ça aussi, bien sûr. Et pourtant, Rillirin s'arrêta, et l'écart se creusa entre elle et Dom, qui marchait d'un pas décidé sans s'apercevoir qu'elle n'était plus là. *Entrer dans le nid de vipères, ou attendre que Corvus me retrouve.* Elle contempla le paysage couvert de neige. Elle vit le domaine du temple, à un peu moins de deux kilomètres de la ville, et un bosquet d'arbres. À perte de vue, tout le reste était blanc, sous un ciel aussi bleu qu'un œuf de rouge-gorge.

— Je ne suis plus esclave, murmura-t-elle avec férocité. Je ne suis plus obligée de faire ce qu'on me dit. C'est fini. (Chancelante, elle se tourna vers ce qu'elle estimait être le nord-est.) Je pourrais rentrer chez moi.

Rillirin avait entendu les autres parler d'elle avant l'attaque du village, avait entendu Dom l'appeler « la messagère » ; mais le message qu'elle était supposée transmettre, quel qu'il fût, demeurerait inconnu pour elle. À moins que l'on parlât de la mort ; ce message-là, elle l'avait déjà colporté. Peut-être était-ce pour cela que Dom la surveillait constamment ; il ne la regardait pas avec concupiscence, ni même avec haine, même si elle le méritait après avoir attiré une telle catastrophe sur sa vie, mais avec une intense curiosité et, elle en était certaine, un sentiment de peur.

Mais Liris aussi, est mort, se rappela-t-elle. De mon fait. Je l'ai tué et, cette fois-là, je l'ai fait exprès. Je voulais sa mort, et il est mort. Et si l'Élue avait été là, je l'aurais tuée aussi.

Elle pensait cela par bravade et le savait. L'Élue la terrifiait plus que Liris ne l'avait jamais terrifiée. L'Élue pouvait bannir son âme dans l'Au-delà d'un simple regard. Lever la main sur la Voix des Dieux était à sa connaissance le meilleur moyen de perdre l'âme et la vie.

— Tout va bien ?

Rillirin sursauta. Dom se trouvait à quelques pas d'elle. Elle ignorait depuis combien de temps il était là.

— Pardonne-moi, honoré maître, dit-elle à voix basse.

Dom fit claquer sa langue.

— Allez, entrons dans la ville. Il y a une réserve juste après le portail ; on pourra y laisser notre barda.

Il prit les devants, puis ralentit pour régler son pas sur celui de Rillirin.

— La Cité des Sentinelles est le foyer de mon peuple, la ville de naissance des Loups. Il y a mille ans que nous sommes ici, tu sais ; nous descendons des guerriers qui ont vaincu Ceux Qui Foulent la Voie d'Ombre et libéré tout Gilgoras de la tyrannie des Dieux Rouges. Un lieu plein d'histoire, plein de force. S'il y a bien un endroit où tu seras à l'abri de Leur haïssable influence, c'est ici.

C'était la première fois que Rillirin visitait une ville sans mauvaises odeurs : elle ne sentait que la fumée, la nourriture, et une légère senteur de houblon quand ils passaient devant une taverne.

Les larges artères en terre battue étaient déneigées. Des galets formaient des chemins le long des devantures ; les clients tapaient leurs bottes pleines de boue avant d'entrer dans une échoppe. Le centre de la rue était occupé par un long monticule de neige. On avait dégagé à la pelle le reste de la chaussée pour permettre le passage des chevaux et chariots. Rillirin regarda un groupe d'enfants jouer à monter et descendre du monticule en courant et à se lancer des boules de neige en hurlant de rire.

Les commissures de ses lèvres se redressèrent dans un sourire approximatif mais, alors, elle vit une foule de Sentinelles se promener dans les rues, parler, faire leurs achats. Elle déglutit. Son estomac se serra. Toutefois, Dom marchait à ses côtés en lui montrant des tavernes, des fabricants de flèches, des bouchers et des tailleurs avec un enthousiasme et une fierté tels que Rillirin commença à se détendre. *C'est joli. Et comme ils sont amicaux les uns avec les autres.*

Ils passèrent devant une boutique coincée entre un vendeur de bois et un sculpteur sur bois, et dont l'étalage, en vitrine, était couvert de miches dorées de toutes les tailles. La boulangère, une vieille femme appuyée à une lance sur le pas de la porte, sourit en faisant signe à Rillirin d'entrer.

— Du pain frais du jour, ma jolie, tout juste sorti du four. Seulement une pièce de cuivre les deux miches.

Rillirin en eut l'eau à la bouche, mais elle n'avait pas d'argent. Elle fit « non » de la tête en reculant, bouscula quelqu'un et fit volte-face.

— Excuse-moi, honoré maître, dit-elle par réflexe.

Le visage de l'étranger se durcit. Il la considéra d'un air soupçonneux. Elle détourna vite le regard. Son cœur bondissait comme un saumon.

— Répète ça, ordonna l'homme.

— Excuse-moi, honoré maître, murmura-t-elle.

La boulangère se saisit de sa lance ; son expression n'était plus du tout accueillante.

— Une Mirécès, dit l'homme tout fort. (Toute la rue se retourna pour la regarder.) Écoutez-la. Elle s'adresse aux gens en leur servant leur saloperie d'« honoré maître ». Une Mirécès, je vous le dis, au beau milieu de la ville.

Il l'attrapa par l'épaule et enroula l'autre main dans ses cheveux.

Rillirin se débattit puis se figea tel le lapin qui, piégé par l'hermine, n'a plus qu'à attendre la fin. *C'est le moment, je vais mourir.*

— Bonjour, tout le monde, qu'est-ce que c'est bon de revoir cette ville ! lança Dom.

Il entra d'un pas décidé dans la foule qui se rassemblait et reprit Rillirin des mains de l'étranger, avant de passer un bras sur les épaules de la fille. L'homme fut si surpris qu'il la lâcha. Les muscles du cou de Dom se tendirent, mais son sourire resta décontracté.

— Salut, Stott. Je vous présente à tous Rillirin Fisher, une jeune Rilporienne qui a échappé à l'esclavage à Aiglepik et a réussi à descendre seule la Voie du Ciel jusqu'à notre camp d'éclaireurs. Nous l'avons accueillie et, si je l'amène ici, c'est pour parler au conseil des aînés et afin qu'elle soit purifiée au temple.

Un bruissement parcourut la foule, et quelques personnes allèrent jusqu'à lui sourire. Dom, en résumant ses aventures, la faisait paraître intelligente et pleine de ressources ; comme si elle avait tout prévu. Troublée, elle lui jeta un regard appuyé. N'était-ce pas pour lui une occasion de se venger ?

— Tu te portes garant d'elle, Dom Calestar ? demanda Stott.

Dom lui adressa un sourire déterminé.

— Oui. Rillirin n'est pas une menace. (Ses doigts se crispèrent sur l'épaule de la jeune femme et s'enfoncèrent douloureusement dans le muscle.) Lydya, deux miches pour notre invitée, s'il te plaît.

Il lança une pièce de cuivre. La vieille boulangère la rattrapa, choisit des miches et les passa à Dom avec un regard suspicieux.

Dom avait un bras autour d'elle et le pain au creux de l'autre, mais Rillirin sentit le danger qui couvait sous la peau de son protecteur. Stott dut le voir aussi, car il grogna et s'écarta de leur chemin. Dom fit un dernier sourire à la foule.

— Que la grâce de la Danseuse soit sur vous tous.

Cela parut fonctionner ; les hommes et femmes commencèrent à se disperser en grommelant ; ils formèrent de petits groupes et lancèrent des regards hostiles à Rillirin malgré les mots de Dom. *Ils me haïssent parce que j'ai été esclave, parce que j'ai aidé les Mirécès. Ils ne me feront jamais confiance ; je ne serai jamais la bienvenue. Et dès qu'ils sauront ce qui est arrivé au village...* Elle déglutit malgré sa gorge serrée. Elle avait l'impression de respirer à l'aide d'un roseau ; pas assez d'air, la tête qui tournait, l'estomac lourd.

Le bras de Dom glissa de son épaule. Il se secoua comme un chien.

— Tiens, manges-en tant qu'il est chaud, dit-il d'une voix tendue en arrachant un morceau de pain. Donne une autre pièce de cuivre à Lyda – tiens, en voilà une – et tu pourras y tartiner tout le miel que tu voudras.

Rillirin s'exécuta. La vieille femme lui sourit, et comment lui en vouloir si, cette fois-ci, son sourire était moins naturel ? Elle ne sentit pas le goût du pain tant ceux du miel et de la haine étaient forts.

— Maintenant, nous allons voir l'aînée Rachelle, annonça Dom comme ils reprenaient leur route. Elle va avoir des questions à te poser, et je te conseille de bien y répondre. Après quoi j'aurai quelques affaires à acheter, puis nous aurons bien besoin d'un ou deux gobelets d'ale, toi et moi, tu ne crois pas ?

Elle ne répondit pas, mais le regarda fléchir encore et encore les doigts du bras qu'il avait passé autour de ses épaules.

— Merci de m'avoir sauvée. Je sais que ça n'a pas été facile de t'opposer à ton peuple pour le bien d'une Mirécès. Ici et... au village.

Rillirin n'avait pas envie de parler, n'aimait pas ça, car parler, c'était dangereux ; mais il méritait ses remerciements.

Elle but une gorgée d'ale. Elle avait répondu à Rachelle comme elle le faisait avec l'Élue : les yeux baissés, et avec une honnêteté absolue. Elle savait qu'autrement la femme l'aurait senti et l'aurait tuée. Ensuite, ils l'avaient laissée seule dans la grande cuisine de Rachelle pendant que Dom donnait à l'ancienne le nom des morts.

En ressortant, il était vide. Il n'avait pas dit un mot en l'emmenant en ville acheter ce qu'il lui fallait. Tout le monde la dévisageait ; partout où elle allait, des regards sur elle, tous hostiles. *Au moins, à Aiglepïc, quand ils n'avaient pas besoin de moi, ils m'ignoraient. Je n'existais pas pour eux.*

Dom, qui se massait la main, leva les yeux et sourit brièvement à Rillirin. Il avait l'air préoccupé.

— Le plaisir est pour moi, répondit-il.

Elle sentit que sa poitrine était soulagée d'un poids. Ces gens avaient donc le pardon si facile ? Ou du moins Dom ?

— Par contre, reprit-il, tu ne devrais pas te dire mirécès. Ce n'est pas ta faute, si tu as été capturée.

Elle lâcha un tout petit rire en touillant la mousse de son ale du bout du doigt.

— Il leur a fallu trois ans pour que je cesse de me dire rilporienne. Je suppose que, maintenant, je vais devoir tout réapprendre.

— Comment ont-ils fait ?

Rillirin jura, mais c'était trop tard : la question de Dom avait fait remonter les souvenirs et, avant qu'elle eût pu détourner ses propres pensées, ils la submergèrent.

La main de Liris derrière sa tête ; de sa force terrible, il enfonçait le visage de Rillirin dans un tonneau plein d'eau. Tout juste tirée dans un ruisseau de montagne, froide comme un couteau, assez pour la brûler en engloutissant ses yeux et en envahissant son nez. Ses poumons aussi la brûlaient tandis que ses tortionnaires scandaient le décompte en riant de ses efforts pour se libérer. Lorsqu'elle commençait à se noyer, ils lui sortaient la tête de l'eau, lui laissaient quelques secondes, puis la replongeaient. Encore. Et encore.

Rillirin prit une nouvelle gorgée d'ale. Sa main tremblait.

— Chaque fois que je disais que j'étais rilporienne, ils me battaient et me maintenaient la tête sous l'eau jusqu'à ce que je croie que j'allais mourir. Certains jours, ça durait des heures, même si j'avais dit que j'étais mirécès. Ça les amusait. Ils pariaient sur le temps que je mettrais à céder. Sur le temps que je mettrais à les implorer.

Son gobelet vide, elle l'écarta et s'essuya la bouche avec la main.

— Un autre verre ? (Il montra les gobelets et fit signe à la serveuse sans laisser à Rillirin le temps de répondre.) Deux, appela-t-il. Quel âge avais-tu ?

Elle déglutit.

— Onze ans.

Mais à quatorze, ils m'avaient trouvé d'autres usages.

— Désolé qu'ils t'aient fait ça, Rillirin.

— Pas la peine, ce n'est pas ta faute. (Elle osa le regarder dans les yeux.) C'est moi qui suis désolée. Tellement désolée pour tout ce qui s'est passé, pour toutes ces victimes. Tu devrais me haïr, comme tous les autres. Tu n'aurais pas dû me sauver.

Tout en buvant, Dom la regardait par-dessus son gobelet.

— Je te sauverai toujours, dit-il. (Il s'éclaircit la voix et reprit avant qu'elle pût lui demander ce qu'il entendait par là.) Les éclaireurs postés aux Dernières Chutes nous ont prévenus quelques heures avant l'attaque. Ça nous a permis de décider de ce que nous ferions. Nous avons choisi de combattre, même si la plupart d'entre nous étaient déjà à la Cité des Sentinelles ou dans nos petits villages familiaux des contreforts. C'est nous qui avons pris cette décision. Nous aurions pu

nous disperser ; nous aurions pu fuir. Nous aurions pu te livrer aux Mirécès.

Il posa son gobelet pour se frotter la main droite, puis secouer son bras.

— Mais nous avons combattu, continua-t-il. Certes, c'est une bataille que nous ne nous étions pas attendus à mener, mais ça ne change pas grand-chose. J'aurais pu te laisser fuir, et ils t'auraient traquée. Peut-être serais-tu descendue jusque dans la plaine, et alors des hameaux et des fermes auraient été en danger. Mieux valait les affronter sur notre terrain, les contenir, les repousser, plutôt que de les laisser entrer.

— Mais vous avez perdu, murmura Rillirin.

Les coins de la bouche de Dom s'abaissèrent, et il tira sur la barbe d'une semaine qui poussait sur sa joue.

— Ils ont perdu davantage que nous, et ils t'ont perdue, toi aussi. C'est suffisant. (Il détourna le regard, et sa voix ne fut plus qu'un murmure.) Il faut que ça suffise. Et ce sera bientôt Yule. Lim et les autres vont arriver du village ; la ville entière essaiera de tenir dans le temple. Ce sera la nouvelle année, un nouveau départ. Pour nous tous.

Rillirin grattait de son ongle sale les traces de couteau sur la table tout en jetant des coups d'œil à la taverne. Les regards qu'elle essayait étaient pour la plupart hostiles, mais l'activité, dans l'établissement, défit un autre nœud dans sa poitrine. Le bruit et le mouvement avaient quelque chose de rassurant. Les couleurs, aussi. À Aiglepic, on portait du bleu et du noir, ou du bleu et du brun. Mais ici, les gens portaient des chemises rouges, jaunes, vertes, orange. Des pantalons gris, des pantalons verts, des justaucorps bruns par-dessus des chemises roses. Une femme en robe écarlate avec un châle noir.

Ce lieu était si vivant, si joyeux. Rillirin ne se rappelait pas la dernière fois qu'elle avait entendu tant de gens rire sans qu'il s'agît de rires cruels, ou aux dépens de quelqu'un qui souffrait.

Elle se tourna de nouveau vers la table et regarda Dom du coin de l'œil. Son regard à lui était tourné vers l'intérieur ; sa bouche était crispée. *Sarilla sera là dans quelques jours, alors. Estropiée, furieuse, pleine de haine.* Elle déglutit et but de l'ale en essayant de ne pas penser à la Louve.

— Tu as mal à la main ? demanda-t-elle. Tu ne cesses de la masser. La chaleur maltée de la boisson se répandit sur sa langue.

— Hmm ? fit Dom en levant la tête. (Sa paupière droite battit ; il la pressa délicatement sous ses doigts.) Non, c'est juste une migraine.

— À la main ? sourit Rillirin.

Elle se sentait bête.

Dom fronça les sourcils.

— Tu es soûle ? Avec deux gobelets d'ale ?

— Je n'en avais jamais bu. C'est agréable. Duveteux.

— Duveteux ? Putain d'enfer, tu es soûle. (Dom vida son gobelet et fit signe qu'on le resservît.) Dans ce cas, il faut que je me rattrape, pas vrai ? Après tout, qui sait en quel genre de monstre tu vas te transformer au bout de deux verres d'ale ? Le mieux, c'est de sauter directement au troisième.

Il agita la main, et la serveuse reparut avec un sourire sournois. Elle se pencha et chuchota à l'oreille de Dom, qui ricana en lui tapotant affectueusement les reins. Le gobelet de Rillirin fut rempli une troisième fois, celui de Dom pour la quatrième. Ou était-ce la cinquième ? Cette fois, la serveuse laissa la cruche sur la table.

— Je n'ai pas d'argent pour payer, siffla Rillirin tandis que Dom levait son gobelet pour trinquer avec elle.

Dom lui fit un clin d'œil.

— Ce n'est pas grave, on trouvera un moyen pour que tu te rattrapes.

Elle sentit le sang quitter son visage, et la tête lui tourna. *Merde.* C'était si évident, si évident, putain, que ça ne l'avait même pas effleurée. Désormais, elle avait une dette envers lui et n'avait pas les moyens de la rembourser. Il s'était montré si habile qu'elle n'avait pas repéré son petit jeu.

— Je... Je crois qu'il vaut mieux que tu boives aussi le mien, dit-elle en poussant son gobelet vers Dom, qui haussa les sourcils. Je te dois déjà deux miches de pain et deux verres d'ale. Je ne veux pas m'endetter davantage.

— N'oublie pas le miel, rétorqua-t-il avec un sourire narquois.

L'ale bouillonna dans le ventre de Rillirin et tourna aigre dans sa bouche. La poignée de jours écoulés depuis son évasion avait-elle suffi à lui faire oublier toutes les leçons que lui avait enseignées une vie d'esclavage ? Maintenant, il allait croire qu'elle essayait de le tromper.

— Bien sûr. Pardonne-moi. Le miel aussi. (Elle déglutit et regarda les visages devenus flous des clients.) Quand veux-tu être payé ?

Malgré ses efforts, sa voix dérailla sur le dernier mot ; du coin de l'œil, elle vit Dom froncer les sourcils.

— Payé ? De quoi parles-tu ?

Dom frotta sa paume droite sur le rebord de la table.

— Tu m'as achetée, expliqua-t-elle, la voix à peine plus forte qu'un murmure.

L'alcool tourbillonnait dans son estomac et venait lécher son cerveau à chaque battement de son cœur qui s'emballait. *Il n'est peut-être pas cruel. Mes dieux, je vous en prie, faites qu'il ne soit pas cruel.*

Dom s'étrangla et recracha son ale sur la table. Il dévisagea Rillirin, puis s'essuya le menton et se pencha en avant. Elle se recroquevilla, se déroba de tout son corps.

— Nous n'achetons ni ne vendons les humains, en Rilpor. Certes, il

y a des femmes qui vendent leur corps pour de l'argent et, oui, même parmi les Loups, il y a des hommes pour en profiter. Je ne pensais pas que tu étais une catin.

— Je ne suis pas une catin, grogna-t-elle avant d'avoir eu le temps de ravalé ses mots. Au moins, les catins sont consentantes. Mais une dette est une dette, et je n'ai rien d'autre à donner.

— Tu t'offrirais à moi pour une miche de pain ? demanda Dom à voix basse, les yeux écarquillés. Tu crois valoir si peu ?

Rillirin était rouge de honte, mais parvint à émettre un rire dénué de joie.

— Je valais bien moins que ça.

— C'est un cadeau, Rillirin, tu n'as rien à payer, je le jure devant la Danseuse. Un cadeau. (Dom toussa de nouveau et se massa la nuque.) On va se soûler. Vraiment à fond. Puis on fera comme si cette conversation n'avait jamais eu lieu.

Il était révolté, et elle ne pouvait lui en vouloir.

— Je dois m'en aller, dit-elle.

Elle se leva tant bien que mal et se cogna à la table.

— Ne pars pas, Rillirin, je t'en prie. Je suis désolé.

Dom essaya d'attraper la main de la jeune femme, mais elle la lui reprit sèchement. Elle regarda la porte.

Où aller ? Ils me tueront, si je ne suis plus avec lui ; ils savent ce que je suis. Mais lui, il n'arrive même pas à me regarder. Submergée par la détresse, elle ne pouvait supporter de voir du dégoût dans l'expression de Dom. Elle baissa la tête ; des larmes commencèrent à goutter de son nez et à tomber sur la table.

Dom se leva et posa ses mains chaudes et fortes sur les épaules de Rillirin.

— Assieds-toi et bois avec moi. S'il te plaît. (Il vit son hésitation.) S'il te plaît. Et excuse-moi de t'avoir insultée. Je t'en prie, assieds-toi. Ce serait un honneur pour moi de te payer autant d'ale que ton estomac en supportera.

Rillirin laissa Dom la pousser avec douceur à se rasseoir.

— Mais c'est cher..., protesta-t-elle.

Elle se rattrapait à la seule chose qu'elle comprenait. *Tout se paie.*

Dom agita les doigts pour écarter le commentaire, puis fléchit les poignets.

— On n'a pas beaucoup d'occasions de dépenser son argent, dans la forêt. J'ai les moyens. Et c'est un cadeau, Rillirin, tu comprends ? Je n'attends rien de toi sinon le plaisir de ta compagnie en buvant avec toi. Enfin, compagnie, je me comprends, s'empressa-t-il d'ajouter en rougissant légèrement. Tu es une femme libre, Rillirin Fisher du Rilpor. (Il poussa doucement vers Rillirin le gobelet qui lui revenait.) Et les femmes libres acceptent les verres que leur offrent les hommes

libres sans que cela les engage à quoi que ce soit.

Rillirin s'aperçut qu'elle le regardait dans les yeux, ces yeux d'un marron si foncé qu'ils étaient presque noirs ; ces yeux francs, honnêtes.

— Tu es une femme libre, Rillirin, répéta-t-il. (À ces mots, un frisson délicat parcourut la jeune femme.) Tu veux bien boire avec moi ?

Rillirin avait la tête qui tournait. *Libre.*

— Bien, hono... Oui, Dom, réussit-elle enfin à répondre, en accompagnant même son propos d'un sourire en coin.

Dom frappa du poing sur la table.

— Voilà qui est bien ! fit-il, l'air heureux. Bon, connais-tu des jeux à boire mirécès ?

— Il se trouve que j'en connais. (Elle marqua une pause.) Mais en général, ça se termine dans le vomi.

Dom abattit de nouveau son poing et éclata de rire. L'écœurante tension que Rillirin ressentait dans sa poitrine s'adoucit, s'adoucit et disparut.

— Excellent, décida Dom. C'est exactement le degré d'ébriété que nous visons. Apprends-moi.

Galtas

*Douzième lune, dix-septième année du règne du roi Rastoth
Quartier général du Rang de l'Ouest,
Terres à Bétail, frontière rilporienne*

— Vos Altesses, permettez-moi de vous présenter mon état-major : les colonels Abbas, Dorcas et Bors, des forts secondaires. Les majors Costas, Caspar, Shepherd et Potter. Et les capitaines les plus prometteurs de chacun des forts : Pike, Salter, Wainwright et Carter.

— Ce capitaine-ci est une femme, remarqua Rivil.

— En effet, le capitaine Tara Carter, Votre Altesse. Comme je vous le disais, elle compte parmi nos capitaines les plus prometteurs, et c'est aussi mon adjudante.

— Eh bien, voilà qui est... inhabituel. Je ne crois pas avoir jamais entendu parler d'une femme combattant dans les Rangs. Ce sont vos parents qui ont acheté votre commandement ? s'enquit Rivil avec un sourire.

Tara jeta un coup d'œil à Mace, qui acquiesça.

— Je suis montée en grade à force de travail, Votre Altesse, répondit la jeune femme. Je me suis engagée à dix-sept ans, mais seul le général Koridam était prêt à me donner une place au sein de son Rang.

Elle s'inclina, rougit, puis fit une tentative maladroite de révérence que son pantalon rendit ridicule.

Galtas se lassait déjà de l'accueil qui s'éternisait ; cependant, une femme soldat pourrait fournir un intermède intéressant. De plus, c'était la seule femme en dehors des cuisinières et des blanchisseuses. D'autant qu'elle n'était pas dénuée de beauté, même si Galtas n'aimait pas du tout les cheveux courts. *En tout cas, on dirait qu'elle a une paire d'assez bonne taille, sous son uniforme.*

Il passait cette interminable audience à pianoter sur la poignée de son épée, et bâilla ostensiblement quand la conversation dévia sur les forts, les Mirécès et les lignes d'approvisionnement, comme si tout cela ne présentait pas le moindre intérêt pour lui. Il remarqua la grimace de dégoût du colonel Abbas et le regard réprobateur de Janis.

Galtas jeta des coups d'œil à sa garde d'honneur, sur les côtés. Il nota avec satisfaction que les uniformes du Rang du Palais étaient plus chic que ceux, élimés, du Rang de l'Ouest ; mais en dehors de cela, un soldat ressemblait à tous les autres. À moins que, en plus de soldat, il fût une femme.

Il se retourna vers Carter, attendit qu'elle lance un regard dans sa

direction pour lui adresser un sourire canaille, tout en s'imprégnant des renseignements que Mace leur révélait sans retenue. Carter n'eut aucune réaction. Néanmoins, comme la délégation allait rester quelques jours, il aurait amplement le temps, malgré tout ce qu'il avait à faire, de la persuader de coucher avec lui. Elle ne pouvait sans doute pas baiser avec les soldats sans s'attirer de problèmes ; aussi devait-elle être plus chaude que le Dieu Renard lui-même.

L'audience terminée, le Rang se mit au garde-à-vous, salua et se sépara en deux colonnes. Les soldats en poste dans les forts deux, trois et quatre défilèrent devant les envoyés royaux et franchirent les portes.

— ... intéressés par une visite des armureries ? demandait Mace.

Galtas tendit l'oreille.

— Bien sûr, répondit Janis avec un enthousiasme qui ne paraissait pas feint.

Rivil fit la même réponse, puis demanda que Crys les accompagnât pendant que le reste de la garde se rendrait à la caserne. Galtas se mordit les lèvres. Ces temps derniers, Rivil ne pouvait apparemment aller nulle part sans cette petite merde obséquieuse.

— Oh ! regardez, des épées, s'enthousiasma Galtas lorsqu'ils entrèrent dans l'armurerie. Et là, ce sont des lances. Et il y a aussi des boucliers. Mais dites donc, on jurerait être dans une armurerie. Comme on s'amuse. Où est le vin ?

— Assez, siffla Janis.

Galtas eut un petit sourire satisfait. C'était vraiment trop facile. Il se glissa vers l'avant et s'arrêta lorsqu'il fut coude à coude avec Carter.

— Bonjour, dit-il. Seigneur Galtas Morellis, conseiller du prince Rivil. On ne nous a pas présentés comme il faut, c'est vraiment dommage.

— Capitaine Carter, Rang de l'Ouest.

Elle n'avait pas l'air impressionnée le moins du monde par sa noblesse.

— J'aimerais qu'on me fasse visiter le fort, capitaine, tenta-t-il.

Elle le regarda brièvement, puis tourna de nouveau la tête.

— C'est ce que nous sommes en train de faire, monseigneur. C'est une visite. Excusez-moi.

Elle emboîta le pas au général.

Crys fit un bruit qui aurait pu être un rire étouffé. Galtas lui lança un regard noir.

— Ces capitaines, grommela-t-il. Tous des petits cons d'effrontés.

— Tout à fait, monseigneur, répondit Crys sur un ton neutre. (Dans la pénombre, son œil bleu brillait ; le marron était invisible.) Et totalement insensibles à vos charmes, en plus, ajouta-t-il, taquin.

Galtas préféra ne pas répondre. Il écarta Crys d'un coup d'épaule

pour rattraper les autres. Il avait plus important à faire que d'échanger des saillies avec ce petit connard.

Crys

*Douzième lune, dix-septième année du règne du roi Rastoth
Quartier général du Rang de l'Ouest,
Terres à Bétail, frontière rilporienne*

Crys décida que Tara lui plaisait. Évidemment, il aurait apprécié un ours couvert de croûtes du moment que celui-ci montrerait de l'aversion pour ce con de Galtas Morellis.

— Les tunnels qui relient les forts partent d'ici, à ce que je vois, disait Rivil. C'est très ingénieux, général.

Ils se tenaient à côté d'une petite porte bardée de fer, au fond de l'armurerie. Crys avait vu des portes identiques dans les Rangs du Nord et de l'Est. Il avait parcouru ces tunnels en armure complète dans un noir d'encre au cours d'entraînements, alors qu'il était dans le Rang du Nord. Ce souvenir le fit frissonner.

— Merci, Sire, répondit Mace, mais le mérite en revient aux concepteurs des forts. Le tunnel nous permet d'envoyer des renforts à un fort secondaire qui risquerait de tomber, ou de l'évacuer si on ne peut pas le sauver, tout cela sans qu'un seul homme franchisse les murailles. S'il le fallait, vous pourriez aller d'ici au fort quatre, à un kilomètre et demi, sans mettre le nez à la surface.

Il s'inclina et invita Janis à passer devant ; ils ressortirent de l'armurerie.

Crys consulta Rivil, qui lui fit signe de continuer. Il suivit donc Mace et Janis, non sans laisser traîner une oreille. *Je n'aurais peut-être pas dû irriter Galtas*, pensa-t-il ; mais il n'arrivait pas vraiment à regretter son commentaire.

— Pas sûr de croire à leur battage sur l'Ouest qui serait la crème, commenta Galtas, alors que leurs hommes sont sous les ordres d'une femme. Vous croyez que les soldats se battent bien, quand c'est la femme qui porte la culotte ?

— Elle dit être montée en grade à force de travail, rétorqua Rivil. Je suppose qu'elle a gagné leur respect.

Galtas eut un gloussement moqueur.

— Je crois plutôt qu'elle a payé de sa personne. Elle a dû coucher, pour en arriver là, vous pouvez en être sûr. « Seul le général Koridam était prêt à me donner une place », cita-t-il d'une voix de fausset. Tu parles. Dans son lit, oui !

Crys secoua légèrement la tête. D'après ce que tout le monde en disait, la réputation de Galtas au combat était aussi connue que méritée, et pourtant il se refusait catégoriquement à prendre Tara au

sérieux. Crys observa la jeune femme qui marchait à grandes enjambées aux côtés de Mace. Habitée à l'épée qui reposait nonchalamment sur sa hanche, le regard mobile en quête d'un péril, des cuisses qui pourraient sans doute casser Galtas en deux s'il se retrouvait serré entre elles. Mace ne supportait pas les imbéciles. Si Tara était capitaine, c'était qu'elle le méritait et était parfaitement capable de se défendre dans une échauffourée.

— Tout le monde dit que Mace Koridam est aussi honorable et inflexible que son père, le contra Rivil.

— Si Durdil est inflexible, c'est uniquement à cause de son arthrite. Cet homme est une relique. Non, croyez-moi : cette Tara a couché pour devenir capitaine. Tailorson a probablement fait la même chose, d'ailleurs.

Rivil poussa un soupir d'impatience. Crys sourit, bien qu'il n'éprouvât aucun plaisir. « Qui écoute aux portes entend rarement des compliments », comme l'avait toujours dit sa mère.

— Oh, allons, Sire, insista Galtas. On le prend en train de tricher aux cartes, et l'instant d'après, vous lui payez à boire et vous le bombardez capitaine de votre garde d'honneur. Vous croyez que tout ça n'est qu'une coïncidence ? Vous confiez votre vie à un joueur et un voleur avéré.

Crys se retourna en entendant cela, mais les deux hommes s'étaient arrêtés et ne faisaient pas attention à lui. Il s'enfonça dans l'obscurité pour écouter.

— Je me lasse de cette rivalité, Galtas, dit Rivil d'une voix froide comme la neige. Je pense que Crys est destiné à devenir un de mes conseillers. Faites la paix avec lui.

Un de ses conseillers ? pensa Crys en écarquillant les yeux. *Alors ça, c'est inattendu.* Il sursauta lorsque Janis, qui revenait sur ses pas d'un air décidé, passa devant lui.

— Rivil, Galtas, dépêchez-vous. Pourquoi restez-vous en arrière à cancaner ?

— Pour rien, frère, répondit Rivil. Galtas et moi avons une simple divergence d'opinions.

Janis dévisagea Galtas.

— Mon frère, pour des raisons qui me sont inconnues, s'est pris d'amitié pour vous malgré votre passé et vos nombreux défauts. Si mon père l'a autorisé à vous donner des terres et un titre sur son propre héritage, je tiens à vous signaler que je ne serai peut-être pas aussi tolérant. Vous devez tout ce que vous êtes à mon frère et, même si cela devait le peiner, je vous renverrais d'où vous venez si votre loyauté s'avérait insuffisante. Vous élevez des moutons dans les Terres à Pâturages, c'est ça ?

— J'étais potier à Shingle, monsieur, grogna Galtas.

Crys entendit à sa voix qu'il contenait à peine sa fureur. Il en resta bouche bée. *Putain, mais c'est un roturier ! Le seigneur Galtas Morellis est potier et paysan.* Crys posa la main sur sa bouche pour empêcher le rire de jaillir.

— Ah oui ! fit Janis. Galtas Potterson. Eh bien, le jour où votre chance aura tourné, vous pourrez toujours reprendre votre métier.

Il courba l'index. Rivil le suivit vers la sortie de l'armurerie.

Crys les regarda partir, puis se retourna vers Galtas. Il se figea et son sourire s'effaça. Dans l'œil unique de Galtas brûlait une haine pure ; il regardait les princes qui se tenaient en terrain dégagé entre l'armurerie et le grenier.

— Je ne suis peut-être pas noble, grommela-t-il, mais toi, tu ne seras jamais roi.

Crys sentit ses os se glacer. *Quand on planifie une trahison, quoi de mieux, pour s'infiltrer dans le cercle privé de l'héritier, que de devenir l'ami de son petit frère ? L'aveuglement de Rivil a-t-il fait entrer une menace au cœur même du pouvoir ?* Tandis que la sueur commençait à couler sur le front de Crys, Galtas reprit une expression impassible et passa devant lui à grands pas. *Serais-tu un traître, Galtas Potterson ?*

Gilda

*Douzième lune, dix-septième année du règne du roi Rastoth
Temple de la Danseuse, Cité des Sentinelles, Plaine Occidentale*

Gilda avait passé des années à apporter la Lumière des dieux à son peuple. Sage-femme, prêtresse, conseillère, elle avait vu bien des choses et en avait fait encore plus au cours de sa longue vie sur la plaine et dans les collines.

Elle n'avait jamais rencontré personne qui fût aussi brisé que Rillirin Fisher.

Avec l'aide de Dom, elle la maintenait sous l'eau. Le visage blême de Rillirin se découpait sur le fond noir du bassin des dieux. Gilda ressentait sa terreur. Dom lui avait raconté ce que les Mirécès avaient fait à la jeune femme, mais, la purification étant ce qu'elle était, il n'y avait qu'un seul moyen de la pratiquer. Voyant que Rillirin l'observait à travers le voile d'eau, elle opina en souriant.

— Sainte Danseuse, Dame de soleil vêtue, cette enfant vient à Toi le cœur ouvert pour T'implorer de la laver. Dieu Renard, Seigneur de l'esprit et de l'ingéniosité, grand Mystificateur, cette enfant vient à Toi l'esprit ouvert et T'implore de lui accorder la sagesse. Elle a été souillée, tachée par les Mirécès et leurs Dieux du Sang. Purifiez-la afin qu'elle puisse être entière.

Gilda sentit le corps de Rillirin résister de plus en plus à mesure que ses poumons commençaient à la brûler. Elle se crispa, prête à se débattre. La prêtresse croisa le regard de Dom, qui opina. Il était prêt.

— Douce Danseuse, Dame de Lumière, Dieu Renard, Vous qui apportez la vérité et la justice ; libérez son âme et videz son esprit. Rillirin Fisher est une vraie enfant de la Lumière ; faites-lui bon accueil.

Rillirin fut prise d'une unique mais impressionnante convulsion. Aussitôt, Dom et Gilda la sortirent de l'eau. Ils la soutinrent pendant qu'elle inspirait à pleins poumons. Dom posa une couverture sur ses épaules et la hissa hors du bassin, la prit dans ses bras et déposa un baiser sur son front.

— Heureux de te retrouver dans la Lumière, Rillirin Fisher. Je t'offre mon âtre et mon foyer, ma nourriture et mon toit. Je t'accueille en tant que membre de ma famille, et te protégerai toujours.

Malgré le froid qui la faisait frissonner, Rillirin, étonnée, tourna de très grands yeux gris vers Dom.

— Quoi ? murmura-t-elle.

Il sourit.

— Comme Gilda et Cam l'ont fait pour moi quand, petit garçon, je me suis présenté au temple, je fais de toi un membre de ma famille. Tu trouveras toujours en moi un ami.

Les dieux faisaient plus que purifier la jeune femme, pensa Gilda en enveloppant Rillirin d'une autre couverture. Avec un peu de chance, ils purifiaient Dom et lui apportaient la paix dont il avait tant besoin. Ses doigts frôlèrent le bras de Dom, dont elle sentit la crispation.

— Tu es lavée, chuchota-t-elle à Rillirin, et tu es en sécurité dans la Lumière des dieux. Tu n'as plus rien à craindre parmi nous.

— Purifiée avant Yule pour pouvoir commencer l'année en paix et en liberté, ajouta Dom.

Rillirin, en sécurité dans ses bras, leva la tête.

— Je suis propre ? demanda-t-elle. (Gilda acquiesça et prit la main d'une Rillirin bouche bée d'émerveillement.) Plus... damnée ? C'est vrai ?

— Non, ma belle ; ni damnée, ni sale, ni mauvaise, répondit Gilda.

Elle opina derechef lorsque Rillirin se mit à pleurer, à pousser de gros sanglots qui confirmèrent tous les soupçons de Gilda. Cette dernière tendit les bras. Dom lui confia Rillirin puis secoua ses bras et ses mains mouillés en grimaçant.

— Peu importe ce qu'ils t'ont dit, Rillirin. Peu importe ce qu'ils t'ont fait. Tu es purifiée. Il ne reste de tout cela que de mauvais souvenirs et des cicatrices sur ta peau. (Gilda regarda Dom dans les yeux.) Nous sommes nombreux à avoir des cicatrices que nous préférierions ne pas avoir, des souvenirs que nous souhaiterions oublier. À chacun de décider s'il va laisser ces cicatrices et ces souvenirs le contrôler ou s'il va s'en libérer.

Dom fit la moue et cligna des yeux, puis détourna le regard. Rillirin leva la tête pour voir Gilda, car elle sentait que ses paroles ne s'adressaient pas uniquement à elle.

— Je veux être libre, dit-elle à voix basse, mais je ne sais pas comment faire.

— Ça te reviendra vite, mon enfant ; et si ça ne te revient pas, nous t'apprendrons. Pour l'instant, nous allons te sécher, te vêtir et te réchauffer, Rillirin Fisher, fille de Lumière.

Dom tendit le bras pour remonter la couverture sur les épaules de Rillirin, mais celle-ci retint son souffle, eut un brusque mouvement de recul et mit Gilda entre elle et Dom.

— Le serment de sang. T...traître ! bégaya-t-elle en pointant par-dessus l'épaule de Gilda.

Dom ayant retroussé ses manches pour la purification, les cicatrices qui formaient un cercle autour de son avant-bras droit, au-dessus de la tête de loup tatouée sur la face intérieure de son poignet, étaient bien visibles.

— Nous allons t'expliquer, la rassura Gilda. Chut, écoute-moi. Ce n'est pas ce que tu crois.

Rillirin battit en retraite.

— Il porte la marque de la Voie d'Ombre. J'ai vu des hommes s'en faire sur les bras en prêtant des serments de vengeance. Il vénère le Sang, il est lié à la Dame d'Ombre Elle-même. On ne peut pas lui faire confiance, il ne devrait pas être dans ce temple. (Son visage était un masque d'horreur et de trahison.) Vous disiez m'avoir purifiée...

— C'est le cas, l'interrompit Dom avec douceur, et tu ne dois pas t'inquiéter de ces marques sur mon bras. Elles remontent à très longtemps, et sont le fruit d'un moment de chagrin, de folie et de jeunesse. Je ne foule pas la Voie d'Ombre, et ne la foulerai jamais. Ces marques sont là pour me rappeler... quelque chose que je ne dois jamais oublier. Mais je vis dans la Lumière, je le jure.

— Mais à Eux aussi, tu as juré, protesta Rillirin à voix basse. On ne peut défaire un serment de sang.

Une expression de douleur passa sur le visage de Dom, mais il ne répondit pas. Gilda elle-même ignorait dans quelle mesure il disait la vérité. Elle ne l'avait jamais su ; jamais, depuis qu'on l'avait trouvé avec ces entailles toutes fraîches au bras et le cadavre de sa femme sur les genoux. Cependant, en tant que grande prêtresse de la Danseuse et du Dieu Renard, elle croyait dur comme fer que Dom était protégé par Leur grâce. Les Dieux Rouges n'avaient pas touché son garçon, et elle était prête à jurer sur sa propre âme qu'il était pur.

Sa main se posa sur son amulette, qu'elle serra fort avant de l'enlever pour la passer autour du cou de Rillirin.

— Tiens, mon enfant, une bénédiction des dieux, maintenant que tu es purifiée. Dom en porte une pareille... Montre-lui, Dom. Tu vois ? Une amulette des dieux est posée à même sa peau. Il se tient dans la Lumière, pas dans le Sang. (Elle regarda Dom, les yeux mi-clos, pour essayer de voir à travers les couches de protection qu'il tissait autour de lui, de percevoir la vérité à travers l'ombre et les secrets.) Il se tient dans la Lumière, répéta-t-elle fermement.

Rillirin renifla et considéra son amulette, puis sa jumelle qui brillait sur la poitrine de Dom. Malgré la ride entre ses sourcils, elle ne dit rien.

C'est le calestar... Qui peut savoir tout ce qu'il voit, tout ce qu'il sait ? Je ne sais pas pourquoi il a fait ça, mais j'ai confiance en lui. J'ai confiance. Gilda regarda Dom se lever du bord du bassin et dérouler sa manche pour recouvrir son bracelet de cicatrices. Lorsqu'il attacha son canon d'avant-bras par-dessus le tissu et enfila son manteau, la prêtresse remarqua qu'il avait les doigts maladroits. Rillirin donnait toujours la main à Gilda. Cette dernière lui pressa doucement les doigts. Elle la conduisit vers la sortie ; Dom les suivit. Gilda jeta un coup d'œil par-

dessus son épaule. *C'est mon garçon. J'ai confiance en lui. J'ai confiance.*

Mace

*Douzième lune, dix-septième année du règne du roi Rastoth
Quartier général du Rang de l'Ouest,
Terres à Bétail, frontière rilporienne*

— Vos Altesses, c'était un honneur et un privilège de vous recevoir aux Forts de l'Ouest.

Mace joignit les doigts et les appuya contre ses lèvres. *Oh ! mes dieux.*

— Avant que vous partiez, reprit-il, il y a, euh... une... une question délicate dont je dois vous parler.

Rivil éclata de rire.

— Galtas et le capitaine Carter ? demanda-t-il. Il n'est pas arrivé à ses fins, si ? J'étais sûr qu'elle le repousserait. Ne vous inquiétez pas, si elle se retrouve avec un bâtard, je veillerai à ce qu'il le reconnaisse.

— Rivil, intervint sèchement Janis. Il n'y a pas de quoi rire.

— Euh... non, Votre Altesse, ça n'a rien à voir avec Tara, bien que ça concerne effectivement le seigneur Galtas. (Mace hésita, sembla mal à l'aise, et la bonne humeur de Rivil se changea en suspicion.) Il n'y a aucun moyen de dire ça avec délicatesse, Vos Altesses. Quelqu'un a émis des doutes sur... la loyauté du seigneur Morellis. On l'a entendu proférer ce qui ressemblait bien à des menaces à votre rencontre, prince Janis. Il en va de mon devoir de soldat de vous en informer, au cas où vous voudriez agir en conséquence.

Janis et Rivil échangèrent un regard. Mace vit de la colère dans les yeux de Rivil.

— Et qui vous a raconté ces histoires sur Galtas ? demanda Rivil d'un ton glacial.

— Une personne en qui j'ai confiance, répondit Mace.

Bon sang de Crys Tailorson, j'espère que tu ne t'es pas trompé.

— Une personne qui n'a pas le courage de lancer ces outrageuses accusations de vive voix ? s'emporta Rivil. (Mace écarta les mains d'un air impuissant.) C'est écœurant. Je confierais ma vie à Galtas. D'ailleurs, je lui ai confié ma vie, ma sécurité. Il nous est loyal depuis des années.

— Que proposez-vous, général ? demanda Janis.

— Cela dépend de vous, Sire. C'est sur vous, qu'il a tenu des propos malencontreux. Je me ferai un plaisir de le garder ici aussi longtemps que vous le souhaitez, ou de l'escorter jusqu'au port du Rang de l'Ouest pour le mettre dans un bateau qui le ramènera à Rilporin.

Rivil se leva d'un bond.

— C'est scandaleux, et je refuse d'en entendre davantage. Galtas est mon ami. (Il s'en prit à Janis.) Si tu veux le renvoyer à Rilporin, il faudra me renvoyer aussi.

Janis se leva, imité par Mace, qui était plus mal à l'aise que jamais. Il envoya par la pensée quelques noms d'oiseaux fort exotiques à Crys, tout en veillant à garder une expression neutre.

— Du calme, Rivil, tu te conduis comme un enfant. Général, merci d'avoir porté cette affaire à notre attention, mais Rivil a confiance en Galtas. (Il regarda Rivil, qui s'était hérissé au début de son intervention, mais que la fin de sa phrase calma.) Et moi, j'ai confiance en mon frère. Si Rivil se porte garant de lui, cela me suffit.

Mace inclina la tête.

— Mais bien entendu, Votre Altesse. Prince Rivil, je vous présente mes excuses si je vous ai causé du désarroi.

Rivil se força à sourire.

— Je comprends, général. C'est votre sens du devoir qui a fait de vous un homme avec qui il faut compter. Les Mirécès craignent votre nom, j'en suis sûr, et plus encore votre présence.

— Oh ! je n'irais pas jusque-là, murmura Mace, mais merci de ces gentilles paroles. Je suis sûr que votre voyage sera aussi agréable que possible dans ces contrées. Encore une fois, c'était un honneur. Que la grâce de la Danseuse soit sur vous.

Janis lui serra la main.

— Sur vous aussi, général. Nous avons beaucoup apprécié votre hospitalité.

Grâce aux dieux, pensa Mace en reconduisant les princes à leurs chevaux. Le Rang était en formation de revue ; quant à Galtas et Crys, ils étaient sur leurs montures, et aussi loin que possible l'un de l'autre. L'espoir illumina le visage de Crys, mais Mace secoua très légèrement la tête. L'expression de Crys se figea et il dévisagea Galtas sans ciller.

Il est sûr de son fait, se dit Mace tandis que les princes montaient en selle. Il les salua.

— Protégez Leurs Altesse de votre vie, ordonna-t-il.

— Je le jure, général, répondit Crys avant que quiconque pût réagir. Je le jure.

Corvus

*Douzième lune, an 994 après l'Exil des Dieux Rouges
Vallée du Col de Sang, contreforts du Mont Gil, frontière rilporienne*

Corvus ignorait à quel point ils étaient près de la vallée jusqu'au moment où ils débouchèrent dedans au sortir d'un bosquet de bouleaux.

— Et vous êtes sûre que nous pouvons nous fier à lui ? demanda-t-il pour la troisième fois à Lanta.

La répétition ne perturba nullement la sérénité de cette dernière.

— J'en suis certaine, Sire. Le rapport de Gull est clair, et il n'accorde pas sa confiance à la légère. Le Rilporien a tenu parole et fait tout ce qu'on lui a demandé.

— Telle est la volonté de la Dame d'Ombre, lui concéda Corvus.

Cependant, il ne pouvait s'empêcher d'avoir un nœud à l'estomac. Ils couraient un grand risque, même s'il n'avait jamais entendu dire de Mace Koridam du Rang de l'Ouest qu'il fût assez rusé pour monter un subterfuge aussi élaboré et aussi étalé dans le temps. Le Rilporien était vraiment leur allié. *Mes pieds foulent la Voie. Et si c'est un piège, je les entraînerai tous avec moi.*

Lanta lui toucha le bras et pointa le doigt vers Mata, qui gravissait tant bien que mal la pente pour les rejoindre. Il agitait les bras comme s'il se noyait.

— Des cavaliers, haleta-t-il, environ vingt. Armés.

— Merde, jura Corvus. Tout le monde à couvert, tout de suite.

— Non. À l'évidence, il se déplace avec des gardes. C'est un homme important, un noble. Il s'est forcément assuré de la loyauté de son escorte. Et puis à une vingtaine, ils ne sont pas beaucoup plus que nous.

Corvus fit la moue. *Pas beaucoup plus ? C'est deux fois notre nombre, même si nous avons l'avantage de la pente.*

— Y a-t-il moyen d'être sûr qu'il s'agit bien de la personne que nous sommes venus rencontrer ?

Mata essuya son visage en sueur.

— Il y a un homme en noir avec un bandeau sur l'œil, répondit-il, comme vous l'aviez annoncé. Les autres sont des soldats et des nobles.

— Des soldats et des princes, pas des nobles, le corrigea Lanta avec un petit sourire. (Corvus remarqua que l'Élue caressait le manche de son couteau.) Exactement comme promis.

— Alors allons recevoir nos... invités, conclut Corvus.

À son signe, ses hommes se placèrent derrière lui. Il tendit la main,

Lanta la prit, et ils commencèrent à descendre la pente en direction de la vallée.

— Mes pieds foulent la Voie, murmura Lanta.

Corvus réprima un sourire, mais aussi un soupir de soulagement.

Alors comme ça, Éluë, vous n'êtes pas aussi confiante que vous voulez en avoir l'air ? Il regarda de nouveau le groupe et contint son expression d'autosatisfaction. En tant que chef de guerre du Roc du Corbeau, on l'avait tenu au courant des plans de Lanta et du clergé dans leurs grandes lignes ; mais en devenant roi, il avait découvert leur étendue et leur audace, les préparatifs soigneux qui avaient pris des années, les agents que l'on avait disséminés à travers le Rilpor. L'ambition de Lanta lui coupait le souffle.

— Si ça fonctionne..., commença-t-il à voix basse en la regardant.

Les yeux de Lanta débordaient d'enthousiasme et, pour une fois, elle ne faisait aucun effort pour cacher ses émotions derrière une façade froide et détachée.

— Si ça fonctionne, répondit-elle, ils vont nous livrer le Rilpor. (Sa main serra celle de Corvus.) Et nous le rendrons aux dieux. Le sang est en pleine ascension, mon roi.

Et je monterai avec lui, pensa Corvus.

Crys

*Douzième lune, dix-septième année du règne du roi Rastoth
Vallée du Col de Sang, contreforts du Mont Gil, frontière rilporienne*

— En formation autour des princes. Vos Altesses, ce sont des Mirécès, et nous sommes à une journée de cheval des Forts de l'Ouest. En selle, nous partons.

Janis était déjà en train de donner des coups de pied dans la neige pour éteindre le feu. Crys se retourna vers le haut de la pente. Une dizaine d'hommes et une femme. Le bleu de leurs tuniques et de la robe de la femme se découpait particulièrement nettement sur la neige ; les épées et les pointes de lance scintillaient sous le soleil bas.

Mes dieux, ce n'est pas possible. J'aurais dû protester plus fort ; j'aurais dû insister pour que nous ne venions pas. Je n'aurais pas dû accepter cette idée folle.

La Vallée du Col de Sang était dégagée sur huit cents mètres entre les pentes douces couvertes d'arbres. Les princes et leur escorte s'étaient trop enfoncés dans la vallée ; ils étaient trop loin du trajet des patrouilles régulières, trop loin des postes d'observation d'un quelconque fort. Et qui pouvait dire combien d'autres Mirécès se cachaient sous ces arbres ? Il pouvait y en avoir des centaines, peut-être même des milliers.

Si je survis, Durdil va me rétrograder au rang de simple soldat et me faire récurer des fosses à merde jusqu'à la fin de mes jours. Et ce sera mérité.

Mais encore faut-il que je survive.

Crys avait reculé de trois pas vers la ligne des chevaux lorsque l'enfer se déchaîna derrière lui. L'estomac noué, il fit volte-face en dégainant son épée et en s'attendant à voir des Mirécès jaillir des arbres sur leurs flancs. Au lieu de quoi il vit le gros de ses hommes se retourner contre leurs camarades et les tuer. L'éclat argenté des épées devint rouge. Galtas tenait une dague contre la gorge de Janis, qui était à genoux dans la neige.

— Et merde, j'avais raison, souffla Crys.

N'ayant nul besoin d'en voir davantage, il chargea. Il se baissa pour éviter un coup de taille de Joe, lui enfonça son épée dans le côté, la ressortit, puis reprit sa course, zigzaguant, esquivant, concentré sur une chose et une seule : la protection des princes.

— Je m'arrêteraï là, si j'étais vous, lança Galtas.

Crys s'arrêta dans un dérapage qui projeta une gerbe de neige. Le tressaillement soudain de Janis et le filet de sang qui s'écoula de son

col suffirent à convaincre Crys que Galtas était sérieux.

Crys lâcha son épée et leva les mains.

— Seigneur Morellis... Galtas, je vous en prie. Vous ne pouvez pas faire ça. Il ne faut pas. C'est de la trahison.

Il risqua un coup d'œil dans la direction de Rivil, qui était figé, yeux écarquillés, à côté de Janis. *Assez près pour atteindre Galtas avant moi. Regarde-moi, Rivil. Regarde-moi. Tu peux y arriver. Allez, allez, regarde-moi. Regarde !*

— De la trahison ? fit Galtas.

Il rit à gorge déployée. Janis sursauta.

Crys sentit des hommes approcher derrière lui. Il pria le Dieu Renard pour que sa cotte de mailles ne rompît pas lorsqu'ils le poignarderaient. Ses intestins faisaient des nœuds, et l'adrénaline affluait si fort que ses mains tremblaient et que sa vision se brouillait.

Janis et Rivil font d'honnêtes escrimeurs. Si j'arrive à faire qu'ils atteignent les chevaux, nous pourrons nous sortir de ce pétrin pendant que Galtas et ses traîtres se feront tailler en pièces par les Mirécès. Par les dieux, je n'aurais jamais cru être content de voir ces païens à défroque bleue ; mais ils pourraient bien nous sauver la vie. Avec assez d'avance, on sera aux forts à minuit.

Crys se calmait un peu. Le vent mordait son visage en sueur, mais son cœur commençait à battre moins vite ; le monde redevint si net que c'en était douloureux.

— Ce n'est pas de la trahison, continua Galtas, c'est un retour aux anciennes coutumes de l'époque où la force faisait la loi. Et ici, maintenant, c'est moi qui suis le plus fort, en quelque sorte. (Il afficha un grand sourire.) Regardez autour de vous, capitaine. Voyez à qui obéissent ces hommes. Pas à vous. Certainement pas à Janis.

Il secoua l'héritier par le col.

— Mais que voulez-vous, monseigneur ? demanda Crys en s'approchant.

Une main, derrière lui, se posa sur son épaule et le força à s'arrêter. *Laissons-les croire qu'ils contrôlent la situation, et ils me laisseront peut-être approcher.*

— Pourquoi maintenant ? insista-t-il. Pourquoi ici ?

Galtas s'esclaffa derechef et frappa Janis à l'arrière du crâne. Lorsque l'héritier cria et tomba en avant, Crys s'élança en dégainant son couteau. *De près, reste du côté où il est aveugle. Tu le tues et tu les amènes aux chevaux. Facile.*

Toutefois, des hommes postés de part et d'autre de lui le firent tomber et le forcèrent à se mettre à genoux. Rivil ne fit pas le moindre geste. Crys grogna lorsque ses agresseurs lui firent des clés de bras, mais il oublia la douleur, car Galtas ouvrit son manteau d'un mouvement brusque ; et la chemise ainsi dévoilée était bleue comme

un après-midi d'été.

— Voilà pourquoi, petit merdeux pleurnichard, croassa Galtas.

Il frappa de nouveau Janis, qui se redressait à quatre pattes, et le renvoya dans la neige.

Galtas suit la Voie d'Ombre. Il vénère les Dieux Rouges.

Les cadavres des hommes loyaux à Janis et Rivil refroidissaient dans la neige, et les Mirécès étaient si proches que Crys entendait leurs pas dans la neige. Il n'avait plus de solutions.

Garde la tête froide, Rivil. Froide comme la glace. Galtas n'est pas ton ami. Il ne l'a jamais été.

— Sire ? Rivil, grogna Crys, saisissez-vous de son couteau. Rivil, prenez tout de suite le couteau de ce salopard !

De la tête, il montra Galtas, qui regarda Rivil et lui, puis ricana en agitant son couteau sous le nez de Rivil comme pour le défier de s'en emparer. La lame fut de nouveau contre la gorge de Janis avant que son frère eût pu réagir.

Crys se débattit, mais les mains et la corde autour de ses poignets le maintenaient bien.

— Mais faites quelque chose, putain, s'écria Crys, qui essayait désespérément de tirer Rivil de sa paralysie. Rivil, abruti, faites quelque chose !

Cela fonctionna. Rivil le regarda, recula d'un pas pour se ménager de l'espace, et assena un grand coup de pied au visage de Janis.

Le temps sembla s'arrêter tandis que Janis basculait en arrière pour gésir, inerte, dans la neige. Une sensation d'horreur envahit le ventre de Crys.

— Non ! hurla-t-il. Qu'avez-vous... ?

— Mes pieds foulent la Voie, dit Rivil.

Dans son expression, Crys ne retrouvait rien qui lui rappelât l'homme qu'il avait appris à connaître et auquel il en était arrivé à se fier. Rivil s'avança, passa devant lui et alla à la rencontre des Mirécès.

— Bienvenue en Rilpor, mes amis.

Galtas

*Douzième lune, dix-septième année du règne du roi Rastoth
Vallée du Col de Sang, contreforts du Mont Gil, frontière rilporienne*

Après ça, impossible de revenir en arrière.

Mais de toute façon, il n'avait jamais été question de reculer, surtout pas pour Galtas. Son avenir était irrémédiablement lié à celui de Rivil, ce qui signifiait que Rivil devait être roi si Galtas voulait avoir tout ce qu'il désirait. *Et je l'obtiendrai. Surtout maintenant que Crys a montré qu'il n'était pas loyal envers son prince, ce dont j'étais certain. Principal conseiller de Rivil, mon œil.*

Galtas s'agenouilla dans la neige à côté de Rivil et de Corvus. Rilporiens et Mirécès formaient ensemble un demi-cercle autour de l'échafaud.

Mac tenait son couteau dardé contre le rein de Crys et, Galtas n'en doutait pas, c'était la seule chose qui forçait le capitaine à se tenir tranquille. D'ailleurs, peut-être cela ne suffirait-il pas. Pas une fois le rituel commencé. Il dit une courte prière pour que Crys résistât afin qu'ils pussent le pendre aux côtés de Janis.

— Mon grand prêtre Gull, votre tuteur à Rilporin, a été élogieux quant à votre dévotion de ces dernières années, prince Rivil. Il s'est montré particulièrement fier de la façon dont votre mère est morte. C'était un bon premier pas sur la Voie d'Ombre mais, à présent, le moment est venu de poursuivre votre voyage et de renforcer votre lien avec les dieux. (L'Élue étudia le visage et les yeux de Rivil, puis tourna vers Galtas son regard scrutateur et calculateur.) Quand ce sera fait, il n'y aura plus moyen de revenir sur votre serment. Vos âmes appartiendront à la Dame d'Ombre et à Gosfath, le Dieu du Sang. Vos pieds fouleront à jamais la Voie.

— C'est mon plus grand désir, dit Rivil, suivi de Galtas.

La majeure partie de la garde d'honneur fit le même serment ; quant aux hommes qui ne le firent pas, leur loyauté envers Rivil était telle que ce dernier ne craignait aucune trahison.

Crys, lui, était sous le choc. Avachi, à genoux, les mains attachées dans le dos, la bouche et le nez en sang. Ses yeux aux deux couleurs, qui avaient toujours fasciné Rivil et mis Galtas mal à l'aise, étaient vides sous l'effet de l'incompréhension et figés par la peur.

Janis recommença à marmonner. Sa voix monta d'une octave lorsque les Mirécès le hissèrent, tête en bas, sur l'échafaud, puis attachèrent ses chevilles à la poutre transversale, et ses poignets au poteau. Ils le laissèrent pendu à l'envers et nu, à la merci du vent,

dont les coups de fouet faisaient virer sa peau au bleu en la recouvrant de chair de poule.

— Il nous a fallu des années pour parfaire le sacrifice afin qu'il plaise aux dieux, expliqua Lanta en défaisant les boutons qui tenaient ses manches accrochées aux épaules de sa robe, et en les retirant de façon à dévoiler ses bras minces et musclés. La Dame d'Ombre et Gosfath, Dieu du Sang, sont dans le commerce de la mort et de la mutilation. Leur monnaie, c'est la souffrance et la peur. Quand priez-vous avec le plus de ferveur ? Au combat, non ? Ou quand le couteau glisse et que, tout à coup, vous contemplez l'intérieur de votre corps ? Par la peur et la souffrance, notre esprit s'aligne avec l'Au-delà ; aussi nos dieux exigent-ils l'une et l'autre quand nous Les vénérons. Si vous ne vous chiez pas dessus pendant un sacrifice, c'est que vous ne connaissez pas les dieux.

Galtas écarquilla les yeux en entendant sortir une grossièreté de ces lèvres parfaites, mais il ne pouvait nier que Lanta disait vrai. C'était l'Élue, la Voix des Dieux ; son pouvoir dépassait même celui de Gull. Son estomac se noua lorsqu'elle sortit le marteau sacré pendu à sa ceinture par un lacet, dans son dos, sur le côté.

— Rivil... frère, rien ne t'oblige à faire ça, implora Janis d'une voix voilée par la panique. Je renonce à mon droit au trône, je m'exile en Listre ou en Krike, je le jure devant la Danseuse. Tu peux prendre le trône. Mais ne vends pas ton âme au mal. Je t'en prie.

Lanta inclina la tête pour étudier le visage renversé du prince.

— La Danseuse ? Vous savez, n'est-ce pas, que la Danseuse est la sœur des Dieux Rouges ? qu'Elle est entrée en guerre contre Ses propres frère et sœur, Elle et Son bâtard de fils, le Mystificateur ? Et vous La trouvez pacifique et juste. (Elle gloussa et caressa la joue de Janis.) La Danseuse a massacré des millions d'adeptes de la vraie foi et a envoyé mes dieux dans le néant. Ils seraient morts pour toujours si les premiers Mirécès ne Les avaient suivis dans le désert et ne Les avaient maintenus en vie avec leur sang et leur foi.

— Alors nous n'avons pas les mêmes souvenirs quant à votre histoire, rétorqua le prince. Si je me rappelle bien, vous ne vous êtes pas exilés de votre plein gré, mais nous vous avons chassés du Rilpor comme des voleurs de poules. Et il n'a pas fallu grand-chose pour vous faire détalier. Vous descendez de couards et de parricides, et vous croyez que la magie de sang et les sacrifices humains vous rendent sainte. Vous me faites pitié.

— Gardez votre pitié, prince, ricana Lanta. (Elle cessa de le caresser pour lui donner une gifle douloureuse.) Vous allez en avoir besoin pour vous-même d'ici à une vingtaine de secondes.

— Sainte Danseuse, Dame de soleil vêtue, Toi qui apportes la paix sur les terres et au cœur de tous, illumine ces gens de Ta grâce et

montre-leur comme ils se fourvoient, récita Janis.

Il avait le visage rouge à force d'être pendu par les pieds, et collant de sueur malgré le froid.

Même maintenant il reste d'une piété écœurante, pensa Galtas. Il gigotait, car, à force de rester à genoux dans la neige, il avait le pantalon qui s'imbibait. *Même maintenant il cherche à nous rabaisser, à nous voler notre gloire avec sa misérable tentative pour devenir martyr.*

— Chaque goutte de sang versée en Leur nom aide les Dieux Rouges à se rapprocher. Chaque cri poussé au cours d'un sacrifice rend plus fin le voile qui empêche notre Mère Sanglante, notre Père Rouge, de pénétrer en ce monde. (Lanta sortit un clou long comme sa paume d'une bourse accrochée à sa ceinture.) Sans la mort et les sacrifices, jamais nous ne verrons le retour des dieux. Des hommes devront mourir par milliers pour que le voile se déchire. Êtes-vous prêts à mettre fin à des milliers de vies ?

— Oui, répondirent Rivil et Galtas à l'unisson.

— Et si l'une de ces vies est la vôtre ?

— Que la volonté de la Dame d'Ombre soit faite.

— Alors commençons, conclut-elle.

Elle se tourna vers Janis et appuya la pointe du clou contre son cou-de-pied. Galtas ne ressentait plus le froid. Il se balançait sur ses genoux au rythme des puissants battements de son cœur. *Mes pieds foulent la Voie. Mes pieds foulent la Voie.*

— Éblouissante Dame, mène-moi à Ta Lumière, enseigne-moi la patience et la force pour traverser cette épreuve. Ingénieux Dieu Renard...

La prière de Janis se changea en hurlement lorsque Lanta cloua son pied gauche au poteau.

— Dame d'Ombre, belle déesse de la peur et de la mort, nous T'offrons cet homme. Prends son corps morceau par morceau. Dieu du sang, de la guerre et de la mutilation, nous T'offrons cet homme. Prends sa vie once par once. Dieux Rouges, nous Vous vénérons. Dame d'Ombre, belle déesse...

Lanta planta un autre clou dans le pied droit de Janis. Le prince hurla de plus belle. Le troisième clou fut pour sa cheville gauche. Galtas fut éberlué par le génie de la chose, le talent avec lequel Lanta œuvrait ; gauche, droite, gauche, droite, au fil des jambes. Il scandait la prière avec les autres et sentait la présence des dieux s'intensifier. *C'est ça le pouvoir. C'est ça la gloire. Les dieux reviendront et grande sera leur satisfaction.*

La sueur assombrissait les cheveux blonds de Lanta et le col de sa robe à mesure qu'elle clouait les jambes de Janis au poteau. La tâche paraissait difficile ; trouver le bon endroit entre les os afin que le clou s'enfonçât proprement, tout en dessinant une ligne nette, régulière,

avec les têtes gris terne des clous, qui descendaient le long des jambes du supplicié comme autant de tiques plates de métal se désaltérant du sang qui coulait.

Quand Janis s'évanouit, Lanta s'agenouilla à côté de sa tête et frotta des poignées de neige sur son torse jusqu'à ce qu'il reprît conscience.

— À quoi bon le clouer s'il ne le sent pas ? demanda-t-elle. Sa souffrance, la pureté de sa souffrance, voilà ce qui attire les dieux vers nous.

Les clous, à force de descendre, atteignirent les genoux ; alors, Lanta en planta dans les rotules, et le bruit qu'ils firent en traversant l'os résonna dans le crâne de Galtas. Le clouage prenait une éternité, et Galtas vivait chaque étape ; sa voix gagnait en force à mesure qu'il s'avavançait, porté par les prières et la puissance, sur la Voie d'Ombre voire, avec de la chance, jusqu'aux dieux Eux-mêmes.

Lanta leva le dernier clou vers le ciel. Tout le monde se tut, la prière cessant aussi brusquement qu'elle avait commencé. Galtas avait la gorge serrée sous l'effet de la peur et douloureuse d'avoir tant scandé, et son dos était trempé de sueur.

C'est Janis Evendoom, héritier du trône de Rilpor, pendu à l'envers, en train de mourir pour la gloire des Dieux Rouges. Regarde bien ce que tu as fait.

Dans le silence retentissant, l'Élue tira sur le scrotum de Janis de façon à positionner un testicule sur l'anus du prince. Elle plaça le clou dessus, appuya fort, et leva son marteau très haut.

Janis était en plein délire. Galtas continua cependant de regarder entre ses paupières mi-closes, les mains fermement plaquées sur l'entrejambe. Le marteau scintilla à la lumière terne du jour. Le clou traversa la couille et s'enfonça dans le rectum de Janis.

Le cri du prince fit éclater les vaisseaux dans ses yeux et rompit ses cordes vocales. Il inspira bruyamment lorsque le deuxième coup de marteau fit ressortir la pointe par le côté du tube digestif et la ficha dans le bois. Le troisième coup réduisit ses testicules en bouillie. Janis vomit. Le dégueulis lui dégouлина dans les yeux et les narines.

Lanta l'essuya d'un geste presque tendre.

— Il ne faut pas qu'il étouffe ; il doit vivre assez longtemps pour transmettre nos messages aux dieux. Sentez-vous Leur présence, maintenant ?

Galtas acquiesça. L'air crépitait ; Galtas avait l'impression d'avoir la peau enduite de graisse, et les poils de ses bras étaient dressés. Il fut content de constater que Rivil était aussi blême que lui-même l'était sans doute. Corvus était pâle aussi, et avait le regard rivé sur le prince cloué. La Dame d'Ombre observait, le Dieu du Sang buvait. Galtas le sentait avec certitude dans son cerveau, ses couilles, son ventre, et la peur lui comprimait la gorge.

— Alors prêtez serment et soumettez votre requête.

— Le trône de Rilpor, souffla Rivil, le visage en sueur. (En face de lui dans le demi-cercle, un Crys en larmes se pencha en avant et vomit.) La conquête du pays. La gloire. Nos âmes en échange.

— Nos âmes en échange, répéta Galtas.

— Accordé.

Janis avait parlé d'une voix gutturale, plus soufflée que sonore. Rivil jappa, et Galtas sentit ses cheveux se dresser. La langue de Janis, qui était violette et avait doublé de volume, sortit et tourna. Il sourit et répéta :

— Accordé. Le trône est à vous et vous êtes à moi.

Lanta et les Mirécès s'inclinèrent devant Janis, devant ce qui s'exprimait à travers lui. Rivil, quant à lui, s'affala en avant comme une marionnette aux ficelles coupées. Ses mains tombèrent lourdement dans la neige. Il enfouit son visage dans le froid.

— Nous sentons Votre présence, et nous Vous remercions de Vos paroles. Nous sommes à Vos ordres.

Lanta parlait d'une voix aiguë exprimant toute son extase. Elle se pencha en avant et embrassa le visage tuméfié et taché de vomi du supplicié.

— Rivil, dit Janis. (Rivil trembla d'être repéré ; Galtas, lui, jetait des regards à la dérobée.) Tu as des alliés dans l'Est. Fais-les venir. Corvus, prépare-toi à la guerre.

— Que Votre volonté soit faite, Dieux Rouges, plaça Lanta.

Ils attendirent la suite, mais rien ne vint. Lanta essuya la neige sur ses genoux, se leva et remit soigneusement son marteau à sa ceinture. Maintenant que tout était fini, ses mains tremblaient.

— Vos pieds foulent la Voie, prince Rivil, seigneur Galtas. Et nous sommes alliés pour renverser votre roi.

— Discutons de la guerre à venir, intervint Corvus en se redressant à son tour.

Rivil se dépêcha de se relever. Il chancelait quelque peu.

Galtas ne pouvait s'empêcher de regarder Janis. *C'est fait. Nous nous sommes liés aux Dieux Rouges et sommes sur le chemin du pouvoir et de la gloire. Notre victoire ne fait aucun doute.*

— Nous vous remercions, vous et les dieux, pour cette alliance, dit Rivil en serrant l'avant-bras de Corvus. Ensemble, nous assisterons à Leur retour.

— Il y a peu de chances que nous communiquions, quand vous serez reparti dans l'Est. Nous devons prévoir tout de suite nos actions, le moment où nous nous mettrons en mouvement, et la direction que nous prendrons.

Corvus jubilait ; il était surexcité après la déclaration de la Dame d'Ombre.

Il me plaît, pensa Galtas. Bien sûr, il nous trahira dès que nous aurons gagné la guerre, mais il me plaît. Il se leva et secoua ses jambes.

— J'ai ici un panier plein de pigeons voyageurs, expliqua Rivil. Nous vous les laisserons en cas d'urgence.

— Et bien entendu, intervint Galtas, nous allons avoir besoin de Janis, si c'est autorisé ?

— Besoin de Janis ? fit Lanta. Son corps ne peut plus servir, et la Dame d'Ombre a pris son âme.

— Galtas a raison, dit Rivil. Nous devons rapporter le corps au roi pour qu'il le pleure. Par contre, on va peut-être s'interroger sur les clous dans ses jambes.

— Si vous insistez, soupira Lanta. (En ramenant ses cheveux en arrière, elle laissa une trace de sang sur sa joue.) Mata, prête ta hache au seigneur Morellis, s'il te plaît.

Dom

*Douzième lune, dix-septième année du règne du roi Rastoth
Temple de la Danseuse, Cité des Sentinelles, Plaine Occidentale*

Dom faillit se sectionner le pied lorsque la clairvoyance le prit ; la vision, mélange de rouge, de blanc et d'argenté, envahit brusquement son esprit à l'instant où il abattait sa hache pour couper le bois posé sur le billot. La lame heurta le sol compact avec un bruit sourd et, une seconde plus tard, Dom fit de même. Il se plia en deux, se cogna la tête au bloc de bois, et s'effondra sur le flanc dans la neige. Tête en bas, des points couleur argent et des lignes rouges le long des jambes, des silhouettes sombres agenouillées en demi-cercle. Et une autre non pas sombre, mais brillant intérieurement d'une lumière divine. Éluë.

— Dom ? Dom ! Gilda, Gilda !

Des mains sur son visage ; brûlantes, elles déformèrent sa vision. Dom s'entendit hurler. Les mains disparurent, furent remplacées quelques secondes plus tard par d'autres mains, chaudes, apaisantes, rassurantes.

— Dom, c'est Gilda. Tu es au temple, à la Cité des Sentinelles. Tu es en sécurité, tu es en sécurité. Tu ne cours aucun danger. Dis-moi ce que tu vois.

— Un homme dans la neige. Des points d'argent. Il est tête en bas. Et la lumière divine. Elle émane de lui. C'est éblouissant...

— Où est-ce, Dom ? Dom ? Calestar ! (En entendant la voix l'interpeller sèchement, Dom sursauta et lutta pour remonter à la surface.) Où est-ce ?

— À l'intérieur du voile. À l'intérieur. Les points argentés. La lumière des dieux.

Gilda jura.

— Rillirin, aide-moi à l'emmener à l'intérieur. Viens vite, il va geler. Tout de suite, ma fille !

— Je ne peux pas le toucher. Ce n'est pas que je ne veuille pas l'aider, mais... regardez.

Après un silence, Dom sentit de nouveau le contact de la main, suivi d'une sensation de brûlure. Il poussa un cri strident et rampa pour se soustraire à ce contact. Il voyait encore le dessin que formaient les points et les lignes. Ne voyait que cela. Il eut une montée de bile qui lui donna un haut-le-cœur. Il toussa, rampa de nouveau pour se mettre à l'abri, n'importe où, le temps d'y voir clair.

— Par les dieux. Bien, va chercher la brouette. Dom, à force, tu vas finir par devenir le calestar le moins digne que nous ayons eu. J'espère

que tu es content.

Le soupçon d'humour qui perçait dans la voix de Gilda calma Dom.

Le temps qu'elle l'installât sur la brouette, il y voyait déjà plus clair. Il distinguait vaguement une Rillirin tremblante, éberluée, qui poussait la charrette de fortune en direction de la bâtisse où ils dormaient pendant leur séjour au temple. Sous l'effort, elle était de plus en plus rouge. Gilda marchait à côté de la jeune femme. Elle faisait la moue et avait une main posée sur le bras de Dom pour lui prendre le pouls.

— Est-ce à cause de son serment de sang ? haleta Rillirin.

— Non, être calestar, c'est un don des Dieux de Lumière. Il reçoit des visions du futur, des avertissements, ce genre de choses.

— Juste la partie merdique, grommela Dom. (Il poussa un grognement.) Je peux marcher. Arrêtez, je peux marcher.

— Tant mieux parce que, sinon, nous aurions retourné la brouette sur le pas de la porte. Allez, descends.

Gilda l'aida à se redresser et ensemble, ils entrèrent en titubant bras dessus bras dessous, pendant que Rillirin voletait autour d'eux comme un oiseau effrayé. Dom se laissa tomber sur le premier lit et enfouit son visage dans l'oreiller avec un nouveau grognement.

— J'ai mal.

— Pas étonnant ; tu as failli t'ouvrir le crâne.

— Non, j'ai mal à l'intérieur, dit Dom en roulant sur le dos et en se prenant la tête. Bons dieux de merde, Gilda. J'ai mal.

— Chut. Je sais. Dors, et ça va se calmer. Dors, mon garçon. Dors.

Elle lui massa les tempes, et sa voix, progressivement, s'installa dans la mélodie qu'elle lui avait chantée quand Dom, enfant, était venu à elle pour la première fois, alors que les cauchemars et clairvoyances menaçaient de le détruire. Quand ses parents avaient compris ce qu'était son don et avaient donné leur fils au temple, Gilda avait été son seul refuge dans un monde inondé de tristesse. Encore maintenant, sa voix avait la vertu d'apaiser Dom. La douleur l'élançait au rythme des battements de son cœur, mais ceux-ci ralentissaient à mesure que l'épuisement l'entraînait dans son tréfonds.

— Donc, là, il a vu le futur ? entendit-il Rillirin murmurer.

— C'était une clairvoyance. Rien qu'une petite ; il n'a pas perdu conscience. Nous en apprendrons plus sur sa vision quand il se réveillera. À présent, va me chercher une aiguille et du fil, et n'oublie pas de les faire bouillir. Il faut que nous nous occupions de cette coupure.

Dom entendit Rillirin sortir, puis il s'efforça d'ouvrir les yeux quand Gilda le secoua.

— Quoi ?

— Pourquoi ne peut-elle pas te toucher ? chuchota Gilda.

— Aucune idée, marmonna-t-il, et je ne veux pas le savoir. Laisse.

— Tu la tenais, pour la purification.

— À peine, répondit-il.

Il se détourna d'elle et se massa l'œil droit avec les jointures des doigts. Elle était de nouveau là, la femme. Il la voyait par intermittence depuis l'arrivée de Rillirin au village ; comme si elle avait amené un fantôme avec elle. Elle était là, dans les moments de silence, de relâchement, entre le sommeil et l'éveil ; elle l'observait en inclinant la tête d'un air curieux. Elle ne parlait jamais, ne faisait jamais rien. Elle se contentait de le regarder. Cette étrangère.

Dom grogna et serra les paupières. *Menteur. Je sais exactement qui Elle est, et ce qu'Elle veut. À moi de décider quand je vais le Lui donner. Quel prix je suis prêt à payer pour garder encore un peu mes secrets.*

Cacher des choses aux dieux. Aux siens. Et la fille aux mains brûlantes. Dom avait le sentiment qu'elle mettrait à nu tous ses secrets dès qu'elle en aurait l'occasion. Et alors, seraient-ils tous foutus ? Le sommeil vint le chercher, et il se laissa faire. C'était plus facile que de penser à ce qui allait advenir.

— Ils sont là, appela Gilda.

Dom sortit discrètement de la maison, tel un chien qui aurait mangé un morceau de viande pendant que son maître était sorti. Il espérait sans y croire que leur colère et leur douleur seraient apaisées, mais il était évident à la manière dont ils se tenaient et à leurs expressions que les semaines de séparation n'avaient fait que recouvrir leur rage d'une croûte sous laquelle elle demeurait à vif. Dom lut la trahison sur le visage de Lim lorsque ce dernier vit Gilda les attendre avec le bras sur les épaules de Rillirin. Cam avait l'air fermé, sa barbe poivre et sel dissimulant son expression.

D'eux tous, c'était Rillirin qui avait le plus changé, et cette évolution se poursuivait au quotidien, par petites touches. La purification avait pris une partie d'elle et laissé autre chose à la place. Désormais, c'était Dom qui sursautait en la voyant et plus le contraire, les clairvoyances gagnant sans cesse en force.

Dom avait espéré que, après la dernière en date, celle des points argentés et des lignes rouges, sa souffrance s'émousserait ; mais jusque-là, cela n'avait pas fonctionné. Il ravala son anxiété et alla se placer à côté de Gilda à l'instant où elle serrait l'épaule de Rillirin avant de courir se jeter dans les bras de Cam.

— Où étais-tu passé, vieux chien ? murmura Gilda après qu'il l'eut embrassée longuement et intensément. (Il lui donna une tape affectueuse sur les fesses.) Je ne t'ai pas vu depuis des mois. Tu m'aimes moins que les bois, ou quoi ?

Cam fit un signe de tête en direction de leur fils.

— Je devais garder un œil sur Lim pour qu'il ne fasse rien d'inconsidéré.

L'air amer, Lim alla recevoir l'accolade de sa mère. Ce faisant, il lança des regards noirs à Rillirin et à Dom par-dessus l'épaule de sa mère.

— Où est passé ton sourire, mon fils ? demanda Gilda en le lâchant.

Il se passa la langue sur les dents mais ne répondit pas.

Dom sentit Rillirin se rapprocher de lui lorsque Gilda serra Sarilla dans ses bras. Il passa un bras sur son épaule, comme Gilda avant lui. La clairvoyance dont elle était porteuse monta de nouveau, plus vite que jamais ; il résista tandis qu'elle gagnait en puissance, lourde de promesses de souffrance, telle une épée sur le point de s'abattre. Cela ne serait plus long. Plus long du tout.

Rillirin remarqua sa grimace. Elle se baissa pour s'écarter de lui et le poussa vers sa famille.

— Soyez les bienvenus au temple de la Danseuse. (Pendant que Gilda prononçait les mots traditionnels, Dom saluait les autres en marmonnant ; pour lui, il n'y eut ni accolades ni sourires.) Dans trois jours, nous fêterons le milieu de l'hiver et le basculement vers le printemps. Ce sera pour nous tous le temps de la guérison. Il y a beaucoup de préparatifs, alors défaites vos paquetages et, ensuite, vous aurez tous du travail.

Son discours se finissait ainsi tous les ans ; mais cette fois, personne ne grogna ni ne prétexta de vieilles blessures de guerre. En guise de réponse, le silence se prolongea.

— Où habite la fille ? grogna Lim au milieu du vide. Pas question que nous séjournions sous le même toit qu'elle.

— Elle s'appelle Rillirin.

— Ça pourrait aussi bien être la Danseuse, en ce qui me concerne, gronda Sarilla en levant la main et en arrachant ses bandages. C'est son œuvre.

Gilda grimaça, de même que Dom ; c'était la première fois qu'il voyait vraiment la blessure de l'archère.

Rillirin fit un pas en avant. Elle était blême.

— Je vais me prendre une tente. Vous ne m'aurez pas dans les pattes.

Dom la regarda, mais elle secoua une fois la tête avant de s'éloigner du groupe. Il se retrouva seul au milieu d'un cercle de silence et d'accusation. Il fut tenté de lui courir après afin qu'ils pussent partager leur détresse.

Lim cracha puis conduisit Sarilla et Ash dans les appartements des invités, non sans avoir au passage écarté Dom d'une bourrade.

Cam les suivit, mais plus lentement. Il avait le bras autour de Gilda. De sa main libre, il donna une tape sur l'épaule de Dom.

— Règle ça, mon garçon, lança-t-il.

Dom ne put que regarder ses parents adoptifs s'éloigner.

Règle ça ? Et comment ? Il se passa la main dans les cheveux et redressa son justaucorps. *Merde. D'accord, si Rillirin a réussi à leur parler, j'en suis aussi capable... et le plus tôt sera le mieux. Je vais avoir besoin d'eux pour cette clairvoyance, et elle ne va pas tarder.* Mais malgré sa résolution, c'est en traînant les pieds qu'il entra à la suite du groupe dans la maison à côté du temple.

Rillirin

*Veille de Yule, dix-septième année du règne du roi Rastoth
Temple de la Danseuse, Cité des Sentinelles, Plaine Occidentale*

Toute la journée, les gens arrivèrent de la Cité des Sentinelles au compte-gouttes en apportant du bois pour le feu, de la nourriture, de l'ale et du vin. L'aînée Rachelle sourit à Rillirin cependant qu'elle montait les tréteaux et commençait à trier les pichets, bouteilles et barriques. Toutefois, ce fut l'une des seules personnes à lui sourire. Dès que la nouvelle de l'attaque du village avait atteint la Cité des Sentinelles, Rillirin avait reperdu tout le terrain gagné auprès de ses habitants.

Peut-être ne parviendrait-elle jamais à réparer, mais il y avait une chose qu'elle pouvait faire. Elle avait passé des heures à y travailler dans sa cachette, derrière le temple, où elle passait le plus clair de son temps pour ne pas croiser les autres. La première fois qu'elle avait vu la main de Sarilla, elle avait tout de suite su ce qu'il convenait de faire. Elle rassembla tout le courage qu'elle avait appris à avoir au cours des dernières semaines grâce à toutes les gentillesse que Gilda et Dom lui avaient dites, et s'enfonça dans la foule à la recherche de Sarilla.

Les cheveux roux flamboyant de cette dernière n'étaient que trop faciles à repérer. Rillirin hésita quelques instants.

— Allez, allez, tu le lui donnes et tu files, marmonna-t-elle.

Elle suivit Sarilla et Lim en direction du temple. En entendant le bruit de ses pas, ils se retournèrent pour voir qui les suivait. Lim la regarda d'un air méfiant et se posta entre elle et Sarilla.

— S'il te plaît, c'est pour toi, déclara Rillirin en regardant les yeux verts qui la dévisageaient haineusement, derrière Lim. Sarilla Archer.

Les yeux de Sarilla exprimèrent une souffrance soudaine.

— Tu utilises mon nom de guerrière alors qu'à cause de toi je ne suis plus qu'une infirme ? Tu te moques de moi, c'est ça ?

— Non, croassa Rillirin. (La transpiration dégoulina sur ses côtes.) Tu es toujours guerrière. Prends. Je t'en prie.

Lim prit d'un geste brusque le paquet emballé dans du tissu que tendait Rillirin et le passa à Sarilla. Dès qu'elle l'eut en main, Rillirin battit en retraite jusqu'à la porte du temple et attendit cachée dans son ombre. *Sainte Danseuse, j'espère que je ne me suis pas trompée. Fais que ça fonctionne.* Les autres habitants de la ville ne s'occupaient pas d'eux ; des morceaux de chansons montaient de tout le domaine du temple, les enfants couraient en couinant autour du feu, sangliers et

moutons rôtaient sur leurs broches.

Le soleil se couchait dans un flamboiement de roses et d'oranges, ce qui était sûrement un bon présage pour l'année à venir.

— Dame de soleil vêtue, murmura Rillirin.

Ces quelques mots apaisèrent son cœur.

Sarilla déballa le présent : le dispositif fait de bois et de sangles en cuir était tapi au creux de sa paume, telle une araignée. Lim et Sarilla se penchèrent pour l'étudier de près et Sarilla le retourna en grimaçant, puis le plaça sur les moignons de ses doigts manquants. Elle retint son souffle, et son expression se changea en émerveillement. Les trois morceaux de bois devinrent des doigts pliés de façon idéale pour tirer la corde d'un arc.

Sarilla tendit les mains vers son mari, qui lui passa les boucles de cuir autour du pouce et de l'index, noua soigneusement les sangles au niveau du poignet, et les fit passer entre les doigts de bois avant de bien serrer le tout. Elle retint son souffle lorsque les doigts appuyèrent sur la chair à vif, mais fit « non » de la tête en voyant que Lim allait s'interrompre.

— Où est Ash ? demanda-t-elle sur un ton impérieux dès que le dispositif fut en place.

— Ta main est encore...

— Ne va pas plus loin, le prévint-elle.

Lim obtempéra.

— Ash, appela-t-il quand il repéra le grand archer dans la foule. Sarilla pourrait-elle emprunter ton arc ?

Mal à l'aise, Ash hésita. Rillirin retint son souffle. Sarilla leva la main droite ; l'archer écarquilla les yeux. Sans un mot, il prit l'arc qu'il portait dans son dos et le passa à Sarilla.

— Il a une grosse tension, la prévint-il.

— C'est bien.

Sarilla fit jouer ses fortes épaules pendant que les hommes reculaient de quelques pas. Elle se trouva un endroit dégagé, se mit en position et plaça sur la corde l'index et les doigts taillés dans le bois. Si Rillirin avait bien travaillé, leur courbure devait être assez légère pour que la corde se libère dès que l'index de l'archère la lâcherait.

Concentrée, les yeux mi-clos, Sarilla visa Rillirin avec son arc sans flèche et commença à bander la corde. On l'entendit inspirer, mais l'arc ploya bien. Elle tira la corde jusqu'à ses lèvres et, une seconde plus tard, la lâcha. Rillirin sursauta, mais les autres restèrent immobiles. Ils écoutèrent la corde vibrer, puis Dalli s'approcha et tendit à Sarilla un paquet de forme allongée en toile cirée.

— Tu avais laissé ton arc au camp, murmura-t-elle. Je l'ai apporté, au cas où. Par contre, il faudra que tu regardes cette fissure dans le bois. Si tu ne la ré pares pas, il ne durera pas longtemps.

— Comment savais-tu... ? commença Lim.

— Je ne savais pas. Mais un guerrier ne devrait jamais se déplacer sans ses armes. (Elle sourit.) Joyeux Yule.

Sarilla rendit son arc à Ash et déballa le sien. Elle pleura en le serrant contre sa poitrine. Ash confia son carquois à Lim et indiqua un point, au-delà du portail.

— Il y a une cible qui t'attend, là-bas. Vas-y, femme. Va t'entraîner à viser avant qu'il n'y ait plus assez de lumière.

Rillirin relâcha en tremblant le souffle qu'elle retenait jusque-là, tandis que le couple traversait la foule en direction du portail. Elle les suivit du regard et, lorsqu'ils furent hors de vue, elle remarqua que Dalli l'observait, ainsi que Ash. Ils lui adressèrent un signe de tête. Dalli avait un grand sourire.

Rillirin, hésitante, leur rendit leur salut. Dalli lui fit signe de venir et, de l'autre main, mima l'acte de boire un verre. Rillirin acquiesça de nouveau, plus fermement cette fois. *Un verre. Par les dieux, oui. Un verre.* Elle prit une profonde inspiration et quitta l'abri que lui offrait le temple.

Dalli passa le bras autour d'elle.

— Bien joué, dit la lanière. Sarilla me donne les foies, et rien que de te regarder lui offrir ce cadeau, ça m'a donné envie d'un verre ; alors toi, j'imagine que tu dois être assoiffée. Ale ou vin ?

Tara

*Veille de Yule, dix-septième année du règne du roi Rastoth
Le Gil, Terres à Bétail*

Tara se faufilait entre les arbres en marchant dans les empreintes qu'avait laissées l'homme qu'elle suivait. Cela ne faisait pas partie de ses ordres, mais lorsqu'elle l'avait vu venir dans sa direction, cela avait piqué sa curiosité. Elle se sentit momentanément coupable d'avoir, une fois encore, désobéi au général. Mace n'avait pas envoyé de messenger vers le fleuve, et il était peu probable qu'il s'agît d'un fermier si près de Yule et si loin de toute zone habitée.

Il n'y a pas de patrouilles par ici et, normalement, les Loups ne s'enfoncent pas si loin dans la plaine. Alors qui es-tu ?

Dans sa distraction, il lui fallut plusieurs secondes précieuses pour s'apercevoir que les empreintes décrivaient un cercle autour d'un bosquet dense de houx, à cent pas du fleuve. L'instant d'après, il jaillit derrière elle.

Tara s'était retournée à moitié et avait dégainé avant d'être percutée et de tomber avec lui dans la neige. Le plat de sa lame entre eux, la pointe au ras du nez, Tara mit les doigts en crochets et attaqua son assaillant aux yeux. Au lieu d'avoir un mouvement de recul, comme elle l'aurait souhaité, il tourna la tête de côté et l'avança. Le petit doigt de Tara faillit se démettre en se prenant dans l'oreille de l'inconnu, qui fourra la tête dans le creux de son cou. La trop grande proximité empêchait Tara de mordre, de griffer ou de donner des coups de poing. Elle sentait son épée glacée et coupante contre sa joue.

— J'appartiens à un Rang, haleta-t-il dans son oreille, j'appartiens à un Rang. Le Rang du Palais. Capitaine. S'il vous plaît, cessez d'essayer de me tuer.

Cette voix. De plus, elle avait remarqué une bizarrerie dans ses yeux, juste avant de tenter de les lui arracher.

— Capitaine Tailorson ? Crys ?

Au cours du combat, il avait réussi à la saisir par un poignet, et elle se fit la remarque qu'il n'avait pas relâché sa prise en entendant ces quelques mots. Au contraire, il coinça sa main libre sous la mâchoire de Tara et planta l'index dans le point de pression situé juste sous l'oreille. Elle gémit et, pour soulager la douleur, laissa son agresseur pousser son visage vers le haut et sur le côté.

Bons dieux, mais qu'est-ce qui se passe ? Il me connaît ; pendant une semaine, on a passé le plus clair de notre temps au fort, à répondre aux

appels de nos maîtres respectifs. On a chassé ensemble. On a été aux manœuvres ensemble.

Crys étudiait ses yeux comme s'il ne l'avait jamais vue.

— Vous n'êtes pas en uniforme, dit Tara dans un grognement, à cause de la douleur qu'elle ressentait à la mâchoire et à l'oreille. Moisi. Insignes du Rang de l'Ouest, galons de capitaine. Tara Carter, adjudante du général Mace Koridam. Vous m'avez vue il y a moins d'une semaine. (Rien.) Vous pouvez me lâcher ? Capitaine ?

— Qui est avec vous ? demanda-t-il d'une voix rauque.

— Personne. J'allais transmettre nos vœux de Yule à nos amis de la Cité des Sentinelles et leur demander de nous faire un rapport sur l'esclave qu'ils ont capturée. Et vous, qui est avec vous ?

Crys secoua violemment la tête, puis regarda les arbres autour d'eux sans dissimuler sa peur.

— Personne, j'espère.

— Comment ça, personne ? Et les princes ?

Les yeux de Crys perdirent un peu de leur violence, qui fut remplacée par une tristesse soudaine. Enfin, il lâcha Tara et se glissa sur le côté afin qu'elle pût s'extraire de sous lui. Tara fit une roulade, en ressortit sur un genou, pointa son épée sur la gorge de Crys, puis se leva.

— Qu'avez-vous fait ?

— Je n'ai rien fait, répondit Crys sans se préoccuper de la lame qui n'était qu'à quelques centimètres de sa peau. (Il était plus blanc que la neige couverte de traces.) Mais le prince Janis est mort.

La pointe de l'épée de Tara s'affaissa, puis se redressa avec fermeté. La jeune femme déglutit.

— C'est une plaisanterie ?

— Ça en a l'air ? C'est le prince Janis Evendoom qui entre dans un bar et qui se fait tuer. Ah ah ah, qu'est-ce qu'on se marre.

Crys était plein de tics. Ses yeux scrutaient les alentours, derrière Tara, et il paraissait à peine conscient de ce qu'il disait.

— Bon, calmez-vous. Êtes-vous en danger ?

— Ça, vous pouvez le dire, répondit Crys. J'ai dû faire le mort pour m'échapper. Je ne sais pas du tout si je suis suivi, mais ils ne peuvent pas se permettre de me laisser vivre. S'ils se sont aperçus que je ne suis pas mort, alors oui ; ils sont forcément à mes trousses. Ils ne peuvent courir le risque que je raconte ce que j'ai vu au roi.

— Qui « ils » ?

Tara avait une sensation désagréable au creux de l'estomac. *Il n'est pas avec ses hommes. Ni avec le prince Rivil. Mais ça ne peut pas être eux qu'il fuit. Quelles raisons l'y pousseraient ?*

Crys émit un petit rire totalement dénué d'humour.

— Si je vous le dis, vous ne me croirez pas.

Tara fit un pas en arrière et baissa son épée.

— Je vais vous ramener au fort. Vous pourrez faire votre rapport au général.

Crys se leva et, vacillant, tendit les deux mains en signe de supplication.

— Non ! Je vous en prie, Tara, je vous en prie... pas le fort. S'ils sont à mes trousses, c'est là qu'ils vont me chercher en premier. Je vais à la Cité des Sentinelles, puis je retourne à Rilporin.

Tara piétinait et, tout en réfléchissant, jouait de la mâchoire pour apaiser la douleur.

— Non, trancha-t-elle, nous allons au fort. Si ce que vous dites est vrai...

— Je suis désolé, dit Crys en dégainant son épée. (Bouche bée, Tara se mit en garde alors même que son esprit cherchait à contredire ce que lui affirmaient ses yeux.) Je ne peux pas y retourner. Je refuse. Mais je peux vous dire ce que je sais, et vous n'aurez qu'à le transmettre à Koridam, d'accord ?

Le visage de Crys était d'une sincérité absolue, et Tara savait que, si elle insistait, ils se battraient jusqu'à la mort. *Je ne gagnerais rien à traîner son cadavre jusqu'au fort. Et puis des informations de seconde main, c'est mieux que pas d'informations du tout.*

Elle leva la main gauche et rengaina son épée de la droite.

— Très bien, dit-elle. Racontez-moi. Et ensuite, veuillez à bien aller à la Cité des Sentinelles ; et vous aurez intérêt à y rester jusqu'à ce que Mace décide de la marche à suivre.

Dom

*Veille de Yule, dix-septième année du règne du roi Rastoth
Temple de la Danseuse, Cité des Sentinelles, Plaine Occidentale*

Elle n'était pas loin. Il la sentait, une démangeaison dans son cerveau qui se changea soudainement en douleur. Ça n'avait fait qu'empirer toute la journée, cette journée sacrée entre toutes. Même à trente pas de distance, il la sentait.

— Tu devrais rejoindre Lim et Sarilla, suggéra Ash en lui passant la cruche. (Dom but.) Il faut apaiser les tensions.

— Entre toi et moi aussi, il y a des tensions à apaiser, Ash ?

— Non. Je n'ai pas apprécié ta position, mais je respecte le fait que tu l'aies adoptée. Ce qui est fait est fait, et nous avons tous commis des erreurs. (Il passa un bras autour des épaules de Dom et lui ébouriffa les cheveux.) Enfin, franchement, comment aurais-tu pu savoir qu'ils étaient à ses trousses ? Nous la prenions tous pour une simple esclave en fuite.

Dom sentit le nœud solide de tension qui s'était formé dans son ventre ramollir. Il parvint même à sourire au grand Ash.

— Tu la prenais pour une espionne, si je me rappelle bien.

— Pff ! une idée en l'air. Une espionne ? Impossible. Je ne sais même pas pourquoi ça t'est venu à l'esprit.

Il fit un geste en direction de Rillirin, qui était assise à côté de Dalli et riait. Une douleur traversa le crâne de Dom. *Elle rit. Je crois que c'est la première fois que je la vois rire, et ça fait mal.* Il ferma l'œil droit de toutes ses forces.

— C'est ton don ? demanda Ash en remarquant sa grimace.

— C'est de plus en plus fort. Le seul fait d'être près d'elle me fait souffrir. Et les rêves empirent. Elle attire quelque chose de ce côté... ou quelqu'un.

Ash cessa de marcher et força Dom à faire de même. Les cheveux frisés du guerrier étaient saupoudrés de neige. Malgré son regard voilé par l'alcool, il parla clairement :

— Tu n'as jamais pu retarder une clairvoyance. Pourquoi y arrives-tu, cette fois ?

— La clairvoyance n'arrive que quand je la touche, je ne sais pas pourquoi, et ce n'était pas comme ça quand nous l'avons trouvée. Après, quand tout s'est précipité, vous nous avez bannis, je ne voyais plus l'intérêt de continuer à chercher. Je croyais que le message portait justement sur le fait que les Mirécès viendraient la chercher, et que je ne l'avais pas compris. Mais, le temps qu'on arrive à la Cité des

Sentinelles, j'ai compris qu'il y avait autre chose. (Il se frotta le visage des deux mains.) Ça va être terrible. Cette clairvoyance-là va être vraiment terrible. (Il hésita, puis leva les yeux vers son ami, plus grand que lui.) J'ai peur.

— Nous sommes tous venus, dit Ash. Et nous serons tous avec toi. Lim et Sarilla se calmeront, ne t'inquiète pas ; et nous ferons tous l'effort de l'accueillir parmi nous, si c'est ce qu'il te faut. Fais-le demain, le premier jour de la nouvelle année. Profite que la Danseuse soit encore proche de nous.

Facile à dire, pensa Dom. Il inspira à pleins poumons.

— D'accord, demain. Mais pour l'heure, je crois que je vais me soûler. Terriblement, horriblement.

— Tu as bien raison. Et putain, je vais t'aider.

Dom ressortit des quartiers des invités en titubant, et en grognant d'horreur tant il se sentait mal en position verticale. Le soleil de midi lui arracha des larmes. Ils avaient veillé toute la nuit pour célébrer le retour vers la Lumière ; jeunes et vieux étaient encore debout au lever du soleil. *Une nouvelle année.*

Il gagna en zigzaguant la petite tente de Rillirin, donna un bon coup de pied dans la toile, jura lorsqu'il se sentit basculer, et dut agiter les bras en tous sens pour ne pas tomber. Il n'y avait aucune raison pour qu'il fût le seul à être debout avec la gueule de bois. Il entendit un grommellement à l'intérieur, mais les rabats de la tente restèrent fermés.

— Eh ! siffla-t-il en assenant une claque à la toile. Sors. C'est moi.

— Non.

— Viens, il faut que je te parle.

— Parle à quelqu'un d'autre.

— C'est important.

Rillirin grogna et se traîna dehors. Malgré la couverture qui l'enveloppait, elle frissonnait. La neige tombait doucement autour de son visage fatigué et se posait sur ses cheveux.

— Tu connais un bon remède contre la gueule de bois ? demanda Dom.

— C'est pour ça que tu me réveilles ? rétorqua-t-elle d'une voix embrumée par l'épuisement.

Il haussa les épaules.

— C'est une des raisons, reconnut-il. Je me rappelle avoir mélangé le whisky de Père avec le vin de sureau de Ash, et je sais qu'à un moment il y a eu de l'ale, et je crois que là, je vais mourir.

Il remarqua un soupçon d'amusement sur le visage de Rillirin.

— Le seul remède que je connaisse, c'est de se rouler nu dans la neige, répondit-elle avant de bâiller si fort qu'elle aurait pu avaler un

poulet.

— D'accord, fit Dom en commençant à tirer sur sa botte. Mais tu viens, ou tu te contentes de regarder ?

Rillirin, surprise, ouvrit la bouche, puis sourit. Elle gloussa.

— Alors ça, dit Dom sans la moindre note d'égriété dans la voix, ça m'aide vraiment à me sentir mieux. Allez, viens, le déjeuner est sur le feu.

Le sourire de Rillirin s'effaça.

— Pas question que j'entre, chuchota-t-elle.

Elle recula et buta contre le mât de la tente. Cette dernière s'effondra avec un bruissement d'air. Ils se regardèrent en silence.

— Tu n'as plus le choix. Allez, viens, ça sera différent. Je te le promets.

Il la gratifia de son sourire le plus conquérant. La clairvoyance appuyait sur son esprit comme l'eût fait un poing.

— Je... Je ne peux pas, murmura-t-elle.

Dom tendit le bras pour le poser sur ses épaules. Elle tressaillit. Lui aussi.

— Il le faut. C'est le jour de ma clairvoyance. On a besoin de toi.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? paniqua-t-elle.

Le sourire de Dom se fissura, mais il lui fit de nouveau signe sans parler et, cette fois, elle partit dans la direction de la maison.

Rillirin regimba encore à l'entrée, mais Dom la poussa dans le dos, ce qui la força à pénétrer dans la longue salle basse. Lim et Sarilla étaient assis sur un lit et échangeaient des chuchotis, penchés l'un vers l'autre. Ash était couché sous une montagne de fourrures, de l'autre côté de la pièce. Il daigna lever un doigt en signe de bienvenue.

— Rillirin est là, annonça Dom.

Les conversations cessèrent. Lim et Sarilla se levèrent précipitamment, avec maladresse. Rillirin essaya de prendre la fuite, mais Dom bloqua la sortie, plus par accident qu'à dessein. Elle lui écrasa le pied et lui arracha un grognement. Elle se figea comme un petit animal face à un prédateur, puis se crispa en voyant Sarilla approcher. Dom entendait sa respiration ; de petits halètements, comme si elle avait couru des kilomètres ou se préparait à souffrir.

— Rillirin, nous n'allons pas te mentir : ton arrivée a été difficile pour nous. C'est un événement marqué par la violence et la mort. Mais Gilda nous a raconté une partie de ton histoire, et... et nous a dit que tu étais purifiée, et que Dom t'acceptait comme faisant partie de la famille.

Sarilla lança à Dom un regard signifiant qu'ils en reparleraient.

Merde.

— Je ne te ferai pas croire que nous pouvons être amies, reprit l'archère, mais nous sommes capables de comprendre tes craintes.

Nous ne t'avons pas donné le moindre signe de confiance et, pourtant, en échange, nous attendions de toi que tu nous dises ce que tu savais. Avec le recul, c'était idiot. (Elle leva la main droite.) Quoi que tu aies fait, grâce à ton cadeau, je suis redevenue moi-même, et je t'en remercie.

Rillirin se mordilla la lèvre. Elle avait les joues rouges, et son expression était indéchiffrable.

— Je sais que vous ne me faites pas confiance, dit-elle d'une voix basse et précipitée mais claire, tandis que Ash s'asseyait sur son lit pour l'écouter. Et que je ne mérite ni votre amitié, ni de faire partie de la famille. Je suis reconnaissante à Dom d'avoir fait cette promesse ; plus que je ne saurais l'exprimer. Mais il a eu tort. Je sais que bien des gens sont morts à cause de moi.

Elle hésita. Dom sentit sa peur, mais aussi la détermination qu'il lui avait fallu pour se forcer à prononcer une si longue tirade.

— J'accepte de subir un châtiment afin de vous prouver ma loyauté. Mais j'ignore comment on fait ce genre de choses dans votre tribu. (Elle laissa tomber sa couverture et remonta sa manche droite.) Vous m'avez sauvée, et les vôtres y ont perdu la vie en grand nombre. La mienne vous appartient. Les Mirécès écorchent ou marquent au fer rouge. (Elle déglutit bruyamment.) Si après ça vous me trouvez indigne de confiance, je partirai. Et même dans le cas contraire, si tel est votre désir, je partirai. Que votre volonté soit faite, honorés maîtres.

Lim tendit la main. Rillirin inspira si fort que ses narines se dilatèrent. Le chef baissa la manche de la jeune femme et lui saisit le poignet.

— Mes sentiments sont les mêmes que ceux de ma femme, mais je suis sûr que Dom avait des raisons de dire ce qu'il a dit. Il sait des choses que nous autres ne pouvons savoir et, même si te faire mal soulagerait momentanément mon cœur, ce sentiment ne durerait pas et serait vite remplacé par de la culpabilité. Il n'y aura donc ni fer rouge, ni couteau. Et je m'appelle Lim, pas honoré maître. Chef non plus ; pas pour toi. Tu n'es pas une Louve, et je ne suis donc pas ton chef. Compris ?

Rillirin opina. Lim regarda l'assistance, et ses yeux se durcirent en passant sur Dom. Ce dernier comprit que, quelle que fût la nature du précipice qui séparait Rillirin des gens du village, lui-même se trouvait coincé du côté de la jeune femme.

— Ici, nous apprenons à nous fier les uns aux autres en discutant, puis en nous entraînant, puis en nous aimant, et enfin, en combattant. Amis, guerriers, famille, frères de guerre. Je pense que nous allons commencer par l'amitié. Par la discussion. D'accord ?

Lim lâcha le poignet de Rillirin et recula en lui faisant signe de

s'asseoir sur un lit.

Rillirin s'affaissa, mais Dom posa les mains sur sa taille pour la soutenir. Cette familiarité inattendue la fit sursauter ; Dom la lâcha précipitamment et, yeux écarquillés, essaya de chasser la douleur provoquée par ce contact. Cela n'allait plus tarder.

— À manger ! lança-t-il néanmoins en se forçant à mettre une note joyeuse dans sa voix. (Tout le monde tressaillit.) J'ai promis un petit déjeuner à Rillirin, alors allez-y, partagez.

Le climat de tension s'apaisa quelque peu ; toute l'assistance dévisagea Ash, qui rendit les regards avec de grands yeux innocents.

— Quoi ? demanda-t-il.

— Envoie, gamin, grogna Lim.

Ash soupira.

— Gamin ? Il continue de m'appeler gamin ! J'ai trente étés, je suis plus vieux que lui, là. (De la main, il indiqua Dom, puis afficha un grand sourire.) Et bien plus beau.

Toutefois, il farfouilla sous les fourrures de son lit et produisit un paquet en lin. Il contenait un canard rôti entier et une poignée d'oignons cuits. Rillirin en resta bouche bée, et s'affaissa de plus belle lorsqu'il sortit trois cruches en argile munies de bouchon de sous son lit, mais aussi un gros morceau de fromage et des pommes d'un sac.

— Quelqu'un veut de l'ale ? demanda-t-il.

Cam éclata de rire. Gilda murmura une courte prière pendant que les autres sortaient les provisions qu'ils avaient chapardées et les déposaient au milieu. Ils commencèrent à manger.

— Tu n'as pas faim ? s'enquit Dom lorsqu'il vit que Rillirin restait figée.

— Je n'ai pas de victuailles à mettre en commun, répondit-elle en rougissant.

— Tiens, prends mon repas, rétorqua Dom en lui passant sa part. (Rillirin regarda fixement ce qu'il lui tendait.) Pour être franc, je ne peux plus rien avaler, de toute façon, mentit-il sans que cela se vît. Vas-y, mange à t'en faire péter le ventre. C'est la fête.

— Oui, et comme tu es de la famille, grommela Sarilla.

Gilda la fit taire.

Rillirin hésita en regardant l'archère avec désarroi, mais Gilda lui fit signe, si bien qu'elle prit le pain et le fromage de Dom.

— Merci.

Dom l'observait sans cesser de boire pour anesthésier la douleur et l'anticipation. C'était vraiment pour bientôt. Très bientôt.

— Rillirin, maintenant, nous aimerions que tu répondes à quelques questions, déclara Lim. C'est important.

Rillirin leva la tête en entendant son nom, puis la baissa et regarda

ses mains. Elle entrelaça ses doigts et opina.

— Avant que vous commenciez, intervint Dom, j'ai eu une clairvoyance, quelques jours avant votre arrivée. (Lim fronça les sourcils.) Petite et toujours obscure, sinon je vous en aurais parlé plus tôt. Un homme pendu tête en bas, un dessin formé par des points argentés et des lignes rouges... Quoi ?

Rillirin avait les mains devant la bouche, les pupilles dilatées et noires.

— Des points argentés ? En ligne ? (Dom acquiesça.) Avec du rouge qui en sort ? (Nouveau hochement de Dom ; désormais, tous les regards étaient braqués sur Rillirin.) Je sais ce que ça veut dire, à présent. Jusque-là, je n'avais pas fait le rapprochement. C'est un sacrifice. On dirait un sacrifice pour accueillir de nouveaux convertis sur la Voie d'Ombre. Ils attachent la victime à l'envers sur un échafaud et clouent ses jambes au poteau. Ça fait venir la...

Elle baissa la voix et articula « Dame d'Ombre » sans le prononcer vraiment.

Le cœur de Dom se mit à battre la chamade, et la sueur coula de son cuir chevelu et de ses aisselles.

— Comment le sais-tu ? demanda Lim sur un ton inquisiteur.

Ses soupçons poussèrent comme des champignons.

— Je les ai vus faire. Mon frère Madoc, ils l'ont pris en même temps que moi. Il était esclave au Roc du Corbeau, mais ils l'ont emmené à Aigleplic quand il a demandé à se convertir. Seule l'Élue peut se charger de ce genre de sacrifices. Elle a tué un homme pour faire de Madoc un Mirécès.

Dom eut envie de souligner combien Rillirin leur était précieuse, de placer un : « Je vous l'avais dit », mais la douleur croissante, dans sa tête, reliait cette clairvoyance à celle qui s'annonçait. Il réprima un gémissement.

— Alors ton frère est devenu mirécès ? demanda Lim sans remarquer Dom.

— Oui. Il a pris le nom de Corvus. C'est le chef de guerre du Roc du Corbeau, maintenant. (Elle affronta le regard de Lim.) Je suis Rillirin Fisher du Lac de la Danseuse. J'ai vingt étés, et les Mirécès m'ont enlevée avec les autres enfants quand ils ont détruit notre village, il y a neuf ans. Ils ont tué tous les autres villageois.

— Corvus, répéta Dom. (Il grogna et étira le cou.) Corvus Madoc Corvus Roc du Corbeau Aigleplic roi.

Sa langue était épaisse et sa vision floue. Le feu faisait des rais autour de Rillirin, tachait son visage de lumière et de sang. Son estomac se retourna et il eut un haut-le-cœur.

— Dom ? entendit-il Lim dire. Ça commence.

— Merde.

Ash. Le bruit de meubles que l'on traîne pour dégager un espace derrière lui. *Les Mirécès. Les montagnes. Le Lac de la Danseuse. La Danseuse.*

La chienne.

— Attention au feu.

— Que se passe-t-il ? fait la voix paniquée de Rillirin, qui inonde son esprit et intensifie sa peur.

Il regardait le plafond, tête en arrière, craquements et cliquetis dans la colonne vertébrale. *Respire. Accepte la peur, la douleur. Laisse venir le savoir. Respire. Respire, je t'en prie.* Dom fit l'effort d'inspirer, retint son souffle, le relâcha dans un grognement. *C'est mieux. Encore.*

La pièce se fondit dans un million de points noirs vrombissants.

— Prends mes mains, fit-il d'une voix endormie, les mots emmêlés dans la gorge. Rillirin, prends-les. Vite.

Il s'efforçait d'atteindre Rillirin avec ses bras lourds comme des troncs d'arbres. En même temps, il luttait contre la terreur. Combattait. *Toujours se battre.*

— Préparez-vous à le rattraper, prévint Lim tandis que Rillirin mettait les mains dans celles de Dom.

Rillirin

*Jour de Yule, dix-septième année du règne du roi Rastoth
Temple de la Danseuse, Cité des Sentinelles, Plaine Occidentale*

Pendant un long moment, il ne se passa rien ; puis les yeux de Dom se révoltèrent. Il bascula sur le côté, tomba du lit en entraînant Rillirin, qui se mit à genoux, et les convulsions commencèrent.

— Que se passe-t-il ? s'exclama Rillirin d'une voix stridente en tirant sur ses mains. (Dom lâcha ; Rillirin tomba en arrière dans les jambes de Sarilla.) Que se passe-t-il ?

Horriifiée, Rillirin se releva précipitamment.

— C'est le don de Dom, répondit Sarilla.

Rillirin regarda Dom se débattre, Lim lui tenir la tête afin qu'elle ne heurtât ni le sol, ni le lit. Gilda priaient continûment sans quitter des yeux le visage tordu de Dom.

— Un don ?

Ça n'a rien d'un don, c'est un mal. Un châtement. Sans doute à cause de son serment de sang.

— La clairvoyance, insista Sarilla. Dom est en train d'apprendre ce qui te rend si importante, ce que tu es censée faire.

— On le sait déjà. Je suis la messagère de la guerre.

Mais pourquoi moi ? Je ne suis personne. Je ne suis rien.

— Ce n'est pas tout, fit Sarilla d'un air grave, sinon ça n'arriverait pas.

Tout à coup, la grande salle était trop petite, oppressante. Quelque chose approcha, quelque chose observait ; mais elle n'aurait su dire si c'était bon ou mauvais. Rillirin fléchit légèrement les jambes, comme si le plafond descendait.

Les convulsions continuèrent. Du sang se mêla à l'écume qui giclait de la bouche de Dom ; il s'était mordu la langue ou la lèvre.

— Sainte Danseuse, souffla Lim lorsque du sang commença à s'écouler aussi du nez du calestar.

Tout à coup, Dom se cambra à un point impossible ; le ventre tendu vers le ciel, seuls l'arrière de son crâne et ses talons reposaient encore sur le sol.

— Merde ! brailla Ash avec un mouvement de recul au terme duquel il se retrouva sur les fesses. Allez chercher le guérisseur.

Sarilla sortit en courant.

— Petit frère, petit frère, reviens tout de suite, scandait Lim en massant avec ses pouces le front de Dom.

Le souffle coupé, Rillirin le regarda vaciller comme un arc posé en

équilibre sur ses extrémités. La sueur perlait sur son visage, et l'on voyait ses tendons au niveau du cou et des bras. Enfin, il s'effondra. Gilda lui prit le pouls au niveau de la gorge.

— Trop rapide, beaucoup trop rapide. Allez chercher l'opium.

Dom entrouvrit les yeux.

— Non, murmura-t-il avec un rictus de cadavre. (Ses yeux se tournèrent vers Rillirin ; la stupeur et l'effroi se peignirent sur le visage du calestar.) Qui es-tu ?

Il eut un nouveau haut-le-cœur. Lim le tourna sur le flanc ; le chef avait les jointures en sang à force de faire tampon entre la tête de Dom et le sol. Dom vomit, puis se laissa retomber sur le dos. Tête posée sur les genoux de Lim, il dévisageait Rillirin à travers un rideau de cheveux noirs emmêlés.

— Je sais qui tu es, reprit-il d'une voix rendue suave par une jubilation horrifiée.

Rillirin recula, s'aperçut que Ash était à ses côtés ; mais pour la protéger ou pour la surveiller ? Elle l'ignorait.

— Qui ? répondit-elle en déglutissant bruyamment.

C'est de la folie, et ils sont tous contaminés. Il est malade ; il ne voit rien, rien de réel.

Dom lâcha un rire rauque.

— Les Dieux Rouges arrivent. Les terres de Gilgoras boiront du sang et vomiront de la fumée noire. Les forêts brûleront. Des montagnes s'écrouleront et se redresseront ; des royaumes s'effondreront. Le Rilpor mourra. Renard et Loups se mettent en travers de leur chemin ; la Danseuse se bat. Perdu. Tout est perdu. (En fermant les yeux, Dom fit perler des larmes sur ses joues.) La messagère amènera la mort de l'amour et l'amour de la mort.

Rillirin s'aperçut qu'elle était bouche bée. *La mort de l'amour ? Qu'est-ce que c'est que ce jeu de tordus ?* Elle lança un regard en coin à Ash, qui était concentré sur Dom. Elle recula d'un pas, mais la main de Ash se posa à tâtons sur son avant-bras. Sans la regarder, il serra. Fort. Elle s'immobilisa.

Gilda passa un linge mouillé sur le visage de Dom, ce qui eut pour effet d'étaler du sang sur sa mâchoire. Le calestar avait le regard vide.

— Assez, murmura-t-elle. Mon pauvre petit garçon, assez.

— Dis-nous-en davantage sur Corvus, ordonna Lim. (Lorsque Gilda se tourna vers lui, il lui adressa un regard contrit.) Nous devons savoir.

— Je ne... s'il vous plaît... je ne veux pas, haleta Dom.

De ses yeux fous, il regardait les visages au-dessus de lui ; il glissa sur celui de Rillirin, comme s'il ne supportait pas de s'y attarder.

— Du calme, petit frère, du calme. Parle-nous de Corvus.

— Rillirin.

— Oui, Rillirin est la sœur de Corvus. Mais encore ? Quels sont ses projets ?

— Corvus, roi des Mirécès.

Tout le monde se retourna vers Rillirin.

— Corvus a pris le trône ? Madoc est roi ? lui demandait-on de toutes parts. C'est Madoc le roi des Mirécès ?

Dom tendit la main vers Rillirin. Ash la poussa vers lui.

— Tu es de sang royal, messagère. Combien faudra-t-il en verser pour en extraire la corruption ?

Le rire de Dom n'avait plus rien de sain. Le calestar, qui avait le teint gris, se saisit à nouveau de la main de Rillirin. Cette dernière poussa un cri strident et essaya de se libérer, car il la serrait si fort qu'il lui broyait les os. La pièce était silencieuse à l'exception des crépitements du feu, de la respiration rauque de Dom, des frottements des talons de ses bottes qui laissaient des marques sur le sol, et des gémissements de Rillirin.

Cette fois, Dom ne se cambra pas. Les convulsions ralentirent, faiblirent jusqu'à n'être plus que de petits soubresauts. Enfin, il resta allongé, immobile. Rillirin sortit ses doigts écrasés de la main inerte du calestar et les serra contre sa poitrine. *Fuir. Il faut fuir, pas d'autre solution.*

— Il ne respire plus, dit Lim.

— Laissez-lui du temps, répliqua Cam.

Sa voix était comme de l'acier tordu jusqu'à son point de rupture.

— Il n'est jamais allé de l'autre côté deux fois de suite, intervint Ash. Et s'il ne revenait pas ?

— Tais-toi, lui intima Gilda. Bien sûr qu'il va revenir. Il le faut.

Cependant, personne n'eut l'air convaincu, ce qui ne surprit pas Rillirin.

— La mort de l'amour, murmura-t-elle.

Cela n'avait aucun sens. Ils nageaient en plein délire, et personne ne la regardait. Elle fut de nouveau tentée de fuir. *Maintenant, pendant qu'ils sont distraits par ce fou.* Elle regarda le visage inerte de l'homme inconscient. Son visage émacié, dont les os étaient visibles sous sa peau. *Il s'est porté garant de moi, il m'a protégée, c'est lui qui a prononcé les mots à ma purification. Je ne peux pas partir. Je ne peux pas l'abandonner.*

Dom toussa, bava du sang sur le sol, puis prit une inspiration irrégulière dans laquelle on entendait des bruits de bulles.

— J'ai raté quelque chose ? murmura-t-il.

Il s'évanouit.

Il neigeait dru et tout le monde dormait quand Rillirin revint des latrines. Elle se frotta les cheveux et les épaules pour en faire tomber

les flocons, puis se faufila jusqu'au feu. Elle s'accroupit devant en frissonnant. Dom ne s'était pas réveillé une seule fois depuis sa clairvoyance, qui remontait à des heures. Il avait le sommeil agité, le visage constellé de perles de sueur, les paupières qui tressautaient.

— Calme, calme, fit-elle en imitant le ton mélodieux de Gilda. Ça va aller.

Les paupières de Dom battirent, puis s'ouvrirent. Lorsqu'il vit Rillirin, ses yeux noirs exprimèrent une émotion qui disparut aussi vite qu'elle était venue.

— Tiens, dit la jeune femme en portant un gobelet aux lèvres du Calestar.

— Merci, fit-il d'une voix qui était moins qu'un murmure.

— Tu veux manger ? As-tu chaud ? froid ?

Il tourna la tête et se rendormit. Rillirin borda les fourrures qui le recouvraient, non sans veiller à ne pas toucher sa peau à cause de cette malédiction qu'elle avait apportée avec elle. Des larmes gonflèrent sur ses cils.

— Je n'aurais jamais dû venir, chuchota-t-elle dans ses mains, le front appuyé contre les genoux. J'aurais dû laisser Liris faire ce qu'il voulait, le laisser me tuer.

La culpabilité dont elle pensait être soulagée depuis sa purification remonta à la surface. Les remerciements à contrecœur de Sarilla ne signifiaient rien, si Dom mourait, fou ou pas. *La mort de l'amour.*

— Je suis content que tu aies résisté à Liris. (Rillirin tressaillit en entendant ce murmure rauque.) Je suis content qu'il n'ait rien obtenu de plus de toi, et je suis content que tu l'aies tué. Ce qui s'est passé serait arrivé, de toute façon.

Rillirin garda la tête baissée.

— Mais ça n'aurait pas été aussi grave. Je me trompe ? Tu ne te serais pas senti aussi mal, sans moi. Ma présence a aggravé ta crise.

Un sourire à peine perceptible passa sur les lèvres de Dom.

— Je ne ressentirais pas grand-chose, si tu n'étais pas là, Rillirin. Et je ne ressens pas que des choses désagréables.

— Cesse d'essayer de me rassurer, le contra-t-elle avec un reniflement. Je suis la messagère de la fin du monde. Être la catin de Liris, c'est un sort beaucoup plus enviable.

— Tu n'étais pas sa catin, mais sa victime, rétorqua Dom.

Épuisé, il en était réduit à chuchoter. Ses paupières battirent de nouveau, mais il parvint à se reconcentrer sur Rillirin.

— Tu veux m'en parler ? demanda-t-il.

Plutôt crever. Elle chercha de la pitié, du dégoût dans son expression, mais n'y décela que de la tristesse, ce qui fit fondre encore un peu la glace qui emprisonnait son âme.

— J'avais quatorze ans, la première fois, je ne savais pas du tout ce

qu'il me voulait. J'avais trop peur pour le repousser. J'étais esclave, et lui, c'était le roi. Je n'étais qu'une petite fille, putain, Dom. Après, il m'a donné les assiettes sales que j'étais venue chercher, et il m'a dit de faire mon travail, comme si de rien n'était. Mais il s'était passé quelque chose, et ç'a continué d'arriver. Alors j'ai commencé à me défendre, mais ça lui plaisait encore plus.

— Ça n'a fait qu'aggraver les choses, murmura Dom.

Rillirin haussa les épaules et s'assit.

— Seulement d'un point de vue physique. Ils avaient déjà tué le bien qui était en moi. La douleur, à côté, ce n'est rien. (Elle toussa et eut un haut-le-cœur.) Même cette douleur-là.

Dom tendit le bras et posa une main tremblante sur la tête de Rillirin.

— Personne ne te forcera, désormais, Rillirin, déclara-t-il sur un ton solennel, comme s'il prononçait une sentence. Aucune Sentinelle, aucun Loup ne l'oserait. Et je tuerai quiconque essaiera, je te le jure.

Après une hésitation, il ajouta :

— Tu m'as appelé par mon prénom. Je crois que c'est la première fois que tu le fais sans réfléchir. J'aime entendre mon nom dans ta bouche.

— Moi aussi, dit-elle, ce qui la surprit elle-même. Et quelle que soit la chose dont je suis la messagère, je vais t'aider à la combattre. Je vais tous vous aider. Plus de secrets, je le jure.

— Plus de secrets, répéta-t-il. (Il laissa retomber sa main des cheveux de Rillirin.) Alors c'est sans doute le moment pour moi de t'expliquer ces cicatrices sur mon bras.

— Tu n'es pas..., commença-t-elle.

— Si. Je te dois bien ça.

Il eut quelques secondes d'absence, ce qui ne dérangerait pas Rillirin, car elle n'était pas sûre de vouloir connaître l'explication.

— Jadis, j'ai été marié, reprit-il si bas qu'elle dut se rapprocher pour l'entendre. Elle s'appelait Hazel Shortspear. Elle portait mon enfant, quand on l'a tuée. Ils l'ont d'abord violée, puis ils lui ont ouvert le ventre pour tuer le bébé.

Par les dieux, pas étonnant qu'il soit devenu fou.

— C'étaient les Mirécès ? demanda-t-elle.

Bien entendu, un acte aussi horrible ne pouvait qu'être l'œuvre des Mirécès.

— C'étaient des hommes en bleu. Mais je ne crois pas que c'étaient des Mirécès. Je les reconnaitrai, quand je les verrai.

Rillirin retint sa respiration et mit les mains devant sa bouche.

— Tu étais là ? chuchota-t-elle.

— Je suis arrivé à la fin. Elle en a tué trois avant d'être dépassée. C'était une tueuse, ma Hazel, une sacrée combattante. Mais ils étaient

tout simplement trop nombreux. Les autres m'ont assommé avant de partir. Elle est morte seule.

— Elle est morte en sachant que tu lui survivrais, tenta Rillirin.

Elle aurait voulu le toucher mais n'osait pas.

— Elle est morte en sachant que notre enfant ne lui survivrait pas, la contra-t-il.

Comme il n'y avait rien à répondre à cela, elle se garda de le faire.

— Hazel Shortsphear ? C'était la sœur de Dalli ?

— Non, Shortsphear, c'était son nom de guerrière, comme Sarilla Archer. Elles étaient sœurs dans la guerre.

— Mais toi aussi, tu es un Loup. Pourtant, tu n'as pas de nom de guerrier.

Dom grogna.

— Non. En effet. Je préfère Templeson à Calestar, mais je donnerais ces deux noms sans hésitation, pour être un vrai Loup.

Rillirin frôla les doigts de Dom, puis posa la paume sur la sienne. Ils attendirent tous deux avec un mélange de tension et de peur, mais il ne se produisit rien. Rillirin serra plus fort la main de Dom et se força à le regarder dans les yeux.

— Ces visions, elles sauvent des vies, non ? (Il acquiesça.) Alors ça fait de toi un guerrier. Et puis tu m'as bien sauvée, dans les montagnes.

Les commissures des lèvres de Dom furent agitées par un léger soubresaut. Il allait parler, mais ses paupières battirent, et il s'endormit, la main dans celle de Rillirin.

Corvus

*Première lune, an 995 après l'Exil des Dieux Rouges
Col de Sang, contreforts du Mont Gil, territoire mirécès*

Ils avaient atteint le col entre le Mont Gil et le Pic Blanc à Yule, Corvus, Lanta et leur escorte. Les seules nouvelles de Rillirin dont ils disposaient venaient de Rivil. Le Rang de l'Ouest savait que les Loups avaient capturé une esclave mirécès, et qu'ils la détenaient à la Cité des Sentinelles le temps de savoir s'ils pourraient en tirer quelque chose.

Corvus avait envoyé Mata trouver Edwin, Valan et les cinq hommes avec lesquels ils passaient la forêt au peigne fin à la recherche de Rillirin. Ils y étaient depuis que sa sœur lui avait glissé entre les doigts lors de l'attaque du village des Loups. Il fallait que les dieux fussent vraiment avec eux, pour que Rivil disposât de renseignements sur elle. Les hommes n'entreraient jamais dans la Cité des Sentinelles, mais du moins pourraient-ils surveiller la ville et sauter sur l'occasion la prochaine fois que les Loups déplaceraient Rillirin. *Et alors, nous aurons enfin des réponses ; nous saurons lequel de mes hommes est un régicide.* Il serait agréable de faire exécuter ce bâtard. Une fois ce problème écarté, Corvus pourrait enfin se détendre.

Ses pensées revinrent sur Rillirin, comme elles le faisaient de plus en plus ces derniers temps. C'était son obstination à refuser de reconnaître les Dieux Rouges pour seuls dieux véritables qui avait fait qu'on l'avait maintenue au rang de catin. Si elle s'était convertie, Liris l'aurait honorée en lui donnant des droits, une situation, et des esclaves à elle. La maîtresse du roi, après tout, n'était qu'un cran en dessous d'une reine.

Ce sera différent, quand elle sera avec moi, pensa-t-il. Elle verra la vérité ; elle foulera la Voie et deviendra une bonne enfant pour les dieux. Lanta ne la touchera pas, si elle se convertit.

L'abri qu'ils construisaient dans le col était enfin terminé ; ils avaient même réussi à allumer un feu malgré le vent qui hurlait. Corvus s'entassa avec les autres dans l'abri, car qui voulait survivre dans les montagnes ne s'embarrassait pas de royale bienséance. Lanta était serrée contre lui, cuisse contre cuisse, et avait la tête posée sur son épaule.

— Les hommes sont bien entraînés, dit Corvus, mais, à présent, nous devons les former pour qu'ils se battent comme un Rang. Impossible de gagner une bataille rangée sans discipline, et je pense que des batailles, il va y en avoir beaucoup.

Corvus regardait fixement la neige soufflée par le vent et les derniers rayons du soleil, qui donnaient des reflets rose et pêche aux congères, en contrebas. Né dans la plaine mais élevé en montagne, il voyait de la beauté dans l'idée qu'ici les imprudents fussent promis à une mort certaine. Il sortit du poisson salé de son paquetage et le partagea avec Lanta.

— C'est le problème, avec Rivil, continua-t-il, pensif. Il nous prend pour une bande sans discipline. Il compte nous utiliser comme troupes d'assaut pour affaiblir le Rang de l'Ouest, et espère qu'ensuite les survivants nous balaieront. Pendant ce temps, il marchera sur Rilporin avec sa propre armée pour destituer son père.

Il mastiquait patiemment une bouchée coriace.

— C'est un imbécile arrogant, reconnut Lanta, pour croire que nous allons perdre, et qu'il gagnera sans aide.

— J'ai hâte de voir la tête qu'il fera quand nous lui reprendrons Rilporin.

Les deniers rayons de soleil moururent, et la nuit monta des profondeurs du col. Ils se retrouvèrent naufragés sur leur minuscule îlot circulaire de lumière orange, cernés par les ténèbres oppressantes.

— Alors vous n'avez pas l'intention d'accepter les termes qu'il vous a proposés ? demanda Lanta. (Corvus entendait à sa voix qu'elle souriait.) Toute la Plaine Occidentale entre le Krike et le Gil, ce n'est pas assez pour vous ?

Il avala son poisson et s'entoura de ses propres bras.

— Je pense que quelque chose d'un peu plus royal me siérait davantage, murmura-t-il. Pas vous ?

— Le trône de Rilpor ?

— Le trône de Rilpor. Rivil n'aura même pas le temps de le réchauffer sous son cul.

Dom

*Première lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Temple de la Danseuse, Cité des Sentinelles, Plaine Occidentale*

Quoi ? Où suis-je ? Que se passe-t-il ?

Il se trouvait dans quelque caverne noire et vaste. Dom tourna sur lui-même. Il entendit l'écho du frottement de ses bottes sur le sol, et sentit le doigt glacé de l'air courir sur sa peau.

Comment suis-je arrivé ici ? Dans sa panique, il vit une flamme tremblotante approcher et distingua une silhouette brandissant une torche dans une main fine. Les flammes illuminèrent un visage étonnant de perfection.

— Qui êtes-vous ? Où suis-je ? demanda Dom tout en songeant à plusieurs hypothèses déplaisantes.

— Alors c'est toi, le nouveau calestar ? demanda la femme.

Sa voix se répercuta avec fracas sur la pierre et grandit jusqu'à devenir un rugissement aux oreilles de Dom. Calestar, calestar, star, star, star...

— Celui qui est né pour s'opposer à moi ? reprit-elle. (Elle fit un bruit exprimant sa déception.) J'attendais mieux.

Elle approcha, tête inclinée à la façon d'un prédateur, et tendit la torche sous le nez de Dom, si près que la chaleur fit bouger les cheveux mouillés de sueur de ce dernier. La femme posa sa main libre sur son cœur, qui battait à tout rompre.

— Qui êtes-vous ? répéta-t-il.

Il la vit sourire et passer la langue sur ses dents du haut. Elle s'approcha encore, au point qu'ils finirent joue contre joue.

— Je viens te chercher, calestar, lui murmura-t-elle à l'oreille tandis que sa main descendait le long du ventre de Dom jusqu'à son entrejambe. J'attends quelque chose de toi.

— Quoi ? souffla-t-il avec un frisson.

La main de cette femme lui faisait l'effet d'un serpent rampant sur sa peau nue ; c'était à la fois repoussant et attirant.

— Une promesse.

— Quelle promesse ? Qui êtes-vous ?

— Viens me retrouver. Je t'expliquerai tout, mon amour. (Elle recula pour le regarder dans les yeux.) Et cesse de faire l'innocent. Tu sais qui je suis. Et tu sais que tu m'appartiens.

Le cœur de Dom fit un bond. Oui, il le savait.

— Dame d'Ombre, chuchota-t-il.

La femme écarquilla les yeux de plaisir. Alors, Elle frappa ; ses

lèvres envoyèrent un éclair dans le corps de Dom, et leurs bouches se joignirent dans un baiser au goût d'ozone et de sang, qui lançait des étincelles de sensations dans tout son corps.

— Mon amour, mon amour.

Sa voix résonnait en lui et hors de lui, et ce malgré le fait que Sa bouche fût collée à celle du calestar, et cette voix faisait monter en lui une chaleur qui lui endolorissait le cœur. Il La prit par les épaules et poussa, fit son possible pour s'éloigner d'Elle, gagné qu'il était par l'horreur, mais aussi par un désir soudain et inextinguible. Son corps réagissait malgré lui. D'autres mains le touchaient sous ses vêtements, de multiples mains qui le chatouillaient, le caressaient, le frôlaient. Le gémissement qui s'échappa de lui se changea en grognement lorsqu'il La poussa de toutes ses forces.

La Dame d'Ombre mit fin au baiser. Dom retint son souffle, s'essuya la bouche et recula pour mettre un maximum de distance entre lui et cette peau soyeuse. Il cracha sur le sol de la caverne et fut pris d'un nouveau frisson.

— Ne vous approchez pas, putain ! haleta-t-il, main tendue vers l'avant. Et ne me touchez pas.

— Pas mal, pour ton premier essai, répliqua-t-elle avec un petit sourire cruel. À la fois pour le baiser, et pour la résistance. (Elle partit d'un rire grave et guttural.) Mais nous savons tous les deux que tu ne peux pas me repousser. (Elle agita la torche entre eux ; la forme irrégulière de la flamme emplît le champ de vision de Dom.) Allez, pars, mon amour. Mais ne t'inquiète pas, nous nous reverrons bientôt. (Elle se passa la langue sur les lèvres.) J'ai hâte que nous recommencions.

Dom sentit les flammes pénétrer dans sa tête, le brûler, envelopper son cerveau. Dans un sursaut et un cri étouffé, il se réveilla. Dans son lit. Dans le noir.

Seul.

Gilda

*Première lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Temple de la Danseuse, Cité des Sentinelles, Plaine Occidentale*

Dalli enseignait l'usage de la lance à Rillirin après qu'elles lui avaient taillé ensemble une lance dans un arbre qu'elles avaient choisi dans le bosquet. L'arme n'avait pas encore de fer, mais elles avaient aiguisé son extrémité et l'avaient durcie dans les cendres d'un feu afin qu'elle pénétrât sa cible.

Appuyée au portail de l'enclos, Gilda souriait de voir Dalli si impatiente, et souriait plus encore de voir que Rillirin ne se faisait pas toute petite. C'est libérée des Mirécès qu'elle avait fêté cette nouvelle année. Ce nouveau départ, riche de possibilités.

— Bien, plus légère sur tes pieds, c'est ça, tendu, le ventre, tendu j'ai dit, et frappe.

La lance glissa sur la cible en vibrant et ne s'enfonça que de quelques pouces. Une chèvre la regarda.

— Pas mal, commenta une fois de plus Dalli.

Rillirin eut un petit rire.

— La chèvre n'a même pas eu peur.

L'œil attiré par un mouvement, Gilda regarda un Dom voûté comme un vieillard sortir de la maison d'un pas lent. Il sursauta lorsque le coquelet chanta, tira sur la couverture qui enveloppait ses épaules, et entra dans le temple en traînant les pieds. *Il y passe beaucoup de temps, ces derniers jours. Et d'habitude, il n'a pas le sommeil si perturbé.*

Cam arriva discrètement derrière elle et lui tomba dessus ; il prit les bras de Gilda et les mit autour de sa taille tout en l'embrassant sur le côté de la mâchoire. Elle couina puis rit, et lui donna une tape sur la main quand celle-ci commença à se promener sur elle.

— Si c'est ce genre de choses que tu veux, tu devrais commencer par venir me voir plus souvent, le gronda-t-elle.

Cependant, elle tourna la tête afin que le baiser de Cam touchât le coin de sa bouche.

Cam posa la tête sur l'épaule de sa femme.

— Comment se débrouille la petite ?

Gilda fit un geste vague, et ils regardèrent Rillirin s'essayer sans l'autorisation de son enseignante à une passe en huit. La pointe de la lance frôla le cuir chevelu de Dalli, qui se baissa pour esquiver.

— Oh ! pardon, fit Rillirin tandis que Dalli lui lançait une bordée de jurons.

Cam ricana ; mais à son assaut suivant, Rillirin déplaça à la fois ses

pieds, ses hanches et sa lance, et la pointe s'enfonça profondément dans la cible.

Dalli lui donna une tape dans le dos.

— Bien, fit-elle avec un grand sourire. Beaucoup mieux. Maintenant, essayons avec une lance d'adulte.

— Ouille, murmura Cam.

— Tu es aussi dur quand tu enseignes le maniement de l'épée, lui rappela Gilda. Qu'arrive-t-il à Dom ?

Cam parut gêné.

— Ah ! alors toi aussi, tu as remarqué. (Il soupira et lui embrassa le lobe de l'oreille.) Aucune idée. J'ai essayé de lui tirer les vers du nez, ce matin, mais il refuse de s'ouvrir. Il dit qu'il est fatigué à cause de la clairvoyance.

Gilda observait Rillirin et Dalli, qui examinaient les paumes écorchées de Rillirin. La prêtresse voyait la fierté que la jeune femme tirait de ces blessures, le plaisir qu'elle avait à souffrir pour apprendre à se défendre.

Le soleil perça entre les nuages et les entoura d'une auréole d'or pâle. Rillirin leva la tête vers la lumière et ferma les yeux. Elle avait un léger sourire sur le visage.

— Comme elle a l'air innocente, murmura Gilda. (Elle pivota vers Cam, qui la tenait toujours dans ses bras.) Notre garçon nous cache quelque chose. Une chose que sa clairvoyance lui a apprise et qu'il garde pour lui, j'en suis certaine.

Cam frotta sa barbe de trois jours.

— Alors nous trouverons un moyen de lui soutirer la vérité. Nous le coincerons pour le forcer à parler. Impossible de l'aider tant qu'il se taira.

Gilda inspira profondément et ferma les yeux une seconde.

— C'est pour ça que je t'aime, vieil homme. Tu ne discutes pas, quand je dis quelque chose.

Cam gloussa et glissa les doigts dans le décolleté de sa robe.

— À quoi ça servirait ? demanda-t-il.

Il essaya avec fougue de faire entrer sa langue dans l'oreille de Gilda.

— Tu es incorrigible, dit-elle.

Néanmoins, elle se sentit rougir. *Après toutes ces années, il arrive encore à faire que je me sente comme une jeune femme.* Ils s'embrassèrent, et Gilda en était à se demander s'ils n'allaient pas s'éclipser une petite heure lorsque le cor de la Cité des Sentinelles sonna trois fois.

Cam la lâcha, Dalli rendit sa lance à Rillirin, et tous deux partirent au trot vers le portail du temple pendant que Rillirin rejoignait discrètement Gilda. Elle avait le visage crispé par une peur soudaine.

Lim et Ash sortirent des écuries et, longtemps après, Dom émergea du temple en boitillant.

— Que se passe-t-il ?

— Trois coups de cor, ça signifie que quelqu'un approche de la ville, expliqua Gilda. Ce n'est pas vraiment une alerte, mais plus un signal qu'il faut se tenir prêt. Cam, mon amour, qu'est-ce que c'est ? appela-t-elle.

Deux nouveaux coups retentirent, ce qui signifiait que l'hypothèse d'un danger était écartée. On avait reconnu le ou les visiteurs.

— Sarilla ramène un étranger, annonça Cam. Un soldat du Rang.

Tous se pressèrent au portail pour regarder les deux nouveaux arrivants.

— Ils viennent au temple au lieu d'aller vers la ville, remarqua Gilda.

Lim grommela et agita le bras ; Sarilla lui rendit son salut. Gilda se retourna en sentant un vide là où il aurait dû y avoir quelqu'un. Dom était adossé au mur du temple, le regard rivé sur l'étranger qui franchissait le portail. Il ouvrait des yeux gros comme des œufs d'oie et, même d'où elle se trouvait, Gilda voyait sa cage thoracique se soulever sous l'effet de sa respiration. Quoi qu'il cachât, l'inconnu y était lié.

Crys

*Première lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Temple de la Danseuse, Cité des Sentinelles, Plaine Occidentale*

— Tu nous expliques, Sarilla ? demanda le chef des Loups.

Crys se tenait près du bassin des dieux au bord duquel, disait-on, nul ne pouvait mentir. Les Loups étaient alignés entre la sortie et lui. *Ça me va*, pensa Crys. *De toute façon, je n'ai pas l'intention de ressortir. Je vais peut-être même rester ici jusqu'à la fin de mes jours.*

— Je vous présente le capitaine Crys Tailorson, chef de la garde personnelle des princes lors de leur voyage vers les Forts de l'Ouest. Je l'ai trouvé à un kilomètre et demi de l'orée de la forêt, alors que je vérifiais mes collets. Il connaissait le nom du capitaine Carter. (Elle haussa les épaules.) Et il a demandé l'asile.

Les Loups regardaient le capitaine Tailorson ; l'un d'eux avec plus d'insistance que les autres. Crys avait l'impression que cet homme essayait d'extirper à la force des yeux les secrets qu'il avait dans le crâne. Ils l'avaient forcé à déposer ses armes, et sa paume se languissait de son épée.

— L'asile ? fit le grand archer à la cicatrice.

Crys acquiesça.

— Oui. Protection, purification, à manger si vous avez assez de provisions pour moi. (Il bafouillait mais, bien qu'il s'en aperçût, n'y pouvait rien.) En fait, tout ce que vous pourrez faire pour me protéger.

— Vous protéger de qui ? demanda le chef. Qui êtes-vous ?

— C'est le Mystificateur, fit celui qui le dévisageait.

Crys piétina, mal à l'aise.

— Je suis soldat, comme l'a dit votre amie. Crys Tailorson, des Trois-Hêtres. Je me suis engagé à dix-sept ans, j'ai fait mes classes dans le Rang de l'Est avant de commencer ma rotation. Au fil des années, j'ai raté plusieurs promotions pour ensuite les regagner, et le prince Rivil m'a remarqué quand j'ai rejoint le Rang du Palais, il y a quelques mois de ça.

Son visage se décomposa. *Je lui faisais confiance, je l'admirais. C'était mon ami. Et pendant tout ce temps, c'était un traître... Il a trahi la Couronne, le pays, les dieux. Et moi.*

Il s'assit brusquement sur le banc, à côté de lui. Ce mouvement les fit tous sursauter. Tous, sauf celui qui le dévisageait et qui ne l'avait pas quitté des yeux une seule seconde. Crys ne pensait même pas l'avoir vu cligner des yeux.

De l'épaule, il essuya sa joue en sueur.

— Nous devons remonter le Fleuve Gil en bateau, visiter les forts, puis traverser les terres jusqu'au port, au sud du Lac de la Danseuse, où nous étions censés affréter un bateau pour redescendre par les Larmes jusqu'à Rilporin. Au lieu de quoi, après avoir inspecté les forts, le prince Rivil a souhaité visiter la Vallée du Col de Sang. Pour voir le lieu de tant de victoires célèbres, disait-il. Nous avons vingt hommes, et le général Koridam avait passé la zone au peigne fin quelques jours plus tôt. C'était désert. Alors comme un idiot, j'ai accepté. Après tout, nous étions en avance sur le programme. À notre arrivée dans la vallée, nous sommes tombés sur une troupe de Mirécès qui nous attendait.

Le chef des Loups jura.

— Alors c'est eux que vous fuyez ?

Crys lâcha un rire forcé.

— Si seulement c'était aussi simple, monsieur. (Il enfouit quelques instants la tête dans les mains et avala une giclée de bile qui lui laissa la gorge acide.) Le prince Janis est mort. Rivil, Galtas Morellis et presque tous les soldats sous mon commandement ont pris part à son sacrifice pour consacrer leur conversion à la Joie Rouge.

Des larmes gonflaient au coin de ses yeux tandis que les Loups l'observaient d'un air interdit. Ils commencèrent à bredouiller. Crys se saisit de l'amulette du Dieu Renard qu'il portait au cou et parla par-dessus les bavardages :

— Janis est mort et Rivil est un traître. Ce qu'ils ont fait, c'était... C'était la pire chose que j'aie vue de toute ma vie.

— Qu'ont-ils fait ? demanda le chef d'une voix rauque.

La jolie rousse, à côté de lui, avait les yeux fermés et les deux mains devant la bouche.

— Ils l'appelaient l'Élue. Elle était arrivée avec les Mirécès, et elle a cloué Janis à un poteau. Des dizaines de clous dans les jambes. Alors la Dame d'Ombre a parlé à travers le prince avant qu'il meure ; Elle a dit à Rivil qu'il serait roi de Rilpor s'il Lui prêtait allégeance. Ce qu'il a fait.

— Elle a parlé à travers lui ? demanda celui qui le dévisageait. Comment ? Qu'a-t-Elle fait ?

— La femme a posé des questions à Janis, mais ce n'est pas lui qui lui a répondu. Sa voix – la voix de la Dame d'Ombre – sortait par la bouche du prince.

La grande prêtresse s'avança et posa les mains sur les épaules de Crys.

— Dis-leur tout ce qui te reviendra, conseilla-t-elle, puis nous discuterons de ton âme pour déterminer si tu as besoin d'être purifié, ou si tu le souhaites.

Crys s'aperçut qu'il s'agrippait de toutes ses forces aux avant-bras de

la femme. Il dut se concentrer pour la lâcher.

— Merci, prêtresse, marmonna-t-il malgré la boule dans sa gorge.

Elle opina du chef et lui tapota la joue, puis traça un cercle sur son front.

— Je m'appelle Gilda, et de gauche à droite, voici Dom, Dalli, Lim notre chef, Rillirin, Ash et Cam. Et Sarilla, qui t'a trouvé.

— Quoi d'autre, capitaine ? demanda Lim. Comment comptent-ils communiquer ? Rivil va-t-il financer une armée privée ? Je n'imagine pas Corvus se satisfaire de mener tous les combats pour que ce soit Rivil qui ait le trône. (Il se tourna vers Sarilla.) Il faut mettre Mace au courant.

Elle acquiesça.

— Le roi aussi. Si Rivil est sur le chemin du retour avec ses pieds fraîchement cloués à la Voie d'Ombre, Rastoth est comme un cochon attaché pour l'abattage, et il ne le sait même pas.

— Normalement, le général Koridam doit déjà être au courant, intervint Crys. J'ai croisé le capitaine Carter sur l'autre rive du fleuve, il y a quelques jours. Elle voulait que je rentre avec elle au fort, mais j'ai refusé. Je... (Il rougit.) Je l'ai menacée. Mais il était hors de question que je retourne là-bas ; c'est là qu'ils me chercheront en premier. J'ai fait le mort pour échapper à Rivil et sa clique, voyez-vous, mais je n'ai aucun moyen de savoir s'ils sont tombés dans le panneau. J'ai profité d'une tempête de neige pour tuer deux soldats, je les ai traînés aussi loin que j'ai pu pour faire croire qu'ils avaient été attaqués alors qu'ils pistaient quelqu'un, puis j'ai pris mes jambes à mon cou. Bref, j'ai tout raconté au capitaine Carter, qui est retourné tout droit au fort prévenir Koridam.

Lim opinait.

— Bien vu. Dalli, quand nous aurons fini de le questionner, prends un cheval et va voir Mace aussi vite que tu le pourras. Tu lui donneras tous les renseignements qui lui manquent, et tu lui demanderas ce qu'il compte faire.

Bon, c'est bien. Ils me croient, ils se préparent au pire, et moi, je vais être purifié. Je suis en sécurité ici, et le Rang de l'Ouest va pouvoir se préparer. Le rythme cardiaque de Crys commença à ralentir. Il se détendit.

Tout à coup, un mouvement attira son regard. Celui qui l'observait, Dom, s'avança autant qu'il bascula en avant, se dressa de toute sa hauteur, puis se voûta de nouveau, un filet de salive accroché au menton.

— La guerre sera bientôt là, annonça-t-il. (Il regardait Crys, l'œil vide et la paupière droite battante.) Les Mirécès briseront le Rang de l'Ouest et déferleront sur la Plaine Occidentale et les Terres à Bétail en détruisant et en brûlant tout sur leur passage. Ils mettront le feu à la Cité des Sentinelles. Mais Corvus ne s'arrêtera pas quand Rivil sera roi.

Il capturera Rivil et le sacrifiera. Alors ce sera l'avènement de la Joie Rouge. Corvus, roi de Rilpor.

S'apercevant qu'il était bouche bée, Crys la referma brusquement, et s'élança en voyant Dom chanceler ; il le prit sous l'aisselle à l'instant où Ash arrivait par l'autre côté.

Dom saisit Crys par le cou et serra.

— Pourquoi brilles-tu ? demanda-t-il d'une voix pâteuse. Tu as la lumière divine. Pourquoi ? Qui es-tu ?

— Quoi ? Mais personne, se défendit Crys tandis que Ash essayait de forcer Dom à desserrer sa prise. Je ne suis personne. Je suis soldat, rien qu'un soldat. C'est tout. Un soldat.

— La lumière des dieux. Les yeux des dieux. Âme double.

Dom secouait Crys, qui commençait à voir des points de lumière filer comme des étincelles dans sa vision périphérique.

— Crys Tailorson, rien que Crys Tailorson, fils de John et Mara, un misérable capitaine des Rangs. Je vous en prie, je ne suis rien.

Dom grogna et le relâcha. Ses genoux se dérobèrent sous lui. Ash l'emmena s'asseoir sur un banc. Il s'assit donc, tête baissée, les mains pendantes, inertes, entre les cuisses, et ne bougea plus.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Crys. (Dos au mur, la largeur du bassin entre les Loups et lui, il ignorait complètement comment il avait atterri là.) Comment sait-il tout ça ? Pourquoi dit-il que je brille ? Qui est cet homme ?

Tout le monde le regardait d'un air suspicieux.

— Dom est le calestar, expliqua Gilda. Il voit l'avenir. Pas toujours, et pas clairement. Vos informations lui ont révélé un peu plus précisément ce qui se trame. Maintenant, il va dormir.

Lorsque Dom scruta l'assistance, il avait le visage d'un cadavre d'une semaine.

— Tu as beaucoup à faire, Rillirin Fisher du Lac de la Danseuse, messagère de la fin, murmura-t-il.

La rousse tressaillit et recula involontairement d'un pas. Le regard mort se déplaça sur Crys, qui sentit ses poils se dresser sur sa nuque.

— Et la lumière divine nous guidera tous vers la mort et au-delà.

Durdil

*Première lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Le palais, Rilporin, Terres des Blés*

— Vous voulez combien ? s'étonna Rastoth.

Questrel s'inclina bien bas. Des mèches de longs cheveux huilés se décollèrent de son crâne chauve et se balancèrent vers le sol. *Il faut que je fasse attention, pensa Durdil. À mon âge, si je glisse sur cette merde, je me casse une hanche.* Malgré des années de discipline militaire, un coin de sa bouche fut agité par un soubresaut.

— Ce n'est vraiment pas grand-chose, Votre Majesté, se défendit Questrel en se redressant. (Il aplatit délibérément ses cheveux en travers de son front.) Comparé aux revenus de la Couronne.

— Pas grand-chose ? Nous parlons de six cents rois d'or, à peine quelques jours après Yule. Si je me rappelle bien, les fêtes m'ont déjà coûté fort cher.

— Sire, c'était un festival religieux. Là, il s'agit du retour de vos fils partis dans l'Ouest. Une occasion de montrer l'héritier au peuple. Les gens pourront entendre ce qu'il a à leur dire.

— Disons que j'accepte ce projet délirant. Que se passe-t-il ensuite ?

— Vous n'avez pas grand-chose à faire, expliqua Questrel avec un sourire délicat sur ses lèvres blêmes. J'ai pris la liberté de concevoir le programme. Vous n'aurez qu'à accueillir vos fils avec un peu plus de faste que d'habitude.

Durdil le regarda se tapoter une fois de plus les cheveux. *Pas question que je lui serre la main tout à l'heure.*

— Durdil ? fit sèchement Rastoth.

Durdil rassembla ses pensées et s'avança en faisant claquer les talons de ses bottes sur le marbre.

— Les citoyens apprécieront sans doute cette idée, Votre Majesté. Ils aiment à voir la famille royale.

— Joliment dit, Commandant, rétorqua Rastoth avec une bouffée d'haleine fétide. Mais ce n'est pas vous qui payez, n'est-ce pas ?

Durdil inclina la tête. *Non, en effet, et Questrel sait très bien que cet argent pourrait financer mille autres choses plus utiles. Des bâtiments dans le Sud. Un nouvel hôpital dans le quartier des poissonniers. Des maisons bon marché pour que les pauvres n'habitent plus tout à fait dans des taudis. Et augmenter la paie du Commandant des Rangs qui travaille si dur ne serait pas de trop, maintenant que j'y pense.* Questrel s'inclina derechef et prit un parchemin posé sur une table à côté de lui. Comme il faisait extrêmement chaud dans le bureau privé du roi, la lèvre

supérieure de Questrel luisait. *Comme si une limace lui avait rampé sur la figure pendant la nuit*, remarqua la voix intérieure de Durdil.

— Le programme de la journée, Votre Majesté. Le cercle de louanges sous la direction de nos prêtres les plus expérimentés, à boire et à manger pour les roturiers, bien entendu, un défilé sur la Voie du Roy, de nouveaux uniformes pour les officiers du Rang et certains dignitaires du palais.

— De nouveaux uniformes ? fit Rastoth, déconcerté. Pour quoi faire ?

— Ils auront un insigne spécial cousu sur la manche pour commémorer la mission des princes dans l'Ouest, répondit Questrel en risquant un petit sourire.

Durdil éclata de rire et Rastoth serra les lèvres. Questrel déglutit ; sa pomme d'Adam tressauta.

— Ils ne sont pas partis à la guerre, chambellan, expliqua Durdil. Leurs Altesses sont allées inspecter les forts et les lignes d'approvisionnement. Ils n'ont pas repoussé bravement une invasion, ni n'ont sauvé la vie de quelque courageuse fermière au cours d'un pillage mirécès. Ils ont inspecté les troupes, lu des rapports, donné quelques tapes sur des épaules, à la rigueur. Je ne suis pas sûr que cela mérite un insigne commémoratif.

— Koridam a raison, jugea Rastoth qui ricana à son tour. Pas d'uniformes.

— Comme vous voudrez, Votre Majesté, couina Questrel.

Durdil comprit soudain que le chambellan aurait eu droit lui aussi à un nouvel uniforme de la cour. *Une veste flamboyante neuve, c'est ce que tu voulais, Questrel, pas vrai ? Quelques centaines de princes d'argent, juste pour que tu aies des boutons en laiton tout neufs ?*

— Mais pour le reste, vous êtes d'accord, j'espère ? reprit le chambellan.

Rastoth grommela.

— C'est bon, soupira-t-il.

Questrel s'inclina et, pour ainsi dire, détala avant que l'on retirât quoi que ce fût à son grand événement ou à lui-même. *Attention de ne pas glisser en sortant*, pensa Durdil. *Ou plutôt si, s'il te plaît, glisse. Il y a des semaines que je n'ai pas eu l'occasion de réellement rire.*

Rastoth passa une main devant son visage et expira. Lorsqu'il fit signe à Durdil, celui-ci s'accroupit avec raideur en posant une main sur le fauteuil de Rastoth pour ne pas tomber.

— Je suis fatigué, Koridam. En vérité, je serai content de revoir mes fils. Le palais est vide, sans Marisa et eux. Elle sera dans le bateau avec eux, n'est-ce pas ? Elle revient à la maison ?

Par les dieux.

— La reine Marisa est morte, Votre Majesté. Depuis plus d'un an.

Elle est morte dans ses appartements, vous vous rappelez ?

— Quoi ? fit Rastoth d'une voix tremblante. Mon petit rossignol, mort ? Ah ! oui, oui c'est vrai. Je me rappelle, maintenant. Tout cela est si flou, Koridam, tout me paraît si lointain, ces derniers temps. J'ai besoin de mes fils. J'ai besoin de Janis. Il est presque prêt, maintenant, non ?

— Votre Majesté, le prince Janis est prêt. Mais il vous reste beaucoup d'années à vivre.

Il avait terminé avec une bonne humeur forcée.

Rastoth lui tapota la main.

— Vous êtes un soldat loyal et un excellent Commandant, Durdil, mon ami. Mais vous faites un piètre menteur. La Danseuse attend, et ma Marisa aussi. Je ne crois pas qu'il faille les faire attendre encore longtemps. (Il se pencha en avant jusqu'à ce que leurs visages fussent presque l'un contre l'autre.) Vous servirez Janis aussi bien que vous m'avez servi moi ?

— Ce sera un honneur, Votre Majesté. Tant que le prince le souhaitera, je lui apporterai toute l'aide possible.

Rastoth prit fermement la main de Durdil.

— Et vous retrouverez les assassins de Marisa ?

— Bien entendu, Sire.

Quand les princes rentreront, Galtas Morellis sera avec eux. Et j'ai quelques questions à poser à ce petit salopard de borgne gluant.

Rastoth grogna et lâcha la main de son Commandant, puis s'affala dans son fauteuil et plongea un regard morose dans les flammes. Durdil se leva, non sans grimacer en entendant ses genoux craquer, et se frotta le front. Il s'inclina bien bas et fit signe aux hommes qui montaient la garde à la porte.

— Sa Majesté va se reposer, dit-il distraitement.

Il pensait à Galtas et à ses connaissances inattendues sur les circonstances de la mort de la reine.

Durdil regarda le roi sortir, puis alla en boitant contempler par la fenêtre la boue et la neige fondue indissociables des journées d'hiver à Rilporin. *J'ai du mal à croire que Yule est passé et que nous nous tournons vers la Lumière. Et que je suis toujours dans l'incapacité de dire avec certitude qui est l'assassin de la reine.* Tout à coup, il remarqua ce qui se passait en bas. Il se saisit du loquet de la fenêtre et l'ouvrit d'un coup.

— Eh là ! beugla-t-il. Hallos ! Laissez mes recrues tranquilles, bon sang, espèce de vieux busard !

Hallos leva la tête, de même que les soldats. Deux d'entre eux étaient allongés dans la boue pendant que deux de leurs camarades étaient à genoux sur leur torse. Ces derniers descendirent et se relevèrent. Même de là où il se trouvait, Durdil vit qu'ils se sentaient coupables.

— Je ne leur fais..., tenta Hallos.

— Ne faites rien du tout ! hurla Durdil avant de claquer la fenêtre. Par les dieux vivants, cet homme veut ma mort.

Ses yeux se posèrent sur le rapport que Rastoth n'avait pas encore lu. Il le ramassa et le feuilleta. Il souffla, prit une plume et raya « auteurs inconnus ». Après un instant d'hésitation, il griffonna « interroger le seigneur Galtas Morellis » au-dessus des mots barrés.

— Ce n'est qu'une théorie, grommela-t-il. Que pourrait faire Galtas ? Me tuer ?

Durdil reposa soigneusement le rapport sur le bureau de Rastoth, s'assura que le feu était couvert, et quitta le cabinet de travail, le cœur et le pas tout à coup plus légers.

L'Élue

*Première lune, an 995 après l'Exil des Dieux Rouges
Maison longue, Aiglepic, Monts de Gilgoras*

— Gull a bien travaillé, déclara la prêtresse, assise dans le coin de la maison longue dont elle s'était arrogé la propriété. La plupart des hommes ont prêté allégeance et ont pris part au renversement du prince, comme Rivil l'avait promis. Maintenant, leurs âmes sont aux dieux.

Elle prit la coupe que lui tendait Pask et but pour se réchauffer de la longue marche qui les avait ramenés à Aiglepic.

— Et vous croyez que ce Rivil respectera son alliance avec Corvus ? demanda Pask.

En tant que principal prêtre de Lanta, il avait eu à charge de s'assurer que la foi ne fût pas négligée en l'absence de celle-ci. Lanta regarda autour d'elle avant de répondre. Elle s'était absentée trop longtemps, mais Pask avait protégé leurs intérêts. Pendant le voyage de Corvus et de l'Élue, les soldats s'étaient tournés vers lui, ce qui faisait plaisir à Lanta. Mais leur chaleureux accueil l'avait encore plus satisfaite.

— Pour un temps. Corvus et Rivil se serviront des caches des contreforts pour coordonner l'attaque, et Rivil nous a laissé un plein panier de pigeons voyageurs. Si nous avons besoin de le contacter au plus vite, c'est possible.

— Et si c'est lui qui a besoin de nous contacter au plus vite ? insista Pask.

— Ce n'est pas aussi simple que ça. Il semble penser que nous sommes les seuls à pouvoir commettre une erreur. (Pask et les autres prêtres froncèrent les sourcils ; elle leva la main.) Voici ses promesses : l'adoration des Dieux de Lumière sera hors la loi en Rilpor. Seule la vraie foi régnera. De plus, il nous donnera la Plaine Occidentale, depuis les contreforts jusqu'à la frontière de Krike. Si nous aidons Rivil à monter sur le trône, tout ce qui se trouve au sud du Fleuve Gil sera à nous.

Pask pianota sur son genou.

— Alors c'est un vrai fils des Dieux Rouges. J'avais des doutes.

Et moi j'en ai toujours, mais la Dame d'Ombre a Ses plans à Elle, et Se vengera quand Elle jugera le moment opportun.

— Et Corvus a accepté ces quelques terres arables pour récompense ? continua Pask. Aurons-nous droit à des esclaves pour s'occuper de ce paradis à notre place, ou l'esclavage resta-t-il hors la

loi ? Le marché ne me semble pas très avantageux.

Lanta applaudit doucement.

— Bien vu, dit-elle. Pour Rivil, nous voulons si désespérément quitter ces montagnes qu'il pense que nous nous contenterons d'une bande de terres cultivables. Mais bien sûr, dès que le pays sera sous la légitime domination des Dieux Rouges, Corvus s'emparera du trône. Rivil est un imbécile ; il ignore totalement nos intentions. Nous prendrons d'abord le Rilpor puis tout Gilgoras pour le compte des dieux.

Pask la considéra en silence pendant que les autres prêtres échangeaient des murmures approuvateurs.

— Et vous seriez contente que Corvus soit roi de Rilpor ?

— Voyez-vous une autre solution ? le contra Lanta.

Pask se pencha pour lui parler à l'oreille.

— Un nouveau territoire pourrait exiger de nouvelles lois, de nouvelles traditions. Corvus se concentre sur le pouvoir séculier, alors que vos objectifs sont le retour des dieux et Leur domination. Votre position pourrait s'en trouver renforcée.

Lanta le regarda du coin de l'œil sans rien dire.

— Pourquoi faudrait-il que le trône soit occupé par un roi ? souffla Pask. Pourquoi pas par une reine ? (Il se redressa et embrassa du geste les autres prêtres.) Mes frères et moi en avons discuté. Nous soutiendrions cette revendication, qui serait à la gloire des dieux.

Lanta garda une expression neutre. Les graines semées des années plus tôt commençaient à germer. *Corvus s'est mis lui-même dans cette situation. Il s'est emparé du trône sans même penser à ce qui se passerait ensuite.*

— Je ne recherche pas à exercer un quelconque pouvoir sur les hommes et les femmes, déclara-t-elle. Mon but est uniquement d'être l'humble réceptacle des dieux.

— Vous seriez toujours cet humble réceptacle, chuchota Pask. Mais en prenant le trône, vous pourriez vous assurer que toutes les âmes de Rilpor se consacrent aux dieux. En tant que reine, vous pourriez vous assurer de la parfaite conduite des rituels et sacrifices, et que les Dieux de Lumière soient bien morts. (Il écarta les mains.) En tout cas, cela vaut peut-être la peine d'y réfléchir.

Lanta fit la moue.

— Peut-être. Pour l'heure, Edwin et Valan étant toujours à la poursuite de Rillirin, le roi est seul. Il n'a pas de second à qui se confier. Peut-être aura-t-il besoin des conseils des dieux. Je vais le voir.

Pask et les autres s'inclinèrent.

— Bien sûr, Éluë. Nous allons préparer les sacrifices en l'honneur de votre retour et de celui du roi.

— Merci, Pask. Merci à tous des efforts que vous avez fournis en mon absence. Vous avez pris grand soin des dieux.

Pask bomba le torse. Lanta se leva en se retenant de grogner tant elle avait mal aux pieds. Elle allait prendre un bain, se choisir soigneusement une robe, détacher ses cheveux. Elle avait vu comment Corvus la regardait.

Elle remonta la maison longue. Les Mirécès lui adressaient des signes de tête respectueux, les esclaves s'effaçaient sur son passage. Aucune Éluë n'était jamais devenue compagne du roi, mais les temps avaient changé. Si Lanta pouvait supporter le contact de Corvus le temps de le lier à elle, ce serait une manière facile de partager le trône. Après quoi... être roi était tellement dangereux.

Mace

*Première lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Cité des Sentinelles, Plaine Occidentale*

— Aînée Rachelle, chef, merci de me recevoir. Le capitaine Carter m'a rapporté les informations que le capitaine Tailorson a rassemblées. Je viens vérifier leur véracité.

Je viens me faire répéter la pire nouvelle que l'on puisse imaginer, afin d'essayer de trouver quoi faire ensuite.

Le feu, dans le coin de la pièce, cuisait les jambes et le dos de Mace. Ils étaient attablés dans la cuisine de Rachelle : Lim, Tara, Rachelle, le capitaine Crys Tailorson, pâle mais calme, une poignée d'amulettes autour du cou comme s'il avait soudain décidé d'entrer dans les ordres. *Ou comme s'il doutait de sa foi.* Sa veste d'uniforme était lavée et recousue, mais elle était élimée, et Crys n'avait pas l'air d'être à l'aise dedans. L'épaule portant l'insigne était appuyée au dossier de la chaise.

Bon, c'est l'uniforme de la garde personnelle de l'héritier. Si ce qu'il affirme est vrai – et je ne puis imaginer le moindre scénario dans lequel il serait un tant soit peu utile d'inventer une histoire pareille – je suppose que porter cet habit, c'est comme avoir une cible peinte sur la poitrine.

Rachelle montra Crys.

— Le capitaine a raconté son histoire au chef Loup, et il me l'a racontée à moi. Et comme il l'a racontée au bord du bassin des dieux, nous ne doutons pas de sa véracité. Mais bien sûr, il est préférable d'entendre une telle accusation de ses propres oreilles. (Elle toucha la manche de Crys.) Souhaitez-vous que nous restions ?

Le visage de Crys se radoucit.

— Non, merci, aînée. J'apprécie la proposition, mais si nous pouvions vous emprunter votre cuisine pendant une heure, ce serait bien.

Mace grogna. Cet homme n'avait pas perdu son charme malgré son air hanté. Rachelle et Lim se levèrent. Lim inclina la tête à l'adresse de Mace, qui opina.

— Merci à tous les deux, dit-il. Le Rang de l'Ouest vous transmet sa gratitude et ses amitiés, comme toujours.

Rachelle remit la grosse bouilloire sur le feu avant de sortir.

— N'hésitez pas à vous servir du thé.

Dès que la porte se ferma, Mace se leva, s'appuya à la table et dévisagea Crys.

— Dites-moi que c'est un mensonge, fit-il à voix basse.

Crys ramassa une épée posée dans son fourreau à côté de sa chaise et la posa sur la table.

— Je ne peux pas faire ça, chef. Je préférerais.

Mace regarda fixement l'arme. Son petit déjeuner essaya de se frayer un chemin pour remonter son œsophage.

— C'est l'épée de Janis ?

— C'est ça, mon général. Je l'ai prise sur son cadavre en m'échappant. C'était la seule arme dans le chariot. Ils l'avaient posée sur sa poitrine en signe d'hommage au cas où on nous arrêterait. (Crys toussa et s'essuya la bouche.) Je peux vous emmener sur les lieux, si vous voulez vérifier par vous-même. Il a été sacrifié de la plus brutale des façons. Je n'avais jamais rien vu de tel, et j'en ai vu, des horreurs, dans le Rang du Nord, avec les méfaits de la Légion Morte. Mais il doit rester des preuves sur place.

— Des preuves ? Par exemple ?

— Ils ont cloué Janis à un échafaud et... eh bien, comme ils ne pouvaient pas le ramener comme ça, ils lui ont coupé les jambes pour cacher leur crime. Ils les ont laissées clouées au poteau. Pour autant que je sache, elles y sont toujours. Les animaux ont sans doute commencé à les dévorer, mais il doit en rester quelque chose.

Tara fit le bruit de quelqu'un qui ravale une gorgée de vomi. *Respire à fond, Mace. Respire à fond, putain.*

— Expliquez-nous votre évasion.

— Ils m'avaient attaché au fond du chariot qui transportait le corps de Janis. Nous étions en route pour le Lac de la Danseuse quand il s'est mis à neiger si fort que nous avons été obligés de nous arrêter. Alors le vent s'est levé, et le temps a viré à la grosse tempête d'hiver. La neige fouettait le chariot, les tentes, les sentinelles. J'ai coupé mes liens sur l'épée, je l'ai prise, et je me suis enfui. Mes gardes m'ont poursuivi comme je m'y attendais. Je suis revenu sur mes pas ; quand ils m'ont rattrapé, j'étais déjà à mi-hauteur du Mont du Mystificateur. Je les ai tués, je les ai traînés jusqu'au bord d'une crevasse, et j'ai disposé les corps de façon à faire croire que le combat avait eu lieu là ; j'ai déchiré ma cape et je l'ai fait pendre à moitié dans la crevasse. J'ai jeté mes gants et mon écharpe au fond. J'ai fait tout mon possible pour faire croire que j'étais tombé. Ensuite, je me suis enfui.

Il s'interrompt. Mace se redressa, croisa les bras et étudia le visage de Crys. *C'est malin, mais n'est-ce pas trop malin ? Ne joue-t-il pas double jeu ?* Crys affronta son regard sans broncher. Mace fut une fois de plus frappé par l'étrangeté de ses yeux. Le marron engloutissait la lumière et ne révélait strictement rien de son état d'esprit ; le bleu n'était que flamboiement d'émotions.

— Et après ?

— J'ai pris la direction de la Cité des Sentinelles. (Il fit un geste vers

Tara.) Le capitaine Carter m'a trouvé près du Gué des Sentinelles et, disons... j'ai peur de l'avoir menacée quand elle a insisté pour que je retourne en personne aux forts faire mon rapport. Je savais que Rivil irait directement là-bas, s'il me soupçonnait d'avoir survécu. Pour moi, dire ce que j'avais à dire à des gens auxquels il ne penserait pas, c'était plus sûr.

Mace fit claquer sa langue et considéra Tara. Elle était impassible, et le récit de Crys concordait avec le sien. *Ils lui ont coupé les jambes. Voilà qui pourra me servir dans mon rapport. Au pis, ça confirmera que Crys était bien sur les lieux.*

— Dites-moi ce que Rivil et Corvus ont prévu de faire.

— Dépôt de message dans des caches dans les deux sens et, si besoin, pigeons voyageurs des Mirécès à destination de Rivil ; invasion au printemps ; les Mirécès auront droit à la Plaine Occidentale en récompense de leur aide. La mise au ban de l'adoration des Dieux de Lumière. La chute du Rilpor. Le retour des Dieux Rouges.

La réponse de Crys était si directe que Mace s'en trouva de nouveau bouleversé.

— Et comment proposez-vous de les arrêter ? demanda-t-il machinalement.

— Leur grande prêtresse a dit que plus ils verseraient de sang, plus le retour des Dieux Rouges serait facilité. Si c'est vrai, il est préférable de limiter les combats, ou nous risquerions de précipiter Leur retour. Mettons plutôt le prince Rivil aux arrêts, et exécutons-le pour trahison. Ça fera un mort, ce qui est loin de suffire à déchirer le voile. Si nous le faisons avant l'invasion mirécès – et à condition de leur prouver que leur allié est mort – il se peut qu'ils ne tentent rien. Ils comprendront que, s'ils se lancent, nous les balaierons.

Mace retira la bouilloire du feu et versa de l'eau chaude dans trois tasses contenant des feuilles de menthe en poudre. Il en passa aux deux capitaines.

— Et s'ils viennent quand même ? demanda Tara.

— Alors nous les exterminerons, en espérant que le voile tienne.

Ils restèrent assis en silence pendant que Mace regardait par la fenêtre. La Cité des Sentinelles baignait dans une lumière grise annonciatrice de tempête ; des nuages couleur de plomb en provenance des montagnes approchaient à grande vitesse. Un ciel qui pleurerait pour Janis Evendoom.

— Vous n'avez jamais servi dans le Rang de l'Ouest, capitaine. Pourquoi ? demanda enfin Mace.

Crys cligna des yeux, surpris par le changement de sujet. Néanmoins, il répondit avec une certaine franchise :

— On ne m'en a jamais jugé digne, mon général. J'avais ma petite réputation. J'ai gagné deux promotions, je les ai perdues, j'ai passé un

peu de temps en cellule. Je ne suis pas un soldat modèle, mon général.

Et pourtant, vous venez d'exprimer très précisément mes pensées sur la manière de gagner cette guerre. Il faut tuer Rivil. Et alors, Rastoth n'aura plus d'héritier.

— Capitaines, vous ne devez parler de tout cela à personne. Soldat, Sentinelle, Loup ou civil. Personne, c'est clair ? Il faut informer le Commandant et le roi de la situation.

— Je suppose qu'ils voudront tous les deux interroger le seul témoin oculaire que nous ayons, dit Tara.

Mace vit clairement le pouls de Crys tressauter dans sa gorge.

— Carter a raison. Peu important les détails que je donnerai dans mon rapport, peu importe que vous l'écriviez à ma place ; le Commandant et le roi auront des questions. Des dizaines de questions auxquelles vous seul pourrez répondre. (Mace tapota du bout des ongles sur sa tasse, puis but une gorgée dont la chaleur lui arracha une grimace.) Je vais rédiger mon rapport aujourd'hui, et vous pourrez partir demain. Carter vous accompagnera.

L'expression de Tara se durcit encore plus. Crys, qui savait reconnaître un congédiement, se leva.

— Bien, général, dit-il avec une parfaite maîtrise de ses émotions.

Il salua le général, adressa un signe de tête à Tara, et tourna les talons.

— Envoyez-moi la fille, Rillirin Fisher, ordonna Mace lorsque Crys fut devant la porte. Je dois la questionner aussi, si nous voulons être en mesure de vaincre nos ennemis.

Ce mot lui laissa un goût amer sur la langue. *Depuis quand un prince de sang est un ennemi ? Paiën, qui plus est ?* Mace secoua la tête.

— Le monde est foutu, grommela-t-il. Nous sommes foutus.

— Mon général ? commença Tara.

Mais Mace, qui savait ce qu'elle allait dire, leva la main pour l'interrompre.

— Parce que c'est vous qui l'avez trouvé, et que vous pourrez vérifier s'il y a des différences entre l'histoire qu'il vous a racontée, celle qu'il vient de nous raconter, et celle qu'il va raconter à mon père. Parce que j'ai beau être un salopard soupçonneux, mon cœur tendre fait que je refuse de croire que Rivil ait assassiné son propre frère. Parce que si cette histoire est vraie – que les dieux nous en préservent – il va falloir l'aider pour qu'il arrive jusque devant mon père, voire le défendre en cas de tentative d'assassinat. Et parce que je veux que quelqu'un me fasse un rapport direct sur la manière dont la nouvelle sera accueillie, et sur ce qui se sera passé une fois Rivil aux arrêts. Les raisons sont suffisantes ?

— Oui, mon général.

La porte se rouvrit, et Dalli passa la tête.

—Pouvons-nous entrer ? Voici Rillirin, qui a très envie de se décharger de tous les secrets mirécès qu'elle connaît.

Rillirin

*Première lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Temple de la Danseuse, Cité des Sentinelles, Plaine Occidentale*

— Bon, allons-y. Il est temps de voir si nous arrivons à tuer quelque chose.

Rillirin, qui empenait des flèches, leva la tête. Dom était vêtu pour le froid et portait arc et carquois dans son dos. Il lui tendit un manteau et une cape.

— Tuer ? répliqua-t-elle. Seulement par accident.

Dom lui fit un sourire narquois.

— Oui, enfin ce n'est pas vraiment le problème. C'est à mon tour de chasser, et comme nous ne sortons pas seuls, tu vas me seconder.

Rillirin se leva et ramassa la lance avec laquelle elle apprenait à se battre. L'arme était certes courte, même comparée à celle de Dalli, mais ce n'en était pas moins une arme. La sienne.

— Alors je suis ta protectrice ? demanda-t-elle.

Dom eut un sourire en coin.

— Oui, Rillirin, tu es ma protectrice, reconnut-il avec un soupir théâtral. Bon, tu viens ou pas ?

— Où ?

— À l'orée de la forêt. Les cerfs viennent sur la plaine, mais ils aiment pouvoir se mettre à couvert. Nous allons donc jusqu'à eux.

— Quoi ? mais c'est à des kilomètres, protesta Rillirin.

Le sourire de Dom s'accrut et se fit plus malicieux. Il était bon de le voir sourire ; cela n'avait que trop manqué, au cours des semaines qui venaient de s'écouler.

— Je sais, répliqua-t-il. C'est pourquoi nous y allons à cheval.

— Ah ! d'accord.

Rillirin avait répondu sans le moindre enthousiasme. Dom ricana et la conduisit jusqu'à l'enclos, à l'extérieur du temple. Rillirin enfila manteau et cape et le suivit. Il n'avait pas neigé depuis des jours, si bien que des taches d'herbe vert clair et de boue apparaissaient sur le chemin menant à la Cité des Sentinelles.

Voyant Ash les suivre d'un pas tranquille, Rillirin grogna.

— Tu n'as rien d'autre à faire ? demanda-t-elle.

Ash et Dalli étaient les deux seuls à se décriper dans leurs relations avec elle, et elle appréciait leur compagnie... la plupart du temps.

— Je dois aider Crys pour sa purification, tout à l'heure, mais pour l'instant... (Ash écarta les mains.) Il n'y a rien qui m'intéresse davantage que de te voir essayer de monter un cheval.

— Magnifique.

Rillirin prit une grande inspiration et se hissa sur l'animal. Ce faisant, elle se cogna le sourcil à sa lance. Elle grimaça en entendant le petit rire de Ash, derrière elle.

— Prête ? demanda Dom en montant sur un cheval quelques instants plus tard.

Par les dieux, j'ai encore oublié.

— Pas du tout, couina-t-elle.

Elle essayait déjà de sortir les pieds des étriers.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'ai pas vérifié la sangle, et que tu as fait exprès de ne pas la serrer, rétorqua-t-elle.

Sur ce, elle poussa un nouveau couinement lorsque la selle glissa de côté. Rillirin s'agrippa à la crinière de la jument et libéra un pied de son étrier ; elle tomba lourdement sur le dos, l'animal fit un pas de côté avec un grognement désapprouvateur et menaça de la traîner. Alors même qu'il riait à gorge déployée, Dom approcha son cheval et saisit la jument par la sangle qui passait au niveau de sa joue afin qu'elle se tînt tranquille.

Ash poussait des cris de joie et applaudissait. Rillirin elle-même riait cependant qu'elle se libérait du second étrier. Elle se releva et fit tomber la neige de ses cheveux.

— Connard, lâcha-t-elle avant de se recroqueviller. Je suis désolée...

— Pourquoi ? Ça m'arrive, de me comporter comme un connard, répliqua Dom avec un haussement d'épaules. Ne t'inquiète pas. Bon, maintenant, on pourrait y aller avant que je meure de froid, s'il te plaît ?

Rillirin redressa la selle et serra la sangle. Elle vérifia par deux fois que c'était bien fait avant de monter ; puis elle cala le bas de sa lance sur sa botte et fit tourner la jument d'une main maladroite.

— Le premier arrivé ! cria-t-elle, à la grande surprise des deux hommes.

Elle éperonna sa monture et sortit à toute vitesse par le portail du temple. Ce n'était pas joli à voir, ses coudes sautaient dans tous les sens, elle avait les dents qui claquaient à chaque cahot, mais elle parvint à rester en selle et à garder sa lance à la main.

— Ce sera moi ! cria Dom.

Son hongre se cabra et partit au galop. Tous deux traversèrent la plaine à toute vitesse, patchwork de neige et d'herbe grise, dans la direction de la lointaine forêt. Rillirin riait.

Dom

*Première lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Au bord des Territoires Loups,
Plaine Occidentale, frontière rilporienne*

— Sommes-nous loin du Lac de la Danseuse ? demanda Rillirin.

Cela eut pour effet de briser le silence. Dom enfouit sa tête dans ses mains en voyant la biche sursauter et dresser les oreilles. D'un bond, elle s'enfonça entre les arbres.

— Oh ! pardon, fit Rillirin par-dessus les cris d'alerte des oiseaux et le brame de la biche.

— Il y a une heure que nous sommes ici, à attendre en silence que le dîner passe devant nous en trottant, et quand il se décide, tout ce que tu trouves à faire, c'est de parler ?

— Je me posais la question, c'est tout.

— Et c'est ce que tu comptes dire aux autres quand nous rentrerons sans dîner ? Que tu te posais la question, et que tu es désolée qu'ils doivent se contenter d'un lapin ? d'un énième lapin ? Tu as vu la tête que fait Lim quand tu lui sers un lapin, je suppose ?

— J'ai dit pardon. On n'a qu'à attendre qu'il en passe une autre.

Dom grommela, se leva et étira ses muscles raides. Si la peau de cheval tannée les isolait de la neige, elle ne les réchauffait pas pour autant. Dom tapa des pieds et sautilla sur place.

— Il ne viendra plus rien avant longtemps et, tels que nous sommes partis, il fera nuit avant que nous arrivions au temple. Et tu ne peux pas rêver tout haut chaque fois que tu t'ennuies. Et de toute façon, ce n'est pas normal que tu t'ennuies.

— Je ne me suis pas ennuyée, protesta Rillirin en se levant. Enfin, pas tout le long. Et si nous allions en ville acheter à dîner ? Nous pourrions faire passer nos achats pour des prises.

Dom ferma les yeux une seconde, puis les rouvrit et regarda le ciel. Il leva les mains.

— Danseuse, je t'en prie, si c'est un genre de punition, n'ai-je pas encore assez souffert ? Ne serait-il pas possible d'infliger cette fille à quelqu'un d'autre pendant quelque temps ?

— Eh ! tu as promis de t'occuper de moi, rétorqua Rillirin, mains sur les hanches. Tu n'as pas dit pour combien de temps, alors tu vas devoir me supporter. Pour toujours.

Comme elle souriait, il ne put que sourire en retour. Fichus yeux dans lesquels il était si facile de se noyer. Ils allaient certes revenir les mains vides, mais la perspective de passer l'éternité avec elle ne lui

semblait pas si désagréable. Les roses qui fleurirent sur les joues de Rillirin révélèrent à Dom qu'elle venait de comprendre la portée de ses mots, mais elle ne revint pas dessus. Ni ne détourna le regard.

— Oui mais, à l'évidence, j'étais en plein délire. J'étais malade, il y avait des jours que je n'avais rien mangé. D'ailleurs, je serai très bientôt dans un état assez similaire.

Il agitait un doigt sous le nez de Rillirin. Elle essaya de s'en emparer, mais la main de Dom se déroba. Rillirin s'en trouva déséquilibrée, et Dom ne la retint pas lorsqu'elle tomba contre son torse. Elle fut parcourue par un frisson exagéré. Dom l'entoura de ses bras.

— Tu sais ce que c'est, ton problème ? C'est toi. Et moi, j'en ai assez d'avoir des problèmes. Tu n'auras qu'à être le problème de quelqu'un d'autre, à partir de maintenant. À condition bien sûr de trouver quelqu'un qui veuille de toi.

Rillirin lui envoya une bourrade dans la poitrine, s'échappa de ses bras et resta plantée, éberluée.

— Je ne suis pas une esclave, gronda-t-elle, l'air vexée, fâchée et perplexe. Tu ne peux pas me « donner » comme ça.

Elle ramassa sa lance et s'enfonça entre les arbres dans la direction qu'avait prise la biche.

Quoi ? Qu'est-ce que j'ai dit ?

— Rillirin ! lança-t-il. (Elle se mit à courir.) Ah ! merde, grommela-t-il.

Il prit son arc et essaya de la rattraper.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire ! cria-t-il aux arbres.

Elle continua de courir.

— Bon sang, quel fichu caractère, grogna-t-il.

Il sentit les muscles de ses jambes le faire souffrir sous l'effet de ces efforts inattendus.

La piste de Rillirin était facile à distinguer mais se prolongea sur un kilomètre et demi. Elle était rapide, en plus d'avoir un sale caractère. Dom déboucha soudain dans une clairière où un hêtre géant, en tombant, avait emporté plusieurs arbres plus petits. Il était essoufflé, s'en voulait autant qu'il en voulait à Rillirin, et ressentait avec dégoût une vive douleur dans le bas du dos ; un vestige de sa clairvoyance. Il s'arrêta en dérapage contrôlé dans une gerbe de feuilles. Rillirin était adossée au tronc du hêtre abattu ; sa poitrine se soulevait, en quête d'air. Un blond tenait une épée contre la gorge de la jeune femme.

Mais qu'est-ce que... ?

Dom leva le bras, prit une flèche dans son carquois, l'encocha et tira. Le trait transperça le dos de l'homme, et se logea dans son foie. Le sang fit virer le bleu de sa tunique au violet. L'homme, surpris, toussa avant de s'effondrer. Six autres émergèrent de derrière les

arbres.

— Ah ! merde, fit à nouveau Dom.

Le poulx qui battait dans ses yeux concourait avec la sueur à troubler sa vision. Il vit des épées et une lance. Les Mirécès couraient vers lui et vers Rillirin, qui essayait d'enjamber le cadavre tout en mettant tant bien que mal sa propre lance en position.

Dom visa le lancier pour l'inviter à attaquer ; le Pillard lui rendit ce service. Il évita la lance de justesse, l'entendit passer en vrombissant, puis tira à son tour et rata sa cible. Le salopard était trop près pour une seconde tentative ; il chargeait, dague au poing, dans le sillage de sa lance. Dom lança son arc sans succès, dégaina son épée, se campa sur ses jambes et laissa le Mirécès s'empaler sur un mètre d'acier aiguisé. L'assaillant grogna, baissa la tête, l'air perplexe. Dom tourna la poignée de son épée, ce qui écarta la blessure et libéra sa lame. Du sang, des entrailles et une mauvaise odeur sortirent à sa suite.

Il tourna sur lui-même, épée brandie, à la recherche de l'adversaire suivant, tout en s'efforçant de ne pas vomir. Son cœur battait la chamade. Un liquide remonta violemment, trop vite et trop haut. L'adrénaline le porterait encore un peu, puis ses tripes prendraient le relais ; mais tôt ou tard, ces dernières finiraient par s'enrouler autour de ses pieds.

Du coin de l'œil, il vit un Pillard faire tomber Rillirin en la frappant, mais une femme musclée aux cheveux couleur de boue s'avança pour l'affronter lui. Les femmes mirécès étaient peu nombreuses à prendre les armes ; pour en être arrivée là, son adversaire devait être une bonne combattante. Le fracas du métal fit mal aux oreilles de Dom. La vibration du choc remonta de sa main gauche jusque dans son épaule. Il faisait des pas, se baissait, tout en observant les yeux, les hanches et les épaules de la Mirécès. Chaque fois qu'elle frappait, il parait ses coups puissants et apprenait à un peu mieux la connaître.

Elle s'avança trop en donnant un coup d'estoc. Dom saisit la main qui tenait l'épée, tira pour déséquilibrer la femme, et lui donna un coup de poing au visage. Il sentit les dents et le nez de l'adversaire céder. Elle s'écroula comme un sac de merde. Profitant de ce qu'il se retournait, alerté par les poils qui s'étaient dressés sur sa nuque, pour faire face à un troisième assaillant, il écrasa la tempe de la femme avec son talon. Elle tressauta, retomba. Dom lui marcha à nouveau dessus, mais n'eut pas le temps d'en faire davantage.

Derrière lui, un cri éraillé. Il espéra que c'était un Pillard et pas Rillirin. Celui qu'il était en train d'affronter était bon ; il agitait la pointe de son épée suivant des dessins complexes afin de dissimuler ses assauts. Par deux fois, Dom fit un pas de côté ; alors, il se rendit compte que le Pillard le poussait à reculer vers le cadavre de la femme. D'ailleurs, ce n'était pas tout à fait un cadavre, car elle fit une

faible tentative pour l'attraper par la jambe. Il bondit sur la droite et retint son souffle lorsque la lame du Mirécès lui ouvrit l'avant-bras.

Toutefois, l'assaillant étant en extension et orienté dans la mauvaise direction, Dom lui enfonça l'épée sous les côtes jusqu'au cœur. Il s'effondra et, cette fois, Dom prit ses précautions en perforant la gorge à l'homme et à la femme. Il les laissa derrière lui et chercha d'autres Mirécès. C'était désormais sa soif de sang, et rien que sa soif de sang, qui fournissait l'énergie nécessaire à ses muscles.

Vrombissement de corde d'arc. Il plongea dans la terre. La flèche passa juste au-dessus de sa tête. La suivante le toucha derrière la cuisse droite alors qu'il essayait de se redresser. Il jappa de douleur et courut en boitant se mettre à l'abri. Une troisième flèche lui ouvrit le cuir chevelu avant qu'il eût pu se cacher derrière un tronc.

Salopards de putains d'enculés de merde. Le bras, la jambe, la tête. Ils me veulent morceau par morceau, ou quoi ? Tuez-moi une bonne fois ou allez vous faire foutre. Il inspira profondément et cassa le fût de la flèche qui dépassait de sa cuisse. *Repose-toi un peu, respire. Respire.*

Un cri strident. D'un bond, il quitta sa cachette. Il se baissa pour éviter la pluie de flèches à laquelle il s'attendait, mais rien ne vint. Rillirin était sur le dos d'un homme. Elle lui enserrait la taille avec les jambes, la gorge avec le bras gauche, refermait la clé en se tenant le biceps droit avec la main gauche, et poussait la tête de l'ennemi vers l'avant avec la droite afin de terminer sa prise d'étranglement. Elle n'y arrivait pas tout à fait, car l'homme donnait des coups de tête en arrière et se débattait pour lui échapper. Juste à côté, un autre Mirécès – l'archer qui, heureusement, était à court de flèches – tenait Rillirin par la jambe et essayait à tâtons de sortir sa dague.

Même si les conneries de ce genre ne fonctionnaient jamais, Dom lança son épée. Elle fendit l'air en sifflant, et la poignée frappa l'archer, qui tomba de tout son long dans les brindilles et les débris d'écorce. Dom, légèrement étonné de son propre exploit, suivit au pas de course le chemin emprunté par sa lame.

L'homme auquel s'en prenait Rillirin était à genoux, désormais, et le visage de la jeune femme ressemblait à un masque, tout de haine et de tension, avec ses tendons qui lui sortaient du cou. Il lui griffait mollement l'avant-bras et essayait de glisser des doigts entre sa gorge et le bras de Rillirin pour pouvoir respirer. Dom arriva au niveau de l'homme qu'il avait étendu, lui posa une botte entre les omoplates et le saisit par la figure. Il tendit les épaules et tira sur le cou du Mirécès tout en le tordant jusqu'à ce qu'il craquât. Haletant, chancelant, le muscle de la cuisse en feu, il ramassa son épée.

— Je vais l'achever, souffla-t-il.

— Non.

La voix de Rillirin, limitée par l'effort, sortait en sifflant d'entre ses

dents serrées. Elle était pleine de venin. Un Dom décontenancé recula d'un pas et regarda le visage déjà rouge de l'homme virer au violet, et le blanc de ses yeux se consteller de marbrures à mesure que les vaisseaux sanguins éclataient.

— Alors je vais te laisser terminer, marmonna Dom.

Il vérifia que les Mirécès étaient morts, puis recommença. Il y en avait cinq, plus celui que Rillirin était en train de tuer à petit feu. Pourtant, il y avait sept Mirécès, non ? Il était sûr d'en avoir vu sept. Étant donné la chute d'adrénaline qui lui donnait mal au cœur, il ne pouvait qu'espérer que le survivant ne reviendrait pas demander son reste. Dom n'était pas certain de pouvoir en tuer un de plus.

L'homme était mort. Rillirin avait le visage contus et ensanglanté, et elle pleurait ; mais ses larmes ne suffisaient pas à expliquer l'éclat de ses yeux.

Tant mieux pour toi. J'espère que tu n'attends pas une récompense.

— Traînons-les par là, soupira-t-il en essuyant le sang qui coulait dans son œil droit et en agitant vaguement l'épée dans la direction souhaitée.

Pendant quelques instants, elle parut écrasée de fatigue ; mais elle s'efforça de se relever et saisit sa victime par le bras. Elle entreprit de tirer avec force grognements, mais elle était vidée ; il lui restait aussi peu d'énergie qu'à Dom. Ce dernier prit l'autre bras et tira avec elle. Sa jambe blessée tremblait et menaçait de se dérober sous lui.

Enfin, lorsqu'ils eurent fini, les six cadavres étaient entassés dans un méli-mélo de membres tordus et une puanteur de boyaux ouverts.

— Comme la forêt nous nourrit, nous nourrissons la forêt. Danseuse, prends ces corps et rends-les à la terre. Dieu Renard, Mystificateur, nous Te remercions d'avoir guidé nos mains. Veux-tu un trophée ? (Dom tendit à Rillirin une dague à poignée gainée de cuir.) Ceci appartenait à ton ennemi. Maintenant, c'est à toi. Tu as tué pour les Sentinelles en compagnie d'un Loup. (Il posa la main sur l'épaule de Rillirin ; tous deux tremblaient.) Nous sommes frère et sœur de guerre, désormais, Rillirin ; plus proches que nous ne le serions par le sang. Plus proches que si nous étions unis par les liens de la famille, disent certains.

Rillirin lui adressa un sourire radieux malgré la boue et les bleus, et serra le couteau contre sa poitrine comme l'aurait fait une petite fille. *Par les dieux, qu'elle est belle.* Il dut faire un effort pour ne pas penser à ce que cachaient les vêtements de la jeune femme.

— Bon, tu peux aider un vieil homme avec une patte blessée à retourner jusqu'aux chevaux afin qu'on le soigne à l'hôpital ? demanda-t-il.

— Tu n'es pas si vieux, répliqua Rillirin.

D'un pas chancelant, elle alla récupérer sa lance et le laissa se

débrouiller. Avec un chuintement, il se baissa pour ramasser son arc, puis une lance mirécès afin de soutenir son poids. Il tremblait tellement qu'il commençait à se demander s'il allait pouvoir retourner sans aide jusqu'aux chevaux. Et par les dieux, il avait une de ces envies de pisser.

Rillirin ralentit, puis s'arrêta pour l'attendre. Elle passa un bras dans le dos du blessé qui, à ce contact, ressentit une forte émotion. Ce n'était pas une clairvoyance. Pas cette fois. Il se pencha sur son visage ensanglanté et déposa un baiser sur ses cheveux. Lorsqu'elle leva la tête, il se lança ; il l'embrassa sur la bouche. Elle resta une seconde avant de se détourner, mais elle lui serra la taille. Avec une certaine prudence, une certaine réserve, mais tout de même. Dom préféra ne pas se réjouir et se concentra pour marcher.

— Désolé, dit-il lorsqu'ils arrivèrent enfin en vue des montures. Ce que je t'ai dit tout à l'heure, c'était une blague idiote. Mais si je peux te donner un conseil, la prochaine fois, évite de te jeter la tête la première dans une embuscade ; je suis sûr qu'on arrivera toujours à s'expliquer.

— La prochaine fois ? Parce que tu as l'intention de refaire l'abruti ? demanda-t-elle en le poussant.

Il cria lorsque son poids reposa sur sa jambe blessée et battit des bras comme un poulet pour garder l'équilibre.

Aussi furieux qu'étonné, il pointa un doigt dans sa direction, mais vit son sourire malicieux. Oh ! que c'était drôle. Il fronça les paupières et retrouva sa dignité.

— Mais quelle petite... commença-t-il.

Elle posa un doigt sur les lèvres de Dom.

— Attention. Ne dis rien que tu pourrais regretter.

Elle se dressa sur la pointe des pieds et mit les lèvres à la place de son index. Ce baiser fut si léger que Dom le sentit à peine. Mais c'était un baiser. Elle l'avait embrassé. De son plein gré.

Dom se passa la langue sur les gencives.

— Alors là, je suis inquiet.

Elle haussa une épaule.

— Inutile. Je suis contente.

— Contente ? J'ai pris des flèches, protesta-t-il en indiquant sa jambe et sa tête et en collant sa manche sanguinolente sous le nez de Rillirin. Toi, tu n'as que quelques bleus.

Elle détacha les chevaux avec un grand sourire.

— Peut-être suis-je meilleure combattante que toi. Allez, il faut rentrer. (Elle regarda derrière elle et frissonna.) C'est plus prudent.

Dom acquiesça et jeta un coup d'œil à la selle.

— On va devoir la laisser ici, dit-il. Je ne peux pas m'asseoir sur un cheval avec une flèche à l'arrière de la cuisse.

Sa jambe tremblait constamment, et il avait la tête qui tournait à cause de la douleur et du sang qu'il avait perdu.

Rillirin défit la selle de son hongre et fit la courte échelle à Dom, qui se coucha en travers du dos de l'animal.

— Tu vas doucement, d'accord ? marmonna-t-il. Vraiment.

Rillirin monta en selle, prit la longe du hongre et, d'un claquement de langue, fit marcher sa jument. Dom se tint aux rênes et à la crinière de son cheval et fit son possible pour ne pas glisser tandis qu'ils regagnaient la plaine.

Durdil

*Première lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Quais du port nord, Rilporin, Terres des Blés*

Durdil regardait le navire approcher sur le courant. Le capitaine de port en personne jouait du drapeau pour orienter le bateau vers son poste d'amarrage, non loin de l'endroit où Durdil attendait avec le carrosse et cent hommes de la garde personnelle de Rastoth. Il avait le cœur plus léger à l'idée de voir les princes rentrer, et que Galtas fût avec eux.

— Il est temps de répondre à quelques questions, « seigneur » Morellis, grommela-t-il. Garde à vous !

La centurie s'exécuta comme un seul homme avec force scintillements de pointes de lance sous le faible soleil hivernal.

Le navire ne ralentit pas, ne tourna pas vers le port, mais continua tout droit, passa devant la foule qui l'acclamait, longea la ville en direction de la jetée privée, près de la Tour Est. Les acclamations cessèrent. Durdil plissa les yeux pour regarder le mât du bateau. Le pavillon de Janis flottait, mais il y avait quelque chose de bizarre. Le vent le déroula, et Durdil vit une barre écarlate en travers du blason. Son estomac se souleva.

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? souffla-t-il. La garde, avec moi !

Il quitta le quai et partit d'un pas vif vers le corps de garde. Une fois dans l'enceinte de la ville, il remonta la Voie Royale au trot. À chaque porte, les sentinelles s'effaçaient devant lui d'un air déconcerté.

Je ne serai jamais à la Tour Est à temps. Je dois aller les retrouver au palais ; ils vont prendre par le tunnel. Pourquoi Janis est-il en deuil ? Une vague glacée remonta sa colonne vertébrale et parcourut son cuir chevelu. *Pas Mace. Mes dieux, je vous en prie, tout sauf mon petit.* Durdil essaya de se convaincre que Janis ne décréterait pas le deuil pour quelqu'un qu'il avait à peine connu, mais c'était Janis. C'était bien évidemment ce qu'il ferait, surtout s'il apportait lui-même la mauvaise nouvelle à la famille du défunt.

— Poussez-vous, rugit-il à l'intention d'un charretier qui avait du mal à faire bouger son cheval.

L'animal jeta un coup d'œil à la troupe en armure qui arrivait en courant. Dans la panique, il traîna sa charrette le long de la chaussée. Durdil l'évita et courut de plus belle. Sa respiration sifflait dans sa gorge. Son sang battait dans ses oreilles et, à chaque battement, appelait son fils.

— Votre Altesse, balbutia-t-il, que se passe-t-il ? Les couleurs en berne... Vous ne vous êtes pas arrêtés au port...

Les mots moururent dans sa gorge lorsque la garde d'honneur de Rivil sortit le cercueil du tunnel sombre qui reliait le palais à la Tour Est. Durdil regarda la bière, puis revint à Rivil, dont la ceinture écarlate de deuil tranchait particulièrement sur le velours vert de son manteau. Durdil déglutit et sentit un cliquetis dans sa gorge.

— Où est Son Altesse le prince Janis ? demanda-t-il d'une voix rauque.

— Mon frère a quitté ce monde, Commandant, répondit Rivil, main posée sur le bois rugueux du cercueil ouvert. Janis est mort.

Durdil le dévisagea, déconcerté, soulagé, horrifié. Ses yeux passèrent lentement sur les hommes au garde-à-vous derrière le prince et le cercueil. La salle dans laquelle débouchait le tunnel était vide et froide. L'annonce de Rivil fut comme engloutie par les murs de pierre nue.

Le seigneur Galtas était avachi dans le fond. Sa ceinture rouge ressortait sur son manteau et son pantalon noirs. Il arborait aussi un bandeau écarlate sur l'œil. Cette affectation donna envie à Durdil de le lui arracher pour le lui fourrer dans la gorge.

Il regarda de nouveau les gardes.

— Il vous manque des hommes, dit-il en cherchant à se raccrocher à quelque chose de compréhensible. Ont-ils péri dans cette tragédie ?

— Certains sont morts avec...

Rivil s'interrompt. Son geste muet fut plus éloquent que des mots.

Durdil n'avait plus le choix ; il devait regarder. Il s'approcha tout doucement du cercueil. Janis était pâle et immobile, sans blessures apparentes, même si ses yeux ouverts exprimaient la terreur de ses derniers instants. Durdil se tapota le cœur du bout des doigts.

— Mon prince, murmura-t-il. Dormez dans la Lumière.

Il se détournait quand son cerveau intégra l'étrange raccourcissement du cadavre. Durdil tira d'un coup sec le drap de soie qui couvrait la partie inférieure de Janis. Il poussa une exclamation et, chancelant, recula. Les jambes du prince avaient disparu.

Durdil prit une grande goulée d'air, étudia le corps, puis regarda Rivil. Ce dernier était solennel, mais pas aussi accablé de chagrin que l'on aurait pu s'y attendre. Il considérait l'espace où auraient dû se trouver les jambes de son frère sans montrer la moindre émotion. *Il a eu plus de temps que moi pour digérer, bien sûr, mais une telle... une telle mutilation... Comment peut-il être si calme ?*

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il.

— Je devrais en parler d'abord à mon père, lui objecta Rivil. Il a perdu son fils et son héritier.

Rivil allait passer devant lui, mais Durdil l'arrêta.

— Sa Majesté est fragile, Votre Altesse. Allez-y doucement, quoi que vous ayez à lui dire. (Rivil acquiesça, puis leva un sourcil en voyant que Durdil ne s'écartait pas.) Mais vous, Altesse ? Comment vous sentez-vous ?

Rivil soupira et regarda le plafond pendant une seconde.

— Brisé, répondit-il.

Mais il se forçait. Durdil s'écarta.

— Emmenez mon frère au temple, ordonna Rivil à ses hommes. Commandant, accompagnez-moi, je vous prie. Galtas aussi.

Durdil suivit Rivil. Ils gravirent l'escalier de pierre qui menait au palais proprement dit, puis traversèrent des couloirs et des pièces diverses pour se rendre dans la salle de travail du roi. Galtas le suivait de près. Bien que sa présence fût aussi pesante qu'un orage d'été, elle n'était rien comparée aux pensées traîtresses qui tournoyaient dans la tête de Durdil.

Galtas

*Première lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Le palais, Rilporin, Terres des Blés*

Si Crys est en vie, c'est maintenant que l'on va nous arrêter pour trahison. Galtas fut pris d'un frisson nerveux. *Je m'en remets à la volonté de la Dame d'Ombre.*

— Père, il s'est produit un accident tragique.

Le front de Rastoth se plissa et son sourire accueillant s'effaça.

— Où est Janis ? demanda-t-il.

Galtas remarqua que le roi se tournait vers Durdil pour se rassurer. Durdil ne dit rien.

Rivil baissa la tête pour parfaire le portrait du frère en deuil.

— Parti, Sire. Nous chevauchions vers le Lac de la Danseuse pour y affréter un navire quand une tempête s'est abattue des montagnes. De la neige, de la glace, de la grêle, et des vents si forts qu'il était presque impossible de tenir debout. Nous sommes allés nous abriter dans un petit bosquet. Alors que nous avions tout juste installé le camp, une branche est tombée et a coïncé plusieurs hommes, dont le capitaine Tailorson. Janis a volé à leur aide. Il tirait sur la branche pour essayer de les libérer.

Rivil s'interrompit pour ajuster sa ceinture. Rastoth ouvrait des yeux gigantesques et humides ; la douleur troublait son regard. De marbre, Durdil réfléchissait. Les muscles autour de sa bouche étaient crispés par les soupçons. *Allez, Rivil, tu dois les convaincre. Ou au moins Durdil.*

— J'aurais dû anticiper le danger, reprit Rivil. (Galtas se risqua à secouer la tête et à pousser un gros soupir.) J'aurais dû voir venir l'accident. Si la branche était tombée, alors l'arbre le pouvait aussi... et c'est ce qui est arrivé. Avant que j'aie pu réagir, il est tombé. Il a écrasé Janis, a broyé ses jambes et a tué les hommes qu'il essayait de sauver. Nous autres, nous avons tout tenté, mais il était impossible de le libérer. Je suis désolé, Père, mais Janis est mort.

Pas mal. Regardons Rastoth. Avec un peu de chance, le choc va le tuer. Allez, tombe raide. Crève, connard. Allez, crève.

Rastoth ne mourut pas, mais il se ratatina comme un parchemin qui se racornit dans les flammes. Comme désossé, il glissa de son fauteuil. Un gémissement strident monta de sa poitrine. Durdil appuya une main contre le mur et porta l'autre à son front pour cacher ses yeux.

Galtas ouvrit la porte.

— Allez chercher le médecin sur-le-champ, ordonna-t-il.

L'un des gardes le salua et remonta le couloir au pas de course.

— Comment ? Comment ? répétait Rastoth.

Rivil essaya de le tirer pour le remettre dans son fauteuil, mais Rastoth ne bougeait pas d'un pouce.

Rivil s'agenouilla face à lui.

— Je suis resté avec lui jusqu'à la fin, Père, j'ai prié avec lui ; j'ai fait mon possible pour qu'il entre en douceur dans la Lumière. Au moins, il n'est pas mort seul.

— Qui d'autre a été témoin de la mort de l'héritier ? demanda Durdil.

— Nous tous, bien sûr, intervint Galtas. Nous essayions de les libérer, lui et les autres, Crys, Joe et Mac. Nous étions tous à ses côtés. Mais avec le froid, le vent... c'était impossible.

— Allons, Père, murmura Rivil, venez, nous allons vous rasseoir dans votre fauteuil. Vous ne devriez pas rester assis sur ce sol glacial. Durdil, aidez-moi à le rasseoir.

Ensemble, ils soulevèrent Rastoth et le fourrèrent au fond de son fauteuil. Il miaulait toujours comme un chat blessé, mais Hallos arriva avec un sédatif et força le roi à l'avaler. Progressivement, Rastoth se calma.

— Que se passe-t-il ? demanda le médecin.

Tout à coup, il remarqua les ceintures de deuil. Sans un mot, il se tourna de nouveau vers le roi.

— Où étiez-vous exactement quand la tempête a commencé ? demanda Durdil.

— Est-ce important ? s'emporta Rivil.

— Je le crains, Votre Altesse.

On n'entendait d'autre bruit que les crépitements du feu et les gémissements de Rastoth. Durdil alluma quelques bougies de plus pour éclairer Rivil et Galtas de la lumière de ses soupçons. Il ne fit même pas semblant de les croire.

— En chemin pour le Lac de la Danseuse, comme l'a dit Son Altesse, répondit Galtas en serrant ses poings moites. À quelques jours de voyage des Forts du Rang de l'Ouest.

Le regard de Durdil était ferme et pénétrant.

— Je n'ai pas souvenir qu'il y ait le moindre bosquet après le Mont du Mystificateur.

— C'était avant, répliqua Galtas. N'est-ce pas, Sire ? N'est-ce pas le lendemain, que nous avons dépassé la montagne ?

— Je crois, répondit distraitement Rivil.

Il regardait Rastoth, et Hallos qui s'affairait autour de ce dernier.

— Je comprends que ce soit difficile, Votre Altesse, dit Durdil, mais chaque renseignement que vous pourrez me fournir sera important.

À cette remarque, Rivil se retourna.

— Pourquoi ? Janis est mort, non ? Qu'est-ce que ça changera ?

La brutalité de son ton fit sursauter Rastoth. Hallos grimâça, et l'expression de Durdil se fit plus suspicieuse encore.

— Commandant, fit Galtas d'une voix douce comme la soie, le prince est bouleversé, et les souvenirs qu'il garde de cette... tragédie sont flous. C'est arrivé avant que nous atteignions le Mont du Mystificateur. Mais en quoi le lieu est-il si important ?

— Je pensais que c'était évident, répondit Durdil à voix basse. (Il tourna le dos au roi.) Le corps du prince Janis n'est pas entier. Il faut envoyer des hommes récupérer ce qui reste de lui afin qu'il puisse être inhumé auprès de sa mère.

Quoi ? Galtas sentit la sueur lui couler le long des côtes et former une flaque désagréable dans l'orbite, sous son cache-œil.

— Commandant, nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir pour récupérer le corps de l'héritier dans son entier, et, comme vous l'a déjà dit Son Altesse, ça n'a pas été possible. Ce sera tout aussi impossible pour d'autres.

— Vous étiez sous le choc, vous veniez de perdre votre prince et votre capitaine, et il était impératif que vous rentriez annoncer la nouvelle au roi. Je comprends qu'il ait fallu... faire des sacrifices.

Oh ! Commandant, vous n'avez pas idée. Galtas résista au besoin de glousser en réaction nerveuse aux mots qu'avait choisis Durdil.

— Mais maintenant, à l'évidence, nous sommes obligés de faire mieux. Je suppose que le général Mace Koridam a déjà envoyé des hommes sur place ?

Rivil et Galtas échangèrent des regards.

— Votre fils, Commandant ? demanda Rivil sur un ton circonspect. Pourquoi cela ?

Durdil parut étonné.

— Eh bien, si vous n'aviez même pas encore atteint le Mont du Mystificateur, vous avez forcément envoyé quelqu'un informer le général de l'accident. Vous n'étiez qu'à un jour ou deux des forts.

— J'ai bien peur que le chagrin ait affecté notre jugement, dit Rivil en écartant les mains. Vous comprenez.

Durdil resta silencieux. Apparemment, il ne comprenait pas.

— Vous étiez plus près des Forts de l'Ouest que des Larmes et, pourtant, vous avez poussé vers les Larmes ? (Il se gratta la joue.) Je me serais attendu que votre garde d'honneur vous conseillât mieux.

— Le capitaine Tailorson est mort, dit Rivil. Les hommes étaient aussi désemparés que nous. C'était quelqu'un de populaire, vous savez.

— Ah ! fit Durdil, bien entendu. Ceci explique cela. Hallos, comment va Sa Majesté ?

— Le roi dort, répondit le médecin. Je vais rester à ses côtés.

— Merci, Hallos. Votre Altesse, monseigneur, sauf votre respect, vous me semblez épuisés. Le chagrin, sans doute. Peut-être devrions-

nous laisser Sa Majesté tranquille un moment ? Je vais faire préparer des quartiers privés pour vos gardes ; je pense qu'il serait sage de les tenir à l'écart du reste du Rang jusqu'à ce que nous ayons décidé de la meilleure manière d'annoncer la nouvelle.

Dis plutôt que c'est pour mieux les interroger, pensa Galtas pendant que Rivil remerciait Hallos. *Mais de toute façon, ils ne diront rien qui puisse nous compromettre.* L'or et le mensonge scellaient bien des bouches.

— Galtas, retirons-nous au temple, murmura Rivil. Nous avons des flambeaux à allumer et des prières à dire.

Galtas s'inclina devant le roi baveux et quitta son bureau à la suite du prince. Son dos fourmillait sous le poids du regard brûlant de Durdil.

Durdil

*Première lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Appartements du Commandant, palais de Rilporin, Terres des Blés*

— Des mensonges, encore des mensonges, et rien que des mensonges, messieurs. Et je peux le prouver pour au moins l'un d'entre eux. (Durdil abattit sa paume sur la table.) Le lieu. Le seigneur Galtas a dit que l'accident est arrivé dans un bosquet entre les Forts de l'Ouest et le Mont du Mystificateur.

— Il n'y a pas le plus petit bosquet sur cette route, pas à moins d'un jour du Lac de la Danseuse, renchérit le major Wheeler du Rang du Palais.

— Précisément, fit Durdil avec un sourire déterminé.

Hallos s'éclaircit la voix.

— Ils étaient au cœur d'une tempête de neige, Commandant. Il est tout à fait possible qu'ils aient perdu le sens de l'orientation et que leur errance les ait menés jusqu'à l'orée de la forêt.

Wheeler faisait déjà signe que non. Du geste, Durdil l'invita à s'expliquer.

— L'orée de la forêt est à une demi-journée de la route. Il eût été dangereux de la faire passer plus près, à cause des bêtes sauvages et des Mirécès. Il n'y a pas de bois dans cette zone.

— Ils n'étaient donc pas dans un bosquet quand Janis a été tué par la chute d'un arbre, dit Durdil. Le mensonge réside-t-il dans le lieu, ou dans la façon dont l'héritier est mort ?

Hallos grogna et tira sur sa barbe.

— À ce propos...

Durdil tourna la tête vers le médecin.

— Donc, vous avez examiné le corps ? (Hallos opina.) Wheeler, vérifiez qu'on ne nous écoute pas.

Ils attendirent que Wheeler eût ouvert la porte et jeté un coup d'œil à droite et à gauche dans le couloir. Le Commandant des Rangs disposait de sa propre suite et, en vue de cette réunion, Durdil avait demandé qu'aucun garde ne fût posté devant cette porte. Cela suffirait à déclencher des bavardages, mais, Hallos étant présent, les hommes supposeraient que l'on discutait de la santé du roi. *Mieux vaut que l'on croie le roi malade plutôt que l'on raconte que l'héritier est mort et que son frère est soupçonné de l'avoir tué.*

— Personne, monsieur, dit Wheeler.

Hallos se leva et quitta le bureau de Durdil pour passer dans sa salle stratégique. Wheeler s'arrêta net en voyant le cadavre sur la table.

— Oui, Hallos et moi l'avons ramené du temple, se justifia Durdil avant que Wheeler eût le temps de parler. Comme le prince Rivil et Galtas sont retournés voir le roi, nous avons un peu de temps. Hallos, expliquez-nous.

Hallos retira le couvre-lit de soie rouge qui dissimulait le corps de Janis, exposant ainsi sa chair nue et les extrémités à vif et déchiquetées de ses jambes, coupées au-dessus des genoux. Wheeler mit la main devant sa bouche.

— Rien au-dessus de la taille. Pas un bleu, pas une égratignure. Pas la moindre trace d'impact de branche sur le corps. Pourtant, les hématomes au visage concordent avec l'hypothèse d'un coup, et j'ai trouvé plusieurs bosses à l'arrière du crâne, comme si on l'avait frappé aussi à cet endroit. (Il se pencha sur le cadavre et leur fit signe d'approcher.) Mais ce n'est pas le plus significatif. Vous voyez la décoloration de son visage, les veines éclatées dans ses yeux ?

Durdil examina la figure de Janis.

— La couleur n'est pas due à la décomposition ? Il est mort depuis près de deux semaines.

— Si, en grande partie ; mais regardez aussi ses doigts. Même chose : gonflés, décolorés. Et ici, on distingue de légères traces indiquant que l'on a attaché ses poignets.

Durdil releva brusquement la tête.

— Attaché ?

Wheeler émit un jappement étouffé, et les deux militaires regardèrent l'endroit que montrait Hallos.

— Ah oui ! il y a aussi l'état des parties génitales du prince, reprit Hallos.

Durdil tangua et se rattrapa au rebord de la table.

— Ses parties génitales ?

— En particulier, le traumatisme aux testicules.

Hallos poussa le pénis du prince sur le côté et lui tritura soigneusement le scrotum. Les bourses étaient plates et déchirées. Il écarta les cuisses de Janis.

— L'anus aussi est déchiré, ajouta-t-il.

— Je vais vomir, marmonna Wheeler.

— Maîtrisez-vous, major, ordonna Durdil. Hallos, que voulez-vous dire ? demanda-t-il par-dessus le bruit torrentiel du sang dans ses oreilles.

— Si un arbre avait broyé le bas des jambes de Janis, on aurait pu s'attendre à plus de traces. Les branches auraient dû laisser des égratignures, des bleus et des abrasions sur les cuisses et l'abdomen. Il aurait aussi dû s'écorcher les paumes en poussant le tronc. Au lieu de quoi son corps est intact, à l'exception de ses parties génitales et de sa tête.

— Il a pu se cogner la tête en tombant, fit Wheeler, qui avait le visage luisant de sueur.

— Possible.

— Et une branche a pu l'embrocher par l'entrejambe, ajouta Durdil. Il salivait et une remontée acide lui brûlait la gorge.

— Possible aussi, répondit Hallos. Et cependant, il n'y a aucune preuve que ce soit l'œuvre d'une branche. Pas le plus petit débris d'écorce dans les blessures, et pas la moindre abrasion malgré la finesse de la peau à cet endroit. Ce qui lui a fait ça a été enfoncé avec une grande force, mais ne s'est pas cassé ni n'a laissé d'esquilles. Il n'en reste aucune trace. (Il regarda Durdil dans les yeux.) Quel que soit l'objet qui a servi à faire ça, on l'a retiré avec le plus grand soin.

— C'est-à-dire ?

Hallos passa la paume sur son crâne chauve. Ses fortes épaules s'affaissèrent.

— Je pense que Janis a été torturé.

— Couvrez-le, ordonna Durdil avant de retourner dans son bureau. (Ils s'assirent de part et d'autre de la table et se regardèrent.) Vous êtes en train de nous dire que Janis a été assassiné.

— Ce que je dis, c'est qu'il n'est pas mort sous un arbre, et que ses blessures laissent à penser qu'on l'a torturé.

Durdil se tourna vers Wheeler.

— Qui est gagnant, major ? À qui profite la mort de Janis ?

— Le prince Rivil, monsieur. C'est lui l'héritier, maintenant.

Durdil se leva pesamment de sa chaise.

— Wheeler, le roi ne doit jamais rester seul. Deux gardes en permanence ; quand il mange, quand il se baigne, quand il chie, quand il dort. Davantage quand Rivil et Galtas sont là. Hallos, avons-nous assez de preuves pour accuser le prince ?

— Non, monsieur. Nous pouvons remettre sa version en question, mais nous ne pouvons prouver ni la torture, ni quoi que ce soit d'autre. Le mieux que nous puissions faire, c'est jeter le doute.

— Et si nous le faisons, Rivil saura que nous le soupçonnons. Il nous faut des preuves. Je m'en charge. En attendant, je veux que vous me juriez de ne parler à personne de cette affaire. Rastoth va devoir annoncer la mort de Janis à la cour aujourd'hui même ; il est tout bonnement impossible de la garder secrète. Nous devons tous trois donner l'impression que nous acceptons la version de Rivil suivant laquelle Janis serait mort en héros dans un tragique accident alors qu'il essayait de sauver ses hommes. (Durdil se massait le genou ; sa douleur était toujours plus prononcée dans les moments de tension.) Vous deux, rapportez le corps au temple, et bouche cousue.

— Et vous, monsieur ? demanda Wheeler en se levant.

Durdil se passa la langue sur les dents.

— Je vais envoyer un messenger dans l'Ouest, puis je vais avoir une petite discussion avec la garde d'honneur de Rivil. Après quoi le seigneur Galtas Morellis et moi aurons des choses à régler concernant la mort de la reine. Nous verrons ce qu'il balancera en même temps.

Tara

*Première lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Shingle, Fleuve Gil, Terres des Blés*

— Soyons clairs. Vous avez peur de l'homme qui s'est porté garant de vous lors de votre purification et a prononcé les mots de protection et de famille, parce que vous le trouvez anormal ? Savez-vous combien de gens seraient prêts à prononcer les mots d'adoption pour la purification d'un étranger ? Vous devriez vous sentir honoré.

Crys avait les joues en feu.

— Vous ne comprenez pas, chuchota-t-il.

Par-dessus l'épaule de Tara, il regarda Ash. Assis à la barre, il conduisait le bateau qui quittait le port de Shingle. Il adressa un salut amical à un troupeau d'enfants sur le quai.

— Il vous a embrassé sur le front, gros malin. C'est ce qu'on fait à chaque purification. Il ne vous a pas collé la langue dans la bouche.

Crys grimaça.

— Arrêtez.

Tara s'esclaffa.

— Vous les hommes, qu'est-ce que vous avez peur que l'on remette votre masculinité en question. Moi qui pensais que vous ne voudriez pas que je vous accompagne parce que j'ai des nichons, alors que, ce qui vous inquiète, c'est un homme qui aime les autres hommes.

Crys croisa les bras.

— Bon, vous voulez que je lui parle ? tenta Tara.

Mais les dieux seuls savent ce que je pourrais lui dire. « Crys est idiot », très probablement.

— Quoi ? Non. Il n'y a rien à dire. Mais je ne veux pas qu'il se fasse... des idées.

Tara inclina la tête sur le côté.

— Vous voyez ce que vous ressentez ? demanda-t-elle d'une voix basse et sérieuse. (Crys haussa les épaules.) Eh bien, c'est ce que ressentent la plupart des femmes au quotidien à proximité de soldats, d'hommes riches, d'étrangers et même d'amis. Elles ont peur qu'on les agresse, qu'on les viole. Tous les jours. Essayez de vous en souvenir.

Elle partit vers la poupe sans lui laisser le temps de répondre et s'assit sur le bastingage, près de la barre. Crys se retourna, considéra Ash et Tara, puis détourna le regard. C'était ainsi depuis leur départ. Crys avait payé un verre à Ash en guise de remerciements pour sa purification, et avait appris que son nouvel ami avait des goûts inattendus. Depuis lors, Crys était comme un chat près d'un chien

endormi.

— Il est toujours fâché ? demanda Ash.

Tara admira le fait que ses yeux bleus ne trahissent nulle honte. Ash savait qui il était et l'assumait.

— Je crois. Vous savez, il a sans doute rencontré des dizaines de bossus dans les Rangs, mais il ne le sait pas, c'est tout.

— S'il vous plaît, ne nous appelez pas comme ça, dit Ash sans la regarder.

Tara se sentit rougir.

— Pardon. Je crois qu'il a peur que ça s'attrape.

Ash émit un petit rire.

— Comme la plupart des hommes. Par les dieux, on dirait qu'ils pensent que n'importe quel gars nous plaît dès lors que nous nous trouvons à moins de dix pas de lui. Nous aussi, nous avons nos préférences, tout comme eux. Mais mettez-en un dans une pièce avec l'un de nous, et il ne va penser qu'une chose : qu'on veut baiser. Crys ne violerait jamais une femme qui l'attire, mais il est persuadé que, moi, je serais prêt à le violer, lui.

Tara plissa les yeux à cause d'une bourrasque soudaine.

— Je ne crois pas qu'il vous en pense capable. Honnêtement, je ne sais pas ce qu'il pense. Et puis, il vous plaît, non ?

Ash extirpa avec sa langue un morceau de viande coincé entre deux molaires et le cracha par-dessus le bastingage.

— Ouais, grommela-t-il. Beaucoup.

Tara gonfla les joues avant d'éclater de rire.

— C'est excellent. Pour une fois que ce n'est pas moi qui repousse les avances d'un indésirable. Cette fois, je n'ai qu'à m'asseoir pour regarder quelqu'un d'autre se débattre.

Les sourcils de Ash disparurent sous ses cheveux bouclés.

— Et moi qui pensais que le Rang de l'Ouest était plein de héros, et pas un repaire de violeurs. Bref, je ne lui cours pas après. Il a exprimé très clairement son avis, avec des mots simples, colorés, et avec la dague dégainée. Franchement, je serais content qu'il se détende assez pour pouvoir me parler.

— C'est ce que nous allons tous devoir faire dès ce soir. Nous arrivons à Rilporin demain, et nous n'avons pas encore de plan viable pour arriver jusqu'au Commandant. (Elle lui donna un coup de poing dans le bras.) Alors tous les deux, réglez ça. Nous sommes là pour protéger Crys et faire en sorte qu'il arrive à raconter son histoire à Durdil. Ça signifie qu'il doit être sûr de pouvoir vous confier sa protection si nécessaire. Il ne peut pas passer son temps à se demander quelles sont vos motivations.

Ash bloqua la barre et s'étira.

— Mes motivations sont les mêmes que les vôtres : faire que Durdil

mette Rivil aux fers. Mais comment l'en convaincre ? Dois-je lui jurer que je ne le toucherai jamais ?

— Ce ne sera pas nécessaire.

Bien que sa voix fût hésitante, Crys les avait fait sursauter. *Il est plus silencieux qu'un chat, quand il le veut. Depuis combien de temps nous écoute-t-il ?*

— Je me suis conduit bêtement, et je te présente mes excuses, Ash. Toi et les tiens, vous avez toujours été bons avec moi depuis mon arrivée à la Cité des Sentinelles. Tu m'as soutenu pour ma purification. Tu t'es conduit en ami, et tu risques ta vie pour m'accompagner à Rilporin. (Il montra son propre visage.) Depuis mon enfance, on me traite différemment des autres à cause de mes yeux. Je crois que je ne devrais pas faire de même à cause de ta... différence.

Tara regarda les deux hommes, puis tendit les bras pour les attirer à elle.

— Ah ! les garçons, fit-elle. On est tous amis. Youpi. (Elle les repoussa ; Ash avait le sourire aux lèvres, tandis que Crys grimaçait.) Maintenant que c'est réglé, comment allons-nous annoncer à Durdil Koridam que le prince Rivil est un hérétique doublé d'un assassin, et qu'il s'est allié à nos pires ennemis pour renverser notre roi et nos dieux ? Hmm ? (Elle posa les mains sur les hanches.) Vous ne croyez pas qu'il faut se pencher sur la question, plutôt que de chercher à savoir qui veut rentrer sous les draps de qui ?

Crys

*Première lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Port sud, Rilporin, Terres des Blés*

— Nous y sommes, souffla Crys.

Il était à la fois soulagé et effrayé de se trouver sur les quais de Rilporin, surtout qu'il n'avait strictement aucune chance de survivre à une rencontre avec le prince. *Je t'en prie, il ne faut pas que tu sois là. Il ne faut pas que tu sois là.*

— Euh... Crys, chuchota Tara. Je trouve qu'il y a beaucoup d'écarlate sur les drapeaux.

Crys leva les yeux vers le Premier Bastion, la tour la plus proche. Une flamme rouge battait à son sommet, et il y en avait une autre sur la Première Tour. Il regarda vers l'est, le long de la courbure de la cité, et vit que le drapeau rouge flottait aussi en haut de la Première Tour Sud.

— Et merde. Ils sont au courant.

— Alors Rivil est là, marmonna Ash.

Il se força à cesser de contempler les murailles de la ville. Il n'en avait jamais vu de si hautes.

— Sans doute.

— Bon, pas de panique, dit Tara. Personne ne nous regarde. Allons au palais.

Crys toucha le bandage qu'ils avaient enroulé autour de sa tête et sur un œil, puis toucha de la langue la lèvre fendue dont Tara lui avait fait cadeau pour parfaire son déguisement. Elle y avait pris un peu trop de plaisir à son goût.

Ash regardait de nouveau les murs, bouche grande ouverte.

— Ça pue, dit-il avec sagesse en plissant le nez.

Ils longeaient les quais pour gagner la route principale menant au corps de garde. Au loin, le long de la longue courbure du mur ouest, ils distinguaient à peine le port nord et les Larmes. Rilporin se dressait au confluent de deux grands fleuves, et était entourée par l'eau sur trois côtés, et par des murailles sur le quatrième.

— Ça pue ? fit Crys. Rilporin est la plus grande ville du monde. Ça sent le succès, l'argent, les bijoux et les gros festins.

— Dis plutôt les grosses merdes, geignit Ash. (Crys rit malgré lui ; ces bavardages le calmaient quelque peu.) Mais c'est quand même impressionnant. Il faudrait du temps pour qu'un ennemi arrive à entrer.

Ils franchirent la porte, tunnel de pierre rempli d'écho qui traversait

de part en part l'épais mur. Ash siffla et écouta l'écho.

— Bon, où veux-tu que j'aille ? demanda-t-il.

Ils débouchèrent dans le marché monté au pied de la muraille, dans la zone de défense. Tout n'était que bruits et couleurs, auvents chamarrés et vendeurs tapageurs qui criaient pour attirer leur attention.

— À l'écart des casernes et des portes. Nous sommes dans le Premier Cercle, alors si tu continues par là, tu arriveras dans le quartier des marchands. C'est probablement ce qu'il y a de mieux pour les rumeurs. Et les tavernes n'y sont pas mal. Vois ce que tu peux découvrir : quand Rivil est rentré, l'histoire qu'il a racontée à la cour et au peuple, et tout ce que tu trouveras sur moi. Tara, nous allons directement au palais, dans les appartements de Durdil. Une fois que je serai en sécurité à l'intérieur, venez retrouver Ash pour rassembler vos découvertes. Et restez discrets. S'il m'arrive quelque chose, entrez en contact avec Durdil. Faites en sorte qu'il vous écoute.

Crys secoua la tête à l'intention d'un vieil homme qui lui tendait un poisson mort et encore plus vieux que lui, mais lança une pièce de cuivre à une mendicante.

— Que la grâce de la Danseuse et la chance du Mystificateur vous accompagnent, dit Ash.

Il s'enfonça dans la foule, bouche bée comme un enfant à sa première fête de Yule. Il était plus grand que la plupart des gens, ce qui permit à Crys de le suivre du regard jusqu'à ce qu'il disparût tout à fait.

— On y va tout droit par la Voie Royale ? demanda Tara en ajustant son uniforme.

Elle attirait l'attention, mais c'était le but ; tout le monde était trop occupé à regarder cette femme en uniforme pour faire attention au soldat pansé et contus à ses côtés.

— Non, il y a de grandes chances que des soldats me reconnaissent, si nous passons par les portes principales. Nous allons faire le tour.

Après une demi-heure de marche à bon train, ils arrivèrent au palais. Crys sourit franchement en voyant qui était de garde à la porte.

— Je dois voir le Commandant, lieutenant. J'ai des informations vitales pour la sécurité du royaume.

— Vous êtes du Rang de l'Ouest ? demanda le soldat. Il va me falloir vos noms.

Crys approcha et souleva le pansement qui lui cachait l'œil.

— Salut, Roger, comment se passe la garde ?

Weaverson écarquilla les yeux.

— Capitaine ? Que... ? On raconte que vous êtes mort, dit-il à voix basse en jetant des coups d'œil aux attroupements sur la place de rassemblement devant le palais. C'est le prince Rivil lui-même qui l'a

dit au Commandant.

Lorsqu'il repéra Tara, les yeux lui sortirent de la tête.

— Vous voyez bien que je ne suis pas mort. Laissez-nous entrer, voulez-vous ?

Roger piétinait.

— Je suis désolé, monsieur, mais ce n'est pas possible.

— Vous ne me faites pas confiance ?

Crys avait mis dans sa voix autant de dignité bafouée que possible. Bien que Tara surveillât les environs, il sentait les poils se dresser sur sa nuque.

— Le prince Rivil a dit que vous étiez mort avec l'héritier, et vous voici devant moi. Que suis-je censé en penser ?

Tu es lieutenant. On se fout de ce que tu penses.

— Vous êtes un excellent jeune officier, Roger, dit Tara en contournant Crys et en adressant un grand sourire à l'interpellé. Un véritable atout pour le Rang du Palais, à ce que je vois. Capitaine Tara Carter du Rang de l'Ouest. Ceci est un rapport du général Mace Koridam. Il est adressé au Commandant des Rangs, et j'ai pour instruction de le lui remettre en main propre. Le capitaine a quant à lui un rapport verbal à lui faire. Vous allez donc nous laisser passer parce que, dans le cas contraire, vous ferez obstacle à deux officiers en mission. Comprenez-vous ?

Le visage de Roger n'était plus que détresse et boutons.

— Oui, monsieur, euh... madame. (Il s'écarta.) mais...

Ils passèrent devant lui et s'enfoncèrent dans la pénombre du palais en ignorant ses dernières protestations.

— Dans moins d'une heure, il ne sera plus de garde, et il y a des risques qu'il parle de nous à son nouveau capitaine.

— En ce cas, nous disposons de moins d'une heure pour trouver Durdil et vous cacher. D'ailleurs, remettez-moi ce foutu pansement sur votre œil.

Crys pressa le pas, tête haute, épaules sorties, le rapport de Mace en main. Tara marchait à ses côtés. En gardant cet endroit, il avait appris une chose : personne ne questionnait les gens qui marchaient d'un air confiant avec des documents à la main. Ils coupèrent par divers passages et salles et, parvenus dans un couloir de service, se mirent à trotter ; ils débouchèrent dans une antichambre et se dépêchèrent de gagner le bureau de Koridam.

— Capitaine Tara Carter du Rang de l'Ouest ; j'ai une lettre urgente pour le Commandant des Rangs.

Le sous-secrétaire fit la moue et considéra Tara de la tête aux pieds avec un mépris délibéré. Ses yeux se tournèrent vers Crys.

— Et vous ?

— J'ai des informations pour le Commandant ; c'est à propos du prince.

— Je vous demandais votre nom.

— Vous n'avez pas besoin de le connaître, intervint Tara. Je me porte garante de lui.

Elle avait le regard rivé derrière le sous-secrétaire, comme s'il n'existait pas. Cela impressionna Crys.

Les sourcils clairs du sous-secrétaire se soulevèrent très légèrement. Il indiqua le tapis.

— Attendez.

Il se leva de son somptueux bureau et fila vers une porte à double battant. Il s'y glissa et disparut. Crys murmura une prière à la Danseuse afin qu'il n'entrât personne de sa connaissance. Ils attendirent au repos.

Enfin, le sous-secrétaire passa la tête à la porte et leur fit signe.

— Venez, dit-il en indiquant la salle suivante qui était plus grande.

Lui-même en ressortit en fermant la porte derrière lui.

Crys vit un bureau. Il approcha avec Tara et salua.

— Je suis porteur d'informations vitales pour le Commandant des Rangs. Je dois le voir tout de suite.

— Le Commandant n'est pas disponible.

Le secrétaire lui adressa un petit sourire qui fit ressembler sa bouche à un trou du cul contracté.

Crys se gratta le cou.

— Le Commandant Koridam est toujours disponible.

— Il n'est pas disponible, répéta le secrétaire en déplaçant des documents pour leur donner un alignement parfait. Votre nom ?

— Mais alors qui est disponible ? le contra Crys. Et vous, qui êtes-vous ?

Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? Foutus fonctionnaires de merde.

L'autre soupira.

— Je ne puis révéler cette information si vous ne vous identifiez pas.

— Ah oui ? En allant aux docks, il me faudrait trois secondes pour le savoir en demandant autour de moi : « C'est qui, le sale abruti au chapeau de velours jaune qui se prend pour le roi de Rilpor ? »

— Alors je ne voudrais pas vous empêcher plus longtemps de vous rendre aux docks, monsieur, rétorqua le secrétaire avec une malveillante pudibonderie. D'ailleurs, si j'en crois votre apparence, c'est là qu'est votre place.

Tara prit la parole, car Crys allait se jeter sur le bureau pour étrangler le secrétaire :

— J'ai ici un rapport du général du Rang de l'Ouest que je dois remettre en main propre au Commandant. Capitaine Tara Carter, Rang

de l'Ouest.

— Dans ce cas, vous pouvez voir le Commandant. Quant à vous... (Le secrétaire adressa un rictus dédaigneux à Crys.) Vous pouvez quitter le palais. Gardes !

Des bruits de pas pesants derrière la porte, Crys paniqua et dégaina son épée, ce qui fit couiner le secrétaire, qui plongea sous son bureau. Tara jura et dégaina à son tour.

Si Rivil, Galtas ou n'importe quel membre de la garde d'honneur entre par cette porte, il est mort ; pas le temps d'échanger des amabilités. Crys avait un goût de cuivre dans la bouche, mais ne parvenait pas à déglutir. *Mes dieux ? Il y a quelqu'un ? Je voudrais un peu d'aide.*

La poignée de la porte tourna. Crys jeta sa cape, prit une dague dans sa main libre et se baissa, prêt à bondir. Tara s'avança de deux pas.

— Si ça tourne mal, dit-elle, partez sans m'attendre.

La porte s'ouvrit avant que Crys pût protester, et Durdil Koridam entra d'un pas décidé avec trois gardes.

— Que se passe-t-il ? Qui êtes-vous ? demanda-t-il sur un ton qui ne souffrait pas la discussion.

Il avait la main levée pour donner le signal de l'assaut.

— Monseigneur ? Commandant ? (Crys jeta son épée et sa dague derrière lui, leva les mains et tomba à genoux.) Commandant, je suis le capitaine Crys Tailorson. Vous vous souvenez peut-être de moi ; nous nous sommes rencontrés avant Yule, à mon entrée dans le Rang du Palais. Peu après, le prince Rivil m'a recruté dans sa garde personnelle...

Il arracha le pansement de sa tête.

Durdil l'étudia, puis écarquilla les yeux, avant de les plisser d'un air perplexe. Il fit signe à ses hommes, qui rengainèrent leurs épées.

— Venez avec moi, tous les deux, gronda Durdil. Vous. (Il pointa le doigt sur le secrétaire, puis sur ses soldats.) Vous n'avez jamais vu cet homme. Vous n'avez jamais entendu cette conversation. Compris ?

Le secrétaire opina avec frénésie ; à le voir, il ne reparlerait jamais plus de rien à personne. Durdil se retourna vers Crys, puis vers les portes.

— Récupérez vos armes et suivez-moi, ordonna-t-il. Et remettez ce pansement.

Corvus

*Première lune, an 995 après l'Exil des Dieux Rouges
Roc du Corbeau, Voie du Ciel, Monts de Gilgoras*

Ils allaient avoir des pertes en descendant dans les plaines. La saison n'était pas assez avancée, et le temps était imprévisible ; les faibles et les malades mourraient. *Ce qui signifie que les plus forts, les plus féroces, survivront et pourront affronter le Rang de l'Ouest et les Loups. C'est la Volonté de la Dame.*

Corvus s'aperçut que son village ne lui avait pas manqué. Comparé à Aiglepic, il était petit et pauvre ; mais les hommes qui y grandissaient étaient les plus durs qu'il eût jamais connus.

— Serez-vous prêts ?

— Oui, Sire, nous serons prêts, répondit Fost avant d'émettre un sifflement perçant.

Les guerriers du village manœuvrèrent. C'était un peu chaotique, ils ratèrent quelques pas mais, dans l'ensemble, ils formaient une petite armée fort dangereuse, dotée de bonnes armures. D'ailleurs, les Rilporiens ne leur en avaient jamais vu de telles. Une surprise assez agréable.

— Nous ne parlons pas de pillage, Fost, mais d'une invasion, de la guerre, et de la gloire des dieux. Ne me mentez pas.

— Nous sommes prêts, Sire. Si ce n'est pas le cas, vous pourrez enrouler mes tripes autour d'un bâton.

Corvus tourna la tête pour ne pas recevoir une bourrasque chargée d'échardes de glace, puis regarda les guerriers poursuivre leurs manœuvres sans se préoccuper des intempéries. Un groupe d'archers se régla sur le vent et tira sur des cibles situées à cinquante pas. La plupart des flèches touchèrent.

L'excitation donnait des démangeaisons à Corvus.

— Bien. Vous avez maintenu la discipline, le village est en bon ordre, les esclaves sont soumis. Vous êtes donc chef de guerre du Roc du Corbeau à ma place.

Tout en faisant cette déclaration, il regarda Valan, et vit son désarroi. C'était le bras droit de Corvus au Roc du Corbeau, et le village aurait dû lui revenir de droit désormais que Corvus était roi. Cependant, Valan venait de rentrer du Rilpor ; sa patrouille était décimée, et Rillirin était toujours aux mains des Loups. Valan avait aussi rapporté que Rillirin avait tué pour les Loups, rien que cela. Valan allait devoir se donner à fond pour regagner toute la confiance qu'il avait perdue. Pour cela, le mieux était de le garder à portée de

main.

— Il en sera fait selon votre volonté, honoré maître, répondit Fost avec un grand sourire.

— Et êtes-vous prêts à partir ? poursuivit Corvus.

Ils retournaient tranquillement dans la maison longue, suivis d'une meute de chefs et de prêtres. Lanta marchait parmi eux, douce comme la soie.

— Nous sommes prêts, Sire. Il ne nous manque que la date.

— Premier jour de la troisième lune, alors continuez les préparatifs. Vous prendrez la Voie du Ciel pour venir me retrouver au début de la Route du Bord du Gil. Nous la descendrons jusqu'en Rilpor.

Des murmures montèrent lorsque des serviteurs apportèrent des plateaux de chèvre des montagnes rôtie baignant dans une sauce au sang, du pain bien chaud, des navets bouillis, et des pichets d'ale et de liqueur.

— Nous ne sommes qu'à quelques semaines de la troisième lune, Sire, et même en plein été, la Route du Bord du Gil est traîtresse. Ne serait-il pas plus pratique d'emprunter le Col de Sang ? demanda Fost en passant le plateau à Corvus. La fonte des glaces est dangereuse.

En guise de réponse, Corvus posa le plateau à l'écart et prit la peau que lui tendait Lanta. Il fit de la place sur la table, et Fost, son second, et les chefs de guerre des autres villages qui l'avaient accompagné, s'agglutinèrent.

— Le Bord du Gil, le Col de Sang, les Forts de l'Ouest, la Cité des Sentinelles, le Gil, Rilporin. (Corvus tapa chacun de ces points l'un après l'autre.) Les Rilporiens pensent nous tuer dès la première bataille, ici. (Il indiqua un endroit sur la carte.) Certes, nous verserons autant de sang qu'il le faudra pour déchirer le voile, mais je n'ai pas l'intention de gagner la guerre de Rivil à sa place et de partir tranquillement pour l'Au-delà. Voici des générations que l'on vous promet les terres chaudes. Cette année, l'année du retour des dieux, je compte vous donner ce que l'on vous a promis. Voici donc ce qui va se passer...

Les guerriers acclamèrent et tapèrent des pieds à en décoller la poussière des poutres lorsqu'ils comprirent le plan et ce qui se passait sur la carte. Corvus se dressa et leva sa coupe. Les occupants de la maison longue firent de même.

— Buvez votre ale et baisez vos femmes, hurla-t-il. Nous partons bientôt à la guerre.

Durdil

*Première lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Appartements du Commandant, palais de Rilporin, Terres des Blés*

— Capitaines, voici le major Wheeler – Tailorson, je suppose que vous vous souvenez de votre supérieur ? – et le médecin de la cour, Hallos. Tous deux savent tout ce que je sais, et ma confiance en eux est absolue. Il y a des anomalies dans le récit du prince Rivil, et nous espérons que vous allez pouvoir nous aider à tirer cette histoire au clair.

Durdil ne savait pas s'il préférerait que Crys valide l'histoire de Rivil, ou qu'il l'invalidé. *Si je n'avais pas demandé à Hallos d'examiner le corps, j'aurais peut-être pu faire comme si tout était normal. Comme si ça n'avait été qu'un tragique accident.*

— Le rapport du général Mace Koridam corrobore autant que possible la version du capitaine Tailorson, dit Tara. Nous avons récupéré des preuves sur les lieux de la mort de l'héritier. (Elle déglutit.) Il vaut sans doute mieux que je vous explique ça une fois que Crys vous aura raconté ce qu'il a vu.

Durdil regarda les deux capitaines, puis fit signe à Crys de parler. Cela prit un long moment et il y eut bien des interruptions. À la fin, Durdil regrettait amèrement d'avoir décidé d'enquêter.

— Vous savez que c'est la pire chose que vous pouviez me révéler ? jugea-t-il enfin en s'affalant au fond de son fauteuil. Et je ne parle même pas des détails de la torture.

— Du sacrifice, monsieur, pas de la torture, le reprit Crys. Enfin, c'est de la torture en forme de sacrifice. Tout cela visait à confirmer l'entrée de Rivil et de Galtas sur la Voie d'Ombre. Le seul point positif, dans tout cela, c'est que j'aie réussi à entendre une partie de leurs plans. Dans les semaines qui viennent, les Mirécès attaqueront et essaieront de balayer le Rang de l'Ouest. Votre fils est déjà au courant ; il double les patrouilles et fait des provisions de nourriture et d'armes. Les Loups aussi sont au courant. Nous en avons même amené un.

— Un Loup à Rilporin, grommela Wheeler. Je me demande s'il a déjà déclenché une rixe.

— Sans doute, fit Tara. Commandant, concernant les preuves dont je vous parlais. Ce sont... Je ne sais vraiment pas comment dire ça avec délicatesse... C'est une paire de jambes coupées juste au-dessus du genou et clouées à un échafaud. L'histoire de Crys était si atroce que le général a envoyé une patrouille à l'endroit indiqué.

— Théoriquement, nous ne pouvons pas prouver qu'il s'agit des jambes du prince, commença Crys.

— Oh ! je pourrais le prouver, si elles étaient ici, intervint Hallos. J'ai étudié avec soin les marques d'amputation sur les jambes de Janis, et j'en ai fait des dessins. Je suis sûr que je pourrais identifier les os à la forme des esquilles.

Il fronça les sourcils en voyant les grimaces de l'assistance.

— Je pense ne pas prendre de risques en partant du principe qu'elles correspondront, dit Durdil sur un ton lourd de sens. La question est : Qu'allons-nous faire, maintenant ?

— Il faut arrêter Rivil et le juger pour trahison, hérésie et régicide, répondit Crys. Commandant, allez voir le conseil, présentez vos preuves, faites-leur émettre un genre de résolution ou de motion à présenter au roi, et mettez Rivil sous les verrous. Nous n'avons pas beaucoup de temps.

Durdil appuya le menton sur sa main et étudia Crys.

— Ce n'est pas aussi simple. D'abord, il faut le dire au roi ; lui faire comprendre que son fils n'est pas apte à régner. Ensuite, le juger. Et chemin faisant, il faut trouver un nouvel héritier pour le trône.

Hallos faisait « non » de la tête.

— Durdil, je ne crois pas que Rastoth comprendrait, et encore moins qu'il vous croirait, si vous lui disiez ce qu'a fait Rivil. Les chances qu'il se remarie et ait un autre héritier sont négligeables, et sa santé se détériore rapidement. Avant cette tragédie, je lui aurais donné un an ou deux, tout au plus. À présent, fragile comme il l'est après la mort de Janis, je crains qu'en lui parlant de Rivil nous le tuions sur place.

— Un roi malade, un traître en guise d'héritier et une invasion mirécès, déclara Wheeler. Nous avons déjà perdu.

— En ce cas, nommez quelqu'un du conseil, proposa Crys avec une note de désespoir dans la voix. Quelqu'un de respecté, de fort... Quoi ?

Durdil réprima un ricanement.

— Les nobles du conseil ne sont qu'un ramassis de flagorneurs et d'abrutis. Le seigneur Hardoc ? Le seigneur Silais ? Le seigneur Galtas Morellis, peut-être ?

— Pourquoi faut-il le dire au roi ? plaça Tara. (Les autres tournèrent des regards étonnés dans sa direction.) Quoi ? Allons, qu'est-ce qui vous y oblige ? En tant que Commandant des Rangs, vous êtes responsable de la sécurité du royaume. Vous savez que c'est notre meilleure option, et que c'est même la seule que nous ayons. Arrêtez Rivil, faites-le exécuter en secret, et dites au roi et à la cour qu'il est parti s'occuper de ses domaines, ou mettre de l'ordre dans les affaires de son frère. N'importe quoi. Ensuite, nous emportons son corps dans l'Ouest, et nous le montrons au roi mirécès. Ils annulent leur invasion,

et c'est terminé.

— Il n'est même pas nécessaire qu'il soit mort, ajouta Crys. Emmenez-le, captif, dans l'Ouest, montrez-le à Corvus en lui disant qu'il n'y aura pas de renforts et que tous les Rangs sont mobilisés contre lui. Une fois que la guerre sera terminée – ou mieux encore, une fois sûrs qu'elle n'aura pas lieu du tout – nous pourrions réfléchir à ce qu'il convient de faire de Rivil.

Durdil fit la moue et interrogea Wheeler du regard. Le major haussa une épaule et hocha légèrement la tête.

— Mieux vaut qu'il soit vivant que mort, en tout cas pour l'instant.

— Hallos ?

— Si nous pouvions faire que le roi ignore les circonstances de son voyage dans l'Ouest, peut-être parviendrions-nous à maintenir la santé de Sa Majesté le temps de trouver un héritier.

— À ce sujet..., fit Tara, et Durdil leva le doigt pour l'interrompre.

— Vous en avez, des idées, dit-il. (Tara referma la bouche et baissa les yeux ; Durdil souffla.) Bon, allez-y.

— J'allais suggérer que ce soit vous, monsieur, expliqua Tara à voix basse. (Les yeux de Durdil lui sortirent de la tête.) Vous êtes assez jeune, vous avez fait vos preuves en tant que guerrier et négociateur ; vous avez déjà un héritier qui est jeune, et un guerrier confirmé, comme vous. Tout le monde connaît le dévouement dont les Koridam font preuve à l'égard du Rilpor. Votre réputation remonte à bien des générations, et vous avez beaucoup de terres et de possessions. Vous êtes noble. Si Rastoth devait honorer quelqu'un, ce serait vous, à l'évidence. Enfin, je crois.

Durdil leva de nouveau le doigt, puis s'écarta de la table et gagna les fenêtres à grandes enjambées. Le froid du verre irradiait sur son visage chaud cependant qu'il contemplait, sans vraiment la voir, la petite cour au-dehors. Des poiriers poussaient dans des dépressions de pierre sur la périphérie de la placette ; leurs branches biscornues tranchaient sur le ciel nuageux. C'était le vice secret de Durdil : il aimait à cultiver ces arbres, à passer auprès d'eux nombre d'après-midi tout en dictant ses rapports à un scribe.

Mais pour l'heure, leurs branches étaient comme des doigts noueux pointés sur lui pour l'accuser, déplorer son arrogance. Les poils se dressèrent sur ses bras. Sa bouche s'asséchait tandis que les mots de Tara résonnaient à l'intérieur de son crâne, heurtaient son cerveau avec jubilation, alors que le reste de son esprit rationnel les rejetait comme étant de doux rêves.

— Capitaine Tailorson, dit-il d'une voix rauque, je vous réserve une chambre dans le couloir. Vous devrez y rester en permanence, compris ? Si le prince Rivil apprend que vous êtes au palais, je ne pourrai garantir votre sécurité. Capitaine Carter, retrouvez votre ami

le Loup, et veillez à ce qu'il ne parle pas. Faites profil bas. Wheeler, Hallos, vaquez à vos occupations, s'il vous plaît. Nous nous réunirons à nouveau demain. (Il se retourna vers les autres et promena sur eux un regard sévère.) Je vais dresser une liste d'héritiers potentiels au trône de Rastoth. Je ne figurerai pas dessus.

Dom

*Première lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Temple de la Danseuse, Cité des Sentinelles, Plaine Occidentale*

Dom fit un effort. De toute la volonté qui lui restait, il força ses paupières à s'écarter ; puis il dut cligner des yeux pour s'assurer qu'ils étaient bien ouverts. Il faisait noir. Absolument noir. En entendant l'écho de sa respiration, il comprit où il se trouvait. Il se crispa, essaya de rouler sur le flanc, n'y parvint pas. La lumière rouge et vacillante d'une torche apparut. Sa source était invisible mais, au-dessus de lui, il distinguait des stalactites qui pendaient, telles des dagues pointées vers son cœur.

— Bonjour, mon amour, murmura-t-Elle. Bonjour, mon jeune calestar.

— Dame Danseuse, douce et vraie, bénis-moi et guide-moi de Ta main, baigne-moi dans Ta Lumière, récita Dom.

Dans sa hâte de prier, il butait sur les mots. *Je vous en prie, non, pas encore.*

Les lèvres de la Dame d'Ombre se retroussèrent dans un rictus.

— Dame Danseuse, essaya-t-il à nouveau, généreuse Déesse, Toi dont la Lumière est aube éternelle, midi sans fin et couchant infini, qui nous apportes les saisons, l'heure de la naissance et celle de la mort, je Te demande Ton aide.

La Dame d'Ombre marqua l'arrêt, une main en cornet à l'oreille.

— Peut-être n'est-Elle pas là, se moqua-t-elle. À moins qu'Elle ne croie pas en toi. Mais moi je crois en toi, mon amour, et ça me fait de la peine d'être obligée de venir à toi chaque fois. Quand viendras-tu enfin à moi ?

— Jamais, répliqua Dom d'une voix râpeuse.

Il se débattit pour échapper aux liens qui le maintenaient sur la dalle.

La Dame d'Ombre rit.

— Tu me taquines, dit-Elle. (Soudain, la fureur flamboya dans Ses yeux.) Je n'aime pas qu'on me taquine. Dis-moi, mon amour, as-tu rencontré mon frère, Gosfath ?

Une silhouette menaçante apparut derrière Elle. Sa tête déformée zigzagua pour passer entre les stalactites. Une main immense s'avança et, du doigt, caressa le ventre de la déesse. Cette dernière frissonna.

— Plus tard, mon amour, murmura-t-Elle. Pour l'instant, assouvis-toi sur cet homme. Donne-lui un aperçu de ce que nous lui ferons s'il

continue de refuser d'obtempérer.

Dom décolla sa tête de la pierre.

— Vous devriez être prudente, vous savez, dit-il, rendu téméraire par la peur. Moi aussi j'apprends à Vous connaître, à force de recevoir ces petites visites. Je connais Vos plans, maintenant, et je les révélerai. Je dirai tout. Je sais tout, pour le voile ; Vous êtes coincée derrière comme un lapin pris au collet. Et...

Gosfath, Dieu du Sang, poussa un rugissement si puissant que les tympans de Dom faillirent céder. Les mots moururent dans sa bouche, et son souffle resta bloqué dans sa poitrine. Avec un bruit mouillé, organique, Gosfath rétrécit jusqu'à ne faire que trente centimètres de plus que Sa sœur. Il bondit tel un félin sur la dalle et s'accroupit entre les pieds de Dom. Une longue langue noire jaillit, Lui lécha les lèvres, et retourna d'où elle venait.

Dom avait les yeux qui le piquaient à force de transpiration. Gosfath tendit une main rouge qui se terminait par des serres noires et la posa sur l'estomac de Dom, qui rentra le ventre et s'efforça de s'éloigner alors même que Gosfath commençait à appuyer, et que Ses serres s'enfonçaient, fouillaient. Penché sur Dom, le dieu était tout à Sa tâche.

— Chut, mon amour, dit la Dame d'Ombre en appuyant Sa hanche contre la dalle pour mieux regarder Son frère dans Ses œuvres. Tout ce que tu sais, tu l'as appris parce que je l'ai bien voulu.

— Je le dirai, croassa Dom dans un rire dément. Je le dirai quand même.

Tout à coup, les serres percèrent son ventre. Il hurla.

Et se réveilla dans son lit de la maison du temple, alors que les premières lueurs de l'aube commençaient à se voir derrière les volets.

— Ça ne va pas ? Un mauvais rêve ? demanda Lim, la voix endormie.

— Hein ? Quoi ?

Dom se tâta frénétiquement le ventre à la recherche des blessures que lui avait infligées le dieu. Il n'y avait rien ; sa peau était lisse, intacte. Cependant, ses muscles tressautaient encore en se rappelant la douleur, et il avait le goût du sang dans la bouche.

— Est-ce que tu as fait un mauvais rêve ? répéta Lim depuis le lit d'à côté.

Dom sortit les jambes de sous la couverture et s'assit ; il se passa la main dans les cheveux.

— Oui, grommela-t-il, un mauvais rêve. Rendors-toi.

Crys

*Première lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Appartements du Commandant, palais de Rilporin, Terres des Blés*

Son incarcération avait beau être agréable, il n'en était pas moins prisonnier. Pour son propre bien, évidemment. Il erra de la cheminée à la fenêtre pour ce qui lui sembla être la millième fois. Il soupira et en profita pour faire de la buée sur la vitre. Tara lui avait fait dire par Durdil que Ash et elle allaient bien, et qu'ils partageaient une chambre dans une taverne du quartier de la soie et des épices. Crys eut un petit rire en les imaginant au lit ensemble ; puis il fit une moue de dégoût et pensa à autre chose.

Bon, c'est vrai, je le reconnais : je tuerais pour que l'un d'eux me tienne compagnie.

Crys battit les cartes sans regarder, le front appuyé contre le carreau. Il distinguait tout juste le terrain de manœuvres du Rang du Palais. Une centurie de cavalerie s'entraînait. Les chevaux suivaient au petit galop des schémas complexes qui les faisaient passer si près les uns des autres que la collision semblait inévitable. Ils l'évitaient systématiquement de justesse.

Son regard glissa sur les murs de la ville, murs qui renvoyaient l'éclat blanc du soleil, et sur les rues déneigées. Les plaines étaient brun et blanc et s'élevaient à perte de vue. Quelque part par là, trop loin pour qu'on les vît, les montagnes, serrées les unes contre les autres, se cabraient dans le ciel avec des sursauts colériques pour essayer de transpercer le soleil. Et dans ces montagnes, les Mirécès se préparaient à la guerre.

Crys entendit la porte s'ouvrir. Il se mit aussitôt au garde-à-vous, au cas où ce serait Durdil. Ce n'était pas le cas.

— Capitaine, le Commandant Koridam me demande de vous faire part de sa gratitude pour tout ce que vous avez fait, et de vous aider à quitter la ville.

— Il n'a plus besoin de moi ? demanda Crys. Alors il n'y aura pas de jugement ? (Le major Wheeler fit « non » de la tête.) Je dois vous avouer qu'une partie de moi est soulagée. (Crys alla vers son manteau, qui était sur le lit.) Après tout, j'aurais été seul à pouvoir attester que ma version des faits était vraie. Le reste de la garde d'honneur aurait soutenu Rivil et Galtas.

Crys, qui avait toujours l'épée de Janis avec lui, la sortit de sous son manteau et se retourna vers Wheeler en la lui présentant des deux mains. Ce fut uniquement par chance que la lame, dans son fourreau,

dévia la dague du major et le força à baisser le bras, si bien que la pointe du couteau lacéra le devant de la hanche de Crys au lieu de se loger dans sa poitrine. *Ou dans ma colonne vertébrale. Il voulait me poignarder dans le dos.*

Crys réagit malgré les bredouillements de son cerveau éberlué. Il dégaina l'épée de Janis, fit reculer Wheeler d'un pas en lui donnant un coup d'estoc avec le fourreau, et fila de côté, le long du lit, pour se placer dans un espace dégagé.

La longue lame de Wheeler jaillit et s'abattit dans la direction de la tête de Crys, qui para, riposta et, sentant que son épée se prenait dans la garde de Wheeler, la dégagea.

— Bordel de merde, grogna Crys en faisant tomber une pluie de coups sur le major, j'en ai vraiment marre que les hommes en qui j'ai confiance soient des traîtres. Commandant !

Le bureau de Durdil était juste à côté de sa chambre. N'entendant aucune réponse propre à le rassurer, Crys économisa son souffle pour le combat.

La chambre était petite et, dans son ennui, Crys en avait exploré chaque centimètre carré ; mais Wheeler était bon. Il était peut-être même meilleur que lui, et l'épée de Janis était légèrement trop grande pour qu'il la maniât facilement. Sa hanche brûlante et poisseuse l'élançait, et son pied collait au sang qui lui dégoulinait dans la botte. Enfin, Crys savait qu'il n'y avait qu'une solution possible s'il voulait survivre : tuer Wheeler.

— Depuis quand ? haleta-t-il.

Tout en parlant, il se baissa pour éviter un violent coup de taille. La dague du major fut bien près de lui crever un œil.

— À votre avis, qui a présenté Rivil à Gull, notre grand prêtre à Rilporin ? s'esclaffa Wheeler.

Aussitôt, il grogna lorsque l'épée de Crys dévia la sienne vers le bas, et que sa propre lame heurta bruyamment le sol de pierre. Quelqu'un avait forcément entendu un tel fracas, non ?

Manifestement, non ; car le combat s'éternisa au point qu'ils commencèrent tous deux à fatiguer, et ce sans que personne vînt. Crys était moins vif et ses attaques se raccourcissaient, ses jambes refusant de le porter.

Wheeler sentit sa faiblesse. Il poussa son avantage en le forçant à reculer pour l'acculer au lit. Crys fit une tentative désespérée pour monter sur ce dernier d'un bond en arrière, mais échoua lamentablement ; ses talons se prirent dans le bord du matelas et il tomba à plat.

Cela lui sauva la vie. Wheeler donna un coup d'estoc à l'endroit où, l'instant d'avant, se trouvait la poitrine de Crys. Ne rencontrant aucune résistance, il tomba en avant sur le capitaine. Dague et épée

s'enfoncèrent dans les côtes de Wheeler, des deux côtés, cependant que la lame du major s'abattait sur le matelas au-dessus de la tête de Crys. Sa dague, par contre, se planta dans l'épaule de Crys, la déchira et ressortit sur le côté de son bras, ce qui eut pour résultat de faire pendre un rabat de peau du plus grotesque effet.

Crys hurla. Sa dague se ficha à nouveau dans le major, qui se raidit et gargouilla sur lui. D'une ruade, Crys se libéra de Wheeler. Il plaqua la main sur son bras blessé, puis roula Wheeler sur le dos. Le major continua ses gargouillis. Sa bouche s'ouvrait et se refermait. Enfin, il s'étouffa en vomissant du sang.

Crys s'assit au bord du lit et regarda le cadavre un moment, puis il alla jusqu'au bureau en chancelant. Il prit une feuille, une plume, et griffonna « Hérétique. N'ayez confiance en personne. » Il planta la feuille sur la poitrine de Wheeler avec sa dague, puis déchira le couvre-lit et, de ses mains tremblantes, enroula la bande de tissu autour de son bras.

Il enfila son manteau en déversant un flot de jurons, attacha l'épée de Janis à sa ceinture, et sortit sans bruit de sa chambre sur des jambes aussi faibles que des pattes de faon nouveau-né. Ash et Tara étaient en danger, et il était grand temps pour Crys de quitter la capitale.

Gilda

*Première lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Temple de la Danseuse, Cité des Sentinelles, Plaine Occidentale*

Ils finirent par coincer Dom dans le temple ; sa famille, Rachelle, Dalli, et même Rillirin. Ils écoutèrent ses maigres excuses, puis Gilda le poussa vers le bassin des dieux, et ils apprirent la vérité.

— Les Dieux Rouges me visitent, avant et après les clairvoyances, et dans mon sommeil, avoua Dom d'une voix à peine plus forte qu'un murmure.

De son propre chef, la main de Gilda se posa sur sa gorge. Dom, quant à lui, semblait plus gêné qu'autre chose. Comme si le fait d'être visité par la Dame d'Ombre était une faiblesse de sa part, un échec.

— Comment est-ce possible ? demanda Rachelle.

— Depuis combien de temps cela dure-t-il ? fit Gilda au même moment.

Dom leva les mains, paumes vers le plafond.

— Ils ont découvert le... le chemin dans ma tête – l'espace divin – que la Danseuse utilise pour m'envoyer Ses clairvoyances, et Ils ont compris qu'Ils pouvaient aussi s'en servir. Pour ce qui est de la durée, ç'a commencé avant Yule. (Il agita la main.) J'arrivais à le supporter, jusque-là, c'était gérable. Ce n'était pas la peine de vous en parler.

— C'est ça, ton secret ? s'enquit Lim.

Dom s'empessa d'opiner. Gilda le considéra, les yeux mi-clos. *Tu es un peu trop pressé, mon garçon, un peu trop content d'acquiescer. Moi, je dirais que c'est l'une des nombreuses choses que tu nous caches.*

On entendait la neige fondue goutter au-dehors, et un soleil assez vif pour faire mal aux yeux entrant par les fissures des murs et, par la porte du bâtiment, projetait un rectangle d'or pâle.

— Est-ce ma faute ? demanda Rillirin en mordillant l'ongle de son pouce. C'est à cause de moi, c'est ça ?

Dom lui fit signe d'approcher ; elle s'exécuta à contrecœur.

— Pas du tout, répondit-il en la tirant à lui avant de passer le bras autour de sa taille. Ce n'est pas ta faute. Inquiète-toi de tout le reste, mais pas de ça. Ce n'est qu'une distraction.

— Une distraction ? Que veux-tu dire ? demanda Gilda.

Il était si calme, si résigné, comme si la situation était normale. *Ou comme s'il pensait mériter ce qui lui arrivait.*

Dom plongea un regard amer dans le bassin, à côté de lui. Peut-être, après tout, n'acceptait-il pas si facilement la situation.

— S'Ils font ça, c'est parce qu'Ils le peuvent. Parce que ça Les

occupe en attendant que Rivil et les Mirécès déchirent le voile et les lâchent sur Gilgoras.

Gilda l'étudia de près. Elle avait la chair de poule à l'idée que les dieux pussent le torturer dans le seul dessein de S'amuser.

— Quoi d'autre ? insista-t-elle, parce qu'elle le connaissait et voyait à son visage qu'il ne ressentait aucun soulagement à se confesser.

Dom serra Rillirin un peu plus fort et déposa un rapide baiser sur ses cheveux ; puis il la lâcha pour s'asseoir au bord du bassin. L'air fatigué, il se frotta les yeux.

— La Dame d'Ombre me connaît. Elle sait qui je suis, et ce que... ce que j'ai fait. (De la main gauche, il recouvrit la cicatrice qu'il portait à l'avant-bras droit.) Elle dit que je finirai par venir à Elle de mon plein gré, que je Lui appartiens. Elle veut mon âme, et est persuadée qu'Elle l'obtiendra. C'est possible. Mais Elle est un peu trop passionnée, si vous voyez ce que je veux dire. J'ai peur, si je cède, s'Ils me brisent, que cela fasse plus qu'ajouter une âme à Sa collection. On dirait qu'il y a autre chose derrière, mais je ne sais pas quoi.

Lisant la peur et la suspicion sur le visage de Rachelle, Gilda fit en sorte que sa propre expression ne reflétât pas les mêmes émotions.

— Cette saleté de serment de sang, grogna Sarilla. Pourquoi astu... ?

— Assez, la coupa Gilda. C'est un sujet que nous avons abordé bien des fois au fil des années. Ce qui est fait est fait. Dom, dis-nous comment t'aider.

Il rit avec tristesse. Rillirin s'assit à côté de lui et prit sa main entre les siennes.

— Vous ne pouvez rien y faire. C'est ma tâche, mon fardeau. (Lim parut vouloir protester.) Non, crois-moi, si quiconque pouvait m'aider à empêcher que ça arrive, je n'hésiterais pas une seconde. Mais c'est impossible. Ce n'est pas encore ingérable. Sans doute que ça va empirer mais, pour l'instant, je peux me débrouiller. Alors au lieu de se concentrer sur moi, si nous nous concentrons sur l'idée de gagner la guerre ? Hein ?

Il avait relevé ses défenses ; ils n'en tireraient plus rien pour l'instant. Comme un seul homme, ils formèrent un cercle, et Gilda les guida dans leur prière : une prière pour la victoire, pour ceux qu'ils avaient perdus, et pour tous ceux qu'ils allaient perdre. Gilda, tout en scandant les paroles, surveillait Dom en se demandant s'il compterait parmi leurs pertes. Ou si l'on ne lui prendrait que son âme. Elle n'était pas sûre de savoir ce qui serait le pire.

Crys

*Première lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
À la Coupe Dorée, quartier de la soie et des épices,
Rilporin, Terres des Blés*

— Bons dieux de merde ! Qu'est-ce qui t'est arrivé ? demanda Ash en ouvrant la porte à laquelle Crys tambourinait avec insistance.

Le Loup passa l'épaule sous le bras indemne du capitaine et l'accompagna autant qu'il le porta jusqu'au lit. Il l'allongea.

— Tara, souffla Crys, allez chercher Durdil tout de suite. Trouvez un moyen.

Tara claqua des doigts.

— Facile, je l'ai vu se diriger vers le Deuxième Cercle ce matin.

Crys grogna, car Ash tirait sur sa manche du côté de son bras entaillé.

— Alors il se rend sans doute à la caserne nord. S'ils ne vous laissent pas le voir, faites-lui dire que je suis désolé pour l'état dans lequel j'ai laissé ses appartements et que, s'il veut des réponses, il n'a qu'à rendre visite à la messagère de son fils. Ça devrait suffire à le faire venir à nous.

— Compris, dit Tara. (Elle hésita devant la porte.) Allez-vous mourir ? Parce que, si c'est le cas, voulez-vous me dire ce qui s'est passé ?

— Filez. Si j'ai l'impression d'être sur le point de mourir dans l'heure, je raconterai tout à Ash, dit Crys avec tout le sarcasme qu'il lui restait. (Il écouta Tara descendre l'escalier.) Jolie manière de s'adresser à un blessé.

Ash s'affairait en silence. Il retira sa chemise à Crys et marmonna en découvrant l'état de son bras.

— C'est moche ? siffla Crys en l'entendant jurer.

— Comment c'est arrivé ? demanda Ash au lieu de lui répondre.

— Il s'avère que le major Wheeler, l'un des officiers en qui Durdil a le plus confiance, est cul et chemise avec Rivil. Enfin, était, jusqu'à ce que je l'embroche avec mon épée.

— Tu aimes vraiment mettre le bazar partout où tu vas, hein ? Bon, tiens-toi tranquille, il faut que je recouse. (Il alla dans le buffet et revint avec un bol d'eau dans lequel flottait du fil.) Tu perds beaucoup de sang, alors je n'ai pas le temps de stériliser correctement l'aiguille et le fil. (Il repêcha l'aiguille.) Donc, j'ai choisi l'eau salée.

— Oh ! tu te fous de moi, balbutia Crys. J'ai... le tournis, ajouta-t-il comme la pièce tournait doucement autour de lui.

— C'est une bonne chose, dit Ash en enfilant le fil dans le chas de l'aiguille. Si tu veux, tu peux t'évanouir, parce que ça va faire très mal.

Étrangement, ce fut la soif qui le réveilla ; mais elle s'avéra la plus douce de ses indispositions. Crys grogna et, après avoir décollé une paupière, regarda en clignant lentement les silhouettes floues, au-dessus de lui, jusqu'à ce qu'elles devinssent des visages. Tara, Durdil, Ash.

Tara lui souleva la tête et les épaules et posa un gobelet contre ses lèvres. C'était de l'ale. Un vrai nectar. Il avala presque tout le contenu du récipient avant de se rallonger sur son oreiller.

— Ne buvez pas trop, conseilla Tara. (Elle mit le revers de sa main sur le front de Crys.) Vous avez de la fièvre.

— Je sais, je me suis battu, marmonna Crys. Je me rappelle presque tous les détails. Commandant, le major Wheeler...

— Est mort dans mes appartements, apparemment. Un message m'est parvenu peu après l'arrivée du capitaine Carter. (Durdil vérifia le pansement autour du bras et de l'épaule de Crys et émit un grognement approbateur.) Beau travail. Mais bon, poursuivit-il, la mort de Wheeler est une véritable aubaine, en l'occurrence.

Crys se demanda s'il ne s'était pas cogné la tête pendant son duel.

— Ah bon ? fit-il.

— Oui. Le seigneur Galtas Morellis a disparu. Le prince Rivil croit que Galtas avait à faire, mais ignore où il est parti et combien de temps durera son absence. Un officier ayant été assassiné au cœur même du palais et Galtas s'étant mystérieusement éclipsé, je peux légitimement ordonner à une centurie de le pourchasser pour l'arrêter. (Durdil prit un air innocent.) Après tout, qui d'autre aurait eu des raisons de tuer le major Wheeler ? À l'évidence, il avait découvert un secret que Galtas ne voulait pas voir révéler.

— Et Rivil ne pourra fichtrement rien y faire, commenta Tara avec une admiration visible, sinon il lui faudrait reconnaître qu'il a envoyé Wheeler tuer Crys.

Le blessé but encore un peu d'ale mais, cette fois, il parvint à tenir lui-même son gobelet. Il émit un chuintement lorsque l'estafilade qu'il avait à la hanche tira sur ses points.

— Alors comme ça, Wheeler a dit à Rivil que j'étais en vie, et lui a répété tout ce que nous avons dit devant lui. Il sait que nous savons, et sait que son assassin a échoué. Il est donc à ma recherche.

— Oh ! c'est certain, fit Durdil, dont le ton presque joyeux plongea Crys dans le désarroi. C'est pourquoi je vous renvoie dans l'Ouest. Entre un meurtre au palais et les soupçons qui pèsent sur Galtas, ni Rivil ni le roi ne peuvent s'opposer à ce que je boucle la ville et les mette tous deux sous très étroite surveillance. Si Galtas envoie des

messagers, nous les intercepterons. Nous avons coupé le prince de ses alliés, capitaine. Rivil ne peut ni vous atteindre, ni quitter le palais. Il ne pourra pas envoyer de renforts aux Mirécès.

— Vous voulez dire que nous avons gagné ? demanda Crys.

La tête lui tournait sous l'effet de l'ale, de l'hémorragie et du soulagement, véritable raz-de-marée.

Durdil pencha la main à droite et à gauche.

— Ne vendons pas la peau de l'ours avant de l'avoir tué, capitaine, dit-il avec un grand sourire qui le fit paraître beaucoup plus jeune et vivant qu'il l'avait jamais été en présence de Crys. Mais si nous parvenons à mettre la main sur Galtas et à garder Rivil enfermé, ça ressemblera bien à une victoire. Les Mirécès essaieront peut-être de se battre quand même, mais ce combat-là, mon fils peut le gagner.

Crys réussit à lever les pouces avant de se rendormir. À son réveil, Durdil n'était plus là, et le lit était agité par un balancement aussi écœurant qu'incessant. Enfin, Crys roula jusqu'au bord et vomit en visant vaguement le bol qui était posé par terre. Il ne le rata pas complètement.

— Immonde, fit Ash depuis son fauteuil, à l'autre bout de la salle étroite.

Crys poussa un jappement de surprise, puis un autre de douleur lorsque son épaule se rebella contre son mouvement brusque.

— Euh... ça va peut-être te paraître bizarre, dit lentement Crys en regardant autour de lui, mais je ne la voyais pas comme ça, la chambre que tu as louée à l'auberge.

Ash rit et vint ramasser le bol. Il fronça le nez, posa un linge sur le récipient et mit ce dernier de côté.

— Nous naviguons, expliqua-t-il. Tu as dormi tout le long. Durdil nous a envoyés au port sud dans un chariot de laine et nous a collés sur un bateau qui apporte des provisions au Rang de l'Ouest. On rentre à la maison.

— Que les dieux soient loués, dit Crys.

Il tapota les amulettes sur son torse. Son torse nu. Il glissa sa main libre sous la couverture. Ash s'esclaffa derechef.

— Oui, tu es nu. Après ton évanouissement, je n'avais pas d'autre moyen de voir ta hanche, et je ne savais pas si la blessure était grave. Tu as eu le cul au vent jusqu'aux quais, c'était vraiment dégoûtant. Et puis je me suis dit que tu ne voudrais pas garder plus longtemps cet uniforme sur toi. On t'a pris des vêtements propres pour quand tu pourras te lever.

Crys avait les joues si rouges que ses cheveux auraient pu prendre feu.

— Tu m'as déshabillé ?

— Tu aurais préféré que ce soit Tara ?

— Quoi ? Mais non !

Ash lui fit un clin d'œil et lui lança des sous-vêtements.

— Je peux te le dire très honnêtement, capitaine : tu n'es pas le premier homme nu que je vois dans ma vie. (Il ricana.) Ni le mieux membré.

— Eh là ! protesta Crys.

Mais étrangement, il riait aussi.

Rillirin

*Deuxième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Gué des Sentinelles, Fleuve Gil, Terres à Bétail*

Il était anormal d'être heureux en de pareilles circonstances mais, comme Rillirin ne se rappelait pas avoir jamais été heureuse, elle n'avait pas l'intention de laisser quoi que ce fût lui faire obstacle. Elle chevauchait une jument pie au tempérament doux et au bout du nez rose, la lance dans la main droite, les rênes dans la gauche. Ses cuisses la brûlaient après des heures en selle, et elle avait des ampoules aux doigts et les épaules endolories à force de manier sa nouvelle lance, plus lourde, avec son fer en forme de feuille d'arbre à une extrémité et une boule de fer en guise de contrepoids à l'autre. Mais rien de tout cela n'avait d'importance.

Dom et Dalli chevauchaient à ses côtés, de même que des centaines de Loups, tout autour d'eux. Ils allaient s'installer dans leur principal village d'été, dans les contreforts situés entre le Gil et la Vallée du Col de Sang ; ils surveilleraient les mouvements dans la région et se tiendraient prêts à venir en aide au Rang de l'Ouest en cas de bataille.

Sentant la lance sur le point de glisser dans sa paume, Rillirin raffermir sa prise. *Dom a dit que je n'aurais sans doute pas à me battre. Pas assez entraînée.* Soulagée, elle ressentit des papillonnements dans son estomac, alors même que son esprit s'offusquait à l'idée qu'on la laissât en arrière.

Le cousin de Dalli, Seth Lightfoot, courait sans efforts en tête de colonne pour surveiller la piste en cas d'embuscade, même s'ils se trouvaient sur la plaine. Les Loups avaient placé des archers, commandés par Sarilla, à l'avant, et d'autres à l'arrière. Dans leurs déplacements, ils ne prenaient jamais de risques.

Dalli racontait quelque anecdote ridicule à propos d'un soldat du Rang avec qui elle avait couché quelques hivers plus tôt, anecdote narrée en des termes si crus que Rillirin rougit et se tortilla sur sa selle. Dalli ne cessait de rire en voyant son air.

— Par les dieux, ma grande, celui qui finira par te culbuter va avoir un sacré boulot. Le sexe, c'est censé être amusant, tu sais ?

Rillirin avait le rouge aux joues et le rire forcé, mais elle appréciait que Dalli lui parlât comme à quelqu'un de normal.

— Oui, eh bien, je ne crois pas que ça arrivera, dit-elle. Je me suis en quelque sorte promis que jamais plus un homme ne me toucherait.

Sentant l'intérêt soudain que lui portait Dom, elle eut le réflexe de serrer les jambes ; mais elle dut tirer sur les rênes en s'apercevant que

sa jument allongeait la foulée. L'animal renâcla, puis se remit au pas.

— Pff ! fit Dalli en agitant joyeusement la main. Des promesses comme ça, j'en fais tout le temps. Renoncer au sexe, c'est comme renoncer à boire.

Dalli se tourna vers Dom.

— Ça ne dure jamais bien longtemps, dirent-ils à l'unisson.

Ils éclatèrent de rire.

— Si vous le dites, rétorqua Rillirin en essayant en vain d'avoir l'air décontractée.

Elle aurait voulu raconter des histoires, elle aussi, mais n'avait rien à partager ; impossible de trouver le moindre épisode amusant dans sa vie avec Liris. Elle essaya de changer de sujet, d'exhumer quelque anecdote distrayante tirée de sa vie, sans succès. *Par les dieux, je suis pathétique.*

Et cependant, elle chevauchait aux côtés des Loups, avait presque l'impression d'être des leurs, et la deuxième lune, jusque-là, était bonne. Il y avait eu un bref dégel, et la poussière soulevée par les chevaux enveloppait les cavaliers dans un nuage âcre mais chaud.

— Baisse les talons, lui rappela Dom.

Elle grimaça, mais corrigea sa position.

— Oh ! combien de temps tu vas me le répéter ? se plaignit-elle, lorsqu'elle sentit ses mollets protester.

— Jusqu'à ce que tu t'en souviennes, répliqua-t-il. (Il se pencha pour lui donner un petit coup de poing dans la cuisse.) La prochaine étape, c'est de t'attacher des poids en plomb aux talons.

Rillirin ouvrit la bouche pour se défendre, mais Dom se crispa sur sa selle et bascula sans même essayer de se rattraper. Son hongre se cabra en hennissant, martela le sol de ses sabots tandis que le poids de Dom le forçait à amorcer un cercle.

— Dom ? Dom !

Les chevaux s'agglutinaient tout autour d'eux. Rillirin lâcha sa lance et sauta au bas de sa monture. Dalli la suivit de près. Dom se débattait dans l'herbe comme un chien qui aurait attrapé un lapin, et émettait des gémissements saccadés, les yeux révulsés.

— Lim ! cria Dalli. Faites reculer vos chevaux.

Les Loups forcèrent leurs montures nerveuses à s'écarter de Dom, qui se débattait dans la boue et la neige fondue. À genoux de part et d'autre de lui, Dalli et Rillirin s'efforçaient de maintenir ses bras et jambes.

— Laissez-le, ordonna Lim, qui accourait. Ça ne va faire qu'empirer, si vous essayez de le maîtriser.

Elles le lâchèrent, se placèrent hors de portée de ses bras et attendirent qu'il fût calmé.

— Petit frère, dit Lim, une main sur la poitrine de Dom. Calme, petit

frère. Voilà. Chh, c'est bien, chh.

— Attention à l'est, bégaya Dom. (Il ouvrit les yeux sur un paysage que lui seul voyait, un paysage dont la dévastation et la désolation se lisaient sur son visage.) Attention à l'est et au poison de l'amour. Du poison, répéta-t-il. Assez pour nous tuer tous. Rien qu'une goutte et le feu se propage. Tout brûle.

Rillirin prit la main de Dom, pleine d'éclaboussures de boue, et la pressa contre sa joue.

— Je suis là, murmura-t-elle. Je suis là, respire.

L'homme qui gisait devant elle, de la boue sur la bouche et sur le bout du nez, n'avait rien de commun avec le Dom qu'elle connaissait.

Ses yeux marron n'étaient que des morceaux de poterie enfoncés dans sa tête, des éclats craquelés, impossibles à recoller. Pourtant, il s'accrochait à elle comme à un radeau sur une rivière furieuse en dilatant les narines pour mieux inspirer.

— Respire, mon amour, chuchota-t-elle en se baissant pour déposer un baiser sur sa joue, ses lèvres. (Il avait un goût de métal, d'hiver et de terre riche, et sentait le cheval, la peur et la mort.) Tout va bien, je suis avec toi. Je suis avec toi.

Elle écoutait à peine la conversation qui avait lieu au-dessus d'eux.

— L'est, disait Lim. Rivil avait pour projet de se trouver des alliés dans l'Est, si tu te rappelles bien.

— Du poison, ajouta Sarilla. Un assassinat, peut-être ?

À ces mots, Rillirin leva la tête et croisa, l'espace d'une seconde, le regard de Lim. Ce dernier poussa un juron.

— Putain d'enfer. Rivil va tuer le roi.

Mace

*Deuxième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Quartier général du Rang de l'Ouest,
Terres à Bétail, frontière rilporienne*

— Allez, sales bâtards. Qu'est-ce que vous préparez ?

Mace se trouvait au dernier étage de la tour de guet. Il leva le poing vers les montagnes qui le dominaient, menaçantes, comme pour les secouer jusqu'à en faire tomber les Mirécès. Sans effet. Pas un murmure, pas le plus petit éclat bleu sous les arbres. Et l'hiver de le narguer depuis son foyer du cœur des roches en lui soufflant au visage, malgré le vert naissant des plaines, derrière lui, des odeurs de neige et de pierre froide. Il frissonna.

— Général ? Le capitaine Carter est de retour.

— Excellent, excellent. Envoyez-la-moi tout de suite.

— Oui, général.

Mace eut le temps de gagner son bureau et de mettre un peu d'ordre dans ses papiers avant que l'on frappât à la porte. Tara entra, suivie de Crys et de Ash. Crys boitait, avait le bras en écharpe et une lèvre fendue qui était presque guérie. Mace leur fit signe de s'asseoir. Crys s'affala avec gratitude dans un siège en se tenant la hanche de sa main libre.

— Votre rapport, fit Mace en s'attendant au pire.

Tandis que Tara parlait, parfois coupée par des interventions de Crys ou de Ash, diverses émotions passèrent sur le visage du général.

Lorsqu'ils eurent fini, Mace s'enfonça dans son fauteuil avec un profond soupir.

— Ça me plaît, ça me plaît beaucoup. Tout sauf la partie sur la disparition de Galtas. Personne n'a rien appris ?

— Pas avant notre départ, répondit Tara. Avec un peu de chance, on a retrouvé et pendu cette petite merde visqueuse. (Mace leva un sourcil, ce à quoi Tara répondit par un sourire.) Il a eu un comportement déplacé, quand il était ici.

Mace abattit le poing sur la table.

— Je vous avais dit de me prévenir si ça se produisait, grogna-t-il.

— Je me suis débrouillée. Vous aviez assez de problèmes à gérer avec les princes.

Mace résista à l'envie de s'arracher les cheveux. *Bons dieux, cette femme obéira-t-elle ne serait-ce qu'à un seul ordre dans sa vie ?*

— Général ? fit Crys. Je me retrouve sans Rang ni instructions formelles. On m'envoie ici pour que je ne tombe pas entre les mains

de Rivil, mais j'aimerais quand même faire mon possible pour vous aider. Les Mirécès sont sans doute assez bêtes pour attaquer même s'ils savent que Rivil ne viendra pas. Pensez-vous pouvoir me trouver un poste ?

— Félicitations, capitaine, répliqua Mace sans hésiter. Vous êtes à présent membre du Rang de l'Ouest de Sa Majesté, la meilleure armée du monde. Merci de vous être porté volontaire.

Crys échangea des sourires avec Tara et Ash et parvint, malgré la douleur, à adresser un salut à Mace.

— Merci, général. J'ai par ailleurs avec moi l'épée du prince Janis. De fil en aiguille, je n'ai jamais eu l'occasion de la rendre ; d'autant qu'en la reconnaissant Rivil aurait compris que j'étais en vie. (Il se hissa hors de son siège et défit la boucle de son ceinturon.) Je pense qu'elle vous revient, général.

Mace en resta bouche bée.

— À moi ? Je ne peux pas... c'est une épée royale, capitaine. Je... Je la mettrai à l'abri quelque part. Il faudra la restituer au nouveau roi, quand la cour ou Rastoth en aura choisi un. (Il posa l'épée sur son bureau avec un grand respect.) Vous ricanez, Carter. Vous pouvez m'expliquer ?

— Le nom de votre père a été cité quand nous discutons d'un nouvel héritier, répondit Tara. J'étais en train de me dire qu'un jour vous pourriez bien recevoir cette épée pour de vrai.

Le regard appuyé de Mace, vide de toute expression, se prolongea tellement que Tara rougit et détourna les yeux. Mace se rassit.

— Capitaine Tailorson, quand nous en aurons terminé, rendez-vous à l'armurerie pour vous trouver une autre épée qui vous convienne.

— Bien, général.

— Ash, l'aide que vous avez apportée à nos capitaines est reconnue et appréciée à sa juste valeur. Dans sa lettre, mon père vous autorise à informer les vôtres de ce qui s'est passé dans la capitale. Veuillez s'il vous plaît dire à votre chef que nous continuerons à patrouiller au nord de la vallée du Col de Sang jusque dans les bois de Porte-Noire. J'ai cru comprendre que votre peuple allait s'installer au sud de la vallée, entre elle et le Gil. Si vous repérez un quelconque mouvement, merci de me tenir au courant.

Ash acquiesça, serra la main de Tara et de Crys, puis se leva.

— Bien sûr, général. Nous restons en contact. Tara, Crys, c'était un plaisir de faire le voyage avec vous. Attention de ne pas vous mettre dans les ennuis.

Tara le chassa.

— Parlez pour vous.

Lorsqu'il sortit, Mace contourna son bureau pour se rapprocher de ses capitaines. Il leur fit signe de se réinstaller.

— Rasseyez-vous, rasseyez-vous. Capitaine Tailorson, quand je vous ai rencontré, j'avais des doutes sur vous, sur l'histoire que vous me racontiez. Mais plus maintenant. Vous avez rendu un grand service à ce royaume en venant nous dire ce que vous aviez vu, en vous préparant à témoigner contre Rivil. Maintenant, bien que je sois content de vous recruter dans mon Rang, il se peut qu'un procès et un témoignage s'imposent toujours ; je ferai donc le maximum pour vous épargner des problèmes. Cependant, il va me falloir votre témoignage écrit et signé en ma présence et celle de notre prêtre avant demain soir.

— Bien entendu, général, tout ce que vous voudrez. J'en ai déjà fourni un à votre père, mais il est logique que vous en conserviez un autre exemplaire ici au cas où il m'arriverait quoi que ce soit. (Il gigota sur son siège pour essayer de se mettre à l'aise.) J'ai entendu la prêtresse et le roi mirécès, général. Ils font tout ça pour leurs dieux ; les terres et la gloire ne sont que la cerise sur le gâteau. Je le sens dans mes tripes : ils viendront, quoi qu'il arrive à Rivil et à ses supposés renforts. Je serais étonné qu'il n'y ait pas au moins un affrontement entre eux et nous.

Mace se frotta les mains.

— J'y compte bien, dit-il d'un air déterminé. En l'occurrence, nous n'avons jamais réussi à les attirer dans une bataille rangée. Brisons-les une fois pour toutes, ces salauds.

Galtas

*Deuxième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Forts du Rang de l'Est, Terres à Pâturages, frontière listraïne*

— Eh bien, voilà qui est très inattendu. Vraiment très inattendu.

Le général Skerris du Rang de l'Est réexamina le document, revérifia le sceau du prince, puis, les yeux mi-clos, considéra Galtas. Ce dernier le gratifia d'un sourire décontracté.

Les deux mille hommes du fort principal étaient rangés comme à la revue pour accueillir leur noble visiteur. Personne n'avait encore demandé à Galtas pourquoi il était venu seul, et sans prévenir.

— À l'heure qu'il est, on a sans doute déjà annoncé que Son Altesse était l'héritier du trône de Rilpor, dit-il en se tapotant le cœur du bout des doigts pour Janis. Et savoir cela l'a changé pour toujours. Rivil va devenir roi, général. C'en est fini du farceur, du prince affable qui passait le temps en compagnie de soldats et de marchands. Le prince Rivil est déterminé à rendre justice à la mémoire de son frère et à l'héritage de son père. Il m'a donc demandé d'inspecter les Rangs en son nom et d'obtenir que les généraux m'assurent personnellement de leur loyauté. Je suis sûr que, dans le message de la Couronne où l'on vous faisait part de la fin tragique du prince Janis, l'on vous parlait aussi de l'état de santé du roi ?

Galtas se pencha en avant et Skerris fit de même en tirant nerveusement sur son énorme moustache, tandis que ses trois mentons ballottaient d'inquiétude.

— Entre vous et moi, général, reprit Galtas, la mort de Janis a brisé notre roi. Son médecin craint pour sa vie. (Galtas baissa encore plus la voix.) Et même pour sa raison. Qui sait quels ordres il pourrait donner ? Quant au prince Rivil, il a peur de ne pas être prêt à régner, voire de ne jamais l'être. Mais il sait que le moment va peut-être venir – et plus tôt que nous ne le souhaiterions vous et moi – où il lui faudra freiner les... ardeurs les plus folles du roi. Il tient à rassurer les Rangs sur le fait qu'il n'agira jamais que dans l'intérêt du Rilpor. Et il aimerait beaucoup savoir que, si ce terrible moment arrivait, il bénéficierait du soutien des hommes les plus importants du royaume.

Les yeux porcins de Skerris s'écarruillèrent lorsqu'il comprit que le prince le comptait parmi ces hommes-là.

— Mais bien sûr, bien sûr, haleta-t-il en ajustant sa large ceinture de cuir sur son ventre imposant.

Galtas baissa de nouveau les yeux pour s'assurer qu'il avait bien vu. Skerris avait deux bourses à la ceinture. Deux. La peau de son visage

lui donnait l'impression d'être tendue, comme brûlée ; son cœur battait à tout rompre. *C'est maintenant ou jamais.*

— Nous devons faire tout notre possible pour aider le prince à accomplir son devoir envers les dieux, dit Galtas.

Il tapota du bout des ongles la boucle de sa propre ceinture. Skerris la regarda. Galtas portait deux bourses.

Le gros général se figea, à l'exception de ses doigts agités de soubresauts, puis regarda Galtas dans les yeux, avec une expression d'intérêt poli.

— Nous servons tous les dieux, répondit-il.

Merde.

— Nous avons tous une voie à suivre, tenta Galtas, et Son Altesse s'est fixé un objectif de grande portée.

Alors là, s'il ne comprend pas, c'est qu'il n'est pas ce que je crois qu'il est.

Malgré le temps doux, Galtas frissonna. Il décrocha la bourse de sa ceinture et la soupesa nonchalamment dans sa main, de l'air du noble qui, malgré l'ennui, accomplit la tâche que lui a assignée son maître. Les clous que contenait la bourse produisirent un tintement plus sourd que ne l'auraient fait des pièces.

Skerris poussa un gros soupir, regarda autour de lui, et fit signe à ses officiers supérieurs d'approcher. Galtas recula d'un pas, lâcha sa bourse et saisit la poignée de son épée.

— Mes pieds foulent la Voie, dit Skerris.

Sur ce, il se baissa pour ramasser la bourse. Il la rendit respectueusement à Galtas.

— Mes pieds foulent la Voie, répétèrent tous ses officiers.

— Dieux merci, fit Galtas d'une voix chevrotante. Mes pieds foulent la Voie, et ceux du prince aussi. Les dieux ont une tâche pour le Rang de l'Est, général, si le cœur vous en dit.

— Nous vivons pour les servir, monseigneur, gronda Skerris, et si la tâche en question est bien celle à laquelle je pense, le Rang appartient au prince, et nous irons où il nous ordonnera d'aller.

Impressionné, Galtas ajusta son cache-œil.

— C'est une bonne nouvelle, général. Tous vos hommes ont-ils la foi ?

— Oh ! non. Mais faites-moi confiance. Le moment venu, ils l'auront tous, qu'ils le veuillent ou non. (Il se tapota sur le côté du nez.) Mais même s'ils ne le veulent pas, une âme, une fois donnée, ne peut être reprise. Ils feront leur devoir.

Galtas regarda les hommes au garde-à-vous, derrière les officiers.

— Comment est-ce possible ? murmura-t-il.

Skerris lui adressa un petit sourire maléfique qui tranchait avec l'apparence grasseuse et empotée qu'il cultivait. Du pouce, il se

montra.

— Né et élevé sur la Voie, monseigneur. On m'a ordonné prêtre de la Dame d'Ombre.

Galtas en resta bouche bée. Il étudia les officiers qui l'entouraient. Skerris opina.

— Tous convertis et bénis par mes soins. Consacrés dans le sang, sacrifices accomplis. Loyaux envers les dieux, envers moi et, désormais, sans réserve, loyaux envers le prince Rivil.

Galtas donna une tape sur l'immense épaule du général et adressa un large sourire aux autres.

— Allons discuter dans un endroit plus tranquille, général. Il y a beaucoup à dire, et le temps nous manque. L'invasion mirécès est pour bientôt. (Il rit de voir leurs expressions.) Il s'est passé bien des choses ces derniers mois, mon bon général. Vous n'avez pas idée.

Durdil

*Deuxième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Le palais, Rilporin, Terres des Blés*

— Vous avez l'air en forme, aujourd'hui, Majesté, mentit Durdil.

Rastoth était vautre dans un fauteuil de sa salle d'audience privée. Il avait des taches de soupe sur sa ceinture de deuil, et une barbe de trois jours envahissait les roches escarpées de son visage, tel du lichen. Il faisait peur à voir, et tout le monde le savait, y compris sans doute Rastoth lui-même.

L'écarlate des ceintures que tout le monde portait apportait une touche de gaieté rebelle dans cette salle sinistre et l'atmosphère qui ne l'était pas moins. La couleur annonçait un printemps qu'au moins deux des personnes présentes redoutaient.

— Où est le traître ? grogna Rastoth.

Durdil vit Rivil tressaillir.

— Le seigneur Galtas Morellis, précisa le Commandant des Rangs.

Les lèvres de Rivil virèrent au blanc. Le prince, assis au bureau de Rastoth, consultait ostensiblement sa correspondance. Durdil l'avait déjà étudiée et avait retiré tout ce qui, à son avis, ne devait pas parvenir jusqu'à Rivil. Autrement dit, la plupart des documents. Cependant, il avait laissé un rapport bien précis. En laissant cet appât, il prenait un risque. Peut-être était-ce une erreur.

Installé à une autre table devant la fenêtre, Hallos broyait des herbes dans un petit mortier. Sans doute une énième mixture pour revigorer le corps défaillant du roi. Durdil ne pensait pas qu'il y eût encore dans tout Gilgoras des herbes capables de soigner le roi.

— Parce qu'il y a d'autres traîtres ? demanda Rastoth.

Durdil écarquilla les yeux. *Il est donc dans un bon jour ? Dieux merci.*

— Nous n'en connaissons pas encore, répondit Durdil. Dans son dernier rapport, le major Renik, qui dirige les recherches, confirme qu'on n'a vu Galtas dans aucune ville ni aucun village des Terres des Blés. (Durdil mit les mains dans le dos et se déplaça légèrement pour avoir un meilleur point de vue sur la pièce.) Ils se dirigent vers l'est dans l'espoir de trouver une piste sur les Larmes ou menant dans les Terres à Pâturages.

Cette fois, Rivil, qui était prêt, ne montra aucun signe d'inquiétude. Cependant, un instant plus tard, il prit une liasse de documents et lut d'un air suspicieux ; puis il reposa soigneusement les parchemins sur le bureau. Il tapota du doigt la page du dessus.

— Qu'est-ce, Commandant ? demanda-t-il sur un ton amical.

Durdil alla se placer derrière lui pour regarder par-dessus son épaule.

— Quoi donc, Votre Altesse ?

Par les dieux, je déteste les subterfuges. Je n'y entends rien, et il n'y a aucun honneur dans ces tactiques-là. Le monde a bien changé depuis ma jeunesse.

— Ce rapport sur le meurtre de ma mère la reine, répondit Rivil en reprenant le document. C'est vous qui l'avez écrit ?

— Oui, Votre Altesse. Cette enquête est toujours en cours, comme vous le savez, et Sa Majesté se tient régulièrement au courant de son avancement.

— Je vois. Vous avez écrit, je cite : « Interroger le seigneur Galtas Morellis » dans la partie sur les suspects. Seul son nom y figure, ce qui en fait une liste particulièrement réduite.

Rivil pivota sur sa chaise. Son visage était très légèrement rouge. Ses yeux, quant à eux, étaient absolument froids. En dehors de cela, il respirait le calme et le détachement. Il était meilleur acteur que Durdil, mais il fallait dire que c'était une nécessité.

— Ah ! il est donc ici, ce rapport, répondit Durdil tandis que Rastoth levait la tête, qu'il avait jusqu'alors appuyée sur la poitrine. Je croyais qu'il était encore dans mes quartiers. Il a dû se retrouver mélangé avec d'autres documents.

Le mensonge était sorti froidement, facilement. Son honneur rigide émit un craquement de protestation. Il tendit la main pour récupérer le rapport, mais Rivil s'y accrochait.

— Vous pensez que mon ami a tué ma mère ? demanda Rivil.

Cette fois, sa voix tremblait. De colère ? De peur ? La culpabilité, peut-être ?

— Pourquoi, aux noms des dieux, penser une telle chose ? reprit le prince. Galtas a toujours été loyal.

— Bien sûr, plaça Hallos, ce qui fit sursauter Rivil, il savait de quelle manière étaient disposés les corps des gardes. N'est-ce pas, Durdil ? Et vous avez dit que c'était une information confidentielle. Que personne ne le savait, pas même les princes. Très étrange.

Rivil se leva. Durdil dut reculer d'un pas.

— C'est ridicule. Les soldats parlent entre eux. Galtas passe du temps en leur compagnie. Je pense que presque tout le Rang du Palais connaît les détails de la mort de Mère.

— Galtas a tué ma Marisa ? demanda Rastoth d'une voix dans laquelle la folie avait cédé le pas à une rage glaciale.

Ses doigts se crispèrent comme des serres sur l'accoudoir de son fauteuil et, bien que ses yeux fussent toujours aussi humides, ils transpercèrent Rivil comme une épée.

— Non, Père, c'est faux ! Galtas était avec moi à la taverne, vous ne

vous rappelez pas ? Nous y avons passé la soirée. Je vous l'ai dit. Et à lui aussi. (Il pointa un doigt accusateur sur Durdil.) Le Commandant des Rangs nous a interrogés comme des saloperies de criminels de base ! Comme si, déjà à l'époque, il doutait de nous. Et voilà qu'après tout ce temps il nous soupçonne toujours. C'est un affront.

Rastoth lui fit signe de s'écarter afin de pouvoir se concentrer sur Durdil.

— Galtas a tué Marisa, et vous le suspectiez ; aussi s'est-il rendu dans vos appartements pour y chercher le rapport ; Wheeler l'a dérangé, alors il l'a tué, puis a pris la fuite.

— Non ! cria Rivil.

— C'est une théorie très intéressante, Majesté, répondit Durdil. Elle semble en adéquation avec les faits des deux affaires, du moins pour l'instant.

Le regard éperdu et furieux de Rivil passa de l'un à l'autre. *Allez, commets une erreur, Rivil, donne-moi quelque chose, n'importe quel détail sur lequel je puisse travailler. Ne serait-ce qu'une piste.*

— Le seigneur Morellis est mon ami, dit le prince en lissant son manteau, sa ceinture. Il me sert bien, et avec fidélité. Je ne crois pas une seule seconde qu'il ait été capable de tuer ma mère, ni même le major Wheeler. Vous faites tous fausse route.

— Jureriez-vous sur les dieux qu'il n'a rien à voir là-dedans ? insista Durdil.

Il savait qu'il dévoilait une partie de sa main, que Rivil allait remarquer que ses soupçons ne se limitaient pas à Galtas. Toutefois, cela en valait la peine. Il ne jurerait pas sur les dieux s'il savait que c'était un mensonge.

Rivil le dévisagea quelques instants, puis reposa le rapport chiffonné sur le bureau.

— Vous m'avez offensé, Commandant, et vous avez mis en doute l'honneur de mon ami. Je n'ai pas besoin de jurer sur les dieux, parce que je sais que vous vous trompez et que vous en aurez la preuve quand nous aurons trouvé l'assassin de Wheeler. (Il secoua la tête.) Vous m'avez tous offensé. (Il tira sur sa ceinture.) Ici, maintenant, alors que nous devrions tous être unis dans notre deuil, vous essayez de créer des dissensions entre mon père et moi. (Il baissa la voix.) Comment pouvez-vous faire ça ?

Rivil partit vers la sortie. Rastoth se leva à moitié de son fauteuil et tendit une main vers son fils.

Durdil aurait voulu applaudir la performance d'acteur de ce dernier, mais se contenta de dire :

— Veuillez m'excuser, Votre Altesse. Mais pour l'instant, le seigneur Morellis demeure notre principal suspect dans les deux affaires, jusqu'à ce que nous soyons en mesure de prouver son innocence sans

l'ombre d'un doute. Un meurtre a eu lieu au cœur même du palais. Comme après la mort de la reine, j'ai interdit que quiconque entre dans le Cinquième Cercle ou en sorte. La garde personnelle du roi contrôle la situation, et tous les nobles, les fonctionnaires et les membres du Rang du Palais ont été expulsés. Nous devons tous rester dans l'enceinte du palais jusqu'à ce que l'on amène le seigneur Morellis devant le roi afin qu'il soit interrogé. Cependant, je vous rassure : nous poursuivrons les enquêtes au cas où votre ami serait effectivement innocent.

Les doigts de Rivil se crispèrent sur le loquet de la porte, puis il fit volte-face.

— Nous sommes vos prisonniers ? demanda-t-il en s'approchant à grandes enjambées de Durdil. Vous oseriez nous enfermer ?

Durdil afficha un air d'inquiétude polie.

— C'est que, désormais, vous êtes héritier du trône de Rilpor, Votre Altesse. Je ne me soucie que de votre sécurité et de celle du roi. Je crains que vous ne soyez pas bien protégé, si vous vous promenez en ville. Ou au-delà des murs.

— Du calme, Rivil, fit Rastoth. Durdil a tout mon soutien, dans cette affaire. Nous ferons ce que vous dites, Commandant, jusqu'à ce que l'on trouve Galtas et qu'on le juge. Lui ou tout autre suspect, termina-t-il en voyant Rivil ouvrir la bouche pour se plaindre.

— Et que sommes-nous censés faire pendant notre incarcération ? demanda Rivil sur un ton glacial.

Durdil inclina la tête.

— Je n'aurais pas l'outrecuidance de vous le dire, Votre Altesse.

Mais maintenant que la garde personnelle du roi se charge de la sécurité, le ramassis d'hérétiques qui constitue ta garde d'honneur ne pourra plus te rendre visite, ça je peux te le promettre.

Rivil écarta les narines, mais il tint sa langue, s'inclina devant Rastoth, et sortit.

Maintenant, plus qu'à attendre, pensa Durdil en essuyant ses paumes moites sur son pantalon. Hallos lui adressa un minuscule hochement d'approbation. *Et nous verrons qui clignera des yeux en premier.*

L'Élue

*Deuxième lune, an 995 après l'Exil des Dieux Rouges
Maison longue, Aiglepic, Monts de Gilgoras*

— Ce sont les derniers jours de la vie que nous avons connue jusque-là. Bientôt, nous quitterons tous les montagnes qui nous ont nourris et ont tué les plus faibles d'entre nous. D'ici là, vous avez un devoir sacré. Chaque guerrier, chaque garçon, chaque vieillard va aller à la guerre. Seuls resteront les invalides et les esclaves, ainsi que Pask, mon prêtre, qui veillera sur vos âmes.

Il ferait plus que cela, bien entendu, mais il fallait donner l'impression aux femmes qu'elles allaient goûter à la liberté. Les secrets couleraient à flots dès qu'elles seraient certaines qu'il n'y avait pas d'oreilles pour les écouter. C'était un moyen facile d'en savoir plus long sur la loyauté des chefs de guerre, des guerriers : ce qu'ils confessaient à leur femme dans le noir serait répété à la lumière.

Lanta observait les femmes du village rassemblées devant elle. Les compagnes officielles étaient sûres de leur pouvoir et de leur position ; les autres échangeaient déjà des coups d'œil. Lanta avait tenu le même discours aux femmes de la Vallée du Félin, de l'Aire du Faucon et du Roc du Corbeau sur le chemin du retour le long de la Voie du Ciel. Elle s'était assurée que le prêtre de chaque village comprît bien son rôle. Quand les hommes partiraient à la guerre, on solderait les vieilles rancunes, et des femmes mourraient. C'était comme ça, avec elle. Et avec la Dame d'Ombre.

— Impossible de dire combien de temps il faudra pour que nous vous envoyions chercher, mais n'en doutez pas : nous le ferons. Protégez les enfants ; si vous avez des querelles qui s'enveniment, il ne faut pas leur faire de mal, car ils sont notre avenir. Si des enfants meurent, Pask le saura et m'en informera. Les responsables les suivront dans l'Au-delà, et cela se fera sans gloire.

Voyant que la menace était efficace, Lanta se détendit et les gratifia d'un sourire, ce qui n'arrivait pas souvent.

— Nous marchons vers la gloire, femmes. Beaucoup tomberont ; leur mort imbibera la terre sur notre chemin et éclaboussera le voile jusqu'à ce qu'il disparaisse comme brume au soleil. Nous sommes la glace qui fend le roc. Nous sommes le vent qui abat les arbres, et la tempête qui maltraite toute vie. (Elle leva les bras, et les femmes l'imitèrent, emportées par sa passion.) Nous sommes mirécès, élus des dieux, et nos pieds foulent la Voie.

— Nos pieds foulent la Voie, crièrent les femmes.

Lanta baissa les bras, puis leva une main en signe de supplication.

— Faites que nos guerriers, une fois la victoire remportée, ne trouvent pas que des cadavres en rentrant retrouver leurs femmes. Ne permettez pas à vos esclaves de s'élever contre vos ordres. Ne vous entretenez pas pour un homme qui pourrait ne pas revenir.

Le silence régnait désormais dans la maison longue, et Lanta sut que les hommes écoutaient aussi. Les chiens s'étaient glissés sous les tables pour ne pas s'attirer sa colère, et les esclaves avaient disparu de son champ de vision. La fumée du feu central se faufilait vers l'attroupement et irritait le fond de la gorge de Lanta. Elle n'en avait cure.

— Si vous avez des doutes sur la soumission d'un esclave, amenez-le-moi avant notre départ, et je le sacrifierai pour nous aider dans notre guerre. Quand nous serons partis, n'hésitez pas à leur donner des coups de fouet ou de bâton, et ne les laissez pas se soulever.

Ils connaissaient tous les histoires sur des villages dont les hommes, partis piller, avaient trouvé à leur retour les femmes et les enfants morts, les esclaves s'étant quant à eux évaporés dans les montagnes. Cela ne s'était pas produit depuis des décennies, mais la menace était réelle.

Lanta sourit à nouveau aux femmes qui, rassurées, lui rendirent la pareille.

— Les dieux sont avec nous à la guerre, et avec vous qui assurez notre avenir à travers vos enfants. Nous allons récupérer ce qui nous appartient afin qu'ils puissent vivre dans les contrées chaudes. Nous allons récupérer ce qui revient aux dieux et faire en sorte qu'ils reviennent. Nous vivrons à travers Leur gloire, et nous mourrons avec la certitude que l'Au-delà nous attend. Qu'avons-nous à craindre ? La Voie d'Ombre est notre chemin, la Joie Rouge notre destination. (Elle leva encore une fois les bras.) Et le retour des dieux, notre but sacré.

Les acclamations s'élevèrent devant elle, mais aussi derrière ; Lanta, bras tendus, se retourna pour étendre sa bénédiction aux guerriers. Dans toute la maison longue, hommes et femmes tombèrent à genoux comme les blés sur le chemin de la faux.

Les dieux exigeaient la victoire. Lanta allait la Leur donner.

Dom

*Deuxième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Village des Loups, Territoires Loups du Nord,
contreforts des monts de Gilgoras, frontière rilporienne*

Il était bon d'être de retour sous les arbres, malgré les circonstances. La douleur tenace derrière l'œil droit de Dom était désormais comme une vieille amie qui ne partait jamais vraiment. Parfois, il jurait que cet œil voyait des choses que l'autre ne voyait pas. Pourtant, c'était impossible, non ? Il s'agissait seulement de lueurs aperçues entre les branches qui se balançaient au-dessus de lui, d'un brusque envol d'oiseaux.

Dom était assis sur une peau de cheval étalée sur un rocher, à l'extérieur d'une cabane délabrée. Habituellement, ils passaient l'hiver au sud du Gil et l'été au nord. Ils n'auraient pas dû se trouver là si tôt dans l'année, si bien que personne n'avait réparé les maisons avant leur arrivée. Toutefois, cela n'aurait guère d'importance quand la guerre aurait commencé.

Il regarda autour de lui. Le village était bondé ; il y avait là presque tous les Loups qui n'étaient ni de patrouille, ni de garde. Tous s'occupaient des armes ou du ravitaillement avec un air calme et industriel, un sérieux né de la nécessité. La brise déchira le feu de Dom en haillons jaunes qu'elle projeta vers le ciel.

— Rillirin est la messagère qui nous apporte la guerre, marmonna-t-il en pianotant sur les genoux déchirés de son pantalon. Mais ça ne s'arrête pas là. La mort de l'amour, l'amour de la mort. Je ne sais pas. Il y a du poison à Rilporin, peut-être le poison des mots qui tombent dans les mauvaises oreilles. Des mensonges et des subterfuges. Ou peut-être le poison est-il dans le sang... Rivil va-t-il tuer son père et s'emparer du trône ? (Il fit la moue.) Mais alors, pourquoi s'allier aux Mirécès ? Pourquoi livrer une bataille quand on peut vaincre avec un simple assassinat ? Le meurtre de Janis est un pas vers le trône. S'il tue Rastoth, la Couronne est à lui.

— Mais ça ne nous fera pas revenir, tu sais, mon amour.

Dom se leva d'un bond et sortit un couteau de sa ceinture.

— Qui a parlé ? demanda-t-il.

D'un pas vacillant, il décrivit un cercle. Un merle effrayé jaillit du tapis de feuilles mortes. Quelques visages se tournèrent vers Dom, mais aucun ne semblait inquiet. Il était seul.

— Oh ! mais tu n'es jamais seul, mon amour. Jamais tout à fait.

Cette fois, il reconnut la voix et comprit d'où elle venait. Il rengaina

sa dague.

— Formidable, maintenant j'entends des voix, dit-il en essayant de prendre la chose à la légère.

La Dame d'Ombre partit d'un rire bas et engageant.

— Tu as entendu des choses toute ta vie, petit calestar, et tu en as vu. C'est juste qu'à présent tu les entends plus clairement, que tu sois éveillé ou endormi. Et puis mes visites te plaisent, non ?

Dom vit une ombre se faufiler entre les arbres, au nord. *Ce n'est que l'ombre d'un nuage, voilà tout.* Il refusa de regarder le ciel pour voir s'il se trompait. *Rien qu'un nuage.* Dom se rassit et tendit les mains devant le feu en ignorant la dernière remarque de la Dame d'Ombre, Sa présence dans son crâne et contre sa peau.

— Bon. Rillirin nous apporte la guerre, et Rivil s'allie aux Mirécès afin de verser le sang nécessaire pour déchirer le voile et faire revenir cette garce incestueuse de Dame d'Ombre et Son idiot apprivoisé. (Il marqua une pause.) Comment, personne ne rit, cette fois ? Moi qui trouvais ça drôle. Mais le sang seul ne suffit pas à déchirer le voile, c'est impossible. Il y a des siècles que l'on verse le sang, et le voile est toujours intact. Alors pourquoi cette guerre ? Pourquoi maintenant ?

Dom ne savait pas s'il posait la question à la Dame d'Ombre ou s'il pensait tout haut, mais la réponse lui apporta plus qu'il ne l'aurait cru. Une douleur brûlante remonta son bras droit et gagna son épaule, son cou et sa poitrine. Il se plia en deux, retint son souffle et se coinça le bras entre les cuisses. Des flammes pâles lui léchaient le poignet. Presque invisibles à la lumière du soleil, elles ne touchaient que son bras, le brûlaient, s'enfonçaient dans l'os. Il sentit une odeur de viande grillée.

— À cause de toi, siffla une voix dans son oreille. Parce qu'un calestar, en faisant dans le sang le serment de se venger, a aminci le voile pour nous. Par cette trahison de tes dieux, cette hérésie ultime, c'est toi qui as provoqué cela, mon amour. Uniquement toi. Quand tu rompras, le voile se déchirera ; et alors, tu ne pourras t'en prendre qu'à toi-même.

— Non, haleta Dom. Non, ce n'est pas vrai. Ce n'est pas pour ça que...

La voix, la présence et les flammes clignotèrent avant de disparaître. Dom resta recroquevillé, sidéré, ravagé par la douleur.

— C'est faux, murmura-t-il. Faux.

Un rire flotta sur le vent.

— Me revoilà. Regarde ce que je... Ça va ?

Dom se força à se redresser et à sourire.

— Très bien. Juste une petite crampe. C'est le froid. Alors, qu'est-ce que tu rapportes de beau ?

Rillirin brandit deux canards bien gras.

— Le dîner, annonça-t-elle. (Elle posa la main sur le lance-pierres qu'elle portait à la ceinture.) À quoi bon s'embêter avec un arc et des flèches ? demanda-t-elle d'un air suffisant. Ah ! j'ai croisé Lim. Ash est revenu des Forts de l'Ouest, et le général et Lim sont d'accord pour dire que ça ne va sans doute plus tarder. Le soldat, Crys, n'a pas entendu la date exacte sur laquelle Corvus et Rivil se sont entendus, mais il dit que tout ce qu'ils ont fait après la mort de Janis, ils l'ont fait dans l'urgence.

— Je suis content que Mace soit d'accord, répondit Dom d'un air absent. Ça correspond à ma propre... interprétation. Et au moins, nous ne serons pas obligés de convaincre le Rang de l'Ouest d'intervenir sur la foi de ce qu'a dit un calestar.

— S'ils savaient que ça vient de toi, peut-être seraient-ils plus enclins à croire à tes clairvoyances ? tenta Rillirin en appuyant sa lance contre le rocher.

Dom eut un petit rire.

— Non, merci. Moins il y a de gens qui savent que c'est moi, le monstre qui a des visions, mieux c'est. Et Lim, qu'a-t-il dit d'autre ? demanda-t-il avant qu'elle pût protester.

— Que nous serions de la troupe qui partira demain matin pour aller surveiller la Vallée du Col de Sang.

— Bien. On va enfin faire quelque chose d'utile.

Elle laissa tomber les canards dans la neige et se pencha pour déposer un léger baiser sur la joue de Dom. Il se tourna à la dernière seconde, et leurs bouches se rencontrèrent. Rillirin, surprise, eut un mouvement de recul, puis ricana.

— Tu me fais le coup chaque fois, grommela-t-elle en secouant la tête.

— Empêche-m'en, si tu ne veux pas que je le fasse, murmura Dom en levant un sourcil.

Rillirin écarta le sujet de la main.

— Oh ! je n'ai pas dit ça.

Malgré ses joues empourprées, elle le surprit avec un autre baiser, un peu plus long. Il avait le goût de la neige. Une drôle de sensation envahit le ventre de Dom.

La mort de l'amour ? pensa-t-il tandis que Rillirin s'installait à côté de lui et lui passait un canard. Ils plumèrent les volatiles en silence. *Je vous en prie, faites qu'elle ne tue pas ça.* Il appuya sa cuisse contre celle de Rillirin et se délecta de sa chaleur, cependant que la douleur, dans son bras, faisait place à d'insupportables démangeaisons qui lui donnaient des soubresauts aux doigts.

Il s'abandonnait au plaisir de sa compagnie lorsque des doigts lui caressèrent le dos et qu'un rire se fit entendre tout bas dans son oreille.

— Elle ne me vaudra jamais, mon amour, murmura une voix. Et tu le sais.

Dom cligna des yeux, puis ferma la paupière droite. Ses doigts, enfouis dans les plumes, furent pris d'un spasme. Rillirin ne le remarqua pas. Dom compta jusqu'à dix et se força à rouvrir l'œil. Il respira profondément pour surmonter la douleur, repoussa la peur en faisant tous les efforts du monde pour oublier ce qu'il savait, ce qu'il avait vu. Ce qu'il avait à faire.

Ne romps pas, Dom. Ne romps jamais.

Tara

*Troisième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Dernières Chutes, Route du Bord du Gil,
contreforts des Monts de Gilgoras, frontière rilporienne*

Tara fut désolée pour le major Costas lorsque les sentinelles en poste aux Dernières Chutes se mêlèrent à la centurie du major. Les sentinelles venaient du quatrième fort ; Costas, du deuxième. Aussi, les rumeurs allèrent bon train.

— Costas ? Qu'est-ce que c'est que ce nom ? Pour moi, c'est mirécès, chuchota une sentinelle en jetant des coups d'œil en douce à l'officier.

Costas attendait sans rien dire sur son cheval pendant que la bête buvait à l'écume glacée du Gil, dont les senteurs hivernales de montagne jaillissaient au beau milieu de l'air de début de printemps.

— Il dit que sa mère est listraïne.

— Et la mienne, c'est la Danseuse !

— Assez, ordonna Tara.

Les soldats se turent. Le capitaine serait le sujet de leur prochaine conversation, sans le moindre doute. L'enfant chéri de Mace Koridam, son amante secrète qui jouait les officiers pour rester à ses côtés. Elle avait déjà tout entendu.

Elle regarda de nouveau le major assis avec une raideur douloureuse sur sa selle. Il considéra le haut de la pente rocheuse abrupte d'où l'eau du fleuve dévalait en cascade, et fit avancer son cheval. L'animal entra dans le bassin, au pied des chutes d'eau, et traversa jusqu'à l'autre rive. Tara fronça les sourcils et suivit le regard du major. Elle scruta le chemin raide et tortueux qui longeait le cours d'eau.

Tara se retourna brièvement pour lancer un regard noir aux hommes qui faisaient des plaisanteries grossières sur Costas et son cheval ; puis elle fit entrer sa propre monture dans l'eau et la fit traverser.

— Un problème, major ? demanda-t-elle.

Elle vit les lèvres de Costas se crispier. Il souffrait d'un tel complexe d'infériorité qu'il vivait comme un affront d'avoir une femme pour bras droit dans cette mission de reconnaissance. C'était plutôt elle, qui aurait dû se sentir insultée. Elle était deux fois meilleure que lui. Où était le problème ? Quelle importance, si ses parents n'étaient pas nobles, s'ils avaient dû économiser pendant des années pour lui acheter sa charge d'officier ? Il aurait dû en être fier, bon sang !

— Là-haut. J'ai vu du mouvement vers ces trois rochers, au bord de la corniche, ceux qui sont penchés les uns sur les autres comme un

vieux bossu. Vous voyez ?

Tara plissa les yeux et observa le haut du ravin pentu.

— Je vois trois rochers empilés, répondit-elle sur un ton dubitatif. Mais rien d'autre.

— Eh bien, moi, je suis sûr d'avoir vu du mouvement, comme si quelqu'un s'était baissé pour ne pas être vu. Et en montant par là, à force, on arrive en territoire mirécès.

— D'accord, major, mais il serait difficile de faire descendre une grande armée le long de ce fleuve.

— Je n'ai pas dit que ce serait facile, répliqua Costas, les yeux toujours rivés sur la corniche. Envoyez deux hommes jeter un coup d'œil aux alentours de ces trois rochers, je vous prie.

— Bien, major, répondit Tara. (Elle fit faire volte-face à son cheval, retraversa le bassin et montra les deux soldats qui s'étaient le plus ouvertement moqués du major.) Vous et vous, montez jusqu'à la corniche, au sommet de la cascade. Suspensions de mouvements.

Les deux hommes n'osèrent pas protester tant qu'elle était à portée de voix, mais Tara sentit leur hostilité tandis qu'ils pataugeaient dans le Gil, de l'eau jusqu'à la taille. *Je parie qu'elle est froide.* Ils passèrent devant Costas d'un pas laborieux puis escaladèrent avec précaution des rochers rendus glissants par les gouttelettes et prirent pied sur la route, au bas de la falaise. Tara les observa une seconde, puis fit glisser son regard vers le haut de la pente. Elle écarquilla les yeux. Merde. Costas avait raison.

— Revenez, grogna-t-elle, les poings serrés sur ses rênes. Ramenez vos culs ici.

Mais donne l'ordre, abruti. C'était pathétique et mesquin mais, malgré les circonstances, Costas la ferait flageller si elle se substituait à lui.

Toutefois, lui aussi avait remarqué. Il eut le temps de crier : « Eh ! » avant que son étalon ne toussât. Le cheval vacilla, grogna, tituba de plus belle, et tomba à genoux sur l'autre rive. Tara vit un empennage bleu dépasser de son poitrail.

Des flèches. Les Mirécès. Oh merde !

En haut, des hommes en bleu dévalaient la pente rocheuse, sautaient, tombaient, hurlaient dans leur hâte.

— Bougez-vous ! cria Tara.

Merde au fouet ! Tout à coup, le long de la rive, tous les soldats se mirent à crier à leurs camarades de revenir. Un étonnement pur, une perplexité absolue se peignit sur le visage de Costas, qui s'efforçait de se dégager de son cheval et faillit recevoir un coup de sabot sur le crâne, car l'animal se débattait. Les hommes que Tara avait envoyés sur l'autre rive, quant à eux, loin de montrer la moindre indécision, bondirent par-dessus pierres et rochers et laissèrent derrière eux un

Costas bouche bée.

L'un d'eux tomba ; les flèches lui faisaient comme une rangée d'épines dans le dos. Puis ce fut l'autre, au bord du bassin, qui s'effondra dans une gerbe d'éclaboussures avant de remonter à la surface et de s'y balancer gaiement. Costas, qui avait toujours la bouche ouverte, regardait fixement le corps du soldat. Tara poussa son cheval à retourner dans le fleuve.

— Major ? Major, bougez-vous le cul, putain ! s'écria-t-elle.

Il se retourna comme dans un rêve. Elle agita frénétiquement le bras pour le faire revenir. Une seconde plus tard, il revint à lui et devint blême.

— Merde ! couina-t-il.

Il plongea dans le Gil, s'agenouilla dans les remous, but la tasse alors qu'une flèche filait au-dessus de sa tête, se releva tant bien que mal, prit une goulée d'air, et avança en battant des bras.

— À couvert ! rugit-il d'une voix que Tara ne lui avait encore jamais entendue.

Sa centurie et les sentinelles s'égaillèrent pour aller s'abriter derrière des rochers, des buissons ou des arbres.

— Ripostez ! ordonna le major.

La monture de Tara s'enfonçait dans l'eau en direction de Costas. Le capitaine se baissa pour le prendre par la main. Un gloussement lui échappa lorsqu'elle vit ses hauts-de-chausses de laine pendre sous le poids de l'eau et dévoiler ses fesses. *Montrer son derrière aux Mirécès. C'est un moyen comme un autre de se faire un nom.*

Costas s'agrippa à l'étrier, et Tara fit faire volte-face à sa monture. Elle rentra la tête dans les épaules ; Costas, quant à lui, était à l'abri sur le flanc du cheval. La bête hennit. Tara se retourna et vit qu'une flèche était profondément fichée dans la hanche de l'animal, qui se mit à avancer plus lentement, en boitant et en glissant sur la roche. Tara quitta ses étriers, sauta de selle, saisit Costas par la tunique et pataugea en direction de rochers qui leur offriraient un abri précaire.

Ils s'accroupirent derrière l'un d'eux en compagnie d'une recrue toute fraîche qui pleurait et d'une sentinelle qui montait tranquillement la corde de son arc. Tara, elle, avait laissé arc et carquois sur la selle de son cheval ; quant à Costas, il n'avait que son épée. Tara posa la main sur l'épaule de la recrue pendant que Costas, avec un peu de chance, évaluait leur position.

— Comment vous appelez-vous, mon garçon ? demanda-t-elle comme s'ils étaient en manœuvres et que le jeune homme eût raté un pas.

— Poll, couina-t-il.

Sous ses taches de rousseur, il avait le teint gris.

— Eh bien, Poll, que dirais-tu de monter la corde de cet arc et de

rendre la monnaie de leur pièce à ces salopards ? Hmm ? (Elle ravala une gorgée de salive acide ; Costas semblait lui aussi être sur le point de vomir.) Allez, je sais que tu es bon tireur, et j'ai entendu dire que tu étais sacrément bon à la chasse au sanglier. Tout le monde réagit de la même façon en se prenant une flèche dans le ventre, mon garçon, alors si tu commençais à tirer ?

Poll opina convulsivement et, s'emparant d'une flèche, la posa en tremblant contre la corde. Il retint sa respiration, plissa les paupières, puis banda l'arc jusqu'à ses lèvres d'un geste fluide et régulier, maintint la position, et tira. Costas passa vivement la tête de son côté du rocher. Un Mirécès s'effondra en criant, la flèche fichée dans l'œil droit. Costas envoya une bourrade dans le dos de Poll et adressa un unique hochement de tête à Tara.

— C'est bien, beugla-t-il, maintenant, on continue comme ça !

Poll réussit à sourire, banda derechef, visa et tira. Costas saisit Tara par l'épaule et l'entraîna en arrière pour laisser de la place à Poll et à la sentinelle.

— Carter, nous sommes isolés et disséminés. Il me faut une formation défensive, ou ils vont nous cueillir un par un. (Il regarda les environs.) Là, ce demi-cercle de pierres. C'est là que nous allons prendre position. Vous, faites signe à ces hommes. (Il indiqua un groupe.) Moi, je m'occupe de ceux-là. Nous allons attirer les tirs dès que nous sortirons, alors les hommes qui sont déjà sur place vont devoir nous couvrir. C'est compris ?

— Oui, major, répondit Tara avec un demi-salut.

Le soulagement l'envahit. Costas prenait les choses en main. Il donnait les bons ordres.

Au signal, les soldats les plus éloignés se déplacèrent en premier. Ils coururent en zigzag d'un bout de la clairière à l'autre. Les Mirécès étaient trop loin ; ils durent se contenter de tirer quelques traits à la hâte. Pour cette fois. Une fois les coureurs en position, ils bandèrent leurs arcs et attendirent la prochaine vague. Ils commencèrent à tirer dès que quatre hommes sortirent de leur cachette en courant. Cette fois, l'un d'eux fut touché ; une flèche dans la colonne le priva de l'usage de ses jambes. Il tomba face contre terre en hurlant. Costas s'élança, mais Tara l'empêcha de quitter son abri.

— Vous ne pouvez pas le sauver. Sauvez les autres. Sauvez ce garçon, là. (Elle montra Poll ; malgré la pâleur qui l'avait gagné quand leur camarade s'était mis à hurler, il arrivait encore à tirer des flèches.) Et sauvez-moi, bordel ! Mais lui, vous ne pourrez pas.

— Merde ! cria Costas.

Il risqua un nouveau coup d'œil. L'ennemi traversait le cours d'eau ; le temps allait leur manquer.

— Bon, on y va !

Poll et la sentinelle eurent le temps de tirer une dernière flèche, puis les quatre soldats quittèrent leur abri à toute vitesse. Les flèches ricochèrent sur le sol tout autour d'eux, et l'une d'elles faillit même faire la raie au milieu à Tara mais, quelques instants plus tard, ils se jetèrent tête la première à l'abri des rochers, sans se préoccuper ni des contusions, ni de leurs camarades, sur lesquels ils tombèrent.

— Les archers devant sur deux rangs, le premier un genou à terre, le second debout. Ceux qui n'ont pas d'arc les couvrent avec leur bouclier. Tirez par volées à mon commandement. Trouvez un rythme et gardez-le jusqu'à ce qu'ils s'arrêtent, nous atteignent, ou que vous soyez à court de flèches. Quand ils arriveront à notre niveau, ce sera du corps à corps, mais battons-nous en rangs, comme nous nous y sommes entraînés. Chacun vient en aide à son camarade. Si une brèche apparaît au premier rang, le suivant s'avance pour la combler.

Tara aurait donné les mêmes ordres. Elle dégaina son épée et considéra la masse humaine qui fondait sur eux. Il ne s'agissait ni de pillards, ni d'éclaireurs. Costas avait cent hommes, plus les sentinelles, au nombre de vingt. Les Mirécès arrivaient par milliers.

C'était la fichue invasion qui devait arriver par le Col de Sang. Si Mace avait envoyé si peu de soldats aux Dernières Chutes, c'était uniquement parce que les Mirécès n'étaient pas censés passer par là.

Costas inspira profondément et croisa le regard d'autant de ses hommes qu'il le put.

— Ils sont nombreux, mes gaillards, déclara-t-il avec un ricanement ironique. Mais nous allons les retenir aussi longtemps que possible. Tara, vous allez informer le Rang. Partez, et que la Danseuse vous accompagne.

Quoi ?

— Mais major, je peux me battre.

— Non, allez-vous-en. Nous vous donnerons autant de temps que possible. Un temps que vous êtes déjà en train de gâcher.

— Si c'est parce que je suis une fem..., commença-t-elle, d'autant plus furieuse qu'elle avait peur.

Costas la réduisit au silence d'un regard.

— C'est parce que, de tous mes soldats, c'est vous qui courez le plus vite ; de plus, vous connaissez le chemin. Maintenant, foutez-moi le camp.

Costas la poussa pour la faire sortir du premier rang, prit son bouclier et le tendit au jeune Poll. Les autres la dévisagèrent, puis piétinèrent sur place pour rompre le contact visuel avec elle.

— Que la grâce de la Danseuse vous accompagne, dit Tara.

Elle tourna les talons et, la gorge étrangement serrée, s'enfonça dans les broussailles.

— Bon, mes gaillards, entendit-elle Costas lancer sur un ton presque

jovial, nous sommes là pour une seule raison.

— Le roi et le royaume ? demanda un soldat.

Costas s'esclaffa.

— Rien à foutre du roi Rastoth, beugla-t-il, nous sommes là pour faire en sorte que Carter rentre à la maison. Là, la Danseuse nous observe, et Elle nous attend, mais moi, je dis : Faisons-La attendre un peu, parce que Carter est en train de courir comme un lièvre effarouché, et si on lui en donne l'occasion, elle va ramener les Loups et le reste du Rang de l'Ouest ici même, et ils vont tailler ces fils de putes en pièces sanguinolentes !

Il avait prononcé les trois derniers mots en hurlant littéralement.

— Cos-tas ! Cos-tas ! Cos-tas ! criaient les hommes alors que Tara arrivait à l'orée des bois. Lorsqu'elle se retourna, les hommes de la centurie frappaient leur épée sur leur bouclier au rythme où ils scandaient le nom de leur chef. De là où elle se trouvait, elle voyait encore plus de Mirécès. Elle comprit que ses camarades seraient tous morts dans moins d'une heure.

Tara perdit – ou peut-être ne les perdit-elle pas, suivant le point de vue – quelques secondes à saluer ces hommes en sursis, puis elle se baissa pour entrer sous les arbres et commença à courir.

Rillirin

*Troisième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Vallée du Col de Sang, Monts de Gilgoras, frontière rilporienne*

— Toujours rien ?

— Rien. C'est désert, chef. Ils n'arrivent pas. (Ash se gratta la barbe en s'étirant ; il était longuement resté assis à monter la garde.) On est ici depuis des jours. Peut-être Dom s'est-il trompé.

— Dom ne s'est pas trompé, répondit Dom sans rancœur.

Il ne détacha pas son regard de l'entaille pâle de la vallée.

— Ils vont venir, renchérit Lim. Il y a aussi le témoignage de Crys.

— Et tu ne remettrais pas en doute la moindre parole sortant de Monsieur le Joli Garçon, quand même, Ash. Si ?

Cette fois, Dom se tourna bien vers Ash. Ce dernier lui fit un large sourire et un doigt d'honneur.

— Avons-nous des nouvelles du Rang de l'Ouest ? demanda Lim.

Le souci lui gravait des rides sur le front.

— On sait seulement qu'ils continuent de patrouiller sur la plaine et dans les bois de Porte-Noire. Là-bas non plus, pas le moindre mouvement. Ils n'ont trouvé personne en train de se servir de leurs caches de merde. D'ailleurs, ils n'ont pas non plus trouvé les caches.

Lim grogna.

— Nous non plus. Ton opinion ?

Rillirin cessa d'observer le col et se tourna vers les trois hommes, qui la regardaient.

Son opinion ? Elle rougit, mais leva le menton. Elle connaissait mieux les Mirécès qu'eux ; elle les connaissait mieux que quiconque. Et elle avait déjà merdé une fois. Elle ne laisserait plus personne mourir parce qu'elle était trop lâche pour prendre la parole.

— Ils vont venir. Si Dom dit qu'ils sont en route, je le crois. Mais il n'y a pas que ça, ajouta-t-elle en voyant Ash lever les yeux au ciel. Nous sommes à la troisième lune. Le temps est assez clément pour leur permettre de lancer leurs raids. La seule raison qui pourrait faire qu'ils ne profitent pas du dégel précoce, c'est qu'ils prévoient une grosse attaque nécessitant de rassembler tous les villages.

— Tu en es sûre ?

— J'en suis sûre. Liris me racontait parfois des histoires, quand il était soûl. Des histoires de grands raids, de gigantesques batailles des temps anciens. Il appelait ça des « souvenirs glorieux ». C'est tellement ancien que même les vieillards n'y ont pas participé. Les Mirécès parlaient toujours de se forger un nouveau souvenir glorieux, mais

Liris était contre. Trop paresseux, disaient certains ; mais les rumeurs venues du Roc du Corbeau ont toujours dit que Corvus était ambitieux. Il va vouloir bâtir son propre souvenir glorieux. En plus, l'Élue – enfin, Lanta – disait qu'ils avaient recruté en Rilpor un homme puissant qui ferait davantage pour la cause que Liris n'en a jamais fait. Nous savons que bien des choses se sont réalisées. Je ne crois pas du tout qu'elle laissera passer cette chance. Même si Corvus décidait de ne pas lancer l'invasion, elle viendrait elle-même, et il y aurait sans doute assez de fanatiques pour la suivre.

Dom avait de nouveau son regard distant.

— Ils arrivent avec toutes leurs forces, dit-il. Avec des serments de sang, des sacrifices, et la bénédiction de la Dame d'Ombre. Pas de quartier, pas de prisonniers. Ils arrivent.

Le petit groupe écarquilla les yeux et jeta encore un coup d'œil à la vallée sans rien dire. Ils étaient dans les hauteurs des contreforts, où le vent demeurerait cinglant, et où les arbres, sous sa pression constante, poussaient de travers.

— Et la Route du Bord du Gil ? demanda Rillirin.

Que toute leur attention fût concentrée sur le Col de Sang la tracassait. C'était le choix le plus évident. *Corvus est assez intelligent pour ne pas être prévisible. Il connaît tous les chemins pour descendre de la Voie du Ciel.*

— Ils ne pourraient pas descendre par là avec toute une armée, répondit Ash. C'est trop étroit, trop dangereux. Il leur serait impossible d'emmener des chevaux de bât ou des mules, des armes de siège, des chariots. Ils porteraient tout à la main.

— C'est donc improbable, termina Lim.

Rillirin contemplait les taches de neige sur l'herbe verdissante.

— Mais pas impossible ? Difficile, certes, mais pour qui voudrait prendre une armée supérieure par surprise, ce serait une possibilité.

Lim grogna.

— Pas impossible, non. Mais nous avons déjà des patrouilles dans la zone, et Mace a posté une vingtaine d'hommes aux Dernières Chutes. S'ils voyaient du mouvement, on nous tiendrait au courant.

Entre ses mots se glissa un léger son de cor porté par la brise. Lim tourna brusquement les yeux vers Rillirin. Elle opina convulsivement en gardant le torse raide.

— C'est eux. C'est un cor mirécès.

— Ils ont choisi la marche frontale, finalement. J'avoue que je suis rassuré.

— Au moins, l'attente est terminée, dit Dom.

Cependant, ses épaules étaient tendues par l'inquiétude.

— Ash, Dalli, gardez les yeux sur le col. Je dois savoir combien ils sont. Dalli, il te faudra deux jours pour atteindre le Rang de l'Ouest,

alors essaie d'obtenir une estimation avant de partir. Ash, j'enverrai quelqu'un te relever au crépuscule. Il faut que nous les gardions constamment à l'œil. Nous allons évacuer le village et nous installer aux Puits à Charbon, au bord de la vallée ; nous nous tiendrons prêts à intervenir dès que le Rang de l'Ouest arrivera. Tu connais cet endroit ? (Ash acquiesça.) Bien. N'engagez pas le combat.

Lim avait terminé d'une voix féroce. Les deux guerriers firent « oui » de la tête, et s'installèrent à l'abri d'un arbre abattu pour observer l'ennemi.

— Tous les autres rentrent au village pour nous aider à charger le matériel.

Lim donna une tape dans le dos des sentinelles et partit à grandes enjambées, de ce pas infatigable avec lequel les Loups dévoraient les kilomètres. Dom fit de même, et Rillirin les suivit comme elle put.

Lim prit de l'avance et ne vit donc pas Dom trébucher et perdre pied en pleine pente. Il grogna et boitilla sur quelques pas avant de faire fi de la douleur et de repartir. Cependant, ce ne fut pas ce qui retint Rillirin d'aller à son aide. Ce fut plutôt de le voir parler tout seul ; il tenait une discussion houleuse avec une voix que lui seul entendait.

— Non, je ne le leur dirai pas, je ne leur dirai rien, siffla-t-il. Non, pas question. Cessez de m'appeler comme ça. (Dom grogna et serra son bras droit contre son torse en courant.) Très bien, c'est promis. Mais cessez de me faire mal.

Il jeta alors un coup d'œil en arrière et, voyant que Rillirin l'observait, lui adressa un sourire forcé.

Rillirin ne le lui rendit pas.

Dom

*Troisième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Camp des Puits à Charbon, Vallée du Col de Sang,
contreforts des Monts de Gilgoras, frontière rilporienne*

Dom se réveilla dans le noir. La caverne résonna d'un rire intense qui glissait des doigts moites sous ses vêtements. Il fut pris d'un frisson et se pinça l'intérieur de la cuisse pour se réveiller. La cuisse aussi était un rêve. Pas de chance.

Comme toujours, Elle se tenait derrière lui, dans une robe qui révélait plus qu'elle n'en dissimulait ; elle épousait Ses courbes et, agitée par la brise chaude, lui laissait entrevoir une jambe, Son ventre, la courbure sombre d'un téton dressé. Dom déglutit et se concentra sur Son oreille droite. Cela lui semblait moins dangereux que de regarder le reste.

— Nous nous retrouvons, calestar. Malgré toutes tes protestations, dans ton sommeil comme éveillé, tu y reviens toujours. Dis-moi pourquoi.

Il ne répondit pas, en était même incapable. Elle sourit, tendit la main gauche pour toucher le bracelet de cicatrices qu'il portait autour du poignet droit. Il jappa et essaya de se dérober, mais Elle avait une poigne d'acier. Les cicatrices émettaient une féroce lueur rouge, une lueur venant de l'intérieur, qui courait comme un incendie dans ses veines. Il serra les dents et les poings.

— Comment, pas de cris, cette fois ? ricana-t-Elle. (La douleur s'accentua.) Tu me dois des cris, tu te rappelles ? Tu me dois tout.

— Seulement quand j'aurai tenu ma promesse, répliqua Dom entre ses dents serrées, la larme à l'œil. Quand j'aurai trouvé les assassins de Hazel, je serai libre.

La Dame d'Ombre fit la moue comme une enfant gâtée mais dangereuse, ô combien dangereuse. Elle le lâcha et recula d'un pas théâtral.

Il se plia en deux et se coinça le bras entre les genoux.

— Un rêve, marmonna-t-il entre deux halètements, rien qu'un rêve.

Le rire de la déesse carillonna sur les murs tandis qu'Elle se baissait pour le regarder dans les yeux.

— Crois-tu vraiment qu'une douleur pareille soit un rêve ? siffla-t-Elle.

L'espace d'un instant, il fut sûr de Lui avoir vu une langue fourchue de serpent. Les yeux dorés de la Dame d'Ombre l'hypnotisaient littéralement.

— Le crois-tu ? insista-t-Elle, l'air presque déconcertée.

Les guirlandes de feu illuminèrent de nouveau son bras.

— Réveille-toi tout de suite, haleta Dom en ignorant l'odeur de chair brûlée. Réveille-toi.

Quand il avait treize ans, il avait renversé un chaudron sur son pied nu. La douleur, crépitante, pénétrante comme un fer rouge, avait été la pire brûlure de sa vie. Ce n'était rien à côté de celle-ci. Il se mordit la langue et se força à se redresser et à ravalier ses cris. Il ne s'inclinerait pas devant Elle.

— Tu es réveillé, calestar, dit la Dame d'Ombre en tendant une fois de plus la main vers son bras. (Les flammes dansèrent sur Sa peau, ce qui Lui arracha un frisson de plaisir.) Tu es aussi éveillé que tu pourras jamais l'être tant que tu vénéreras l'autre vieille chouette. Tu es de l'autre côté du voile, à présent, mon amour. Dans mon monde.

Elle l'attrapa par les biceps et l'attira à Elle, leurs lèvres s'effleurant pendant qu'Elle parlait, seins et ventre plaqués contre lui. Ils étaient cernés par des vagues de feu et, sous les crépitements, sous la voix de la déesse, il entendait des cris. Peut-être s'agissait-il des siens.

— Je pourrais te donner un tel pouvoir, un pouvoir que tu n'as même jamais osé imaginer. Je pourrais prendre tes facultés de visionnaire et en faire de l'or. Tu pourrais voir tout ce que le monde a à offrir, et en le voyant, tu pourrais devenir riche, puissant, le maître du monde entier. Les gens te vénéreraient, viendraient en masse écouter tes prédictions. Les femmes se jetteraient à tes pieds.

En murmurant ces mots, Elle mit une main en coupe sur l'entrejambe de Dom. Il fut pris d'un haut-le-cœur, mais aussi gagné par l'excitation.

— Quel pouvoir. Et aussi quel plaisir. Tu pourrais leur demander n'importe quel prix, n'importe quoi en échange de tes visions. Je te prendrais même la douleur ; tu n'aurais plus qu'à tendre la main pour cueillir le futur parmi les ténèbres, comme on cueille une pomme. Tu ne veux pas ? Tu ne veux pas... ça ? et moi ?

Elle referma les doigts sur lui.

Dom se recula et La regarda dans les yeux. Il y vit tout ce qu'Elle lui promettait. Tout cela, et bien davantage. Il remua les hanches. Elle gémit et, de Sa main libre, lui caressa le dos. Des images dansèrent dans le crâne de Dom ; il se vit avec une couronne, prévoyant inondations et famines mais capable de contrer les unes comme les autres, de savoir comment vaincre un ennemi avant même qu'il attaquât, de savoir qui était responsable de la mort de Hazel et de leur enfant. Tout était là, mais tout juste hors de portée. Elle pouvait tout lui donner.

Il se pencha et L'embrassa, sentit Sa langue brûlante fouiller sa bouche. Il pensa à Rillirin. Un peu.

Dom se réveilla en sursaut et avec un cri. D'une main il poussa quelqu'un d'invisible, de l'autre il se frottait la bouche. Il eut un haut-le-cœur. Il avait un fort goût de sang sur la langue, mais n'y voyait rien : cheveux dans les yeux. Il les écarta et poussa un nouveau cri en voyant une silhouette dressée devant lui ; il se leva tant bien que mal, cependant que ses doigts cherchaient son épée à tâtons.

— Dom, c'est nous, Sarilla, Rillirin, on est tous là, dit Sarilla. Tu es en sécurité, aux Puits à Charbon, près de la vallée. Tu te rappelles ?

— Quoi ?

— Tu es en sécurité.

— Sarilla ?

— Oui, Dom, Sarilla. (Elle tendit la main ; Dom se recroquevilla.) Assieds-toi. Parle.

Après une hésitation Dom obtempéra, non sans jeter des coups d'œil au camp éclairé par les flammes, la main droite serrée contre sa poitrine. Il s'essuya le visage, sentit qu'il avait les joues mouillées, et retourna s'enfouir sous ses couvertures.

— Je ne voulais pas vous réveiller, marmonna-t-il. Pas moyen de me mettre à l'aise.

— Parle, dit Sarilla de cette façon qui lui était propre. Tu nous as dit la cause de tes cauchemars ; maintenant, tu pourrais peut-être nous décrire ce qu'ils contiennent. (Dom rougit ; heureusement qu'il faisait sombre.) Ça nous permettrait de t'aider.

Les autres approchèrent et attendirent.

— Comment le sais-tu ? gronda soudain Dom. Putain ! comment pourrais-tu savoir comment m'aider ?

— Écoute, espèce de petit pisseux, grogna Sarilla, ce sera bientôt la guerre, et pas moyen de dormir parce que tu passes tes nuits à pousser des cris. Alors parle, merde, et peut-être qu'on pourra t'aider.

Dom se leva en chancelant, prit son épée et sa couverture, et passa devant Sarilla. Il avait à peine fait trois pas lorsqu'elle le rattrapa par l'épaule. Il aurait pu forcer le passage, mais il s'arrêta, agacé et honteux. Il se conduisait comme un enfant, et il le savait. D'ailleurs, tout le monde le savait.

— Parle-nous, Dom, l'implora Rillirin.

Des mains le ramenèrent à son lit, le forcèrent à s'asseoir, puis Sarilla alluma une chandelle qu'elle posa au milieu de l'assemblée pour repousser quelque peu l'obscurité.

— Il ne s'agit pas de cauchemars, commença un Dom totalement épuisé. (Ils allaient protester, mais il les interrompit d'un geste.) Il ne s'agit pas de cauchemars, répéta-t-il. Ce que je vous ai dit au temple, que la Dame d'Ombre me rend visite la nuit, c'est exactement ce que je voulais dire. Elle me rend visite. Je ne rêve pas d'Elle, je suis...

transporté auprès d'Elle.

Silence total.

— Où ? demanda Sarilla.

Elle avait l'air de regretter d'avoir posé la question.

— Aucune idée. Une caverne, une grotte, un endroit gigantesque, froid, éclairé à la torche. C'est là que sont les dieux.

Rillirin se colla à lui et passa le bras autour de sa taille.

— L'Étape, murmura-t-elle. L'Élue... Lanta en a parlé. C'est l'endroit, au-delà du voile, où viennent les Dieux Rouges quand Ils veulent parler aux mortels. Aux prêtres. Ou à toi, je suppose.

— D'accord, l'Étape, reprit Dom, qui se foutait de savoir comment se nommait le lieu en question. Ce qu'ils me font quand je suis là-bas, je m'en souviens encore, je le ressens encore, à mon réveil.

— Et que te font-Ils ? demanda Sarilla.

Voyant à la maigre lumière les visages hantés de ses amis, Dom se demanda de quoi lui-même avait l'air.

— Ce qui Leur passe par la tête. En général, c'est la Dame d'Ombre, mais Gosfath vient de temps en temps. Il est plus... direct. Avec Lui, il n'y a que de la douleur.

Il lâcha un rire qui ressemblait à un aboiement devant l'inadéquation des termes. Que de la douleur.

— Et avec la Dame d'Ombre ?

— C'est là que ça devient intéressant, répondit Dom.

Il essaya de montrer de la désinvolture, mais ce fut un échec cuisant, aussi renonça-t-il et dit-il tout simplement la vérité.

— Elle joue avec moi, essaie de m'avoir à l'usure. Chaque nuit, Ses propositions sont un peu plus impressionnantes. Et chaque nuit, pour mon refus, Elle me punit un peu plus durement. C'est là que je me mets à hurler.

Lim brisa son silence :

— Que cherche-t-elle avec ces propositions ? Et déjà, pourquoi t'offrir quoi que ce soit à toi ?

— Je vous l'ai déjà dit : Elle veut mon âme. Ça L'amuse de penser que je vais trahir les dieux. (Il posa la main sur ses cicatrices.) Et que je vais Lui jurer fidélité.

Lim se frotta le menton.

— Elle s'en donne, du mal, pour une seule âme. Est-ce si amusant de te torturer ?

Oh ! sans doute, oui ; mais c'est surtout que si je cède, le voile se déchire et Ils reviennent. Mais je ne peux en parler à personne, parce que tout ça est ma faute. Toutes les victimes de cette guerre seront mortes à cause de moi. À cause de mon serment.

Dom grogna et, comme ses yeux le piquaient, il se les massa avec le talon des deux mains. *Attends une seconde...* Il baissa les mains.

— Ce n'est peut-être pas ça, dit-il lentement, car il réfléchissait en parlant. Peut-être a-t-Elle une autre raison de faire ça.

Lim fit claquer ses doigts.

— C'est pour détourner l'attention.

Dom acquiesça.

— Pour détourner l'attention. Il y a quelque chose qu'Elle veut m'empêcher de découvrir. Elle essaie de tenir quelque chose secret, avec l'espoir qu'en occupant l'espace divin dans ma tête elle empêchera la Danseuse d'entrer pour me dire ce que je dois savoir.

Rillirin se raidit. Lorsqu'elle ne fut plus au contact de ses côtes, un courant froid passa entre eux.

— Sur la situation à Rilporin ? demanda Sarilla. Tu disais que le poison pourrait tous nous brûler. Ce pourrait être Rivil.

— Possible, mais je ne crois pas. Je pense que c'est plus proche ; c'est quelque chose qui est ici, ou qui arrive. (Il poussa un chuintement de douleur et se plaqua la main sur l'œil droit.) Ah ! là, je crois que j'ai raison.

Il détourna le regard de la flamme de la chandelle et se concentra sur les ténèbres.

— Pourquoi ne pas nous en avoir parlé ? demanda Sarilla.

— Parce que je ne veux pas me réduire à ça, balbutia-t-il. Et j'en ai marre, bordel, de voir de la pitié sur tous les visages.

— Peut-être est-ce ta guerre à toi, dit Sarilla avec une diplomatie inhabituelle. Peut-être n'es-tu pas censé te battre physiquement, mais essayer de découvrir les secrets de la Dame d'Ombre.

— Non, intervint Rillirin sans laisser à Dom le temps de se rebiffer. Si Elle comprend ce qu'il fait, Elle lui arrachera l'âme pour la dévorer. Il ne peut pas ; c'est trop dangereux.

Lim regarda Dom dans les yeux, et ce dernier se sentit découragé.

— Tu crois que tu pourrais essayer ? demanda Lim.

Ce n'était pas un ordre, et c'était donc pis. Dom aurait pu s'opposer à un ordre.

Rillirin était de nouveau contre lui. Il passa le bras autour de ses épaules et posa le menton sur sa tête. Lim avait le regard désolé mais ferme. Il ne retirait pas sa question. Dom allait devoir y répondre.

— Oui, dit-il.

Les bras de Rillirin se crispèrent autour de sa taille comme pour le ramener à la raison à force de le serrer. Il déposa un baiser sur ses cheveux.

— Je peux essayer.

Mace

*Troisième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Quartier général du Rang de l'Ouest,
Terres à Bétail, frontière rilporienne*

Le cheval s'arrêta dans un dérapage devant les portes alors que le soleil se levait derrière les montagnes. Des archers postés dans les tours de part et d'autre de l'entrée crièrent au cavalier de s'identifier. Un Mace emmitouflé, les yeux larmoyants à cause du manque de sommeil, observait la scène depuis son nid d'aigle.

— Dalli Shortsphear, des Loups. Ils arrivent !

Il entendait à peine sa voix à cause de la distance, mais y perçut quand même la rouille de la fatigue. Elle était donc venue au grand galop.

Les gardes lui firent signe d'entrer. Elle se dépêcha de faire entrer son cheval par le portillon pendant que Mace descendait l'escalier de la tour au pas de course. Un soldat prit la monture écumante et la maintint pour permettre à Dalli de sauter de selle. En touchant le sol, elle vacilla. Mace vint à sa rencontre au milieu de la zone de défense.

— Dame Shortsphear. Dalli. Ils arrivent ?

Elle avait les yeux verts comme de la mousse d'arbre, mais injectés et bordés de rouge. Elle essuya la boue et la sueur de ses joues et acquiesça.

Mace fit signe à un soldat oisif.

— Vous, allez chercher Abbas et Dorcas sur-le-champ. Et aussi à manger et de l'ale pour notre hôte. Dans mon bureau, le plus vite possible.

Le soldat partit en courant. Mace fit entrer Dalli dans le donjon, et ils montèrent dans son bureau. Dans l'attente de ses officiers, il fit les cent pas en triturant la poignée de sa dague. À leur arrivée, il ne perdit pas de temps à attendre qu'ils prissent place. Il gagna à grandes enjambées une table jonchée de cartes.

— Messieurs les colonels, merci. Abbas, j'apprécierais que vous preniez des notes pour informer les forts secondaires après cette réunion. Nous n'allons pas pouvoir les attendre.

Dalli, qui se tenait à côté de Mace, scruta une carte et pointa le doigt.

— Nous les avons repérés au sommet du col il y a deux jours. Ash et moi, nous les avons observés presque tout l'après-midi. Au dernier compte, ils étaient environ quatre mille ; mais je suis partie avant que les derniers d'entre eux n'apparaissent à l'horizon. Ils sont en armure,

fortement armés, et ont assez de chevaux pour organiser une charge de cavalerie, et des mules qui tirent leurs armes de siège. Je pense qu'on peut dire sans trop se tromper qu'ils sont au moins cinq mille.

Elle s'interrompt pour tousser. La voyant rougir, Mace prit un autre gobelet sur le plateau et le lui tendit.

— Cinq mille ? brailla Abbas en levant le nez de ses notes. Pour piller, ils n'ont jamais été plus de cinq cents. Vous êtes sûre de vous, femme ?

Dalli et Mace échangèrent un regard ; le général ne laissa pas le temps à la Louve de répondre :

— Je suis sûr que les Loups savent compter, colonel.

— Quand pouvez-vous vous mettre en route, au plus tôt ? demanda Dalli à Mace, en ignorant Abbas d'une façon si délibérée que le général dut avaler un sourire narquois.

Mace se tourna vers Dorcas.

— Colonel ?

— Trois jours, répondit aussitôt Dorcas, qui sourit de sa propre efficacité.

Dalli souffla.

— Trois jours ? Nous ne les retiendrons pas aussi longtemps. Vous devez faire plus vite.

— Impossible.

Dalli se redressa et lui lança un regard noir.

— Les Loups seront tous morts dans un jour, s'ils affrontent une armée de cette taille. Nous sommes à peine plus de mille. Vous n'êtes qu'à une demi-journée de l'entrée de la vallée ; comment est-il possible qu'il vous faille si longtemps pour mobiliser vos forces ?

Mace toucha la manche de Dalli.

— Vous devez être épuisée, dit-il tandis que Dorcas fulminait. Descendez à la caserne prendre un repas chaud et un peu de repos. Ayez confiance, je vais les mettre au travail. (Il désigna Dorcas, puis Abbas.) Vous, les armes et les provisions. Vous, les hommes et les chevaux. Je me charge de transmettre la nouvelle aux autres forts. (Il regarda Dalli, puis de nouveau son état-major.) Nous partons demain.

Au moins quatre mille. Disons cinq mille, et nous sommes à égalité. Un contre un. Ils ont l'avantage du terrain, et Dalli a vu des armes de siège.

— Nous emportons trois trébuchets ; ne me dites pas que c'est impossible, peu m'importe comment nous faisons. Dorcas, dites au colonel Bors qu'il est responsable de la logistique. S'il faut les envoyer maintenant pour qu'ils arrivent à temps, ordonnez qu'on les démonte, qu'on les charge sur des chariots, et envoyez-les. Trois trébuchets. Dans la vallée. Faites le nécessaire.

— Merci, général, dit Dalli. Je pars rejoindre mon peuple demain. J'espère partir une heure avant vous, pas plus. (Elle lança un dernier

regard noir à Dorcas, puis se tourna de nouveau vers Mace, le visage radouci.) Merci de votre hospitalité. Le lit et le bain seront vraiment bienvenus, de même que la nourriture.

— Tout ce que vous voudrez, madame. Vous connaissez le fort.

Lorsque l'on frappa à sa porte, Mace se leva et s'arma. Manifestement, Dalli connaissait bien le fort, car elle passa la tête à la porte de la chambre du général.

— Général ? Êtes-vous réveillé ?

— Dame Shortsphear ? Quelque chose qui ne va pas ?

Mace avait conscience d'être presque nu. La pierre glacée lui piquait la pointe des pieds. Il réprima un frisson.

Elle entra, referma la porte et le dévisagea à la lumière rouge du feu recouvert.

— En dehors du fait que je serai probablement morte dans les prochains jours ? murmura-t-elle.

Mace rengaina son couteau et le remit sous son oreiller. Lorsqu'il se retourna pour lui faire signe de s'asseoir près du feu, elle avait déjà retiré ses bottes.

Mace leva un sourcil en la voyant se déshabiller jusqu'à ne plus porter qu'une culotte et un bandeau sur les seins. Elle ne dit rien. Lui non plus. Il n'y avait rien à dire. Il l'attira à lui, fit courir le bout de ses doigts sur les muscles fermes de ses bras, passa les épaules, redescendit dans le dos. Dans leur sillage, la peau de Dalli se couvrit de chair de poule. Mace souleva les couvertures pour l'aider à se mettre au lit.

Lui-même retira ses sous-vêtements avant de se coucher à côté d'elle. Elle passa une main chaude et rugueuse sur son visage. Quant à sa bouche, elle était brûlante et empressée. Elle le serra contre elle, se tortilla pour quitter ses sous-vêtements, et le fit entrer.

Mace s'abandonna en elle, avec elle, et, pour un temps du moins, ils repoussèrent le spectre de la mort.

Galtas

Troisième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth

Quartier général du Rang de l'Est,

Terres à Pâturages, frontière listraïne

— Combien d'hommes suivent la Voie d'Ombre ? demanda Galtas, qui dînait avec l'état-major de Skerris dans les quartiers de celui-ci.

Le général se tapota le côté du nez.

— Cent trois.

Galtas écarquilla les yeux et sifflota.

— Alors là, je ne m'y attendais pas.

— Il est dangereux de vénérer les vrais dieux dans ce nid de vipères. Il était essentiel que je m'entoure d'hommes en qui j'avais confiance. Au fil des années, d'autres ont fini par voir les avantages et récompenses de la Voie.

Galtas leva son verre en direction de Skerris en signe d'assentiment.

— À l'heure qu'il est, les Mirécès ont dû se montrer, et toute l'attention doit être concentrée sur le Rang de l'Ouest. Quand nous nous mettrons en marche, personne ne nous soupçonnera. C'est en arborant les couleurs rilporiennes que nous volerons à l'aide de la capitale, et que nous irons nous interposer entre les barbares et elle. (Il emplît de nouveau son verre et sourit à la tablée.) Quand ils auront vaincu le Rang de l'Ouest, ils marcheront sur Rilporin.

Skerris hocha la tête.

— Et nous donnerons l'impression de nous opposer à eux.

— Jusqu'au moment où nos engins de siège ouvriront le tir sur les murailles de la ville, confirma Galtas. Le seul problème, ce sont vos hommes. Ils ne combattront jamais aux côtés des Mirécès, et refuseront d'attaquer Rilporin. L'Élue a sous-entendu que vous auriez une solution.

Galtas écarta les mains, s'appuya contre le dossier de sa chaise et attendit que Skerris mît la touche finale au plan de Rivil, ou le défit.

Le général se claqua le ventre et rota.

— Je vous l'ai dit, monseigneur, je suis prêtre consacré des Dieux Rouges. Nous procéderons tout simplement à la conversion forcée du Rang.

Galtas pencha la tête sur le côté.

— Mais ils vont nous massacrer, si nous les forçons à renoncer à la Danseuse. Et l'instant d'après, ils reviendront sur leur serment envers les Dieux Rouges.

Skerris se tourna vers l'un de ses hommes.

— Baron, pourriez-vous renoncer à la Voie d'Ombre, maintenant que vous la foulez ?

Le major blêmit.

— Non. Jamais.

Il avait un filet de voix, les pupilles noires et dilatées dans son visage gris d'anxiété.

— Même si on vous en donnait l'ordre ? insista Skerris.

Baron fit « non » de la tête.

— Quoi ? Je ne comprends pas, dit Galtas.

— Baron a prêté serment à la légère, sans véritable considération pour les dieux. La Dame d'Ombre... lui a montré son erreur. (Baron avait l'air d'être sur le point de vomir.) Une âme, une fois donnée aux dieux, ne peut être reprise. C'est impossible. La Dame d'Ombre nous a promis la victoire. Elle vous a promis une armée. Nous allons procéder à la conversion forcée de nos soldats à leur insu, puis nous les accueillerons sur la Voie d'Ombre, et nous leur dirons que leur âme appartient aux Dieux Rouges. Certains se dresseront contre vous et mourront. La Dame d'Ombre y veillera. Les autres seront à vous.

Galtas se tapota les dents du bout de l'ongle en réfléchissant.

— L'idée me convient, mais comment cela fonctionne-t-il ? Ils vont forcément soupçonner quelque chose.

— Vous êtes l'émissaire du prince Rivil, n'est-ce pas, et vous venez nous demander de jurer fidélité dans les épreuves et la guerre à venir ? Dans ce cas, nous vous jurerons fidélité. Nous ferons de bonne foi, et devant la Dame, le serment de vous obéir. (Skerris fit un clin d'œil.) Qui refuserait de jurer dans ces conditions ?

— Hommes de l'Est, l'émissaire du prince Rivil a passé une semaine avec nous, et vous lui avez montré votre valeur de soldats de notre grand pays. Nous avons beaucoup discuté, ces derniers jours, le seigneur Morellis, vos colonels et moi, et nous sommes arrivés à la conclusion que nous ne pouvions plus vous cacher la nouvelle. Vous êtes des guerriers, les braves fils du Rilpor ; vous avez le droit de savoir.

La voix que Skerris réservait au terrain de rassemblement était si puissante que Galtas fit un pas de côté et se tritura l'intérieur de l'oreille avec un doigt. L'armée était disposée en rangées bien ordonnées sur la plaine, devant le fort principal. Les ombres des nuages se couraient après sur l'étendue verte sans relief, monotone. Le général fit signe à Galtas de poursuivre.

— Il y a une semaine, une armée de plusieurs milliers de Mirécès a envahi le Rilpor ; elle a traversé la frontière pour affronter le Rang de l'Ouest, annonça directement Galtas pour un impact maximal.

Silence, en dehors des vanneaux qui virevoltaient et criaient au-

dessus d'eux, et des murmures qui montaient à mesure que l'on répétait la nouvelle à ceux qui n'avaient pas entendu. La centurie des fidèles de Skerris était disséminée parmi les autres soldats.

— Le roi Rastoth le Bon a eu vent de l'invasion, et sait combien d'hommes les Mirécès ont envoyés sur nos terres. Nous ignorons si le Rang de l'Ouest a engagé le combat. S'il y a eu une bataille, nous en ignorons l'issue. Le silence est inquiétant.

Galtas marqua une pause calculée pour laisser le temps aux graines de germer.

— Le roi Rastoth rechigne à envoyer des renforts. Il ne va pas bien. Il refuse d'écouter le conseil et le Commandant Koridam. Il refuse d'autoriser un autre Rang à partir pour l'ouest.

Des grommellements de mécontentement. Parfait.

— Je sais que vous êtes nombreux à avoir des amis dans le Rang de l'Ouest ou à y avoir servi. Je sais qu'il vous déplaît de les savoir abandonnés de leur roi et de leur pays pendant qu'ils combattent et meurent face à des ennemis trop nombreux pour eux.

Le visage de Skerris n'était que chagrin. Galtas se mordit l'intérieur des joues et, d'un léger hochement de tête, laissa au général le soin de continuer. Skerris fit un signe dans sa direction.

— Le seigneur Morellis est venu sur ordre du prince, mais sans le consentement du roi ; sans sa permission ni son approbation. Rivil nous envoie ce noble seigneur parce qu'il a peur pour son pays. Parce que c'est un prince soldat qui veut aider ses frères et cherche une autre manière de gérer cette crise. Mais il n'en existe aucune.

Galtas essayait d'avoir l'air à la fois contrit et inquiet, alors qu'il n'avait qu'une envie : rire à gorge déployée. Skerris était encore meilleur acteur que Rivil.

— L'Ouest risque de tomber. C'est peut-être déjà fait ; les plaines, les villes et villages, les troupeaux de vaches et de moutons qui nous font vivre, les récoltes qui nous nourrissent, tout cela est peut-être en train de tomber aux mains des envahisseurs. Notre prince refuse d'attendre sans rien faire que notre grande nation soit dévorée, que notre peuple soit massacré ou réduit en esclavage, que notre valeureux Rang de l'Ouest soit anéanti. Après bien des discussions, il a résolu de partir en guerre. Il nous demande, nous implore de marcher à ses côtés.

Un bruissement de murmures monta dans les rangées. Galtas fit un pas en avant, passant devant Skerris, et ouvrit les bras aux soldats.

— Je ne puis vous promettre que le roi ne cherchera pas à vous punir pour être partis en guerre contre son avis. Mais le prince Rivil fera tout ce qui sera en son pouvoir pour vous défendre. (Il leva brusquement la main pour les réduire au silence.) Mais ce problème est pour une autre fois. Aujourd'hui, je vous demande d'aller à la

guerre avec le prince pour sauver vos frères. Pour sauver le Rilpor des païens. Le ferez-vous ?

La centurie de Skerris poussa un rugissement d'approbation, et le bruit alla croissant au fur et à mesure que d'autres étaient emportés par l'émulation ; il se répandit jusqu'à ce que le Rang de l'Est tout entier acclamât Rivil et hurlât à la guerre. Bien sûr, le fait que les officiers de Skerris rugissaient au milieu de la masse joua un grand rôle. Un rayon de soleil traversa les nuages qui filaient dans le ciel et illumina d'or l'étendard de Rivil. Les hurlements de la foule se turent aussitôt.

— Les dieux le bénissent, lança une voix. Les dieux promettent la victoire.

Les hurlements retentirent de nouveau. Skerris laissa la fièvre monter un moment, puis leva les mains en signe d'apaisement. Le Rang se calma, mais lentement.

— Monseigneur, le Rang est avec le prince Rivil, et, à l'évidence, les dieux aussi. Nous sommes à vos ordres au nom du prince.

Bien, maintenant, la partie délicate.

Galtas sortit un roi d'or de sa bourse et le leva bien haut. Le soleil fit scintiller la pièce. Encore des acclamations ; les plus enthousiastes qu'ils eussent entendues jusque-là. *Il nous paie avec de l'or ? Où dois-je signer ?*

— Pour votre loyauté envers le prince, votre foi en lui et votre empressement à aider vos frères, j'ai l'autorisation de vous nommer Rang du Roi, première de ses armées en toutes choses. (Il lança la pièce scintillante en l'air.) Jurez fidélité au prince Rivil et à la Dame ; vous recevrez un roi d'or sur-le-champ et, demain, nous partirons pour la guerre.

Trois petites tables pliantes apparurent sur la plate-forme derrière lui, ainsi que trois tabourets. Sur chaque table étaient posés deux sacs ; des sacs aux tintements hypnotiques.

— Rang du Roi, alignez-vous pour faire serment d'allégeance et recevoir votre or, beugla Skerris.

Le Rang forma trois longues queues. Les hommes se bousculaient pour passer devant au cas où l'or viendrait à manquer.

— Prêtez serment de loyauté à Rivil et à la Dame, et piquez-vous à la naissance du pouce droit avec ce clou.

— Je prête serment.

— Voici votre or. Félicitations.

— Je prête serment.

— Je prête serment.

— Je prête serment.

— Je ne peux pas prêter serment.

Le sourire de Galtas vacilla. Il tourna vivement la tête vers la

troisième table, et l'homme qui se tenait devant. Un vieux soldat grisonnant qui avait du mal à tenir debout.

— Fort bien, soldat, vous êtes loyal au roi Rastoth et suivez ses ordres, je comprends. Mettez-vous là, s'il vous plaît. Vous comprenez que nous allons devoir vous transférer dans un autre Rang ? Très bien. Au suivant.

— Je prête serment.

— Rang du Roi, cria Galtas lorsque tous les soldats eurent prêté serment et comme ceux qui refusaient de le faire (il y en avait moins de cent) se trouvaient officieusement sous bonne garde, nous vous remercions de votre loyauté. Vous avez, en versant votre sang, juré fidélité à la Dame d'Ombre et à Gosfath, Dieu du Sang, et ce serment vous lie à Eux. Vos âmes sont Leurs. Nous vaincrons le roi fou, ses armées, et la Danseuse Elle-même. Bienvenue, mes frères, sur la Voie d'Ombre.

Il retira son manteau pour dévoiler la chemise bleue qu'il cachait dessous. Skerris et ses officiers firent de même, ainsi que les hommes rangés sous eux. C'était courageux de leur part ; ils se feraient probablement tailler en pièces quand le Rang comprendrait ce qui venait de se passer.

— Nos pieds foulent la Voie.

Les vanneaux poussèrent leurs cris, dont l'écho retentit dans le silence de cinq mille hommes qui retenaient leur souffle, incrédules.

— Traître ! lança une voix. Putain de saloperie de traître païen !

Les cris de colère et de peur se mêlèrent dans l'air. Galtas sentit leur force exercer une pression physique sur sa poitrine. Il leva les mains pour leur imposer le silence, ne l'obtint pas. Les hommes s'écartaient des fidèles alignés à ses pieds. Quatre soldats jouèrent des coudes pour s'extraire de la foule, l'épée à la main, en poussant des jurons. Galtas regarda Skerris du coin de l'œil. Les mains dans le dos, le général observait l'océan d'humanité bouillonnante. Les quatre hommes coururent, montèrent sur la plate-forme, ralentirent, chancelèrent, tombèrent à genoux, émirent des gargouillis, et moururent étouffés.

Le Rang vit cela, et aussi que personne ne les avait touchés. D'autres soldats, incapables d'y croire, sautèrent par-dessus les corps et fondirent sur Galtas. Ils moururent. Un dernier passa à l'attaque, gravit les marches quatre à quatre et sortit un arc. Skerris se tourna vers lui et ouvrit les bras en grand pour l'inviter à tirer. C'est ce que fit le soldat, et cinq mille hommes suivirent la trajectoire de la flèche, qui resta suspendue dans l'air, vrombissante et agitée de mouvements de torsion, devant la poitrine massive du général.

— Voyez-vous le pouvoir des Dieux Rouges ? cria Galtas. Voyez-vous Leur capacité à écarter d'un homme la main de la mort afin qu'il

survive, et cela même lors d'une bataille ? Une guerre s'annonce, et vous êtes soldats...

Il laissa cette pensée s'enraciner dans leurs esprits et remercia les dieux de lui avoir laissé sa langue alors même qu'il était hypnotisé par l'incrédulité.

— Pensez à ce que vous pourriez devenir, si vos ennemis ne pouvaient vous tuer. Nous sommes guerriers, et si nous gardons les Dieux Rouges dans notre cœur, nous serons invincibles.

Foutaises, bien entendu. La Dame d'Ombre leur apportait Son aide pour rallier ces hommes à Sa cause. Galtas doutait qu'un seul d'entre eux fût impossible à tuer quand le moment serait venu.

Les hommes piétinèrent en marmonnant, pendant que Skerris cueillait la flèche qui flottait toujours dans l'air. Il la fit tourner entre ses doigts et la passa dans sa ceinture pour garder un souvenir. Certains riaient de cette fanfaronnade ; d'autres méditaient sur ce qu'ils avaient vu et ce qu'on leur avait dit.

— Combien d'entre vous peuvent se vanter d'avoir vu la Danseuse arrêter des flèches en plein vol ? cria Galtas. Combien peuvent dire qu'Elle est jamais intervenue favorablement dans leur vie ? (Il brandit une pièce et montra les cadavres au visage noirci, autour d'eux.) De l'or. Des terres. Des femmes. Des hommes, si vous préférez ; peu m'importe. Des serviteurs, et même des esclaves. Tout cela et bien plus, quand Rastoth sera détrôné et que les Dieux Rouges auront repris le dessus.

Galtas lança la pièce en l'air et la rattrapa.

— Tout cela et bien plus.

Tara

*Troisième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Territoires Loups, contreforts des Monts de Gilgoras,
frontière rilporienne*

Tara courait à travers les broussailles comme si le Dieu du Sang en personne était sur ses talons. Elle était perdue, se dirigeait vers le nord pour autant qu'elle pouvait le dire sous les arbres. Elle contourna un amas de rochers et de lierre et tomba nez à nez avec une femme et une adolescente. Elles pointèrent leurs lances sur son visage en sueur. Tara poussa un cri strident et tomba. Elle se fêla le coccyx sur une pierre.

— Ahh ! amie, amie, haleta-t-elle en agitant les mains. Capitaine Tara Carter du Rang de l'Ouest. J'ai des informations pour le général.

— Le Rang est parti pour le Col de Sang. Et vous le sauriez, si vous en faisiez partie.

La femme la poussa avec sa lance.

— Ils descendent par la Route du Bord du Gil, par milliers, s'écria désespérément Tara en sursautant.

— Certainement pas, rétorqua la femme. On les a vus au Col de Sang.

— Eh bien, on les a aussi vus aux Dernières Chutes. J'en sais quelque chose : c'est moi qui les ai vus. Je ne mens pas, putain ! Je dois rejoindre le Rang de l'Ouest.

— La Route du Bord du Gil ? répéta la femme, dont les doigts se firent moins fermes sur sa lance. Comment ça ? Il n'y a pas la place.

— Je ne sais pas, mais ils y sont, et ils sont des milliers.

— Vous n'atteindrez jamais le col à temps. Vous ne connaissez ni le chemin, ni l'art de se déplacer dans les bois. Je suis Freya, des Loups. Je vais porter votre message.

— Non, Mère, intervint la jeune fille, laisse-moi y aller. Toi, va prévenir les autres éclaireurs. Le campement est en plein sur le trajet des Mirécès.

— Cora, tu n'as que treize ans, protesta Freya.

— Et je suis rapide. Écoute, en la guidant, je m'éloigne des Mirécès, non ? Si je retourne vers les éclaireurs, ce sera plus dangereux pour moi.

— La peste soit de ta logique, jeune fille. (Freya claqua des dents et regarda dans la direction d'où venait Tara, puis plus loin dans la forêt.) Bien. Capitaine, Cora va vous guider. Cora, rappelle-toi tout ce que tu as appris. Silence, vitesse, ne pas laisser de traces. Pas de feu,

pas d'empreintes dans la boue. Reste à l'écart des sentiers importants. Vous avez intérêt à apprendre vite, soldate, ma fille ne vous attendra pas.

Pâle mais déterminée, Cora se tourna vers Tara.

— Prête à courir ?

Tara inspira et essuya son visage en sueur. *Pas franchement, je suis crevée.*

— C'était quand, cette bataille ? demanda Freya.

Elle s'appuya sur le cœur. Tara sentit la peur que la Louve parvenait tout juste à contrôler. Cora attendait, nerveuse, à côté d'elle.

— Il y a trois jours, quelques heures après l'aube. Si vous ne vous trompez pas, c'est un mouvement en tenaille. Ils vont venir par ici pour coincer le Rang entre le col et eux.

Freya souffla, puis donna un coup de poing dans l'épaule de Tara.

— Vous en avez fait, du chemin, en trois jours, capitaine. Vous m'impressionnez. Vous avez mangé ?

Tara fit « non » de la tête et ravala la montée de salive qui envahit sa bouche. Elle avait essayé de ne pas y penser. Freya prit une petite sacoche accrochée dans son dos.

— De la viande, du fromage, des pommes vertes, une gourde. Cora, comme tu as mangé ce matin, le capitaine aura la moitié de ces rations quand vous vous arrêterez ce soir, et demain, vous vous répartirez ce qui restera.

— C'est encore loin ? demanda Tara.

Désormais, elle avait presque autant la bougeotte que Cora.

— Si vous arrivez à suivre ma fille, deux jours. Sinon, eh bien, elle prendra de l'avance et portera le message à notre chef et à votre général. Faites ce que vous pourrez. Le plus important, maintenant, c'est que vous arriviez à rejoindre nos deux peuples. Ne vous arrêtez sous aucun prétexte.

Cora s'étira et embrassa sa mère sur la joue. Freya la serra fort, puis la repoussa sans ménagement.

— Que la grâce de la Danseuse t'accompagne, ma chérie, murmura-t-elle, l'œil humide. File.

Cora prit Tara par la main et partit. Tara n'eut le temps ni de remercier la femme, ni de lui souhaiter bonne chance, même si elle ne voyait pas du tout ce que Freya et les autres éclaireurs pourraient faire contre une armée de la taille de celle qu'elle avait vue. Elle espérait qu'ils courraient se cacher. Elle reprit sa main à Cora, se laissa distancer de quelques pas pour regarder la jeune fille courir et imiter autant que possible ses faits et gestes. Leur train n'était pas aussi acharné que celui que Tara s'était imposé jusque-là, mais elle était certaine que Cora pourrait continuer toute la journée à cette vitesse et, pour ainsi dire, sans prendre de pause.

Tara garda les yeux rivés sur la sacoche, dans le dos de la jeune fille. *Suis le dîner. Si tu te fais distancer, tu auras encore plus faim.* De toute façon, Tara n'avait aucune intention de perdre du terrain.

Gilda

*Troisième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Camp des éclaireurs, Territoires Loups,
contreforts des Monts de Gilgoras, frontière rilporienne*

Cam serait furieux quand il découvrirait que Gilda avait accompagné les éclaireurs mais, en cela, elle avait été guidée par la main des dieux et, comme toujours, elle les avait écoutés. Elle devait se trouver à l'endroit où elle était. Si ces Sentinelles pouvaient quitter la ville pour venir en aide à leurs semblables qui se battaient dans les forêts et vallées, elle le pouvait aussi.

Les éclaireurs savaient que l'on avait repéré les Mirécès dans la vallée, au nord, et étaient en train de se demander s'il valait mieux rester sur leurs positions ou aller se battre lorsque Freya arriva en courant des bois, au sud.

— Fuyez ! s'écria-t-elle. Fuyez tous !

Les éclaireurs se levèrent d'un bond en se saisissant de leurs armes et en criant des questions qui furent noyées sous le vacarme des cors et des hurlements de triomphe. Sur les talons de Freya, une nuée, de bleu vêtue et composée d'une grande majorité d'hommes et de quelques femmes, zigzaguait entre les arbres. Les éclaireurs coururent les affronter. Il y eut des poches de résistance, mais les Mirécès encerclaient les éclaireurs et les neutralisaient. Ils ne les tuaient pas. Ils les capturaient. *Pitié, Dieu Renard, non.*

Cachée sous les branches basses d'un sapin, Gilda observait l'homme et la femme qui se tenaient au centre de la clairière. Ils étaient richement vêtus et suintaient le pouvoir et l'arrogance. Corvus. Il ressemblait à Rillirin. Le respect que l'on accordait à la femme montrait qu'elle avait un statut spécial. Sans doute la prêtresse. La soi-disant Éluë. Ils partagèrent une gourde et rirent. Ils triomphaient comme s'ils avaient remporté une grande victoire face à l'ensemble des Loups.

On traînait les hommes et femmes devant eux, par binômes ou individuellement, pour les abattre pendant que la prêtresse scandait quelque prière obscène à ses dieux.

Gilda eut l'impression d'avoir la peau en feu lorsqu'elle sortit en rampant de sous le sapin.

— Trêve ! cria-t-elle.

Un silence étonné s'installa sur la clairière. Gilda posa un genou à terre et baissa la tête.

— Grand roi Corvus, au nom de la Danseuse, je t'implore de ne pas

massacrer ces gens.

Corvus la regarda de la tête aux pieds et rit.

— Que je les laisse en vie ? Mais ce sont mes ennemis et les ennemis de mes dieux. Et tous nos ennemis doivent mourir.

— Alors prenez-moi à leur place.

Gilda se releva et, le dos droit, regarda dans les yeux un Corvus amusé.

La femme s'approcha lentement d'elle. Ses yeux scintillaient comme ceux d'un serpent.

— Sais-tu ce que nous pourrions te faire, vieille femme ? demanda-t-elle.

— Ce que vous savez faire de pire, répondit Gilda avec un haussement d'épaules. Ce que vous avez fait à Janis. Ce que vous avez fait à d'innombrables victimes au fil des siècles. Et alors ?

La femme se passa la langue sur les lèvres.

— Fanfaronne, dit-elle en ignorant la question de Gilda. Tu hurlerais encore plus fort que les autres.

Gilda haussa de nouveau les épaules puisque cela semblait agacer cette garce.

— Sans doute, oui. Mais je le répète : et alors ?

— Assez, ordonna Corvus.

Sa voix fit l'effet d'un fouet aux Mirécès, qui se mirent en mouvement. Ils préparèrent les victimes suivantes. L'épée et la hache s'abattirent avec un éclat d'argent et remontèrent avec un éclat rouge.

Une paix profonde et lumineuse emplit le ventre de Gilda et, en débordant, lui donna des fourmis dans tous les membres. Elle inspira et leva les mains pour bénir tout le monde dans la clairière, les Mirécès aussi bien que les Sentinelles.

— La paix de la Danseuse est sur nous tous. Nous qui mourons à présent, nous n'avons rien à craindre, car Elle va nous prendre dans Sa Lumière. Je vous plains, roi, ainsi que votre prêtresse et amante, car vous êtes obligé de vivre dans la fange de votre religion pitoyable. Nous, non. Nous sommes destinés à la Lumière. Danseuse bénie, forte et vraie, nous nous consacrons à Ta Lumière. Honoré Dieu Renard, prompt et sûr, guide nos âmes vers Ta Grâce.

Elle se frappa le cœur du bout des doigts.

Les unes après les autres, les Sentinelles se détendirent, baissèrent leurs armes et leurs poings, et récitèrent la prière avec elle, doigts sur la poitrine, les yeux vers le ciel et vers leurs camarades. C'était tout ce que Gilda pouvait leur offrir, faute de pouvoir convaincre Corvus de se détourner du Sang au profit de la Lumière.

La femme ramena ses cheveux en arrière et prit Gilda par la manche, puis se tourna vers Corvus.

— Oh ! Sire, permettez-moi de la garder, celle-là. Elle m'amuse.

(Elle se retourna vers Gilda.) Et puis, il se pourrait que nous la sacrifions, un jour.

Le regard de Gilda se concentra sur elle, comme si elle venait juste de remarquer sa présence.

— Comment ? Qu’avez-vous dit, ma chère ? Excusez-moi, mais je ne vous écoutais pas.

La femme plissa les paupières, serra les lèvres, mais Gilda se tourna de nouveau vers les siens et joignit sa voix à leur prière, qui monta de plus belle.

— Très bien, Éluë. Je la laisse à vos bons soins. Quant aux autres, tuez-les. Et veillez à ce qu’elle les regarde mourir. Je veux qu’elle sache que sa précieuse Danseuse ne Se soucie pas d’eux.

— Que faisons-nous, maintenant, Sire ? demanda Valan. Ils vont savoir que nous les prenons en tenaille, si la soldate du Rang que nous pourchassons les rejoint avant que nous arrivions. Elle n’est pas ici, c’est certain.

Il essuya son épée souillée sur le manteau d’une morte.

Le cœur de Gilda faillit s’arrêter lorsque le regard de Corvus se posa sur elle. Le sourire du Mirécès était froid et cruel.

— Je pense que nous avons assez poussé vers le nord pour convaincre tout ce qui patrouille dans ces bois que nous allons vers la vallée. Il est temps de changer de direction. Dis-moi, prêtresse, sommes-nous loin de la Cité des Sentinelles ?

Mace

*Troisième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Vallée du Col de Sang, Monts de Gilgoras, frontière rilporienne*

Une belle journée pour mourir.

Le soleil brillait sur la vallée verte et faisait scintiller l'acier des armées rangées face à face. Les trompettes de cuivre du Rang chantèrent vers le ciel, insistantes, envahissantes, et les archers se mirent en branle. La pluie s'était calmée à l'aube, mais le terrain était vaseux. Le vert ne tarderait pas à disparaître pour se transformer en borbier sous les bottes. Il serait plus difficile de s'y battre, plus facile d'y mourir.

— Les civils bougent, remarqua le colonel Dorcas.

Il montra les nombreux hommes et femmes qui marchaient à grandes enjambées à l'orée des bois, marée de vêtements bruns et verts parsemée d'éclats de cottes de mailles et d'armures en cuir bouilli. Lorsqu'ils s'arrêtèrent, ils devinrent presque invisibles.

— Ils n'étaient pas censés se mettre en position si tôt, fit Mace. (Il jura.) Qu'ont-ils vu ? Abbas, demandez à un messager de descendre leur poser la question. Mais il faut qu'il laisse son cheval à l'orée des bois ; je ne veux pas qu'il dévoile leur position.

— Oui, général.

Abbas partit en bombant le torse et en serrant son bâton poli sous son bras. Mace et Dorcas se regardèrent. Il était vraiment temps pour Abbas d'être muté dans un autre Rang, de préférence loin de la frontière du monde connu.

— Allez, venez, bande de salopards, grommela Mace. Voyons ce que vous avez dans le ventre.

Comme pour lui répondre, des essaims de flèches jaillirent en vrombissant des deux armées, restèrent suspendus sur le pâle soleil matinal, puis s'abattirent sur les hommes rangés. Après un silence, la brise paresseuse porta jusqu'à eux des cris lointains.

— Envoyez-leur dix volées, dit Mace, puis nous essaierons la cavalerie pour voir si nous arrivons à les briser tout de suite.

Les muscles de ses jambes tressautaient. Il n'avait qu'une envie : courir se battre, influencer le cours des événements, mettre un terme à la guerre avant qu'elle eût vraiment commencé. Un éclat blanc attira son regard : l'énorme bannière qu'ils avaient conçue battit puis pendit, immobile, de façon qu'il pût la lire. « Vos alliés sont en prison ». Si Corvus l'avait vue, elle n'avait pas eu l'effet escompté. Son Rang tira une autre volée.

— Alors c'est à nous de jouer, murmura Mace. Acier, volonté et discipline.

D'autres cris montèrent, et les lignes devinrent irrégulières ; les bords étaient grignotés à mesure que des flots de blessés retournaient vers l'arrière, certains par leurs propres moyens, d'autres portés par leurs camarades.

Une nouvelle volée. Puis une autre.

Les archers du Rang coururent sur les côtés de la bataille, là où commençaient les pentes de la vallée, et prirent position derrière des abris d'osier. Dans l'espace ainsi libéré passèrent avec fracas les cinq cents gigantesques chevaux lourdement caparaçonnés de la cavalerie ; un véritable bélier d'acier et de chair.

Le sol trembla. Les cavaliers abaissèrent leurs lances et fondirent sur les Mirécès et leurs montures hirsutes. Abbas se tenait sans rien dire à côté de Mace, captivé. Ça, c'était la guerre ! Noble et pittoresque. En tout cas, pittoresque jusqu'au moment de l'impact. Ensuite, tout ne serait plus que chevaux éventrés, hommes projetés par-dessus la tête de leur monture, et la charge se changerait en une mêlée tourbillonnante et hurlante d'où nul ne sortirait vainqueur.

À gauche de Mace, Dorcas, de ses petites incisives, se curait sans relâche un ongle mal taillé. Le reste de son état-major était attroupé sur la petite butte. Majors, colonels – et généraux, malheureusement – ne combattaient pas parmi leurs soldats, sauf quand ils n'avaient plus le choix.

— La cavalerie se replie, général, murmura Dorcas.

Abbas fit un bruit désapprouvateur. Les cavaleries des deux armées cessèrent le combat et, pesamment, revinrent sur leurs pas au petit galop. Les cavaliers firent faire volte-face à leurs montures, les laissèrent se reposer un moment, puis retournèrent à l'assaut.

— Les chevaux ne tiendront pas longtemps à ce rythme, dit Mace tandis que le hurlement strident de l'impact se répandait dans la vallée.

Le général se dressa sur la pointe des pieds et scruta le chaos pour essayer d'y comprendre quelque chose. Ils avaient perdu trop de chevaux, mais certaines montures mirécès avaient refusé la charge.

— Encore un assaut, et nous devons les rappeler. Dès qu'ils se seront retirés, faites donner l'infanterie. Nous allons passer au corps à corps. Ils céderont. Et Abbas : ordonnez aux cavaliers de mettre pied à terre et de se poster en formation avec l'infanterie. Ils serviront de seconde vague.

— Ça ne va pas leur plaire, général, fit Abbas, atterré.

— Je sais que ça ne va pas leur plaire, colonel, et je me fous complètement de leur fichu orgueil. Ils n'auront qu'à se pavaner sur

leurs poneys quand nous aurons gagné la guerre. D'ici là, faites ce que je vous dis.

Abbas rougit et esquisssa un salut. La dernière charge traversa la vallée comme le tonnerre, puis armures et chevaux se heurtèrent avec fracas. Il se concentra sur la mêlée et ignore le sourire suffisant de Dorcas, qui continuait de se ronger les ongles.

— Allez, allez, brisez-les. Brisez-les, morbleu.

Abbas tambourinait sur le dessus de sa botte avec son bâton.

Cependant, aucun des deux camps ne prit l'avantage et, au moment où les deux armées se séparaient, les trompettes sonnèrent la retraite de la cavalerie. Comme on pouvait s'y attendre, les Mirécès conspuèrent la ligne désordonnée de chevaux, dont certains sans cavalier, et de cavaliers, dont certains sans cheval, lorsque la cavalerie du Rang entama son repli. Les montures étaient épuisées ; la boue leur collait aux sabots comme elles s'écartaient en désordre pour permettre à l'infanterie de se préparer. Quelques dizaines de chevaux mirécès trottèrent en terrain découvert, puis allongèrent le pas. Une dernière charge sur les rangs de l'infanterie de Mace, qui n'était pas encore prête.

— Infanterie au front, lances en avant, vite ! rugit Mace.

Son héraut tira un couinement de sa trompette, cracha avec l'énergie du désespoir, et sonna l'ordre. En l'entendant, la cavalerie du Rang se retourna et vit les Mirécès charger, mais comme ses survivants étaient en désordre et que ses chevaux étaient à bout de souffle, elle ne put rien faire.

Et merde. Mace demanda en beuglant qu'on lui amenât son cheval, puis dévala la butte au galop en hurlant à la cavalerie de se remettre en formation. Hommes et chevaux piétinèrent et se gênèrent mutuellement. Voyant un groupe de cavaliers montés, Mace les contourna et leur cria de le suivre. Ils obéirent, et l'instinct grégaire attira dans leur sillage une vingtaine de chevaux de guerre supplémentaires, dont certains n'avaient pas de cavalier. Ils passèrent au galop par les espaces irréguliers de la ligne d'infanterie pour intercepter la charge ennemie. Trop tard.

Les chevaux mirécès bondirent sur les premiers rangs d'infanterie. Ils s'empalèrent sur les lances fichées dans le sol, franchirent celles qui n'étaient pas correctement enfoncées, et écrasèrent les trois premières rangées de piétons sous leurs sabots et leurs cadavres. Penchés sur leur selle, les cavaliers tailladaient bras et visages et poussaient leurs montures furieuses à s'enfoncer dans les rangs de la Première Légion.

— C'est une attaque suicide, cria Mace.

Cependant, le vent emporta ses mots. Pendant que les sabots de son cheval martelaient la boue, il se demanda pour qui cette charge serait le plus suicidaire. Faute de lance, il tira son épée du fourreau et

enfonça ses éperons. Avec un énième rugissement, Mace fit contourner la mêlée à ses vingt cavaliers et attaqua par le flanc pour enfoncer la charge mirécès.

Cédez, bande de bâtards, cédez. Mace saisit le pommeau de sa selle, car son étalon se cabrait pour assener des coups de sabot d'une précision mortelle. Un cheval mirécès tomba à genoux, sonné ; la monture de Mace le piétina, ainsi que son malheureux cavalier, jusqu'à les réduire à l'état de pulpe bordeaux.

Le général eut le regard attiré par un visage rieur au milieu du chaos. Le capitaine Crys Tailorson, qu'il avait laissé au poste de commandement, sauta de la selle – Mace plissa les paupières – du cheval d'Abbas, et se jeta dans les rangs de l'infanterie en criant des ordres. La ligne cessa de piétiner, se rangea et, dans sa contre-attaque, fondit sur la cavalerie mirécès épuisée.

— Retenez-les, beugla Mace.

Il frappa un homme dans le dos, estoqua un cheval au cou, et poussa son étalon à s'enfoncer dans la mêlée.

Rillirin

*Troisième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Vallée du Col de Sang, Monts de Gilgoras, Terres à Bétail*

— Bon, on y va. Reste baissée, ils ont des archers postés en haut des pentes, et tu vas traverser leur ligne de tir. Tu sais ce que tu as à faire ? (Rillirin acquiesça ; Dalli lui donna une tape sur l'épaule.) Ne fais pas tomber ta lance, tu vas en avoir besoin.

Le temps que Rillirin eût rassemblé assez de salive pour répondre, Dalli n'était plus là. Elle avait quitté l'abri des arbres pour descendre au pas de course dans la plaine. Rillirin prit sa respiration et la suivit. Courant avec les autres, elle sauta par-dessus un corps, manqua à moitié sa réception, mais continua sa course malgré les éclairs de douleur qui montaient de sa hanche à chaque enjambée. Cent pas, quatre-vingts, cinquante. Une Louve tomba juste devant elle, une flèche à empennage bleu dans le dos. Dalli se recroquevilla de plus belle, la lance dans une main, un petit bouclier levé au-dessus de la tête de l'autre. Rillirin fit de son mieux pour l'imiter. Sa respiration sifflait.

Trente pas, vingt, dix. Dalli jeta son bouclier sur le côté, tira un couteau de sa ceinture et, arrivée derrière un cheval, lui trancha les jarrets. La bête poussa un cri, et ses jambes arrière se dérobèrent sous elle. Le cavalier fit une roulade et se tourna pour attaquer Dalli, mais Rillirin lui perça le ventre de sa lance. Les deux mains crispées sur la hampe, elle avait frappé sans beaucoup de technique et la terreur au cœur. L'homme eut une expression d'étonnement pur. Il essaya de saisir la lance fichée dans ses entrailles. Rillirin l'en retira, et il s'effondra.

Elle le regarda fixement, jusqu'à ce que Dalli lui tirât le bras.

— Bouge-toi, cria-t-elle.

Elle se glissa vers le cheval suivant, l'éventra, poignarda son cavalier au côté pour faire bonne mesure puis, du sang jusqu'aux épaules, passa au suivant. Rillirin la suivit d'un pas incertain.

Les Loups zigzaguaient entre les chevaux mirécès, tuant et tranchant des jarrets quand c'était possible, estropiant quand ça ne l'était pas. Les animaux paniquaient, se bousculaient, se serraient les uns contre les autres tandis que l'infanterie, qui tenait bon de l'autre côté, les enfermait.

Ne les regarde pas dans les yeux, ce n'est pas leur faute s'ils appartiennent aux Mirécès. Les chevaux affolés donnaient des coups de sabot, tournaient sur eux-mêmes pour trouver un moyen de

s'échapper. Une bête qui faisait un pas de côté écrasa le pied de Rillirin. Elle hurla de douleur et lui donna un coup de la hampe de sa lance dans la jambe. L'animal hennit, se cabra, et désarçonna son cavalier, qui tomba sur Rillirin. Ils s'écroulèrent dans la boue, et l'homme se débattit jusqu'à ce qu'il parvînt à se retourner et à placer l'avant-bras en travers de la gorge de la jeune femme.

Rillirin, qui étouffait, avait les mains glissantes et dont la lance était sous elle, inaccessible, se débattit, trouva son couteau et l'enfonça. Il ripa sur la hanche et pénétra dans le flanc du Mirécès, qui se raidit et la dévisagea, yeux écarquillés. Rillirin donna deux coups de poing dans l'arme pour qu'elle s'enfonçât plus avant, et la bouche de l'homme s'ouvrit, inerte, ce qui dévoila des gencives grises et sans dents. Trop vieux pour la guerre.

Elle le poussa d'elle, lui piétina les doigts lorsqu'ils se glissèrent autour de sa jambe, manqua de s'étouffer à cause du sang, puis extirpa sa lance de sous le corps de son ennemi. Elle s'entendit hurler de rage et de triomphe, de peur et de joie, le tout mêlé avec une grande clarté, si bien que le grain du bois, la chaleur poisseuse du sang, la boue collante, étaient autant de sensations distinctes et éblouissantes.

Rillirin esquiva un coup de sabot et, suivant son repli, ficha sa lance entre les jambes arrière du cheval et lui transperça la vessie. L'animal eut un spasme et hennit ; quand son cavalier se retourna, surpris, Rillirin lui planta sa lance dans le poumon et, pour ainsi dire, escalada l'arrière-train effondré de la bête pour désarçonner l'homme.

Des mains saisirent ce dernier par l'avant. Un fantassin le tira et le fit tomber dans la boue. Le sifflement perçant de Sarilla se fit entendre par-dessus les cris. Rillirin se fraya un chemin vers le bord de la bataille avec les autres. Ce faisant, ils ouvrirent une voie par laquelle les chevaux survivants, après avoir fait volte-face, s'échappèrent au galop, tellement paniqués qu'ils en étaient incontrôlables. Fous de peur, ils remontèrent la vallée en dispersant hommes et cavaliers, en piétinant tous ceux qui tombaient devant eux.

Rillirin s'arrêta sur une glissade et, à genoux près de Dalli, elle les regarda fuir. De pied en cap, elle était couverte de sang chaud, sirupeux et collant.

— On s'arrête ? haleta-t-elle.

Les yeux verts de Dalli scintillèrent au milieu d'un masque rouge.

— S'arrêter ? souffla-t-elle. Ma vieille, on commence à peine. Si on est encore en vie dans une heure, on pourra faire une pause. Allez, debout ; prends position entre Tessa et moi. On se synchronise pour manier la lance, et on se couvre mutuellement.

Les engins de siège mirécès s'alignèrent et commencèrent à tirer. Une pluie de pierres et de rochers s'abattit sans distinction sur les Loups, les soldats du Rang et les Mirécès. En se cherchant un bouclier,

Rillirin trouva un Pillard. Il avait certes un bouclier, un gigantesque, mais il essaya de le lui coller en pleine figure. Rillirin tituba vers la gauche, piqua dans sa direction avec sa lance, retira son arme lorsque l'homme ramena son bouclier sur le côté pour protéger son flanc. Dalli profita de l'ouverture pour le poignarder au cou. Il s'effondra.

Rillirin prit sa lance à deux mains et attendit le suivant, sans s'exposer en quittant la ligne. Dalli et Tessa faisaient presque tout le travail, mais Rillirin faisait de son mieux, et était toujours en vie. Les Pillards se jetaient sur les Loups, qui cédaient du terrain mais reculaient en meute.

Rillirin aperçut Crys en première ligne, sur sa gauche. Il avait un côté du visage éclaboussé de gouttelettes de sang. Il brandissait son épée, qui aurait scintillé héroïquement au soleil si elle n'avait pas été si ensanglantée. Il rugit quelques mots, et sa centurie fit volte-face et coupa net quelques centaines de Mirécès du reste de leurs lignes. Sous ses ordres, les soldats du Rang se déplaçaient à la manière d'un banc de poissons.

Les Loups cessèrent de battre en retraite. Les Mirécès poussèrent leur attaque, puis hésitèrent quand ils remarquèrent qu'ils étaient encerclés. Rillirin sentit un rictus se dessiner sur ses lèvres. Elle poussa un cri de défi inarticulé, et ce fut avec avidité qu'elle avança au même pas que ses camarades.

Neuf années de haine, de peur, d'humiliation, de honte, remontèrent à la surface et débordèrent. Rillirin cria de nouveau pour défier les Mirécès de l'affronter.

À côté d'elle, Dalli para un coup d'épée. La lame frappa la hampe de sa lance près du fer avec un bruit sourd. Dalli renversa l'arc de cercle et, de l'autre extrémité de sa lance, donna entre les jambes de l'assaillant un coup si fort qu'il en fut presque soulevé du sol. Le souffle coupé, il tomba comme un plein sac de merde.

— Allez vous faire foutre, les Mirécès ! lui hurla Rillirin. Vous et vos mères !

Elle lui enfonça la lance dans la cage thoracique, ce qui eut pour effet de clouer l'homme dans la boue. *Allez vous faire foutre.*

Tara

*Troisième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Vallée du Col de Sang, Monts de Gilgoras, Terres à Bétail*

Des corps, par dizaines, pour la plupart bleu mirécès, tordus dans la mort sous les branches déformées des arbres. Personne d'autre. Aucun signe de vie.

Comme Cora continuait de courir, Tara fit un dernier effort pour la rattraper par la sangle de sa sacoche ; elle tira, la fit tomber dans les feuilles mortes et plaqua une main sur la bouche de la jeune fille. Cora eut le mérite de rester immobile, et ne bougea que pour libérer sa bouche et pouvoir respirer.

Lorsqu'elle fut certaine qu'elles ne couraient aucun danger, Tara roula sur elle-même, s'accroupit et dégaina son épée. Cora, à côté d'elle, sortit deux couteaux, un dans chaque main. La Louve ne laissait de surprendre Tara. Cette dernière posa le doigt sur ses lèvres et scruta la clairière. Hors de la forêt, dans la vallée lumineuse, elle entendit une trompette sonner la rotation. Sortie de la première légion de mille hommes, entrée de la deuxième. Par les dieux, déjà une rotation ? Depuis combien de temps se battait-on ? Le Rang devait être campé sur ses positions, en plein combat. Il leur serait beaucoup plus difficile de quitter l'abri des arbres.

Pour la première fois depuis – combien ? – deux jours, Tara sentit que c'était elle qui contrôlait la situation. Elle se faufila entre les arbres, bien qu'elle ne sentît presque plus ses pieds tant ils étaient sanguinolents, contus et écorchés. Profitant d'une pause en pleine nuit, elle avait commis l'erreur de retirer ses bottes. Elle n'avait pas vu dans quel état étaient ses pieds – pas de feu, évidemment – mais la brise fraîche et une palpation en douceur avaient révélé la présence d'ampoules vraiment colossales (qui, pour la plupart, avaient éclaté au moins une fois) et de trois ongles décollés, qu'elle avait tout bonnement fini d'arracher pour s'épargner des souffrances inutiles.

Elle sentait la chaleur réconfortante de Cora dans son dos. Tara ne craignait pas qu'un ennemi arrivât par-derrière, car les sens de la jeune fille étaient plus aiguisés que ceux d'une chouette. La lumière augmentait à mesure qu'elles approchaient de la vallée, dont l'étendue herbue était douloureusement éblouissante. Tara plissa les yeux pour étudier et la vallée, et la bataille. Elle repéra le poste de commandement et comprit qu'elles pourraient y courir tout droit sans rencontrer d'obstacles. Elle se retourna.

— Une dernière longueur au pas de course ? souffla-t-elle.

Cora observait leurs arrières, mais lui répondit par un hochement sec. Elle chercha à tâtons le bras de Tara et, l'ayant trouvé, donna deux tapes. *À ton signal.*

Tara donna deux tapes en guise de réponse – *tout de suite* – et partit, suivie de Cora, son ombre en plus petit et plus rapide. Elles jaillirent des bois et coururent dans la direction de la butte isolée. Cora ne tarda pas à la distancer, mais cela ne la dérangeait plus. Plus du tout.

Mace

*Troisième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Vallée du Col de Sang, Monts de Gilgoras, Terres à Bétail*

Dorcas avait fait sonner la rotation pour permettre à Mace de s'extraire de la bataille et de revenir au poste de commandement. Il se tenait là, désormais, les bras lourds comme du plomb, une vilaine douleur remontant en spirale dans son crâne depuis la bosse qu'il avait à l'arrière de la tête. Son casque aussi était cabossé.

Des flèches enflammées filaient dans le ciel en scintillant. Elles devaient s'abattre sur les engins de siège mirécès. Ils n'avaient pas encore pris feu, mais on ne savait jamais ; avec un peu de chance...

— Général ! Général ! piailla une voix fluette.

Il avait assez entendu de soldats l'appeler pour aujourd'hui, aussi ne fit-il pas attention. Cela ne venait pas de la bataille.

— Mace ! Mace ! Connard !

Cette fois, la voix capta son attention. Il regarda vers le bas de la butte et eut un temps d'arrêt en voyant la toute jeune fille qui la gravissait tant bien que mal. Elle était très rouge, et ses coudes et genoux faisaient un mouvement de pistons tandis qu'elle montait la pente. Derrière elle, Tara, qui se traînait, agita une main pour faire signe à la fille de ne pas l'attendre.

— Général Mace Koridam ? haleta la fille.

Elle appuya les mains sur ses genoux. Son ventre plat se soulevait à chaque respiration. Elle recracha des cheveux et essuya la salive sur son menton.

— Oui, c'est moi. Qui es-tu ?

— Général, Tara a des nouvelles. Il y a cinq jours, juste après l'aube, une armée de plusieurs milliers de Mirécès est descendue par la Route du Bord du Gil. Tara était là ; elle a tout vu. Seule survivante.

Tandis qu'elle reprenait son souffle, Mace s'aperçut qu'il retenait le sien. Il sentit son état-major se bousculer derrière lui, remarqua le silence abasourdi de ses officiers.

— Ils ont submergé les sentinelles et la centurie du major Costas, mais il a eu le temps d'envoyer Tara vous prévenir. Ils viennent vers le nord dans l'espoir de vous prendre par surprise en tenaille. Une demi-journée de retard sur nous, peut-être un peu plus. Mais on a couru assez vite.

Mace resta bouche bée. La fille fut prise d'une violente quinte de toux sèche.

— Mais de quoi parles-tu ? Comment pourrait-il y avoir une autre

armée ? Nous sommes face à la plus grande armée de Pillards que nous ayons jamais vue. Comment pourrait-il y en avoir d'autres ?

— Je ne sais pas, fit la fille d'une voix rauque. Pour venir ici, les Mirécès sont forcément tombés sur notre camp d'éclaireurs. C'est ma mère qui m'a envoyée. Elle m'a dit de vous prévenir, de trouver un moyen de vous convaincre. (Elle vacilla ; Mace la retint au moment où Tara arrivait enfin au sommet de la butte.) Vous me croyez, n'est-ce pas ?

La fille ouvrait de grands yeux soudainement pleins de larmes.

— Oui, répondit Mace. Je te crois. Mais je ne comprends pas comment une telle chose est possible.

Ses doigts serrèrent l'épaule de la jeune fille. *L'intégralité de mon Rang est au combat. Mes cinq mille soldats. Nous n'avons plus de réserves, il ne reste plus un seul homme dans les forts. Nous n'avons plus personne à appeler au secours. C'est foutu.*

— Tout ce qu'elle dit est vrai, général, haleta Tara avant de poser un genou à terre et de vomir une bile liquide et peu épaisse dans l'herbe, de s'essuyer la bouche et de se relever. Il y a cinq jours, juste après l'aube. Le major Costas a dû les retenir aussi longtemps que possible, mais ils étaient vraiment trop nombreux.

Elle passa le bras autour de la taille de Cora, qui s'accrocha à elle, épuisée.

— Lim Broadsword approche, murmura Dorcas en indiquant le bas de la butte.

— Mace ! cria Lim en montant la pente au trot, un paquet sanguinolent serré contre la poitrine. Nous avons un grave... Cora ! Qu'est-ce que tu fais ici ? Où est ta mère ?

— Oncle Lim, s'écria la jeune fille avant de fondre en larmes. (Elle courut vers lui.) Des Pillards sont descendus par la Route du Bord du Gil. Ils viennent par ici. Et Gilda était avec les éclaireurs.

Lim pâlit.

— Du calme, mon enfant, du calme. Freya les a sans doute tirés d'affaire. Tu connais ta mère. Allez, calme-toi. Tiens, bois.

Il lui tendit son outre et déposa un baiser sur sa tête, puis se redressa et regarda Mace dans les yeux.

Je ne lui ai pas proposé à boire. Les dieux seuls savent combien de temps elle a couru au cours des derniers jours, et moi, je ne lui donne même pas à boire. Mace se sentit rougir, et cela ne s'arrangea pas lorsque Tara prit l'outre des mains de Lim et se la vida dans la bouche.

— Ça confirme ce que je pensais, dit Lim.

Il fit tomber le tissu qui recouvrait son paquet et révéla une tête humaine. Mace eut un mouvement de recul soudain.

— Regardez, reprit le Loup, c'est un vieil homme. On lui a teint les cheveux et la barbe pour le rajeunir, mais voyez plutôt ses rides, ses

dents en moins. Il doit avoir soixante ans, peut-être même soixante-dix. Et pareil pour tous les autres.

— Ceux qui sont arrivés par la Route du Bord du Gil n'étaient pas vieux, intervint Tara. Ça avait l'air d'être la crème des guerriers mirécès.

— Alors cette bataille n'est qu'une diversion, dit Lim, une ruse visant à nous affaiblir pour que les renforts puissent nous achever. D'après Rillirin, ces hommes sont sans doute des sacrifiés qui ont accepté de vendre leur vie aussi chèrement que possible pour leurs dieux. C'est pourquoi ils ne battent pas en retraite, c'est pourquoi nous arrivons à les repousser mais pas à les briser, à les mettre en déroute. Leur unique mission est de nous distraire le temps que Corvus arrive.

— Mais dans quel dessein ? Pourquoi n'ont-ils pas tout simplement envoyé toutes leurs forces d'un coup ? À quoi bon ce subterfuge ?

— Ils n'avaient encore jamais livré une bataille rangée. Ils ne peuvent pas être certains de gagner, alors ils nous affaiblissent avec des guerriers dont ils peuvent se passer, puis envoient l'élite finir les survivants.

— Que proposez-vous ? demanda Mace d'une voix dénuée d'émotions.

Connaît-on un seul général qui ait à ce point foiré dans les grandes largeurs ? On me vilipendera pendant des siècles. À supposer que notre civilisation ait encore des siècles devant elle. Nous manquons d'hommes et de temps. Mon Rang va être anéanti.

— Nous ne pouvons contrer une seconde armée, marmonna le colonel Bors derrière Mace. Il faut évacuer. Ou... Ou parlementer, négocier une trêve.

— Une retraite immédiate et totale, intervint Abbas. C'est notre seule option.

Mace entendait nettement les bruits de bataille que leur apportait le vent. Cris et fracas métalliques, coups sourds et sifflements des trébuchets qui tiraient.

— Nous ne pourrions pas battre en retraite jusqu'aux forts et combattre tout le long du chemin, dit Dorcas. (Il avait du sang sur les lèvres ; il s'était rongé les ongles jusqu'à avoir les doigts à vif.) Nous n'avons nulle part où aller. Nous devons battre cette armée aujourd'hui, et nous préparer à affronter l'autre demain.

— Nous n'avons pas de renforts, dit brusquement Lim, alors que les Mirécès ont une seconde armée. Nous devons nous retirer.

— Une retraite donnerait un coup au moral des soldats du Rang.

— Rien à foutre de leur moral, Dorcas, rétorqua Lim, qui tenait Cora sous son bras. C'est leur vie qui m'intéresse. (Il regarda Mace dans les yeux avec une expression de défi et de supplication.) Je ne vous ai jamais laissés tomber. Mon peuple ne vous a jamais laissés tomber. Ne

nous faites pas faux bond aujourd'hui.

Des discussions s'élevèrent derrière Mace. Les voix lui bourdonnaient aux oreilles comme des abeilles et il ne comprenait pas davantage ce qu'elles disaient qu'il eût compris des insectes.

— Ils ne nous laisseront pas battre en retraite. Dès qu'ils sauront que nous retournons aux forts, ça tournera à la déroute. Sans cavalerie, impossible de protéger nos arrières.

Mace contempla les vagues et tourbillons de la bataille, en contrebas. Les chevaux ne supporteraient pas une marche lente avec, en selle, un homme en armure ; encore moins une retraite au petit galop. Et de toute façon, il ne leur en restait que quelques centaines.

— Nous devons gagner, dit Tara. (Les discussions cessèrent.) Nous devons gagner aujourd'hui. Maintenant. Nous vainquons et, ensuite, nous regagnons les forts au plus vite, avant l'arrivée de l'autre armée.

— Ils vont nous assiéger, lui objecta Dorcas.

— Ou alors ils laisseront un contingent juste assez gros pour nous retenir. Là-bas, nous avons des provisions. Nous pourrions nous reposer et manger pendant qu'eux seront de plus en plus affamés, et nous n'aurons plus qu'à faire une sortie pour les massacrer.

— Il se pourrait qu'ils nous contournent tout bonnement, dit Lim. C'est Rilporin, qu'ils veulent. L'alliance avec Rivil. Mais de toute façon, après nous être reposés, nous les suivrons. Nous devons survivre pour reprendre le combat.

— Une demi-journée de retard ? demanda Mace.

Tara haussa les épaules.

— Eh bien, nous n'avons pas pris le temps de vérifier, mais ils avançaient vite. Je ne crois pas que nous ayons pris beaucoup plus d'avance.

Mace fit rouler sa tête sur ses épaules pour détendre les muscles ankylosés par les combats.

— Donc, nous devons remporter cette bataille dans les quelques heures qui viennent si nous voulons avoir une petite chance de rentrer aux forts. Sonnez l'attaque générale.

— Quoi ? firent à l'unisson Dorcas et Abbas.

— Vous m'avez bien entendu. Sonnez l'attaque générale, enfiler vos casques, et menez vos légions au combat. Ils ne cèdent pas, et ne battent pas non plus en retraite. Nous allons envoyer tous nos soldats, toutes nos forces, pour les anéantir.

Lim, Dorcas et son état-major le dévisageaient avec stupéfaction.

— Allez, grogna-t-il.

Et ses officiers coururent vers leurs montures.

Corvus

*Troisième lune, an 995 après l'Exil des Dieux Rouges
Territoires Loups du Nord,
contresforts des Monts de Gilgoras, frontière rilporienne*

— Es-tu la grande prêtresse de ta déesse ? (Gilda resta silencieuse.)
Moi, je suis grande prêtresse, l'Élue. J'ai été choisie alors que j'avais dix-huit étés. Celle qui m'a précédée m'a désignée parmi toutes les acolytes avant d'aller au bûcher sacré. Est-ce autant un honneur pour toi que pour moi, de consacrer ta vie à tes dieux ? Et la Danseuse, elle te parle souvent ? Elle te commande ? Moi, je communie souvent avec la Dame d'Ombre. Le pouvoir de Sa voix me rappelle constamment à quel point ma place en ce monde est petite, minuscule. C'est pareil pour toi ?

Corvus dut se retenir de rire. Minuscule, le rôle de Lanta dans l'ordre des choses ? Ah ! cette femme était modeste comme un faon d'une semaine, et aussi réservée qu'un loir.

— Je refuse de jouer à « Mes dieux sont meilleurs que les vôtres » avec vous, madame. Vous avez encore les mains rougies par le sang d'innocents. Je n'ai rien à vous dire que vous n'entendiez déjà dans vos cauchemars.

Corvus vit le dos de Lanta se raidir. Y avait-il un fond de vrai dans cette remarque ? La Rilporienne avait-elle touché la corde sensible ? Intéressant.

Désormais, ils se faufilaient entre les arbres sur un terrain presque plat. Ils avaient quitté les contreforts et ne devaient plus se trouver qu'à quelques kilomètres de la plaine. Ils avaient retrouvé le Gil la veille et, depuis, le suivaient en direction des prairies. Une fois au Gué des Sentinelles, il resterait un jour de marche avant la Cité des Sentinelles et la vengeance. Corvus avait le ventre qui faisait des bulles sous l'effet de l'excitation.

— Mais comment se fait-il que tes dieux ne soient pas intervenus ? insista Lanta. Si ces gens étaient aussi innocents que tu le dis, pourquoi la Danseuse ne les a-t-Elle pas sauvés, ou ne leur a-t-Elle pas donné le feu sacré pour nous massacrer ? Pourquoi t'a-t-Elle ordonné de te soumettre ?

— La Danseuse n'ordonne jamais. Elle nous apprend l'indépendance et le libre-arbitre, la patience, et le plaisir, et nous permet de vivre notre vie en profitant de Ses conseils. Nous apprenons la force et la débrouillardise auprès de Son Fils, le Dieu Renard.

— Et comment vous conseille-t-Elle ? demanda Lanta en goûtant ce

verbe qui lui paraissait étrange.

Elles étaient très semblables et, pourtant, si différentes. Toutes deux avaient une démarche fière, de l'assurance, mais Lanta maniait le pouvoir comme un fouet, alors que, dans le cas de la vieille femme... il était en elle, patiemment recroquevillé, et ne servait que dans les situations les plus désespérées. Corvus était impressionné. Apparemment, cette vieille chienne n'estimait pas se trouver dans une situation désespérée, même si elle savait qu'ils se dirigeaient vers la destruction de tout ce qu'elle aimait.

— En nous encourageant à travailler en communauté, en famille, parfois à travers nos rêves, à travers le silence et l'immobilité. Son Fils nous enseigne l'esprit et l'ingéniosité. Quand nous nous asseyons au bord des bassins, dans nos temples, ou au bord d'un cours d'eau, ou même sous les frondaisons, cette impression de paix intemporelle que nous percevons dans le bruit de l'eau ou le bruissement des feuilles, c'est Sa Voix. Avez-vous jamais vu l'océan ?

La question rompit le charme et tira Corvus de sa rêverie. Lanta eut l'élégance de faire « non » de la tête.

— Quand j'étais petite, pour terminer ma formation, nous avons fait un voyage jusqu'à la côte en passant par la Listre. Une étendue d'eau sans fin, sans limites, le scintillement du soleil sur les flots, des vagues assez grosses pour se briser sur la côte comme les grandes ondes que le vent dessine sur l'herbe de la plaine, à la fin du printemps. C'est là que mon âme s'est ouverte et que j'ai vraiment découvert la Danseuse pour la première fois. C'était mon initiation. Je suis restée assise au bord de la mer pendant un jour, une nuit et une aube, à observer le changement des couleurs et des formes, à ouïr les bruits de la mer, et alors je L'ai entendue me parler, et je L'ai écoutée.

La courbure des joues de Lanta ne trahissait-elle pas une certaine mélancolie ?

— Et vous, comment s'est passée votre initiation ? demanda Gilda, ce qui rompit de nouveau le charme.

— Après que la vieille prêtresse m'a choisie, j'ai eu l'honneur d'accomplir son sacrifice, d'attacher les nœuds sacrés, d'apporter la flamme sacrée et de la poser sur ses pieds. Elle était transportée, en extase.

Gilda eut un petit rire.

— Je crois plutôt que c'était la souffrance. Et donc, c'est aussi de cette façon que vous finirez ? Brûlée par une jeune ambitieuse, une femme qui enjambrera votre cadavre encore chaud pour aller s'allonger dans le lit du roi, où elle essaiera de grappiller les miettes du pouvoir ?

— Ce n'est pas ça, grogna Lanta. C'est sacré.

Et elles ne viennent pas dans mon lit. C'est dommage, d'ailleurs.

— Et c'est comme ça que vos dieux S'adressent à vous ? Dans la douleur ?

— Mais bien entendu. Comment feraient-ils, sinon ?

Lanta paraissait réellement surprise ; Corvus dut se rappeler qu'elle n'avait rien connu d'autre. D'ailleurs, lui-même n'avait jamais entendu la Voix de la Danseuse au cours des seize années qu'il avait passées en Rilpor.

Gilda posa la main sur le bras de l'Élue, qui s'arrêta. La Louve leva la tête vers les branches bourgeonnantes, au-dessus d'elle. Corvus ralentit, puis s'arrêta à son tour, curieux.

— Écoutez, chuchota Gilda. Qu'entendez-vous ?

Lanta leva les yeux au ciel.

— Des oiseaux, le fleuve, les craquements des branches.

Satisfaite, Gilda soupira.

— C'est la Danseuse qui vous parle ; il n'y a qu'à apprendre à l'écouter.

Elle ferma les yeux et sourit, béate. Lanta grimaça, mais elle tendait l'oreille pour entendre davantage que les bruits de la nature.

— Il n'y a rien à entendre, vieille femme, dit-elle enfin d'une voix irritée, mais pas suffisamment pour cacher sa déception.

Gilda inspira longuement, profondément, avant de rouvrir les yeux. Elle tourna son visage souriant vers Lanta, vers Corvus.

— Il suffit d'écouter, répéta-t-elle.

— Sire ? les interrompit l'un des éclaireurs de Corvus. Nous avons atteint l'orée des bois. Huit cents mètres avant la plaine, environ une heure de marche jusqu'au Gué des Sentinelles.

— Et ensuite, une journée pour gagner la Cité des Sentinelles, dit Corvus d'une voix pleine de malveillance.

Le sourire de Gilda s'effondra, tel le soleil tombant du ciel.

Dom

*Troisième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Vallée du Col de Sang, Monts de Gilgoras, Terres à Bétail*

Dom était dans le bon rythme. Il para bas pour protéger sa jambe gauche, pivota sur cette dernière, recula brusquement et enfonça son épée dans l'aisselle d'un ennemi, puis la ressortit et sectionna le pied du Mirécès qui se tenait sur sa gauche. L'homme retint sa respiration, émit par le nez un couinement strident, s'avança d'un pas, laissa son pied derrière lui, et s'effondra lorsqu'il appuya son poids sur son moignon.

Dom grimaça en entendant ce cri, mais lui assena un coup de pied au visage au moment où il tombait, si bien que sa victime termina sur le dos. Dom fit tourner son épée dans son poing, la planta dans le ventre du Mirécès et tira pour la ressortir. Inutile de frapper au cœur ; il aurait risqué de rater sa cible, ou de coincer sa lame entre deux côtes. Dans le ventre, cela le tuerait tout aussi bien. Ce serait juste un peu plus long.

Profitant quelques instants de sa liberté de mouvement, il inspira à fond et secoua son bras endolori ; soudain, il se gratta violemment le poignet droit. Une putain de démangeaison. Une heure s'était écoulée depuis qu'on avait sonné l'attaque générale, et les Rilporiens avaient enfin réussi à faire reculer les Mirécès. Surpassés en nombre, vieux et désormais fatigués, ils avaient commencé à fléchir.

Malgré sa barbe teinte, l'homme qu'il avait à présent en face de lui paraissait avoir cent ans. La hache qu'il tenait, cependant, ne prêtait pas à rire ; et bien qu'il la fit tourner lentement et frappât plus lentement encore, l'arme était assez grosse pour couper Dom en deux si son propriétaire parvenait à placer un coup. Aussi le Loup se baissa-t-il bouclier au-dessus de la tête pour préparer la suite du mouvement, puis poussa sur ses genoux et percuta le sternum de l'ennemi avec la bosse de son bouclier. *Pousse-le pour le déséquilibrer, force-le à reculer d'un pas... dur de manier une hache en reculant.*

Sur la défensive, légèrement en retard dans ses parades, les yeux attirés en tous sens par la pointe de l'épée de Dom, l'homme avait complètement oublié le bouclier. Dom leva le coude et exposa son flanc l'espace d'une seconde pour incliner son bouclier et, du bord, frapper le Mirécès au visage. Un éclat argenté sur le flanc. L'impact secoua Dom ; mais l'essentiel était que le Mirécès reculât d'un pas. Dents cassées, le nez en bouillie, un reniflement mouillé mêlé à un grognement. Dom remit son bouclier en place et planta son épée sur le

côté du cou de l'ennemi.

Ce dernier bascula en arrière avec force giclées et sifflements. Isbet et Lim s'avancèrent de part et d'autre de Dom, et Isbet, de sa longue lance, transperça la gorge du Pillard avant de se déplacer, fluide comme la soie, vers son prochain adversaire.

— Rotation, grogna Lim d'une voix rauque à force de crier ordres et jurons.

Content de pouvoir se reposer, Dom acquiesça et se glissa entre ses camarades. Il recula d'une dizaine de pas sans abaisser son épée, mais son genou se déroba sous lui. Il s'écroula et son bouclier heurta la boue. Il regarda Lim avancer dans la fange. Son épée, scintillante comme les écailles d'un poisson nageant en eaux profondes, s'abattait, moulinaait, estoquait, en semant la mort dans son sillage. Comme si le Loup n'en avait pas été à sa troisième rotation. Comme si cela n'avait aucun effet sur lui.

Les doigts de la main gauche de Dom lâchèrent son épée et glissèrent sur le devant de sa cotte de mailles, trouvèrent la déchirure, s'y plongèrent et en ressortirent rouges et luisants.

— Oh ! merde, grommela-t-il.

Il sentait désormais la douleur monter par vagues, tel le vent à travers la canopée. Une douleur chaude, écœurante. Il libéra sa main de la sangle du bouclier et, en pressant la blessure, sentit quelque chose de mou et de vital exercer une contre-pression. Un cadavre à côté de lui, bouche ouverte dans laquelle s'affairaient déjà des mouches. Dom déchira la manche du mort avec un grognement, en fit une boule qu'il fourra dans la déchirure de sa cotte de mailles en grognant derechef. Il prit ensuite la ceinture de l'homme et la serra de façon à maintenir le pansement en place.

Il se servit de son épée en guise de béquille et se releva tant bien que mal en respirant superficiellement, du haut des poumons. Il avait de la sueur dans les yeux, et un goût de métal et de cendres dans la bouche. La ligne, devant lui, se déforma et commença à se rapprocher. Dom leva son épée.

— Pas pendant que je regarde, bande de connards, hurla-t-il.

Il retourna au cœur de la mêlée, se fraya un chemin jusqu'à l'avant et s'acharna sur ces salopards de païens à frusques bleues venus prendre son peuple et son pays.

Le sang ruisselait jusque dans ses bottes.

Crys

*Troisième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Vallée du Col de Sang, Monts de Gilgoras, Terres à Bétail*

Les hommes tombaient autour de lui, mais pas à cause de leurs blessures. L'épuisement ralentissait tout le monde, amis comme ennemis. Les soldats ne se battaient plus ; ils se maintenaient mutuellement, tels des ivrognes dansant avec des armes coupantes.

Crys avait depuis longtemps cessé de se montrer chevaleresque. Quand un Mirécès dérapa dans la boue devant lui, il lui enfonça la trachée en l'écrasant avec le bord de son bouclier. Laissant l'homme suffoquer, il se tourna vers le suivant, de même que les deux hommes qui l'entouraient, qui se déplaçaient et se battaient de conserve.

— Boucliers à l'épaule.

En entendant le signal, il ravala un rire amer et, dans un beuglement, fit passer le message au reste de la ligne. S'ensuivit un décompte et, à « dix », les soldats de la première ligne collèrent leurs boucliers les uns aux autres, baissèrent la tête et appuyèrent l'épaule derrière leur bouclier. Tous avancèrent la jambe gauche en même temps. Ils poussèrent les Mirécès, qui poussèrent en retour. Pied gauche campé, poussée du pied droit.

Un pouce sanglant après l'autre, glissant, tombant dans la boue, écrasée par les soldats de la deuxième ligne qui frappaient par-dessus la tête de leurs camarades, la Première Légion avançait. L'épaule hurlant de douleur à cause des coups violents sur le bouclier, les jambes prises de tremblements chaque fois qu'il faisait un pas, se redressait, refaisait un pas, Crys n'entendit pas le rugissement, à quelque distance sur sa droite, pendant quelques secondes. Lorsqu'il l'entendit enfin, il s'était répandu à travers la Première et la Deuxième Légion, sur son flanc.

— Les Loups les ont séparés, chef, cria une voix dans son oreille. Leur armée est coupée en deux. Ils sont totalement encerclés.

— Que le Mystificateur soit loué, haleta Crys. (Il éleva au maximum sa voix éraillée.) Ils vont être désespérés, maintenant, les gars, alors attention aux sursauts, d'accord ? On ne les laisse pas s'échapper ; on ne les laisse pas se regrouper. Finissons-en.

Ses hommes poussèrent un cri qui se répandit le long de la ligne. La contagion se propagea même à ceux qui ne l'avaient pas entendu. Les hommes reprirent leur marche, épaule contre le bouclier, pied gauche campé, poussée du pied droit, la deuxième ligne frappant, par-dessus la tête des soldats de la première, la masse grouillante des Mirécès qui

poussaient en leur criant des jurons.

On y est presque. On y est presque. Continue de pousser. On peut gagner... Il n'y a qu'à... continuer... de pousser.

Crys cala mieux sa tête sous le rebord de son bouclier et se concentra sur ses mouvements, chaque once de sa force, la plus petite fibre de sa volonté étant consacrée à l'accomplissement d'un acte simple et hypnotique : pousser. Rapidement, les sons changèrent de nature. De l'autre côté du mur de boucliers, les bruits se firent désespérés, désespérants. Crys risqua un coup d'œil.

Les Mirécès étaient serrés comme des harengs dans une barrique. Ceux qui se trouvaient à la périphérie poussaient vers l'arrière pour échapper aux épées du Rang, ceux du milieu poussant vers l'avant pour ne pas finir écrasés. Sur sa droite, Crys vit Mace, sur un cheval d'emprunt, hurler quelque chose à l'ennemi. Selon toute probabilité, il lui ordonnait de se rendre.

Les Mirécès échangeaient des regards, se faisaient à l'idée de déposer les armes, de vivre, lorsque l'un d'eux, non loin de Crys, commença à scander : « Le sang monte ! Le sang monte ! Le sang monte ! »

Il mourut, une épée dans la bouche et ressortant par l'arrière du crâne, mais la psalmodie se répandit et gagna en puissance jusqu'à ce qu'elle fût reprise par tous les soldats en bleu. Ils se jetèrent sur le mur de boucliers dans une dernière tentative désespérée pour rompre l'anneau d'acier. Le Rang les tua et marcha sur et par-dessus leurs corps, en avançant à vitesse régulière vers le cœur de la résistance.

Des centaines, puis des vingtaines, des dizaines, puis plus aucun.

Le champ de bataille passa du tonnerre au silence. Crys posa son bouclier sur la tranche et s'appuya dessus. La respiration haletante, il tremblait et pleurait à la fois. À première vue, tous les Mirécès étaient morts ou mourants. Des milliers de victimes.

Il n'y avait rien de glorieux à cela ; ni beauté, ni noblesse. Il n'était pas question d'art de la guerre, mais seulement de carnage.

Le Rang s'immobilisa, se fit silencieux, puis, sans en recevoir l'ordre, des dizaines de soldats se remirent en mouvement. Ils passèrent les victimes en revue et offrirent la grâce aux soldats du Rang comme aux Mirécès. Une mort rapide et indolore dans un monde de souffrance.

Crys s'essuya le visage, lâcha son bouclier et dégaina une dague usée. Pris de sanglots, et malgré les difficultés qu'il éprouvait à rester debout, il parcourut le champ de bataille et recommença à tuer. Par pitié, cette fois.

Dom

*Troisième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Quartier général du Rang de l'Ouest,
Terres à Bétail, frontière rilporienne*

— Ça va aller.

Dom cligna des yeux et fit la mise au point.

— Quoi ?

— Ça va aller. Votre blessure est large mais peu profonde. Aucun organe vital n'a été déchiré. C'est propre, recousu et bandé. Vous survivrez.

Rillirin fondit en larmes, et Dom fut tenté de se joindre à elle. Le guérisseur passait déjà au lit suivant.

— Merci, lança Dom.

Le guérisseur leva la main mais ne se retourna pas. Il avait les épaules avachies par la fatigue et avait du rouge jusqu'aux coudes.

Chaque baraquement des quatre forts était consacré aux blessés. D'ailleurs, presque tout le monde était blessé. Des hommes étaient allongés à même le sol, entre les lits. Rillirin protesta lorsque Dom se redressa avec un grognement de douleur.

— Non. Regarde-le, il a besoin du lit. Moi pas.

— Le guérisseur a dit..., commença Rillirin.

Il vacilla, mais elle le rattrapa.

— Le guérisseur a dit que je survivrais. Allez, si tu veux m'aider, donne-moi un coup de main pour le hisser sur le lit. (Il reprit à voix basse.) Rillirin, cet homme a perdu un bras. Moi, j'ai seulement perdu du sang. Aide-moi.

Ils soulevèrent le blessé et l'allongèrent dans le lit. Son visage était inerte sous l'effet du choc, de la perte de sang et de l'opium, même si ce dernier commençait à manquer. Dom passa le bras sur les épaules de Rillirin et s'appuya un peu sur elle, mais pas trop. Elle-même n'était que contusions et coupures ; elle avait des croûtes aux jointures des doigts, les tibias et les genoux noirs par suite de ses multiples chutes, et elle portait une vilaine entaille le long de l'avant-bras.

— C'est la seconde fois que tu es moins blessée que tous les autres à l'issue d'un combat, grommela-t-il.

Cahin-caha, ils sortirent ensemble sur la zone de défense du fort, sur laquelle étaient disséminées des centaines de feux de camp. Partout où ils regardaient, ils voyaient des silhouettes recroquevillées sous des couvertures.

— Et je n'ai pas non plus lâché ma lance, répliqua Rillirin. Ah !

attends, si, mais rien qu'une fois, et à ce moment, il y avait un homme sur moi.

Dom s'arrêta et l'attira tout contre lui.

— Ne commence pas, murmura-t-il.

Il déposa des baisers sur son front, ses joues, son nez et sa bouche. Les mains de Rillirin raffermirent leur prise sur lui. Elle ouvrit la bouche, et le cœur de Dom s'arrêta.

Rillirin brillait à la lumière du feu le plus proche ; un reflet doré soulignait la courbure de sa joue. Elle avait un œil au beurre noir et une coupure à la lèvre, une abrasion de la naissance des cheveux à l'oreille qui lui avait arraché une mèche, et elle empestait le sang et la vieille sueur.

C'était la plus belle chose qu'il eût jamais vue.

— Je t'aime, dit-il.

Rillirin posa la paume contre la joue de Dom.

— Je t'aime aussi.

Ils s'embrassèrent en souriant puis, bras dessus bras dessous, se faufilèrent, entre les silhouettes endormies, jusqu'à un feu, près de la grange.

— Vous savez quoi ? commença-t-il en s'accroupissant auprès de Sarilla et en se grattant le poignet sans y penser.

Il avait le cœur si plein qu'il ne remarqua pas le silence du groupe, ni ne sentit le voile d'horreur sourde qui s'était abattu sur ses amis comme un linceul.

Sarilla tourna son regard hanté vers lui avant qu'il pût ajouter un seul mot.

— Cam est mort.

Crys

*Troisième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Quartier général du Rang de l'Ouest,
Terres à Bétail, frontière rilporienne*

— Les yeux du Mystificateur, c'est ça ? fit Ash lorsque Crys se réveilla. Je parie que ça ne facilite pas la vie dans les Rangs. Voire la vie en général.

— Quoi ?

— Tes yeux. Un bleu, un marron. Tu ne savais pas, peut-être ? Les yeux du Dieu Renard.

— Ah ! ouais. Garçon malchanceux, homme peu digne de confiance, soldat maudit, dit-on. J'ai tout entendu. Mais qui est ce « on » qui fait toutes ces prédictions, ça, je n'en ai pas la moindre idée.

— Il y a du vrai ? Je parle de la malédiction.

Crys bâilla et cligna des yeux en regardant la lune sortir de derrière un nuage. Lorsqu'ils étaient arrivés au fort, la zone de défense était déjà bondée de soldats. Ils s'étaient donc repliés dans la tour de guet non gardée qui donnait sur l'est. Ils avaient ramené le petit brasero à la vie et, une fois au chaud, s'étaient effondrés. Crys s'étira et grogna, car tous les muscles de son corps protestèrent.

— Sans doute. Janis est mort, après tout, non ?

— Mais c'est peut-être grâce à toi que nous avons gagné aujourd'hui et que nous avons réussi à rentrer sains et saufs avant que Corvus n'arrive et ne nous tue tous. (Crys poussa un grommellement dubitatif.) Bon d'accord, et les femmes, qu'est-ce qu'elles en pensent ?

Que je suis malchanceux, immariable, imbaissable.

— Pourquoi tu t'intéresses tant à mes yeux ? s'offusqua Crys. Je ne peux pas en changer, de toute façon. (Il repensa à une certaine partie de cartes qui remontait à une éternité.) À moins de m'en arracher un.

— C'est plutôt à toi, que je m'intéresse ; cela dit, j'aime bien tes yeux. C'est mystérieux. (Ash rit de lui-même et jeta un morceau de charbon sur le brasier ; des flammèches virevoltèrent dans la nuit.) Tu en as fait plus que la plupart des gens : tu es allé à Rilporin malgré le danger, et tu es revenu alors que le danger était encore plus grand ici. Pourquoi ?

— Je te l'ai dit. J'ai des tas de choses à me faire pardonner.

— Foutaises, rétorqua Ash. Tu n'es pas responsable des actes de Rivil. Tu ne pouvais pas savoir.

— Nous étions amis ; bien sûr, que j'aurais dû savoir.

— J'ai dit que tu avais des yeux de dieu, Crys, pas que tu en étais

un. Tu ne pouvais pas deviner que Rivil nous trahirait.

— Il n'y a pas de dieux ici, dit Crys avec un nouveau bâillement. Juste des soldats comme nous.

— Je crois que tu es plus que ça, Crys Tailorson. (Crys eut un petit rire.) Des tas de gens vont faire l'amour, cette nuit. Pour fêter le fait qu'ils soient toujours en vie.

— Les tiens, peut-être. Pas de femmes dans le Rang, ne l'oublie pas.

Il s'installa plus confortablement, ce qui lui arracha un nouveau grognement. Il n'avait pas remarqué que la conversation avait changé de ton. Après une longue pause, Ash prit une grande inspiration.

— Tous les hommes n'ont pas besoin d'une femme pour faire l'amour, murmura-t-il. (Crys tourna la tête et le dévisagea ; il avait enfin compris le fond de la pensée de Ash.) Tu veux fêter le fait de ne pas être encore mort ?

— Quoi ? Tu te fous de ma gueule ?

C'était donc pour cela qu'il avait suggéré de monter dans la tour au lieu de rester avec les autres ?

— Je t'ai dit que je te tuerais, si tu me touchais, grogna Crys.

Il avait la main sur la ceinture, près de la dague. *Pervers de merde.*

— C'est pourquoi je ne te touche pas, Crys. Je te demande. Tu as le choix.

Ash parlait d'une voix mesurée, sans honte. Crys était content de ne pas voir son visage dans le noir.

— C'est illégal, rétorqua Crys avec toute la dignité qu'il put rassembler.

Il avait la bouche sèche.

Ash étouffa un rire dans le creux de son coude.

— Illégal ? Qui l'a décrété ?

— Le roi Rastoth, répondit Crys sur un ton glacial et dénué d'humour. L'homme pour qui nous faisons la guerre.

Il se décala et plongea son regard furieux dans les ténèbres, bras croisés, les mains coincées sous les aisselles. C'était dégoûtant. Il allait redescendre, voilà ce qu'il allait faire.

— Je ne me bats pas pour le roi. Je n'en ai rien à foutre de lui. Nous nous battons pour nos frères, pour le soldat du Rang qui est à côté de nous. Pour la Danseuse. Et puis, de toute façon, les lois du roi ne nous touchent que rarement, nous autres de l'Ouest. Pourquoi nous traitent-ils de sauvages, à ton avis ?

Ash passa une main bronzée dans ses boucles brunes et se pencha légèrement en avant pour voir le visage de Crys. Crys se détourna.

— Et d'ailleurs, reprit Ash, quel mal y a-t-il à ce que deux personnes s'aiment, alors qu'elles ont survécu à une bataille et savent qu'une autre les attend ? Nous serons peut-être morts demain. Mais si je ne te plais pas...

— Ce n'est pas ça, le coupa Crys.

Il referma aussitôt la bouche. *Merde, merde, merde.* Pourquoi avait-il dit ça ? Ash ne lui plaisait pas. Certainement pas. Crys était un bon dieu d'homme, et il aimait les bons dieux de femmes.

— Alors où est le mal ? répéta Ash.

Il avait coupé Crys dans son obstination intérieure, avec ses yeux au regard doux et affamé. Un regard qui noua l'estomac de Crys. Personne ne l'avait jamais regardé comme ça. Personne. Ni les catins, ni la fille des Trois-Hêtres qui se préparait à l'épouser avant son engagement. Personne. Crys sentait son cœur battre la chamade. Incessant. Insistant. Il était incapable de détourner les yeux.

— Personne ne le saura, Crys. De toute manière, les Loups n'en auraient rien à faire, mais je n'en parlerai à personne.

— Je ne... Je n'ai jamais..., tenta Crys.

Toutefois, il s'aperçut qu'il n'arrivait pas à trouver ses mots. Les yeux de Ash étaient des étangs dans lesquels il avait envie de se noyer. Il était incapable de donner voix à ses impressions, ne pouvait expliquer comment Ash avait éveillé en lui une chose dont il n'avait jamais soupçonné la présence mais qui était désormais déployée, se glissait par tous les angles et jointures de son corps pour l'envahir d'émotions. De besoins. C'était l'épanouissement de quelque chose qui avait commencé à leur toute première rencontre.

Il secoua la tête. Ses yeux le piquaient. *Suis-je vraiment en train d'envisager la chose ? Lève-toi et va-t'en, Crys. La cour martiale, la peine de mort. Va-t'en.*

Il resta.

Un coin de la bouche de Ash esquissa un sourire gentiment moqueur.

— C'est exactement ça, Crys. Tu n'as jamais. Et comme nous allons probablement mourir bientôt, toi et moi...

Il laissa les mots en suspens, puis tendit la main. Sans toucher Crys. Pour lui demander de le toucher.

Crys la regarda, remonta le long du bras de Ash jusqu'à sa poitrine, sa gorge, son visage, ses yeux. Son cœur battait dans tout son corps lorsqu'il passa les doigts entre ceux de Ash. Leurs mains faisaient la même taille ; toutes deux étaient calleuses, toutes deux étaient fortes. Toutes deux avaient du sang sous les ongles. La respiration de Ash sortit, tremblotante, et envoya une décharge dans le torse de Crys. Merde au roi, merde à la loi, et merde au Rang. Ce n'était pas mal. C'était si bien que c'en était douloureux.

La poitrine serrée, des larmes dans la gorge.

— Que sommes-nous en train de faire ?

— Seulement ce que nous avons envie de faire, Crys. C'est tout.

Ils restèrent immobiles un moment, puis Ash, de sa main libre,

toucha la joue de Crys. Une vague de chaleur traversa le corps de Crys. La peau le brûlait à ce contact. Il tourna la tête et embrassa la paume de Ash. Ash se redressa sur ses genoux, s'avança et pressa ses lèvres closes sur celles de Crys.

Un son, peut-être un gémissement, monta de l'un d'eux. Crys posa la main sur la poitrine de Ash, qui était chaude et humide. La bouche du Loup était douce. Tous les doutes de Crys s'envolèrent dans la nuit. Il sentit une main glisser sur ses côtes au niveau du pansement, et dut réprimer un grognement provoqué par la douleur soudaine. Et tout à coup, sans qu'il sût comment, la langue de Ash se trouva dans sa bouche, et le monde de Crys implosa. À la place se trouvait un ensemble de sensations, et la certitude, nette et brillante comme une cloche d'argent, que rien ne serait plus jamais comme avant, et qu'il ne voulait pas que cela redevînt comme avant.

— Je ne sais pas ce que je fais, murmura Crys lorsqu'ils remontèrent à la surface pour respirer.

Il y avait autant de gêne que d'amusement dans sa voix.

— On va trouver, répondit Ash.

Il glissa les doigts sous la chemise de Crys, suivit le parcours des muscles, les reliefs des vieilles cicatrices et des bleus tout frais.

Ils s'embrassèrent de nouveau, avidement cette fois, au point que leurs dents s'entrechoquèrent, et quand Crys toucha la peau de Ash il eut l'impression d'avoir de la foudre au bout des doigts. Lentement, un centimètre après l'autre, ils s'allongèrent sous les couvertures et s'abandonnèrent l'un à l'autre, à la découverte d'un monde nouveau dans les ténèbres.

Au-dessus d'eux, les étoiles tournaient dans le ciel, indifférentes.

Durdil

*Troisième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Appartements du Commandant, palais de Rilporin, Terres des Blés*

Le chaos régnait dans la ville, mais l'ambiance, au palais, était maussade. Les rassemblements de la cour étaient suspendus, et les nobles jasaient, ce qui ne faisait rien pour adoucir la panique de la cité.

Le confinement de Durdil avait empêché Rivil de quitter Rilporin pour aller renforcer son alliance avec les Mirécès, mais le Commandant avait les mains liées. Fort de sa position d'héritier, le prince tenait à étudier chaque lettre que recevait Durdil. Le dernier rapport en date de Renik sur la poursuite de Galtas avait rassuré Rivil sur le fait que son ami fût toujours dans la nature, mais n'avait fait que renforcer l'inquiétude de Durdil.

— Il n'est pas sur ses terres, ni aux Trois-Hêtres, et pas davantage à Maresfield. Et il n'est pas en ville.

Halos, dont le corps imposant occultait presque toute la fenêtre, ne répondit pas. Il regardait fixement les portes donnant sur le Quatrième Cercle, au-delà du terrain de rassemblement. Elles étaient fermées et barrées, et des hommes de la garde personnelle du roi les surveillaient.

Durdil déambula jusqu'à la carte du Rilpor peinte avec des couleurs vives sur le mur. Ses yeux glissèrent vers l'ouest, dépassèrent la région jaune des Terres des Blés et remontèrent le Gil, énorme serpent bleu et ondulant, jusqu'aux monts aux sommets blancs où son fils combattait les Mirécès. Ou les avait peut-être déjà combattus. Ils recevraient bientôt un message par pigeon voyageur, une unique phrase sur laquelle tout le monde fonderait sa prochaine action. Une victoire du Rang forcerait la main de Rivil : soit il s'affirmerait, soit il reconnaîtrait sa défaite. Durdil ne pensait pas que cette dernière hypothèse fût plausible.

Une victoire mirécès signifierait la mort probable de son fils, et que les Pillards seraient libres de s'enfoncer dans un Rilpor sans défense. Durdil avait envoyé des messages aux autres Rangs, qui devaient se préparer à voler au secours de Rilporin. Les Rangs du Nord et du Sud avaient confirmé qu'ils se tenaient prêts. Il n'avait toujours rien reçu du Rang de l'Est.

Le regard de Durdil glissa vers l'est de la carte.

— « Des alliés dans l'Est », murmura-t-il. Non. Ce n'est pas possible. Halos se retourna.

— Comment ?

— Je n'ai pas de nouvelles du Rang de l'Est.

Hallos inclina la tête sur le côté.

— Je suis d'accord, ce n'est pas possible. C'est un Rang, Durdil. Cinq mille hommes. Si cinq mille de vos soldats foulaient la Voie d'Ombre, vous seriez au courant. Ils changent d'affectation tous les deux ans. Comment pourraient-ils seulement se trouver dans le Rang de l'Est en même temps ?

Les yeux de Durdil étaient rivés à la croix qui marquait les forts du Rang de l'Est. Les mots de Hallos lui parvinrent assourdis par le bourdonnement de ses oreilles.

— Galtas est là-bas. Forcément. Il est en train de persuader le Rang de l'Est de prendre parti pour Rivil et de se dresser contre Rastoth.

Hallos posa la main sur son épaule.

— Vous êtes à bout, mon vieil ami. Il faut vous reposer. Permettez-moi de vous concocter un sédatif.

Durdil écarta la main du médecin et montra la carte.

— Les Mirécès battent le Rang de l'Ouest, poussent jusqu'au Gil, et réquisitionnent la flotte du Rang pour venir assiéger Rilporin. Pendant ce temps, le Rang de l'Est se déclare en faveur de Rivil, va aux Larmes embarquer sur sa propre flotte, et vient assiéger Rilporin. (Ses mains se refermèrent comme une cage sur le vif point doré qui représentait la capitale.) S'ils contrôlent les deux fleuves, c'est par voie terrestre que les Rangs du Nord et du Sud devront venir nous aider, ce qui allongera leur voyage de plusieurs jours. Et en même temps, nos lignes d'approvisionnement et de retraite seront coupées.

Hallos vint se placer à côté de Durdil et scruta la carte, les yeux mi-clos.

— Non, dit-il, nous pourrions toujours sortir par la Porte du Roi et nous rendre à cheval à la frontière listraïne, dans le domaine royal de Haute-Moisson.

Le cœur de Durdil se serra.

— Vous voulez dire les douze mille citoyens de Rilporin, Hallos ? Pendant que le Rang du Palais défendra la ville contre ses frères de Rang et une armée de païens ?

Sentant la honte du médecin, il retira un peu de mordant à ses paroles en lui serrant le bras.

— La sécurité du roi avant tout, je comprends. C'est votre priorité. Mais moi, je suis Commandant des Rangs. Ma priorité, c'est la sécurité de tout le pays. Je vais envoyer un autre pigeon à Skerris, dans l'Est, et un messenger à l'endroit d'où Renik a fait son dernier rapport. Il va devoir aller renifler un peu du côté du Rang de l'Est. Nous verrons ce qu'il découvrira.

— Le prince Rivil ne va pas apprécier, lui objecta Hallos.

— Le prince Rivil ne va pas apprécier quoi ? demanda Rivil depuis le seuil.

Les deux hommes sursautèrent comme des enfants coupables et se retournèrent brusquement. Rivil leur adressa un sourire crispé et répéta sa question.

— Le fait que nous n'ayons rien à vous dire de neuf, répondit Durdil. (Il se demanda à quel moment mentir à son prince était devenu le moyen le plus sûr d'avancer.) Je suis désolé, Votre Altesse, mais nous ne sommes toujours pas parvenus à localiser votre ami, et nous sommes dans l'attente de nouvelles de l'Ouest concernant les projets d'invasion mirécès.

Rivil approcha du bureau de Durdil, regarda les documents posés dessus, prit deux ou trois rapports, jongla avec deux presse-papiers.

— À ce propos, dit-il sur un drôle de ton, rappelez-moi d'où vient ce renseignement.

— Les Loups ont trouvé une esclave qui s'était échappée d'Aiglepic. Elle leur a révélé que les Mirécès avaient prévu de nous envahir. C'est mon fils qui l'a interrogée ; il pense que son histoire est véridique, et a pris les mesures qui s'imposent. Les Pillards ont un nouveau roi, Corvus. Il semblerait qu'il veuille se faire un nom.

— Une esclave évadée, fit Rivil.

Il reposa un presse-papiers sur le bureau et garda l'autre, un morceau d'argent pur, en main. Il était presque aussi gros que son poing. Durdil eut la soudaine vision de la façon dont le métal scintillerait juste avant de heurter sa tempe. Il posa la main sur sa ceinture, près de sa dague.

— Apparemment, elle en savait long, reprit le prince. Pour une esclave, je veux dire.

Durdil eut un reniflement de mépris.

— Eh bien, je crois savoir que les Mirécès ne considèrent pas leurs esclaves comme des humains. Ils ne les voient même pas, sauf quand ils leur donnent des ordres. Je ne pense pas qu'ils estiment nécessaire de les tenir à l'écart de certains secrets.

— Ah ! les secrets, fit Rivil, se jetant littéralement sur le mot. Des choses insidieuses, dangereuses. On finit toujours par les percer à jour.

Durdil lui rendit menace pour menace :

— Oui, Votre Altesse, c'est certain.

Ni l'un ni l'autre ne cligna des yeux pendant une longue seconde, puis Rivil, avec un large sourire, se lança le bloc d'argent d'une main à l'autre.

— Bon, je vous laisse à vos manigances. Le roi veut une fois de plus m'écraser aux échecs.

Il leur adressa un signe de tête amical et sortit. Durdil le suivit et referma la porte avec fermeté. Il souffla et déglutit visiblement. C'était

passé trop près.

Il gagna son bureau, ouvrit un tiroir, en sortit un minuscule morceau de papier, et écrivit dessus : « Renik, vérifier Rang de l'Est. » Il le roula dans un tube qu'il fourra dans son justaucorps. Il irait faire un tour au pigeonnier avant de faire son inspection de la garde personnelle du roi. Ses hommes étaient professionnels et dévoués, mais commençaient tout de même à devenir nerveux, à force de faire des heures supplémentaires pour garder le palais sans l'aide du Rang.

Durdil se redressa, puis regarda son bureau en fronçant les sourcils. Il écarta quelques papiers, puis lança un regard noir à la porte fermée.

— En plus de tout, ce salopard m'a volé mon presse-papier.

Dom

*Troisième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Quartier général du Rang de l'Ouest,
Terres à Bétail, frontière rilporienne*

Dom se grattait le poignet droit. Le bracelet de cicatrices le démangeait, le brûlait. C'était à vous rendre fou. Comme il ne parvenait pas à se soulager, il le porta à sa bouche et se mordilla. La démangeaison ne diminuait pas, aussi secoua-t-il violemment son bras, avant de le frotter sur le mur de pierre.

— Mais merde ! s'agaça-t-il.

Les tentatives de torture de la Dame d'Ombre à l'Étape avaient été moins efficaces que cela. Si ça ne s'arrêtait pas vite, il perdrait la tête ou se couperait le bras. Voire les deux.

Dom serra les dents et appuya le dos au mur. Il entrevit une image, aperçu appétissant de quelque chose qu'il reconnaissait mais n'arrivait pas à situer, comme une chose vue du coin de l'œil mais qui disparaît dès qu'on se retourne. La démangeaison tourna à la douleur, remonta tel un incendie le long de son bras pour aller se loger dans sa tête, dans l'œil droit.

— Non, marmonna-t-il, non, pas ici, pas maintenant.

Il jeta des regards désespérés autour de lui, entra en titubant dans les écuries et se dirigea vers le dernier box. Dès qu'il posa les yeux sur Dom, le cheval qui s'y trouvait baissa les oreilles et se prépara à lui assener une ruade mortelle s'il se risquait à entrer. Il y avait un tas de paille en face de lui. Dom s'y laissa tomber tandis que le feu envahissait ses yeux et que l'espace divin, dans son crâne, s'emplissait d'images.

Indistinctement, il entendit un cheval hennir et un sabot frapper la porte d'une stalle, puis le bruit d'un seau renversé. Il se cambra, serra les poings, les mâchoires. Cette fois, les images furent nettes ; ni brouillées, ni obscures. Dom savait exactement ce qu'il voyait et ce que cela signifiait. Il se remplit de force les poumons d'air, sentit, alors qu'il se débattait, les points de sa blessure qui sautaient, et la douleur, minuscule au milieu de la mer de souffrance qui tempêtait dans son crâne.

Une autre image, si nette qu'il eut l'impression de se tenir, témoin impuissant, face à son horreur nue. Dom fut pris de convulsions, et un gémissement grave et chevrotant s'échappa de sa gorge.

— C'est vous le calestar. Vous.

Mace était incapable de cacher son incrédulité. Une demi-douzaine de soldats du Rang avaient été témoins de la clairvoyance, l'avaient traîné hors de la paille quand il avait cessé de se débattre, et l'avaient emmené à l'hôpital. Lim et Mace étaient assis de part et d'autre de son lit.

Dom ignora le scepticisme de Mace.

— Corvus ne viendra pas. Il n'a jamais eu l'intention de nous affronter. Il va prendre la Cité des Sentinelles.

Lim devint livide. Mace, lui, était toujours plus perplexe.

— Ils vont tous mourir, reprit Dom. La Cité des Sentinelles va brûler et tous ses habitants avec. Encore des morts pour déchirer le voile. C'est presque fait. Ils seront bientôt de retour. (Des larmes roulèrent dans ses cheveux.) Nous avons perdu.

— Vous ne croyez pas vraiment à tout ça, si ? murmura Mace lorsque Dom mit le bras en travers de ses yeux. Des visions et des prophéties ? Vraiment ? C'est de la folie. Il est... malade, c'est un genre de déséquilibre mental. Il délire, Lim, vous ne pouvez pas ne pas le voir. (Il émit un rire ressemblant à une toux.) Vous ne pouvez pas fonder une stratégie militaire saine sur les délires d'un dément, quand bien même il serait de la famille.

Lim répondit avec une grande froideur :

— Dom a prévu tout cela, et bien plus. Il a vu le sacrifice de Janis tel qu'il s'est passé ; il a prévu l'invasion. S'il dit que Corvus va s'en prendre à notre peuple, je le crois. Et nous allons l'arrêter.

Dom se redressa dans son lit, et le monde se mit à tourner autour de lui.

— Nous avons perdu, grogna-t-il, et ils vont tous mourir. C'est terminé.

Il frissonna en entendant bruire le rire de la Dame d'Ombre, et enfonça les ongles dans son poignet droit.

— La Cité des Sentinelles est habitée par des milliers de guerriers qui défendront leur foyer et leurs enfants. Ils arrêteront Corvus, mais nous devons les y aider.

Face à la conviction de Dom, la voix de Lim perdit en certitude. S'ils perdaient la Cité des Sentinelles, ils perdaient tout. Leur avenir, leur passé, leur identité.

— Écoutez, je ne sais pas du tout ce qui se passe, plaça Mace, mais il est clair que vous êtes épuisé, Dom. Je sais que vous croyez tous au calestar, à ses prophéties, et je reconnais que je suis étonné d'apprendre que vous pensez être cet homme-là, mais j'ai un Rang à commander. D'après les renseignements du capitaine Carter, l'armée de Corvus devrait arriver aujourd'hui. Ces renseignements-là, je les comprends et je les crois. Pas comme ces... je ne sais même pas comment les appeler.

Lim recula sa chaise, qui racla le sol.

— Je comprends, général. Bonne chance.

Mace se leva d'un bond.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Nous allons partir à cheval pour la Cité des Sentinelles afin de venir au secours de notre peuple, répondit Lim. C'est là que va Corvus, et c'est là que nous allons le combattre. Et vous, si vous attendez ici, vous ne verrez venir personne, général, alors que vous pourriez nous aider en venant avec nous. Je vous en prie, Mace.

Mace hésita.

— Le voile est fragile, reprit Dom. Tellement de morts, tant de convertis ! (Il avait l'œil vide ; les mots ne sortaient pas de lui mais par lui, et il n'avait aucune idée de ce qu'il allait dire jusqu'à ce qu'il s'entendît le dire.) Tout l'Est. (Il repoussa sa couverture, se leva, passa devant Mace et partit, pieds nus, vers la sortie.) Il va bientôt se déchirer, s'ouvrir en grand. Pourrissement à l'est, folie dans la capitale, et une âme à prendre. (Il ricana en triturant les croûtes sur son poignet.) Vous me croyez fou, mais vous devriez voir Rastoth. Le sang monte.

— Supposons que je vous croie, dit pensivement Mace, pourquoi n'avez-vous pas vu tout ça plus tôt ? Pourquoi nous avoir laissés revenir ici la queue entre les jambes ? Si vous aviez su plus tôt qu'il y avait deux armées, nous aurions pu envoyer une légion les retenir sur la Route du Bord du Gil. (Il agita brusquement la main dans le vide.) Par les dieux, nous aurions pu faire tant de choses. Une légion aurait pu tenir des semaines, sur la Route du Bord du Gil.

— Ça vient quand ça vient, répliqua Dom. On ne peut pas empêcher les visions ; la plupart du temps, on ne peut même pas les contrôler. (Il fit mine de saisir l'air.) Les dieux parlent quand Ils le souhaitent, pas quand je le veux.

— Et d'habitude, ce n'est pas aussi clair, dit Lim. Mais là, ça l'est, et nous devrions en être reconnaissants. Nous devons nous préparer à partir. Mon père est mort ; des milliers d'entre nous sont morts. Je ne veux plus perdre personne.

Il récupéra les bottes de Dom sous le lit, et prit aussi la couverture. Arrivé à la porte, il se retourna.

— Décidez-vous vite, général. Restez ici, et vous ne vous battez pas ; venez avec nous, et vous affronterez Corvus.

— Vous le croyez vraiment ? demanda Mace.

— Dom a commis des erreurs, général. (Dom rougit.) Mais là, je le crois. La Danseuse nous a envoyé un message qui pourrait sauver la vie à notre peuple. Je ne l'ignorerai pas.

Lim rendit ses bottes à Dom, qui se concentra pour glisser les pieds dedans. C'était plus facile que de répondre, en regardant Lim dans les

yeux, que cette clairvoyance-ci ne venait pas du tout des Dieux de Lumière.

L'Élue

*Troisième lune, an 995 après l'Exil des Dieux Rouges
Gué des Sentinelles, Fleuve Gil, Terres à Bétail*

— C'est confirmé, dit Lanta en rouvrant les yeux.

Elle cligna, éblouie par le soleil. Sa communion avait duré toute la nuit. Elle laissa Corvus l'aider à se relever et, lorsqu'elle appuya son poids sur ses jambes, ne montra nullement qu'elle sentait les pointes et aiguilles qui les dévoraient.

Corvus lui tendit une outre et attendit impatiemment qu'elle parle. Derrière lui se tenaient Valan, les chefs de guerre, et Gilda, dont le visage ridé respirait la curiosité. Qu'avait-elle vu dans la communion de Lanta avec la Dame d'Ombre ? L'armée était comme un tapi bleu sur la plaine verte. La plupart des guerriers étaient assis ou allongés dans l'herbe, et profitaient de la chaleur et de la douceur de cette région.

Lanta se retourna vers les montagnes dressées derrière eux, puis vers le gué. L'eau du fleuve sifflait et gloussait en passant sur les pierres.

— Votre armée est vaincue, Sire, fit Lanta d'une voix assez forte pour que les chefs de guerre l'entendissent. Les hommes ont été massacrés jusqu'au dernier.

Les narines de Corvus se dilatèrent.

— Je vois.

— Leur mort sacrée a fait son office, Sire. Le voile est trempé de sang et devient chaque jour plus fragile. Le Rang de l'Ouest a perdu près de la moitié de ses hommes, et les Loups sont décimés. Dans leur effroi, ils sont retournés au plus vite se cacher derrière les murs de leurs forts. Mais ils ne tarderont pas à venir nous affronter.

Corvus croisa les bras.

— Bien. Vont-ils interférer dans nos projets concernant la Cité des Sentinelles ?

— Non. Nous avons plus de temps qu'il ne nous en faut pour détruire la ville. Et quand le Rang de l'Ouest viendra, les distancerons-nous ?

— Non. J'ai un plan pour les anéantir avec un minimum de pertes pour nous. Les cartes que nous a laissées le Rilporien sont une mine d'informations. Nous n'aurons qu'à détruire quelques ponts pour les forcer à rester sur la rive sud du fleuve, et quand nous frapperons, il ne leur restera qu'un endroit où aller. (Il joignit les mains.) Et ce sera un piège.

— Alors ? demanda Lanta à Gilda sur un ton sec. (Gilda, pour une fois, avait perdu son sourire condescendant.) Ta déesse te fournit-Elle des informations si précises ?

— Pas à moi, répondit Gilda, mais Elle parle à notre calestar. Elle lui dit tout ce que nous avons besoin de savoir.

— Ah ! oui, le fameux calestar. Mais il n'y a pas que la Catin aux Fleurs qui lui parle. Le savais-tu ? As-tu eu vent des indicibles tourments que lui infligent mes dieux ?

— Oui. Et je ne suis pas étonnée que vous vous enorgueillissiez d'une chose pareille. À vous entendre, le penchant de vos dieux pour la torture est une bonne chose. Vous devriez vous méfier : c'est vous, qu'ils pourraient décider de torturer.

— J'en serais heureuse.

Le visage de Gilda exprimait une incrédulité polie.

— Ce n'est plus qu'une question de jours avant que nous arrivions à Rilporin, maintenant, Éluë, fit Corvus sur un ton pressant. Les dieux ont-ils parlé de nos alliés ? Le prince tient-il parole ?

Lanta prolongea encore un peu le regard noir qu'elle adressait à Gilda, puis se tourna vers le roi.

— Il tient parole. Ses alliés de l'Est ont confirmé leur soutien. Ils se joindront à nous pour mettre leur capitale à sac et vaincre leur roi. Les Dieux Rouges ont d'ores et déjà gagné, Sire.

— Alors noyons ce pays dans le sang des païens pour Les accueillir. Valan, sonnez le départ, et faites traverser le gué à l'armée. Je veux qu'à la tombée de la nuit nous soyons tout juste hors de portée de vue de la Cité des Sentinelles, et que nous nous tenions prêts à réduire la ville en miettes dès l'aube.

— Il en sera fait selon vos désirs, Sire, répondit Valan.

Corvus offrit son bras à Lanta.

— Vous êtes restée à genoux en transe pendant de nombreuses heures, Éluë. Pouvez-vous marcher, ou voulez-vous que j'ordonne aux hommes de fabriquer une litière ?

Lanta posa la main sur l'avant-bras de Corvus et se redressa.

— Je vais marcher, dit-elle en ignorant les pétilllements de douleur derrière ses genoux. Mes pieds foulent la Voie, et chacun de mes pas est consacré aux dieux. Ma souffrance est une offrande à Leur endroit.

Corvus inclina la tête.

— Vous êtes un modèle pour nous tous, Éluë.

— Vous devriez essayer d'être joyeux, plaça Gilda, qui les suivait. Les dieux aiment que Leurs fidèles soient heureux. Peut-être la Dame d'Ombre préférerait-Elle cela.

— Je viens de voir ma déesse. Ne profane pas ce moment avec tes bavardages, ou je te fais couper les doigts.

Gilda ne dit plus rien. Marchant au milieu de l'armée, ils

traversèrent le gué et pénétrèrent dans la Plaine Occidentale. Ils prirent le chemin du Gué des Sentinelles et de la gloire.

— Bientôt, Sire, murmura Lanta, bientôt, Loups et Sentinelles seront anéantis, le Rilpor sera soumis, et les dieux reprendront la place qui Leur revient de droit dans le monde. Bientôt, tout Gilgoras s'inclinera devant Eux et devant vous.

Et très vite, devant moi.

L'Élue.

La reine.

Galtas

Troisième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth

Quartier général du Rang de l'Est,

Terres à Pâturages, frontière listraïne

— Des messages de Rilporin, monseigneur, annonça Skerris d'une voix sifflante.

Il haletait sur le pas de la porte à cause de l'escalier. Galtas lui fit signe d'entrer.

— Bons dieux, il était temps. Je commençais à m'inquiéter. Alors ?

Skerris se coula dans un fauteuil et se tamponna le visage avec un carré de lin.

— Envoyés par pigeon, alors c'est court. Durdil me redemande de confirmer que nous avons reçu ses ordres et que nous irons défendre Rilporin si besoin.

Galtas eut un sourire suffisant.

— Je pense que nous pouvons sans danger répondre « oui » à sa requête. Et l'autre message ?

— Il est de Corvus, par l'intermédiaire du prince. Il a dû utiliser un des pigeons que vous lui aviez laissés. Le Rang de l'Ouest est tombé.

Galtas se raidit.

— Les Mirécès ont gagné ? Merde.

Il retourna à la fenêtre regarder les hommes cloués à des poteaux sur le terrain de rassemblement. La plupart étaient morts, désormais, mais il y en avait qui étaient encore agités de spasmes. Ils étaient là pour rappeler constamment aux hommes du Rang que leur âme ne leur appartenait plus.

— Mais comment Corvus peut-il le savoir ? Il n'était pas là.

— Tous ces morts, qu'ils soient ou non mirécès, ont dû faire onduler le voile. L'Élue l'a sans doute senti.

Galtas se passa la main dans les cheveux.

— La dernière chose dont nous ayons besoin, grommela-t-il, c'est une putain d'armée mirécès sur le dos.

Skerris déplaça son derrière dans le fauteuil.

— Alors quand vous leur avez promis la Plaine Occidentale...

— C'était une promesse en l'air. Nous pensions que le Rang vaincrait les Mirécès, bien entendu. Mais une invasion était le prétexte parfait pour mobiliser des troupes – vous – pour nous aider à assurer le trône à Rivil, une fois qu'il aurait tué Rastoth et proclamé sa foi.

— Je vois, fit Skerris. Ce n'est pas tout, monseigneur. Wheeler est mort. Le palais fait l'objet de mesures de confinement.

— Merde, répéta Galtas.

Il fit les cent pas pendant que son esprit tournait à plein régime. Skerris se contenta de l'observer sans l'interrompre. Ce confinement allait tout foutre en l'air. Rivil n'allait pas – ne pouvait pas – prendre le risque d'assassiner Rastoth dans ces circonstances. Durdil avait déjà trop de soupçons. Et puis, qui avait tué Wheeler ? Wheeler était des leurs.

Galtas se figea et sentit des doigts glacés lui frôler le dos. Qu'avait dit Wheeler à celui qui l'avait tué, avant de mourir ? Durdil en savait-il long ? Le message provenait-il seulement de Rivil, où croupissait-il au fond d'une geôle et était-ce une tactique de Durdil pour faire sortir Galtas de sa cachette ?

— Nos pieds foulent la Voie, déclara Skerris. Respirez un grand coup et réfléchissez bien. Nous avons des options et du temps. Pour l'instant, les Mirécès sont le cadet de nos soucis. Nous devons faire sortir Rivil de la capitale. Oubliez l'idée d'assassiner Rastoth ; il mourra quand nous le déciderons. Sans Rivil, par contre, pas de coup d'État.

Galtas se força à s'asseoir.

— Durdil est trop malin pour lever le confinement, dit-il. Ça nous paralyse, et il le sait. La mort de Wheeler lui a donné le prétexte parfait. Rivil est prisonnier d'une cage très dorée.

Des coups rapides retentirent à la porte, qui s'ouvrit à la volée avant qu'ils eussent répondu.

— Des soldats de Rilporin, Rang du Palais, annonça un soldat. À moins de deux kilomètres sur la route, et ils arrivent vite.

Skerris jura.

— Achevez les sacrifiés, décrochez-les et plongez-les dans une fosse à merde, et vite ! Ensuite, que les hommes s'entraînent aux échelles. Quand nos visiteurs arriveront, je veux qu'ils fassent du bruit, qu'ils suent, et qu'ils soient trop occupés pour discuter. Monseigneur, je suggère que nous vous trouvions une cachette.

— Bordel, grogna Galtas en comprenant ce qui se passait.

Durdil lui avait fait porter le chapeau pour la mort de Wheeler. La bonne excuse pour le ramener de force à Rilporin et réduire à néant les alliances et les plans qu'il avait faits, et le tout en gardant Rivil sous surveillance.

— L'infirmerie, major Renik, s'exclama gaiement Skerris. On n'y soigne que quelques hommes, en ce moment. Un peu trop enthousiastes à l'entraînement, vous savez ce que c'est. Nous avons été tellement bouleversés d'apprendre la mort du prince Janis. Major, s'il vous plaît, vous me rendriez un grand service en assurant le prince Rivil de la loyauté absolue du Rang de l'Est.

— Mais bien sûr, général, répondit Renik. Dans des moments comme celui-ci, la loyauté est plus importante que jamais. Nous devons tous être préparés à faire le sacrifice ultime pour le Rilpor.

Galtas était allongé sous une couverture, des bandages autour de la tête et sur les deux yeux. Ses mains et avant-bras étaient emmaillotés aussi. Il entendit approcher des pas, et la respiration de stentor de Skerris.

— Que lui est-il arrivé, à celui-ci ? entendit-il Renik demander.

Galtas s'efforça de rester immobile mais détendu.

— Oh ! un accident particulièrement vilain, répondit Skerris. Ce soldat travaillait à la forge quand un four a explosé. Les cheveux de ce malheureux ont pris feu. Des brûlures terribles à la tête et au cuir chevelu. (Skerris baissa la voix.) Il a essayé d'éteindre les flammes avec ses mains. Mais il garde autant le moral que possible, pas vrai, soldat ? Nos médecins sont optimistes.

Galtas agita vaguement ses mains bandées.

— J'espère que vous serez vite soigné, soldat, dit le major.

Galtas agita de nouveau les mains. Les pas s'éloignèrent.

— Et vous n'avez reçu ni visiteurs, ni correspondance de la capitale, ces dernières semaines ? reprit Renik.

— Rien, major, en dehors des messages du Commandant Koridam, bien entendu. Qui recherchez-vous ?

Les voix furent interrompues par la fermeture de la porte. Galtas resta immobile. Durdil les avait soupçonnés dès qu'ils avaient ramené Janis sans ses jambes. Apparemment, ce vieux salopard avait décidé d'agir en conséquence. Il ne pouvait rien faire contre Rivil, mais pouvait l'isoler de ses alliés et couper ses voies de communication.

Galtas se détendit sur son lit et attendit que quelqu'un vînt lui annoncer que Renik et sa centurie étaient partis. Le major, en assurant Rivil de la loyauté de Skerris et de son Rang, confirmerait leur venue au prince. Il trouverait un moyen de quitter Rilporin. De lever les mesures de confinement. Et s'il n'y parvenait pas, telle serait la volonté de la Dame.

Gilda

*Troisième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Cité des Sentinelles, Plaine Occidentale*

L'aube, rose comme la face interne d'une lèvre, se levait sur l'océan d'herbe qu'ils traversaient. Ils n'étaient plus qu'à quelques kilomètres de la Cité des Sentinelles.

— Éluë, nous nous battrions tous avec plus de ferveur si nous entendions quelques mots de la part des dieux.

L'énergie et l'excitation qui émanaient de Corvus infectaient les hommes qui l'entouraient et envoyaient des ondes de férocité dans toute l'armée.

— La Dame d'Ombre a des mots pour tous ces hommes, dit Lanta. Faites venir la catin de la Danseuse afin qu'elle soit témoin de notre puissance. D'ailleurs, je veux qu'elle soit là quand nous piétinerons son peuple et son temple jusqu'à les enfoncer dans la boue.

— Je suis un peu trop vieille pour être une catin, répliqua Gilda, qui se trouvait derrière Corvus. (Malgré ce qui s'annonçait pour la journée à venir, son visage était impassible.) Et même dans ma jeunesse, je n'ai jamais eu d'yeux que pour un seul homme. Mais je vous en prie, si ça vous aide à vous sentir mieux, appelez-moi comme vous voulez.

D'un regard assassin, Lanta la fit taire ; puis elle parcourut à grandes enjambées les premiers rangs de l'armée à grand renfort de bruissements de ses lourdes jupes bleues sur l'herbe. Elle accorda un sourire à certains soldats, un frôlement de main à d'autres. Dans son sillage, les hommes étaient grandis par la faveur des dieux.

— Pourquoi vous attirez-vous son hostilité ? demanda Corvus lorsque Gilda passa devant lui entre des gardes.

Les yeux pleins de malice, la vieille femme inclina la tête sur le côté.

— Je suis vieille, je serai bientôt morte. Qu'est-ce qui m'en empêche ? Et puis, ça la rend complètement folle de colère.

Corvus écarquilla les yeux, et un coin de sa bouche fut agité d'un soubresaut.

— Elle pourrait vous torturer, dit-il sans y penser. Sans elle, vous seriez morte avec les autres.

Le visage de Gilda s'assombrit.

— Avec les innocents, vous voulez dire ? J'aurais été contente de mourir à ce moment-là ; je ne vois pas de meilleure compagnie avec laquelle s'envoler à la rencontre de la Danseuse. Mais Elle a d'autres projets pour moi, des projets dans lesquels il n'est pas question que je meure entre vos mains. Aussi, n'est-ce pas, je suis libre de faire ce qui

me chante.

— Votre déesse vous a dit que vous alliez survivre ? demanda Corvus, presque stupéfié par la confiance désinvolte de Gilda.

Cette dernière eut un sourire énigmatique.

— Ce n'est pas vous qui me tuerez, Madoc du Lac de la Danseuse, et ce ne sera pas non plus cette pauvre égarée de Lanta. La Dame de Lumière me l'a révélé.

Elle inclina brièvement la tête et suivit Lanta, en laissant Corvus abasourdi de l'avoir entendue prononcer son nom de naissance.

Tout en marchant, Gilda porta la main à son amulette. *Douce Danseuse, fais que j'aie raison. Je ne veux pas mourir comme Janis, clouée tête en bas à un poteau. Pas sans avoir revu Cam et mes garçons. À moins que tu l'exiges.*

Mais à vrai dire, ce qui s'annonçait, ce n'était pas seulement sa mort à elle. Lorsque tout serait fini, elle serait peut-être la toute dernière Sentinelle au monde. Elle rattrapa Lanta et se posta à ses côtés sur une petite butte herbue dominant l'armée qui s'étalait devant elles ; cette armée venue anéantir le peuple de Gilda. Elle se demanda une fois de plus comment changer le cours des choses, et si la Danseuse l'avait simplement mise là pour être témoin des événements. Si tel était le cas, elle priait pour avoir la force de jouer ce rôle.

Lanta inspira et fit face à l'armée, bras levés de façon à l'embrasser tout entière du geste.

— Vous qui êtes l'armée des Dieux Rouges, vous dont les pieds foulent la Voie d'Ombre et qui maniez le marteau de leur juste vengeance, écoutez-moi. La Dame d'Ombre et le Dieu du Sang se sont exprimés. Notre grand peuple est destiné à détruire les païens et à tuer leurs faux dieux, à prendre ces vastes plaines et ces forêts épaisses qui nous reviennent de droit pour nous y installer. Les pieds des Dieux de Sang laisseront Leurs empreintes sanglantes dans la plaine verte du Rilpor. Ils étendront Leurs mains rouges pour écraser les infidèles et abattre les tours mêmes de Rilporin.

Les hommes se tendirent vers elle, portés par l'air plus léger ; Gilda elle-même ressentit l'attraction de ses émotions. Ah ! cette femme était vraiment douée.

— Mais avant qu'ils descendent vivre dans la gloire parmi nous, nous devons Leur prouver notre foi. Nous devons montrer que nous nous vouons à Leur cause. (Lanta agita le bras avec une passion toute théâtrale.) Là-bas se trouve la Cité des Sentinelles, le nid de nos ennemis, à l'abri derrière ses murailles. Là-bas nous attendent la haine et la bigoterie. Là-bas nous attendent la mort et la gloire. À eux la mort, à vous la gloire !

Le rugissement de l'armée fut tel que Gilda dut se boucher les oreilles. *Je t'en prie, Cité des Sentinelles, entends ce cri, et prépare tes*

murs. Où sont tes éclaireurs ? Où sont tes patrouilles ?

Lanta tourna un regard triomphant vers Gilda.

— Alors, vieille femme ? Tu vois mon pouvoir, à présent ?

Je t'ai eue. Gilda leva les sourcils.

— Votre pouvoir ? Je croyais que c'était le pouvoir de vos dieux.

Elle vit la stupéfaction passer sur le visage rubicond de Lanta.

— Bien sûr que c'est Leur pouvoir, bégaya l'Élue. Mais je le canalise afin que notre peuple puisse le comprendre. Les dieux sont complexes. Ils ne dévoilent pas facilement leurs intentions.

— En effet. Vous avez un don pour parler, Élue ; un don pour manipuler. Est-ce cela, le pouvoir de vos dieux ?

— Ne me défie pas, vieille femme, prévint Lanta en s'approchant de manière à se trouver nez à nez avec Gilda. Tu es ma prisonnière, pas celle du roi. La MIENNE. Et je ferai de toi ce que je voudrai.

Gilda vit la pensée fleurir dans les yeux de l'autre. Elle eut le temps de bouger, voire de se baisser, mais attendit immobile, mains jointes devant elle, que Lanta fit signe à l'armée de se taire et la giflât en pleine bouche. L'écho du bruit sec se répandit sur la multitude.

Le sang gicla de la lèvre de Gilda, qui chancela et recula d'un pas. Mais d'un pas seulement. *Ne lui en accorde pas davantage.*

Lanta leva les yeux vers l'aube rose.

— Alors, Danseuse ? hurla-t-elle d'une voix stridente. Qu'as-tu à répondre à ça ?

L'armée retint son souffle. Lanta se retournait vers Gilda avec un grand sourire lorsque la vieille femme serra le poing et la frappa.

Ses jointures heurtèrent l'œil droit de Lanta, dont les jambes se dérobèrent sous elle. L'Élue poussa un cri de douleur et de stupéfaction, et Gilda eut la satisfaction de voir des larmes souiller ses joues parfaites à la peau satinée, et du sang bien rouge jaillir de sa narine.

Gilda regarda l'armée sidérée en secouant sa main endolorie.

— Voilà la réponse de la Danseuse, cria-t-elle dans le silence.

Elle ricana. Des gardes la saisirent par les bras et l'entraînèrent loin de la femme qui gisait recroquevillée dans l'herbe et se tenait le visage à deux mains.

Valan, le second de Corvus, se précipita pour la relever. Lanta écarta la main qui la soutenait et, tournant sur elle-même d'un pas vacillant, vit les guerriers horrifiés, bouche bée, le regard vide du roi, et un sourire triomphant sur la figure ridée de Gilda.

— Élue, chuchota Valan, relevez le défi.

Cependant, Lanta ne fit rien. Gilda savait qu'elle ne la tuerait pas maintenant. Oh ! que non. D'abord, elle devait avoir sa vengeance, soigner son orgueil écorché, faire payer Gilda pour cette honte, cette humiliation. Gilda ne pensait pas que cette femme la tuerait, même si

la Dame d'Ombre en personne quittait l'enfer pour ordonner qu'elle le fît. Ce n'était pas le moment.

Lentement, les mots de Valan firent leur chemin malgré la stupéfaction de Lanta. Elle se força à sourire pour l'armée, leva une main pour l'agiter d'un air méprisant, et eut un léger haussement d'épaules. *Nous, prisonniers ? Non : Rilporiens.* Cela ne suffisait pas. Les hommes en attendaient davantage, et Lanta ne pouvait le leur offrir. Gilda aurait voulu ricaner mais n'y parvint pas.

— Emmenez-la, dit Lanta. Elle affrontera l'inquisition de la Dame d'Ombre. (L'onde de déception et de trouble qui parcourut l'armée des Pillards n'échappa à personne.) Vous, les hommes, faites ce que vous avez à faire pour le roi et les dieux.

Sur ce, Lanta partit d'un pas incertain.

Gilda se suçait les jointures des doigts au milieu d'un cercle d'acier, en attendant que ses gardes finissent par se sentir bêtes de menacer une vieille femme désarmée.

— Eh bien, fit-elle gaiement à l'intention du chef, soit votre déesse est aussi impuissante que vous le dites de la mienne, soit Elle ne se mêle pas de nos minables querelles. Qu'en pensez-vous ?

— La ferme, grogna le garde en la bousculant. La Dame d'Ombre voit tout. Elle vous châtiara quand ce sera le moment. Allez, avancez.

— À moi, il me semblait pourtant que c'était le moment, répliqua Gilda. (Leur silence confirma qu'ils étaient du même avis.) Mais alors, l'Élue s'est trompée sur ce point ? Intéressant. Je me demande combien de fois c'est arrivé.

Au loin, les cors de la Cité des Sentinelles sonnèrent par trois fois. Les gardes échangèrent des regards gênés.

— Ça, ça veut dire que vous êtes repérés, annonça Gilda. C'est l'heure de mourir.

— Pour eux, pas pour nous.

Gilda sourit de nouveau, même si la journée n'était pas à l'humour.

— Possible.

Elle marcha entre les gardes dans le sillage de Corvus, au milieu de l'armée qui déferlait comme une mer démontée dont les vagues lécheraient les murailles de la Cité des Sentinelles jusqu'à l'emporter.

Gilda examina la peau rougie de ses jointures avec une intense satisfaction. Cela ne changerait rien à l'issue de la bataille à venir – elle ne pouvait rien faire qui pesât dans la balance – mais la Danseuse avait depuis longtemps enseigné le libre-arbitre et la débrouillardise aux Rilporiens, et que, parfois, un coup de poing valait mieux que des mots.

Rillirin

*Troisième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
En route pour le Gil, Terres à Bétail*

Rillirin courait à petites foulées entre les arbres. Elle était désormais à l'arrière du groupe et commençait à se faire distancer par les retardataires, qui filaient comme des ombres à travers la forêt. C'était la seconde journée de marche, et le rythme ne fléchissait jamais. À présent, même les Loups blessés la devançaient. Elle essuya des larmes de colère et de fatigue et se concentra sur le terrain, sautant par-dessus des racines d'arbre, manquant de tomber en posant le pied dans des terriers de lapin. Elle refusait de se laisser distancer. Elle ne pouvait pas se le permettre.

Dom, après avoir eu sa clairvoyance et fait part de sa vision à Lim – mais avant que l'on eût rassemblé les survivants pour leur annoncer la nouvelle –, était parti vers le sud avec un cheval volé aux écuries du fort. Il allait seul à la Cité des Sentinelles, et personne ne le savait, surtout pas Rillirin.

Il ne lui avait même pas dit qu'il partait.

Une pierre roula sous sa botte, sa lance se prit entre ses jambes, et elle tomba lourdement. Elle poussa un grognement en ressentant une explosion de douleur au niveau des côtes ; le manche de son couteau s'était enfoncé dans ses chairs.

Elle roula sur le dos, regarda la lumière du soleil à travers les frondaisons vertes, et haleta en se tenant le côté.

Foutues forêts de noms des dieux. Idiots d'arbres. Rillirin aurait aimé retrouver la Cité des Sentinelles, mais une cité en paix, dont la vie débordante la réconfortait, car elle lui rappelait son enfance au Lac de la Danseuse et même, pour être tout à fait honnête, ses années à Aiglepïc. Elle avait certes détesté cet endroit, tout ce qu'il signifiait et tous ceux qui y habitaient, mais ces arbres sans fin avec leurs racines traîtresses, les rochers qui affleuraient soudainement au milieu du sentier, le silence sur fond de bruissements et de craquements, tout cela la rendait folle. C'était trop différent de ce qu'elle avait connu.

Et cependant, n'avait-elle pas survécu à une bataille alors qu'elle ne connaissait rien à la guerre ? Peut-être pourrait-elle apprendre à aimer la vie dans les bois, en Louve semi-nomade, sans jamais s'installer longtemps au même endroit. Ou peut-être reconstruirait-on la Cité des Sentinelles, et lancerait-on le long processus visant à la repeupler d'une nouvelle génération de Sentinelles.

C'était vain. Elle avait beau faire son maximum pour penser à autre

chose, son esprit revenait sans cesse à Dom, qui allait se jeter seul et au galop dans la gueule des Mirécès.

— Mais pourquoi as-tu fait ça, Dom Templeson ? demanda-t-elle aux arbres d'une voix rauque de colère. Que sais-tu d'autre ? Pourquoi est-ce toi qui dois affronter Corvus ?

Elle n'avait pas le temps d'être fatiguée, elle le savait, mais elle était incapable de se relever. C'était tout bonnement impossible. Elle se demanda si le Rang de l'Ouest avait décidé de les suivre. Au départ des Loups, Mace en discutait avec son état-major. Elle espérait qu'ils viendraient.

— Rillirin, ça va ?

C'était Seth Lightfoot, le cousin de Dalli. Il se baissa et la redressa sans effort. Ces heures passées à courir avaient à peine entamé son énergie. Il posa la main sur la joue de Rillirin.

— Es-tu blessée ? demanda-t-il.

Sa main était brûlante, insistante. Cela donna la chair de poule à Rillirin, qui eut un mouvement de recul. Seth cessa de sourire.

— Je vais bien. Je me suis juste tordu la cheville sur une pierre.

— Je suis retourné quelques kilomètres en arrière sur notre piste. Le Rang de l'Ouest arrive.

— Que les dieux soient remerciés. Combien de temps avant d'arriver à la Cité des Sentinelles, à ton avis ?

— À cette vitesse, deux jours. Si nous attendons le Rang, plutôt trois.

Il n'eut pas besoin de lui dire que c'était trop. La Cité des Sentinelles serait tombée avant cela. Peut-être même était-elle déjà tombée.

Dom, seul, dans les ruines de la Cité des Sentinelles, au milieu des morts.

Dom, pour quelque raison connue de lui seul, défiant Corvus dans une ville en flammes.

Dom, abattu par les Pillards avant d'avoir approché à moins d'un kilomètre du gros de l'armée.

Dom.

— On peut aller plus vite ? demanda Rillirin.

Elle fit tourner son pied pour tester sa cheville. Douleur, mais pas endommagée. Pouvait-elle aller plus vite ? Oui.

— Certains d'entre nous, mais pas assez pour prendre le risque d'affronter Corvus s'il est toujours là-bas. Nous ne savons pas de combien d'hommes il dispose, mais ce sont forcément ses meilleurs guerriers. Mais la Cité des Sentinelles est forte ; notre peuple est fort. Ils ne tomberont pas.

Sa conviction sonnait creux aux oreilles de Rillirin, mais c'était tout ce qu'ils avaient. Elle se massa une dernière fois les côtes et repartit malgré les élancements dans ses mollets et ses cuisses. *Je dois rejoindre*

Dom. Il faut aller plus vite.

Durdil

*Troisième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Le palais, Rilporin, Terres des Blés*

— Puis-je voir ?

Rivil tendit la main. Durdil lui donna le rapport de Mace.

Durdil le résuma à Rastoth pendant que le prince lisait.

— Le Rang de l'Ouest est victorieux, Majesté. Ils ont massacré la première armée mirécès jusqu'au dernier homme dans la Vallée du Col de Sang, après avoir ordonné l'attaque générale afin de provoquer la victoire. Le Rang a subi de lourdes pertes mais est rentré en bon ordre aux forts pour reprendre des forces.

— Excellent, excellent, gronda Rastoth en tapotant faiblement l'accoudoir de son trône. Excellent, n'est-ce pas, Marisa ? demanda-t-il au fauteuil vide à côté de lui.

Rivil se crispa.

— La première armée mirécès ? demanda le prince en s'interrompant dans sa lecture pour mieux jauger Durdil.

— Oui, Votre Altesse. Une patrouille en reconnaissance a repéré une seconde armée qui s'est risquée à descendre par la Route du Bord du Gil avant de s'enfoncer directement dans nos terres. Quand le général Koridam l'a appris, les Loups survivants et lui se sont lancés à la poursuite de l'ennemi. Je n'ai rien appris après cela.

— Donc, il y a une seconde armée d'envahisseurs en Rilpor, et il n'y a qu'un seul Rang, qui plus est dévasté et épuisé, à sa poursuite ? (Rivil roula le rapport et s'en frappa la paume.) Ça ne suffira pas. Nous devons mobiliser des renforts.

C'était le moment où tous les soupçons de Durdil allaient se révéler vrais. Galtas n'avait toujours pas reparu, et Renik avait confirmé qu'il n'était pas avec le Rang de l'Est. Pour mettre en œuvre la rébellion de Rivil, Galtas n'avait plus qu'une solution : se rendre en Listre pour y recruter des mercenaires. Rivil allait annoncer qu'il avait obtenu le soutien de la Listre, ce qui serait la dernière pièce qui manquait à Durdil.

Les mains de Durdil se crispèrent sur sa ceinture ; il se mit en position de repos pour éviter de gigoter. Plus que quelques secondes.

— Père, nous devrions demander aux Rangs du Nord, du Sud et de l'Est de nous envoyer chacun une légion pour renforcer le Rang du Palais et assurer la défaite des Mirécès.

Durdil écarquilla les yeux. *Quoi ?*

— Fais au mieux, mon garçon, fit Rastoth en agitant la main en

signe d'assentiment. Je te laisse toute latitude en la matière.

Quoi ?

— Majesté..., commença Durdil.

— Merci de votre rapport, Commandant, lança un Rivil à l'aise. Nous vous tiendrons informé. (Durdil ne bougeant pas, le sourire gracieux de Rivil se fit interrogateur.) Y avait-il autre chose, Commandant ?

Durdil s'inclina et recula vers la porte avec des mouvements saccadés. Avant de sortir, il regarda Rivil tourner le dos à son père et commencer à rédiger une série de messages. Sur son trône, Rastoth l'observait avec un air de bienheureuse ignorance en marmonnant des platitudes à sa femme morte.

— Oubliez Rastoth ; je crois que c'est moi qui deviens complètement fou, déclara Durdil en frottant son crâne rasé. Comment peut-il faire ça ? Comment peut-il confier la sécurité du pays à Rivil alors que je me tiens devant lui, bordel ! C'est moi, le Commandant des Rangs, bons dieux !

— Durdil, du calme. Vous allez vous rompre un vaisseau sanguin.

Hалlos le força à s'asseoir et lui mit un verre à la main.

— Nous allons devoir lui parler, reprit Durdil après un moment. Lui dire pour la conversion de Rivil, son alliance avec les Mirécès, tout. Six pigeons se sont envolés du toit une heure après l'audience. J'ai compté. Et devinez donc, ils ont tous pris la direction de l'est. Tous les six. On peut en écrire, un long message, quand on envoie six pigeons.

Il se tut, posa sa main libre sur sa poitrine et respira profondément à plusieurs reprises pour lutter contre l'anneau d'acier qui se refermait lentement sur sa cage thoracique. *Ce foutu cœur m'élance. Ce n'est vraiment pas le moment.*

Hалlos était à la fenêtre de son étude.

— Durdil ? Vous devriez venir voir.

— Pourquoi ? L'armée mirécès vient nous assassiner dans nos lits ? demanda Durdil avec aigreur.

Il vida son verre, grogna et le remplit.

— Ils ouvrent les portes.

Durdil lâcha son verre et accourut sans s'apercevoir qu'il en écrasait les éclats disséminés sur les dalles. Il bouscula Hалlos. Une acclamation retentit, et les gens affluèrent du Quatrième Cercle sur le terrain de rassemblement. Des nobles, des officiels de la cour, des législateurs, des plaignants. Les gens envahissaient le Cinquième Cercle par centaines, pénétraient dans le palais et ses cours. Une centurie du Rang du Palais franchit enfin les portes et entra dans le palais par petits groupes. Au moins, la garde personnelle du roi serait soulagée.

— C'en est fini du confinement, dit tout à fait inutilement Hallos.
— Alors nous n'avons plus le temps. Rivil avance ses pions. Nous devons contre-attaquer en convainquant Rastoth de la trahison de son fils.

Hallos opina.

— Je suis avec vous. Nous le forcerons à nous écouter.

La porte s'ouvrit en grand.

— Commandant Koridam ? (Les jambes flageolantes, le lieutenant Weaverson entra en brandissant sa pique d'un air à la fois perplexe et malheureux.) L'héritier ordonne que vous soyez assigné dans vos quartiers pendant toute la durée de l'état d'urgence. Certains ont émis des doutes quant à votre capacité à contrer la menace mirécès. Veuillez s'il vous plaît m'accompagner, monsieur.

Durdil regarda le jeune homme, puis Hallos, et résista à l'envie de rire.

— Allez lui parler, chuchota-t-il. Faites en sorte qu'il vous écoute. Aujourd'hui. Tout de suite. (Weaverson le conduisit vers la sortie.) Et envoyez des pigeons aux Rangs, bons dieux.

— L'usage des pigeons est limité à la famille royale, précisa Weaverson sur un ton contrit. On pense que des gens ont envoyé des messages sans autorisation.

C'est sûr, et tout le monde sait qui, pensa Durdil tandis que Weaverson le poussait légèrement vers la sortie. *Des pigeons envoyés sans autorisation*. Il eut de nouveau envie de rire. *Mace arrive. Il arrive avec les Loups et Hallos connaît la vérité*.

Cela ne suffirait pas, et il le savait ; il le savait au plus profond de lui. Rivil s'était montré plus malin que lui.

— Lieutenant, je loue votre loyauté envers le roi et l'héritier. Dites-moi, risqueriez-vous votre vie pour les défendre ?

— Bien sûr, monsieur, répondit Weaverson sans hésiter.

— Bien. Souvenez-vous-en. J'ai le sentiment que vous allez très vite y être obligé.

— À cause des Mirécès, Commandant ?

— Non, mon garçon. Je pense que ça viendra de bien plus près.

Arrivé à l'entrée de ses quartiers, il hésita, puis essaya de s'emparer de la pique de Weaverson. Surpris, Weaverson lui arracha son arme et se mit en garde. Durdil leva les mains.

— C'est bien. Restez en alerte. Je pense que quelqu'un va tenter d'assassiner le roi.

Il ferma la porte au nez de Weaverson et s'adossa contre elle. Au bout de quelques instants, il entendit la serrure tourner, de l'autre côté. Il se laissa glisser sur le bois jusqu'à se retrouver assis par terre et mit sa tête dans ses mains.

— Tout repose sur vous, maintenant, Hallos.

Corvus

*Troisième lune, an 995 après l'Exil des Dieux Rouges
Cité des Sentinelles, Plaine Occidentale*

Le béliet qu'ils transportaient depuis qu'ils avaient quitté la forêt s'avéra inutile face à des portes trop bien bâties et calées de l'intérieur avec des madriers. Les échelles d'assaut le furent presque autant, étant donné que les murailles étaient surmontées d'une corniche en saillie. Corvus les fit donc empiler contre les portes avec des cruches d'argile contenant de la poix, fit mettre des poignées d'herbe sèche et des vieux chiffons par-dessus l'ensemble, puis ordonna que l'on lançât une torche dans l'enchevêtrement.

Le bois prit feu instantanément. Les archers de Corvus tirèrent des flèches enflammées sur les portes et par-dessus les murs. Certains visèrent les pots de poix et, chaque fois que l'un d'eux explosait, les flammes faisaient un bond dans leur ascension des portes. On entendait les toits de chaume prendre feu ; des Sentinelles disparaissaient des murs pour aller combattre les incendies à l'intérieur de la ville. Les archers mirécès abattaient quiconque essayait de verser de l'eau sur les portes.

Du feu partout, sur les murs, dans la ville. Ils ne tiendraient pas longtemps. Ce serait bientôt terminé, d'une façon ou d'une autre. La fumée qui s'élevait dans le ciel de ce début de matinée était si épaisse qu'il faisait à nouveau nuit. Il était particulièrement approprié que les Sentinelles mourussent sans que la lumière de leur déesse éclairât leur visage.

Corvus attendait, juste hors de portée de tir, avec son armée. Il regardait les portes brûler, se fendre et se recroqueviller comme des araignées mourantes. Il ordonna que le béliet retournât à l'assaut pendant que les archers empêchaient les Sentinelles de passer la tête au-dessus des murailles. Les portes étaient si affaiblies qu'il suffit de quatre coups de béliet pour les faire éclater. Un torrent de Sentinelles jaillit de la brèche. Les hommes qui manipulaient le béliet moururent. Rien d'étonnant à cela.

Mais en face, il y avait Corvus, roi de ces salauds de Mirécès, avec une armée de plusieurs milliers de Pillards qui avaient tous fait le serment d'exterminer les Sentinelles. Corvus s'élança en rugissant dans la fumée et les flammes et franchit les portes, suivi de ses hommes qui hurlaient, hurlaient en entrant dans la Cité des Sentinelles.

La Sentinelle avait vingt ans de plus que lui, mais était rapide et dangereuse, et contrait de la pointe de sa lance chacun de ses coups de

taille ou d'estoc. Elle portait une broche qui l'identifiait comme aînée de la ville, et cette broche brilla à la lumière d'un feu proche lorsqu'elle dévia un assaut qui termina dans la terre battue de la route. Elle s'en remit plus vite que lui et, dans le prolongement de sa parade, frappa Corvus sur le côté du cou avec le bout rond de sa lance. La douleur. Et une faiblesse qui monta dans sa tête en lui engourdissant la langue, et descendit dans son bras.

L'air, et son absence, lorsque les muscles de son cou, en se crispant, lui serrèrent la trachée. Corvus vacilla, fit un pas de côté, et son épée se baissa. Lorsque la femme enfonça ses yeux brûlants dans ceux du Mirécès, il comprit qu'il était condamné, tel un cochon à la boucherie.

Elle ramena les mains en arrière sur sa lance, positionna ses épaules pour le coup de grâce. Et lui qui demeurerait incapable de respirer ! Il vacilla, recula. La Sentinelle s'avança et, implacable, porta le coup avec le fer de sa lance et toute la force de ses épaules et de ses hanches.

Une flèche apparut sur son épaule. Le coup rata, le fer de lance se contentant de creuser un sillon en travers de la joue de Corvus au passage. L'air afflua dans les poumons du Mirécès, qui se redressa tandis que la femme, elle, était emportée par son élan.

— Mes pieds foulent la Voie, croassa-t-il.

Il enfonça son épée dans le ventre de l'aînée.

Il toussa, s'essuya les yeux, inspira un air chargé de fumée qui le fit tousser de nouveau, puis enjamba la vaincue. Elle se tenait le ventre en poussant un gémissement strident qui tapait sur les nerfs de Corvus. Il l'ignora, attendit que Valan et quelques autres le rejoignissent, et reprit sa progression.

Partout des flammes, jaillissant des bâtiments à gauche et à droite ; et les hurlements d'ajouter au chaos. Une ruelle déserte à gauche ; il l'avait dépassée de cinq pas quand des hommes et des femmes en sortirent en courant et attaquèrent son groupe à coups d'épée et de lance. Quatre de ses hommes tombèrent au premier échange.

Un homme gros comme un ours moulina avec sa massue en direction de la tête de Corvus, tout en donnant de l'autre main un coup de hache visant les genoux du Mirécès. Corvus n'eut pas le temps de réfléchir. Sa main décida pour lui ; il para la hache avec son épée et baissa la tête en espérant. Ce fut insuffisant.

La hache entailla son tibia droit, et la massue faillit bien lui faire sauter le haut de la tête. Corvus se retrouva en l'air, à l'horizontale, et son épée s'envola de son poing. L'homme inversa ses moulinets. La massue allait l'écraser au sol, puis viendrait la hache, qui s'enfoncerait en lui. Corvus le voyait bien, mais il n'y avait aucun moyen d'arrêter le double coup. Avec l'énergie du désespoir, il parvint à saisir d'une main le bras qui maniait la massue, et à tirer violemment pour

l'entraîner dans sa chute. Sa rencontre avec le sol lui coupa le souffle. Une seconde plus tard, la Sentinelle perdit l'équilibre et tomba à genoux près de Corvus, qui lui arracha sa massue, la prit à deux mains et s'en servit pour bloquer la hache qui fonçait sur son visage.

Des éclats de bois sautèrent dans ses yeux et dans sa bouche ouverte sur un cri. La Sentinelle pesa sur sa hache pour la forcer à descendre. Corvus avait beau se débattre, personne ne venait l'aider. La jubilation qu'il avait ressentie en entrant enfin dans la Cité des Sentinelles disparut aussi vite que lui-même allait mourir. La hache glissa le long de la massue avec un bruit de raclement. Corvus se contorsionna pour suivre le mouvement. Emporté par son poids, l'homme ne put s'arrêter. Parvenue au bout de la massue, la hache se ficha dans la terre avec un bruit sourd. L'homme était plié en deux au-dessus de Corvus. Il se redressa, libéra son arme, mais Corvus le frappa en plein visage avec la poignée de la massue ; juste assez fort pour qu'il tombât en arrière et atterrît sur les fesses.

Corvus profita de ce minuscule répit pour se redresser, poser un genou à terre, et prendre la massue à deux mains. Il moulina maladroitement et sans beaucoup de puissance, et frappa la Sentinelle sur le côté de la tête. L'homme fut ébranlé. Corvus s'appuya sur un pied, se leva avec difficulté, envoya la hache de son ennemi au loin d'un coup de pied, puis lui défonça le crâne à coups de massue. Il s'y reprit à plusieurs fois, jusqu'à ce que sa tête ne fût plus que bouillie rouge et esquilles d'os blancs. Il cracha sur le cadavre. Et recommença à le frapper.

— Sire, vous allez bien ?

Corvus écarta la main que Valan venait de poser sur son épaule et respira à pleins poumons.

— Continuez, ordonna-t-il en lançant un regard assassin aux deux survivants de son groupe. Et gardez ces putains de ruelles à l'œil.

Gilda

*Troisième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Cité des Sentinelles, Plaine Occidentale*

À côté de l'Élue, Gilda pleurait en regardant sa ville brûler.

— Volez jusqu'à la Danseuse, murmura-t-elle, et baignez dans Sa grâce.

— Ils feront d'abord connaissance avec la puissance des Dieux Rouges, dit Lanta. Ils connaîtront la douleur, la souffrance, et la mort de leurs enfants.

Gilda lui fit face :

— Je vous casse le nez, cette fois, ou préférez-vous que je vous fasse l'autre œil au beurre noir ?

Elle eut le plaisir de voir Lanta reculer d'un pas incertain. Un garde apparut à côté d'elle, dague en main. Le coin de la bouche de Gilda se souleva brièvement. Elle ouvrit les bras.

— Je vous en prie, dit-elle.

Lanta força le garde à baisser son arme.

— Non. Elle cherche à mettre fin à la souffrance qu'elle éprouve à voir son peuple mourir. C'est une lâche ; mais elle va continuer de regarder.

— Vous ne craignez pas que votre roi meure derrière ces murailles ? La Cité des Sentinelles est peuplée de nombreux guerriers, et regorge de pièges, d'impasses et d'assommoirs.

— Nous foulons la Voie d'Ombre, répondit Lanta, sereine et confiante. Nous agissons et mourons quand on nous en donne l'ordre. Si le destin de Corvus est de mourir dans cette ville, alors il mourra.

Le ciel était un chaos d'étincelles et de fumée noire éclairée, par le dessous, d'une infernale lueur orange. Elle ne pouvait imaginer que quiconque, Sentinelle ou Pillard, en sortît vivant. Elle avait la gorge à vif et les yeux qui piquaient sous l'effet de la fumée et des larmes. Quelque chose, dans ce qu'avait dit Lanta, l'interpella ; elle se répéta ses mots.

— Oh ! fit-elle à mi-voix. Je n'avais pas compris. (Lanta la regarda de haut.) Si Corvus meurt, vous prenez le commandement de l'armée, c'est ça ? Bien sûr, vous laisserez la tactique et le combat aux guerriers, mais c'est vous qui donnerez les ordres. Ce sera votre armée. En réalité, vous préféreriez même qu'il meure, n'est-ce pas ? Fini ce fichu roi qui vous dispute votre pouvoir. (Elle s'interrompt pour tousser.) C'est quoi, votre plan ? Corvus meurt dans l'assaut, vous épousez Rivil et vous devenez reine ?

L'espace d'un instant, Gilda vit une lueur de peur dans les yeux de Lanta. Elle avait vu juste.

— Les Mirécès ne se marient pas, et leurs prêtresses ne deviennent pas reines, répliqua une Lanta hautaine.

Gilda croisa les bras.

— Oui, mais c'est un nouveau monde, non ? Si vous parvenez à faire revenir vos dieux fous et à gouverner ce pays, alors, tout pourra arriver. Et si Corvus survit, que ferez-vous ? Le poignarderez-vous dans son sommeil ? Ou peut-être que peu vous importe lequel des deux monte sur le trône ? Après tout, vous n'êtes peut-être pas regardante sur la personne pour qui vous ouvrez les cuisses ?

Lanta la gifla du revers de la main et, cette fois, Gilda ne l'avait pas vue venir. Le coup lui fit faire un demi-tour sur elle-même. Elle tomba sur un genou. Sa joue et son œil l'élançaient. *Là, je suis vraiment sur une piste.*

Elle se releva tant bien que mal. Elle se sentait aussi âgée qu'elle l'était en réalité. La fumée lui piquait le fond de la gorge.

— Les dieux approuveraient-ils votre ambition ? demanda-t-elle d'une voix rauque.

Nouvelle quinte de toux.

Lanta la saisit par les tresses et lui ramena brusquement la tête en arrière. Elle avait à la main un couteau fin dont elle appuya la lame sous le menton de Gilda.

— Si tu me parles encore une fois comme ça, je te fais crever les yeux et arracher la langue à coups de dents. Il y a des hommes dans notre armée qui aiment faire ce genre de choses. Tu as compris ? (Gilda la regarda dans les yeux et n'y vit qu'une honnêteté absolue.) Oui ou non ?

— Oui, Éluë.

— Alors regarde ta ville et ton peuple mourir, et ne m'adresse plus la parole.

Gilda fit ce que Lanta lui ordonnait.

Dom

*Troisième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Cité des Sentinelles, Plaine Occidentale*

Assis sur son cheval, Dom l'écoutait brouter. Derrière ce bruit, il distinguait le crépitement des incendies qui brûlaient encore dans les ruines de la Cité des Sentinelles. Et derrière le crépitement, l'écho des hurlements. Et encore derrière, les murmures incessants de la Dame d'Ombre qui déversait du poison dans son oreille, pourrissait l'orée de son esprit, embrumait ses pensées.

Il était facile de suivre la piste de Corvus. Des milliers d'hommes en marche aplatissaient l'herbe sur une largeur de cinquante pas. Le gué, la Cité des Sentinelles, puis direction le pont, au port du Rang de l'Ouest. Ensuite, le Gil en bateau, jusqu'à Rilporin.

Il faisait beau, mais Dom ne le remarqua pas, pas plus que les panaches de flammes qui montaient encore des maisons de la Cité des Sentinelles. Il n'avait plus le moindre sentiment d'urgence. Il avait quelque chose à faire, devait aller quelque part, mais c'était flou, sans importance.

Une bourrasque enfumée lui souffla les cheveux dans les yeux. Cela chatouilla sa joue malgré sa barbe de plusieurs jours. Impossible d'ignorer ces brûlures à son poignet. Il le regarda fixement sans pour autant le voir, et s'arracha les croûtes en se grattant sauvagement. Lorsque ses doigts devinrent trop glissants, il leva l'avant-bras et se mordit.

De temps en temps, sa vision se troublait et il voyait la caverne, l'Étape vers l'Au-delà des Dieux Rouges. D'autres fois, Elle lui montrait ce qui s'était passé ici, la fumée et la bataille, la tuerie ; le temple dans lequel Gilda l'avait élevé, en flammes, souillé, des cadavres dans le bassin des dieux, du sang sur les murs. Des morts individuelles, de guerriers mais aussi d'enfants, dansaient au fond de ses yeux, et le souvenir de leurs cris résonnait dans sa tête. Un interminable défilé de morts qui n'avait d'égal que celui des véritables cadavres dont était jonchée la ville.

Son cheval s'agita. Dom mit pied à terre et franchit les portes détruites. La chaleur des boutiques et des maisons qui brûlaient des deux côtés de la rue était accablante. Les lieux empestaient la vieille fumée, le sang séché et le porc rôti. Des flaques de sang noircissaient et, effet de la cuisson, durcissaient jusqu'à prendre une forme d'assiette et une consistance de frai de grenouille. Et puis il y avait les morts. Calcinés, tailladés, poignardés. Des hommes, des femmes, des

enfants, des chèvres.

Il gagna d'un pas lent la place de rassemblement au centre de la ville ; l'endroit où l'on rendait les jugements et où l'on célébrait les mariages. C'était là qu'ils avaient pris position. Ils étaient morts empilés, telles des congères pelletées à la va-vite.

— N'est-ce pas magnifique ? N'est-ce pas l'Au-delà sur terre ?

La Dame d'Ombre se tenait au milieu, entre les morts en bleu et ceux en vert et brun. La fumée se tortillait autour d'Elle comme un être vivant, des flammes dansaient sur les contours de Son ombre.

— Maintenant tu y vois clair, petit calestar. Maintenant tu me vois ici, dans ce monde.

— Je vois la mort, marmonna Dom sans cesser de se grignoter le poignet.

La source de ses démangeaisons était là, quelque part ; il devait la trouver à tout prix.

— Et pourtant, pour la voir, tu es venu au grand galop. (Elle flotta vers lui ; Dom recula, mais Elle s'approcha quand même.) Mais était-ce ce que tu voulais voir ? Que comptais-tu faire ici ? Dis-le-moi.

— Le nécessaire pour les arrêter.

La Dame d'Ombre émit un bruit désapprobateur.

— Non, c'est faux. C'est une autre raison qui t'a fait accourir. Ma raison. Dis-la.

Elle lui prit la main et éloigna son bras de ses dents. Du bout des doigts, Elle frôla les croûtes, la chair à nu d'où suintait un liquide transparent. Les démangeaisons diminuèrent, s'évaporèrent. Dom ferma les yeux, au comble du soulagement.

— Est-ce mieux, mon amour ? murmura-t-Elle en frôlant les lèvres de Dom avec les Siennes. C'est ce que tu voulais ?

— Oui.

— Alors dis-moi pourquoi tu es venu. Que devais-tu faire ?

Dom avait les mains posées sur les hanches de la Dame d'Ombre. Des pouces, il caressait les muscles de Ses flancs. La déesse plongeait Ses yeux dorés dans ceux de Dom. Son regard était insistant, prometteur. Dom baissa la tête et L'embrassa. Leurs langues s'entortillèrent. Il sentait la douceur de Ses seins contre sa poitrine.

— Magnifique, souffla-t-Elle en posant le doigt sur les lèvres de Dom pour mettre fin au baiser, mais tu évites ma question. Pourquoi es-tu venu ? Tu vas me répondre.

— Pour accomplir Votre volonté, répondit-il à voix basse. (Elle Se passa la langue sur les lèvres.) Quelle qu'elle soit.

— Très bien. Maintenant dis-moi pourquoi.

Parce qu'Elle était là, ici, et en lui, et Elle ne partirait jamais ; il le savait, désormais, il le comprenait soudain. C'était terminé. Il était à Elle. Elle était infinie, éternelle et belle, et terrible ; et il n'avait plus la

force de résister. Le savoir lui apporta un certain apaisement en étouffant la peur, la culpabilité, la honte.

— J'abandonne, murmura-t-il entre ses lèvres sanglantes.

Puis, plus fort :

— J'abandonne. Je suis à Vous.

Il s'imprégna de Son odeur de sang et de fumée, ferma les yeux. Il se concentra sur l'endroit de sa tête où les dieux parlaient, et l'ouvrit pour le Lui donner, Lui livrer jusqu'au dernier de ses secrets, y compris celui-ci. Celui qui amènerait la fin de tout.

Il emballa son âme et la Lui offrit.

Il y eut une explosion devant lui, lumière, chaleur, et odeur piquante de foudre. Dom tomba en arrière, se cogna la tête sur la pierre et se mit en position fœtale en attendant que la Dame d'Ombre le prît. Car Elle allait le prendre ; il n'en doutait pas une seconde.

Mais au lieu de cela, une main douce lui caressa le dos, et des senteurs de fleurs, en envahissant ses narines, chassèrent la puanteur d'incendie.

— Bonjour, Calestar, dit la Danseuse.

Dom leva la tête et La reconnut. Il sentit la rage parcourir ses veines, battre dans son crâne.

— C'est maintenant que Vous venez me voir ? hurla-t-il tandis qu'Elle l'enveloppait dans un cocon de paix et de lumière.

Le visage de la déesse était triste et beau, et tout aussi aveuglant que celui de la Dame d'Ombre ; aussi adulé que haï, en fin de compte.

— Ici, dans le cimetière de Votre peuple, au milieu du bûcher où brûlent les membres de ma famille ?

Il essaya de La frapper. Elle évita le coup, puis le souleva dans Ses bras.

— Je viens quand tu as besoin de moi. Comme je l'ai toujours fait.

— Non ! Vous venez quand Vos plans risquent d'échouer ! s'écria Dom.

Mais Elle fit disparaître sa douleur, qu'Elle remplaça par de l'apaisement. Sans cette douleur, sans rien contre quoi se battre, Dom se sentit vide. Il lutta donc contre Elle, Ses exigences incessantes, Son amour éternel.

— C'est ça qui Vous intéresse, pas moi. Vous n'en avez rien à foutre de moi. (Il s'interrompit pour tousser.) Pourquoi me faire ça à moi ?

La voix, désormais éraillée, de Dom lui faisait défaut. Comme tout le reste de son être.

— Je t'aime, Calestar, comme j'aime tous les autres. J'aime ceux qui foulent la voie sanglante de ma Sœur, et je fais bon accueil à quiconque vient dans ma Lumière. (Elle le berçait comme un bébé.) Si je viens maintenant, c'est parce que ta foi faiblit, alors qu'il te faut être fort. Et parce que tu dois comprendre le reste tout de suite. Je

vais illuminer ce qui est sombre. Parce qu'il le faut. Parce que tu es mon aimé. Et parce que je suis désolée.

Elle sourit. Des étincelles de lumière dansèrent à travers et sur Son visage et Son corps, puis Elle mit la main sous le menton de Dom et l'embrassa.

Lorsqu'il découvrit ce qu'il était supposé faire, il eut l'impression que l'on débitait son esprit à la hache, que l'on fouettait son âme jusqu'à la réduire en lambeaux. Dom hurla, hurla et pleura, se débattit dans les bras de la déesse. Non, il n'en ferait rien. Il ne pouvait pas, putain. Pas ça. Rien de tout ça.

— Tu dois être fort, Calestar, murmura la Danseuse en le relâchant. Ce n'est que le début.

Des doigts, elle frôla le poignet à vif de Dom, et les démangeaisons reprirent, pires que jamais.

Galtas

Troisième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth

Quartier général du Rang de l'Est,

Terres à Pâturages, frontière listraïne

— Monseigneur, nous avons reçu une véritable volée de pigeons de la part du prince, annonça Skerris.

Il passa à Galtas les bouts de papier, tous numérotés de façon à pouvoir traduire le code.

— Nous y sommes, Skerris, dit-il. Je le sens. Le règne de Rastoth le Fou est terminé.

— Que le roi Rivil I^{er} vive longtemps dans l'étreinte sanglante des dieux.

Galtas déroula les messages l'un après l'autre, et compara les lettres et chiffres au code qu'il avait écrit à l'encre à l'intérieur de la bourse dans laquelle il rangeait son argent.

— « Confinement levé. Durdil emprisonné. Je commande. » (Excité, Skerris abattit la paume sur la table.) « Rang de l'Ouest arrive malgré tout. » Voilà qui est regrettable. « Vais tenter Rastoth. »

— Il a des couilles, gronda Skerris sur un ton approbateur. Pas un seul allié, et il va quand même essayer d'assassiner le roi. Et le dernier message ?

Galtas brandit le bout de papier.

— « Venez avec tout ce que vous avez. » (Il se frotta les mains.) Autrement dit, avec cinq mille soldats très entraînés, un prêtre de Gosfath, plusieurs coffres d'or et la bénédiction des Dieux Rouges, c'est ça ? (Il rit à gorge déployée.) Vous croyez que ce sera suffisant ?

Ils levèrent leur verre à Rivil et aux dieux, puis Skerris convoqua ses officiers pour leur faire part des dernières nouvelles.

— Pour cette occasion précise, monseigneur, déclara Skerris une fois la jubilation retombée, j'ai donné du travail à mon tailleur, aux Trois-Hêtres. De loin, il vaut mieux avoir l'air d'un Rang loyal ; mais je voulais une indication de notre véritable allégeance, alors j'ai fait faire ceci. (Il extirpa un écusson de son uniforme.) Je ne pouvais évidemment pas commander des insignes bleus, mais j'ai constitué un bon stock de guède ; des gars à moi ont commencé à teindre les autres. Livrés ce matin.

Galtas étudia la pièce de tissu blanc. Un R gaufré flottait au-dessus d'une ligne noire et courbée qui commençait épaisse puis s'affinait.

— Une Voie d'Ombre ? demanda Galtas. Voilà qui est audacieux, général. Vos tailleurs sont-ils sûrs ?

Skerris écarta son inquiétude du revers de la main.

— John et Mara Tailorson travaillent pour le Rang de l'Est depuis des années. J'ai pris soin de leur commander des articles plus étranges que ça, depuis que je suis ici, alors ils ne verront rien de louche.

Galtas froissa l'écusson dans son poing.

— John et Mara Tailorson des Trois-Hêtres ? Ils sont ici en ce moment même ?

— Oui, monseigneur. Pourquoi, vous les connaissez ?

— D'une certaine manière. Je me suis juré de tuer leur fils ; il a failli réduire à néant toutes ces années de travail, mais il m'a glissé entre les doigts. Puis-je vous demander de me les laisser ?

Skerris fronça les sourcils en regardant le plafond, mais un large sourire lui fendit le visage.

— Ils sont à vous. Comme ça, au moins, je n'aurai pas à les payer ; et ça m'épargnera peut-être des questions gênantes sur mes insignes. (Il donna une tape dans le dos de Galtas.) Amusez-vous bien.

— Vous êtes bien John et Mara Tailorson ?

La femme retira plusieurs épingles de sa bouche et les planta dans un coussin.

— C'est nous. Que pouvons-nous faire pour vous, monsieur ?

— J'ai des nouvelles de votre fils, le capitaine Crys Tailorson.

Mara appuya une main sur son cœur et appela son mari. La pièce qu'on leur avait cédée pour y recoudre les uniformes des officiers était petite et bien éclairée. Galtas vit tout de suite la ressemblance entre Crys et son père.

— John chéri, ce seigneur a des nouvelles de notre Crys.

— C'est vrai, monseigneur ? Dame ! nous en avons bien besoin, avec les temps troublés que nous vivons. Aux dernières nouvelles, il avait rejoint le Rang du Palais.

— C'est vrai, dit Galtas en refermant la porte derrière lui. (Il examina les piles de vestes et de chemises.) C'est de la très belle ouvrage, madame.

— Merci, monseigneur. Alors comme ça, Crys va bien ?

— Hmm ? fit Galtas en relevant la tête. S'il va bien ? Oh ! non, Mara, Crys ne va pas bien. Crys est mort. Mais ne vous inquiétez pas, je vais vous envoyer le retrouver.

Sans que John eût le temps d'esquisser le moindre geste, Galtas dégaina son épée et la lui planta dans la poitrine. Le tailleur s'écroula. Son crâne rebondit sur le plancher, mais ses traits ne perdirent pas un seul instant leur expression incrédule. L'écho du cri de Mara se répercuta dans les poutres du toit.

Galtas s'accroupit auprès du mourant et étudia son visage. D'une caresse, il écarta les cheveux de John de ses yeux.

— Je m'appelle Galtas Morellis. Je n'ai pas vraiment eu l'occasion de découper Crys en lambeaux comme je me l'étais promis, alors, comme je ne peux pas graver mon nom sur sa peau, il faudra bien que je me contente de la vôtre.

Mara retrouva ses jambes. Elle courut vers Galtas armée d'une paire de ciseaux de couturière. Galtas lui entailla la cheville d'un rapide coup d'épée. Elle poussa un cri qui monta dans les aigus, et tomba face contre terre, sans cesser de hurler. Galtas la réduisit au silence d'un coup de poing.

— On reste couchée et on se tait. Voilà, gentille. Je te promets de ne pas t'oublier.

— Danseuse... Danse..., tenta John Tailorson. Cryssssss...

Galtas colla son visage à celui du tailleur, si bien que John le regarda en louchant.

— C'est ça, John Tailorson. C'est la faute de ton fils. Tout est la faute de Crys. Tout. Ce que je vais faire à cette pauvre vieille Mara, là... (Il pointa le doigt vers elle, puis vers la fenêtre.) Et après, ce qui arrivera au jeune Richard, et à la jeune, très jeune et apparemment très belle Wenna Tailorson, dans votre échoppe aux Trois-Hêtres. Ça aussi, tu peux le mettre sur le compte de ton fils.

Galtas s'assit et tapota la joue de John.

— Elle est vierge, la petite Wenna, je suppose. C'est logique, s'il est vrai qu'elle n'a que treize ans. Je vous rassure, elle ne mourra pas pure. D'ailleurs, peut-être ne mourra-t-elle pas du tout, si elle me satisfait. (Il se racla la gorge et cracha dans la bouche grande ouverte de John.) Mais il faut dire que j'ai des goûts spéciaux. Quelles chances y a-t-il pour qu'une enfant les satisfasse tous ?

C'est alors que Mara recommença à crier. Galtas lui assena un autre coup de poing.

— Silence, j'ai dit. Ça va être délicat, alors j'ai besoin de concentration. Je t'ai dit que ton tour viendrait. Et puis, de toute façon, si je veux essayer la fille, autant voir d'abord ce que la mère a à offrir.

Il se retourna vers John.

— Bon, fit-il gaiement en s'accroupissant. (Il découpa la chemise ensanglantée à l'aide de son couteau.) Et si nous commençons ?

John ne put produire qu'un gargouillis, mais Galtas prit quand même cela pour une réponse positive.

— J'ai peur de devoir me dépêcher. On ne fait pas attendre les dames. Et puis nous avons un roi à tuer.

John émit un autre gargouillis. Galtas se mordit la lèvre inférieure en signe de concentration et se mit au travail.

Crys

*Troisième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Cité des Sentinelles, Plaine Occidentale*

Pareille marche forcée avec des blessés serait entrée dans les livres d'histoire s'ils n'étaient pas arrivés trop tard.

— Un jour d'avance sur nous, peut-être deux. À l'heure qu'il est, ils ont déjà dû arriver au port du Rang ; ils ont affrété les bateaux qu'il leur fallait et sabordé les autres. Ils voguent ; nous marchons. Nous ne les rattraperons jamais.

Crys avait la voix éraillée par la soif et la fatigue. Du regard, il chercha Ash dans la foule des Loups qui sanglotaient, assis ou accroupis dans l'herbe, devant la coquille noircie de leur ville.

Tara s'agenouilla doucement, puis s'appuya sur les mains, tête baissée.

— Les pauvres, marmonna-t-elle. Ils sont venus se battre à nos côtés et, ce faisant, ils ont tout perdu. Combien sont-ils, maintenant ?

— Quelques centaines de survivants, répondit Crys d'une voix sourde. Par les dieux, même les enfants. (Une femme sortait des décombres en titubant, un paquet serré contre la poitrine.) Douce Danseuse, ils ont tué tout le monde.

— Dom ? Dom, tu es là ?

La voix, fluette et lointaine, répétait la même question depuis près d'une heure. Si Dom était là, il était soit mort, soit sourd, soit les deux. Crys se demanda si Dom était arrivé à temps pour se faire tuer par les Mirécès, et si c'était ce qu'il cherchait en venant à la Cité des Sentinelles. Ou bien la folie induite par les tortures de la Dame d'Ombre avait-elle brisé son esprit au point qu'il ne savait plus ce qu'il faisait ? Ash lui avait parlé des visitations nocturnes, et lui avait appris que Dom avait pris sur lui de dormir à deux kilomètres du camp afin de permettre à tous les autres de trouver le sommeil avant la bataille.

Crys frissonna. Seul dans les bois, dans le noir, harcelé par les Dieux Rouges. Il lança un nouveau regard à Ash. Il n'avait qu'une envie : aller le prendre dans ses bras. La seule chose qui lui fût impossible.

— Je vais jeter un coup d'œil à l'intérieur, dit-il brusquement.

Tara fit la moue.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

Voyant qu'il restait muet, elle n'insista pas.

Crys se faufila entre les Loups endeuillés. Lorsqu'il eut rejoint Ash, il lui donna une rapide accolade.

— Ça va ? murmura-t-il.

— Non. Pas du tout.

Ils s'écartèrent d'un pas. Crys se sentit coupable de ne pas pouvoir réconforter son amant.

— Si seulement...

— Non, le coupa Ash. Merci, mais j'ai mon peuple. Ou du moins, ce qu'il en reste, ajouta-t-il, amer.

Crys resta un moment à côté de lui, puis battit en retraite devant leur souffrance sans fard. Il se réprimanda pour sa lâcheté.

Ressentant le besoin soudain de se cacher de tous, il pénétra dans la ville et resta bouche bée devant l'ampleur de la destruction. Il ne restait pour ainsi dire pas un seul bâtiment debout. Loin de se contenter de tuer les habitants, ils avaient vidé la ville de ses entrailles, l'avaient déchiquetée dans un tourbillon de sauvagerie. Comme il entendait Rillirin appeler Dom au nord, il prit la direction du quartier est, le plus éloigné des portes principales. Peut-être n'était-il pas aussi ravagé par les incendies.

La ville commençait à sentir. Malgré l'atmosphère infecte qui lui tapissait la langue et le fond de la gorge, il marchait mains tendues sur les côtés, paumes vers le bas.

— Dame Danseuse, douce et vraie, prends ces gens dans Ta Lumière. Seigneur de l'ingéniosité, très saint Dieu Renard, mets fin à leurs souffrances et apporte-leur tout de suite le repos.

N'étant pas prêtre, il fit de son mieux pour bénir les morts avec son cœur ; l'odeur et l'horreur fondirent, et Crys, ne voyant plus que la Lumière, sut que leurs âmes étaient en sécurité dans la paix qu'elle leur offrait.

Dans cette zone, les maisons étaient moins brûlées. Certaines se dressaient, étrangement indemnes. La rue s'élargit, et Crys reconnut la place sur laquelle les habitants se rassemblaient. Ils s'y étaient battus avec acharnement, en mettant à profit les ruelles et les plates-formes de tir sur les toits, et en utilisant toute la largeur de la place pour se battre côte à côte. Ils avaient emporté avec eux bon nombre de païens.

Crys se retournait lorsqu'un mouvement attira son attention. Rien qu'un battement d'étoffe. Cela se reproduisit, trop régulièrement pour que cela soit dû au vent changeant. Crys dégaina son couteau et s'approcha à pas de loup. Il contourna un méli-mélo de cadavres. Comprenant ce qu'il voyait, il rengaina son arme et s'accroupit.

— Bonjour, Dom, c'est moi, Crys. Vous vous rappelez ?

Dom cessa de se frotter l'avant-bras avec un morceau de bois hérissé d'éclats, et son regard monta lentement jusqu'au visage de Crys. Il recula.

— Bonjour, Dieu Renard.

Il s'évanouit.

Dom

*Troisième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Cité des Sentinelles, Plaine Occidentale*

— Du calme, mon gars, du calme. Il n'y a rien à craindre. Tenez, buvez un peu d'eau. (Quelques gouttes mouillées sur les lèvres ; il avala.) Bien, bien. Encore un peu. (Il avala derechef ; l'eau et sa bouche avaient le goût des flammes et du sang.) Vous vous souvenez de votre nom ?

Une légère ride se dessina sur le front de Dom. Cette voix... ce n'était pas Elle. Une voix d'homme ?

— Qui ? croassa-t-il tant bien que mal.

Ses paupières refusaient de se soulever.

— C'est Crys, Crys Tailorson. Vous vous rappelez ? C'est moi qui ai apporté la nouvelle de la mort du prince Janis, il y a quelques semaines.

— La ville ?

Dom s'efforça d'entrouvrir un œil, qu'il garda mi-clos pour regarder la silhouette floue dans la lumière éblouissante. Une brise chaude lui agita les cheveux, apporta à ses narines une odeur âcre de fumée. Il était assoiffé. La peau tendue, rendue douloureuse par la chaleur. Pour la première fois, Dom parvint à décoller l'autre paupière et à faire la mise au point.

— La Cité des Sentinelles n'est plus, l'ami. Il n'en reste rien. Aucun survivant. Rien que vous.

Dom fut pris d'une quinte de toux. Il but encore. Des cadavres partout. Certains portaient le bleu mirécès, mais la plupart, non.

— Comment suis-je arrivé ici ? demanda-t-il.

Sa mémoire lui faisait défaut. Il avait du mal à regarder Crys, entouré comme il l'était d'un halo de lumière vive.

— Vous avez eu une clairvoyance aux Forts de l'Ouest, vous vous en souvenez ? Vous avez dit à Lim et au général que la Cité des Sentinelles allait être détruite. Ensuite, vous avez volé l'étalon de Mace, et vous êtes venu ici tout seul. (Crys lui donna encore un peu d'eau.) Que comptiez-vous faire ? Vous avez assisté à la bataille ?

Dom se redressa sur les coudes et contempla le carnage. C'était déroutant, d'un excès confinant à l'absurde.

— Non, je suis arrivé trop tard. Ils sont partis. Je les ai ratés.

— Ils vous attendent dans la Lumière, Dom.

— Pas eux.

— Alors qui ?

— Ça n'a plus d'importance. (Dom s'éclaircit la voix et détourna le regard du massacre avec un soulagement coupable.) Il y a longtemps que vous êtes là ? Vous avez assisté à la clairvoyance ? Ai-je parlé ?

Crys fit « non » de la tête. Dom soupira.

— Bon, vous devez transmettre à Lim. Je ne pense pas que Mace me croira, mais vous pouvez toujours essayer. Tout se casse la figure, à Rilporin. La folie de Rastoth s'aggrave, et il a chargé Rivil d'organiser les défenses. De l'eau.

Tout en buvant, Dom essaya de rassembler ses idées éparpillées. Si fatigué ; et si vive la lumière autour de Crys.

— Il ne reste plus personne pour s'opposer à lui. Durdil est en état d'arrestation. L'Est s'est mis en mouvement. Le chaos.

— Calestar ? Quoi d'autre ? Quoi d'autre ?

La voix de Crys montait dans les aigus. Ses gémissements étaient comme des vrombissements de moustique au ras des oreilles de Dom. Il y eut un jaillissement de fumée et de flammes de l'autre côté de la place. Un toit s'effondra. Dom sentit les vibrations dans le sol. Elles remontèrent le long de sa colonne vertébrale et parcoururent ses poumons. La maison continua de brûler. Tout brûlait.

Dom prit Crys dans ses bras et serra.

— Vous brillez. Savez-vous pourquoi ? (Crys ne répondit pas.) C'est la lumière divine, Crys Tailorson. Vous brillez comme Lui. Il faut me croire.

Crys le repoussa brusquement, mais c'était sans importance. Dom avait du feu plein les yeux, désormais ; un feu rugissant qui dévorait les maisons et les corps. Il envahit son visage, sa tête, envahit son cerveau, traça une piste brûlante le long de son bras droit jusqu'au poignet, et, vers le haut, jusqu'à l'œil droit.

La clairvoyance arriva, et Elle aussi. Elle n'était pas tout à fait présente au monde, mais n'était pas loin ; Elle clignotait comme une flamme derrière le voile sombre, désormais si fin ; et il ne put pas davantage Lui cacher la clairvoyance qu'il n'eût pu se cacher de lui-même.

Crys

*Troisième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Cité des Sentinelles, Plaine Occidentale*

— Dom ? Calestar ?

Crys le secoua mais, quelle qu'en fût la raison, il était de nouveau inconscient. Dom avait souri, avait pris la main de quelque personne visible de lui seul, et s'était évanoui. Crys eut l'impression de se conduire en traître lorsqu'il ramassa l'un des rares morceaux de bois qui n'étaient pas brûlés dans les environs immédiats. Il n'avait pas envie de faire du mal à Dom, mais Dom était fou. Ou du moins y avait-il quelque chose dans sa tête qui allait de travers.

Encore ces galimatias sur la lumière divine. Croyant à une hallucination ponctuelle, liée à l'état de Dom, il avait complètement oublié cette histoire. La lumière divine ? Qu'est-ce que ça voulait dire, d'abord ?

— Dom ? murmura-t-il de nouveau.

Dom ouvrit les yeux. Crys recula précipitamment en poussant un jappement. Il s'emmêla les crayons et s'étala sur la pierre.

— File, petit dieu, grogna Dom comme s'il avait la gorge hérissée de pointes de métal. Fuis vite, petit renard.

— Non, rétorqua Crys. (Malgré son cœur qui battait à tout rompre, il savait qu'il pouvait venir en aide à cet homme.) Concentrez-vous sur la Lumière, Calestar. Sentez le soleil de la Danseuse sur votre visage. Concentrez-vous dessus.

Dom ricana et, portant le bras à sa bouche, mordit dedans à pleines dents, comme il l'eût fait d'une pomme tout juste cueillie dans l'arbre. Son autre main passa lentement devant ses yeux, puis essaya de s'emparer du morceau de bois. Crys le lui reprit de force.

— Allez trouver Lim pour lui répéter tout ce que je vous ai dit, reprit soudain Dom avec sa propre voix. (Crys s'agenouilla devant lui.) Partez tout de suite. Allez-y avant que je vous en empêche.

— L'armée est là. Le reste des Loups. Je vais chercher de l'aide, chercher votre famille. Rillirin est là.

— Non ! Ni Rillirin, ni personne. Laissez-moi. Faites en sorte qu'ils ne me trouvent pas. Je ne peux pas venir avec vous, et eux ne peuvent pas rester. Ils ont trop à faire. Ils ne peuvent pas m'aider.

Dom se pressa les paumes sur les côtés de la tête et poussa un gémissement de chat malade.

— Empêchez-moi de vous suivre. Je risquerais de vous arrêter. Je ferai tout mon possible pour vous empêcher de dire à Lim et à Mace

de ne pas entrer dans...

Ses mots furent interrompus par un grognement qui secoua tout son corps.

— Dans quoi ? tenta Crys.

Dom grogna et se jeta sur lui. Crys n'avait jamais vu un homme se déplacer si vite. Il poussa un nouveau jappement et assena un coup de sa massue de fortune sur l'épaule de Dom, qui retomba et se releva, les yeux rouges, les lèvres retroussées sur ses dents ensanglantées. Inhumain.

— Plus fort, chuchota-t-il.

Mais il revint à la charge. Ses doigts se tendirent vers la gorge de Crys. De la salive lui coulait sur le menton.

— N'entrez pas, n'entrez pas...

Crys se pencha en arrière, prit sa massue à deux mains et donna un coup si fort dans la tempe de Dom que le bois se cassa et que le morceau détaché s'envola en tournoyant dans le crépuscule. Dom tomba lourdement sur la pierre. Crys l'allongea sur le flanc, dégotta une couverture tachée et empestant la suie, et l'étala sur l'homme assommé. Il vérifia le pouls de ce dernier, essuya le sang qui coulait de sa tempe, lui laissa son outre et ses dernières rations. Puis il partit en courant.

Mace

*Troisième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Cité des Sentinelles, Plaine Occidentale*

— Qu’allez-vous faire ?

Mace était assis avec Dalli sur une petite éminence. Ils regardaient fixement la ville, au-delà de l’étendue herbeuse.

— Je n’arrive pas à croire que ça brûle encore, reprit Mace.

La fumée montait en volutes depuis plusieurs points de la ville.

Les Loups erraient sur la plaine ; certains allaient au temple. Il n’avait pas brûlé mais, à voir leur expression lorsqu’ils en ressortaient, il n’avait pas été épargné pour autant. Ils fermèrent les lourdes portes de l’enceinte et les barrèrent.

D’autres s’étaient rendus au bosquet, à quelques kilomètres de là, et, assis sous les arbres, essayaient de se faire à l’idée d’avoir tout perdu. Ce qui était évidemment impossible.

Dalli serrait son corps chaud contre le flanc de Mace. Elle avait longuement pleuré sans s’en cacher, jusqu’à avoir les yeux rouges et le visage taché et gonflé. Il embrassa néanmoins ce visage, car Dalli était aussi belle dans le chagrin que dans toutes les autres situations.

— Que pourrions-nous bien faire ? demanda-t-elle d’une voix voilée.

— Je veux dire : désirez-vous davantage la vengeance que la préservation de la vie de ceux des vôtres qui restent ? Vous pouvez partir avec nous ; nous trouverons Corvus et son armée, et nous les taillerons en pièces. Mais vous pouvez aussi rester ici pour pleurer les morts, et essayer de trouver un moyen d’avancer.

Dorcas, du bas de la butte, l’observait en fronçant les sourcils, mais Mace se contrefichait de savoir de quoi il avait l’air, lui le général du Rang de l’Ouest, une Louve explorée dans les bras. En fin de compte, c’est à l’unanimité que l’état-major avait décidé de suivre les Loups jusqu’à la Cité des Sentinelles pour essayer de sauver la ville.

La première vague de chagrin étant passée, les hommes du Rang marchaient parmi les Loups. Ils offraient du réconfort à ceux qu’ils connaissaient et aux côtés desquels ils s’étaient battus dans la vallée. Mace estimait qu’ils étaient tous frères de guerre, désormais, et, pour cette raison, il serrait Dalli d’autant plus fort.

— À la fin, c’est Lim qui décidera, dit cette dernière, ce qui ramena Mace dans le présent. Nous voterons. Peut-être que ceux qui veulent se battre partiront, et que ceux qui ne veulent pas resteront. Je crois que notre chef n’en est plus à nous donner des ordres. Nous devons prendre la décision par nous-mêmes.

— Et toi ?

Dalli se contorsionna pour le regarder ; son sourire était fragile, et ses yeux, féroces.

— Oh ! moi, je vais me battre, ne t'inquiète pas pour ça. J'avais des parents, un cousin et deux jeunes neveux, dans cette ville. Je ne veux pas savoir ce qui leur est arrivé, mais j'ai une sacrée envie de tuer quelqu'un pour eux.

— Je suis vraiment désolé, murmura Mace. Quand on s'engage dans l'armée ou qu'on prête le serment des Loups, on connaît les risques et on fait le choix de les courir. Mais les autres, les innocents...

— C'est toujours eux qui trinquent, renchérit Dalli. (Elle embrassa la ville du geste.) Ce qui est arrivé ici, c'est ce que Corvus et Rivil veulent faire à Rilporin. Combien y a-t-il d'habitants, là-bas ?

— Des milliers.

— Des milliers, répéta-t-elle.

Cette conclusion sonna comme un glas.

Au sud de la Cité des Sentinelles, entre le temple et les bois, une gigantesque bande de jonquilles opinait au soleil. Beaucoup avaient été piétinées, certaines n'étaient plus toutes jeunes, mais leur couleur joyeuse, si déplacée dans cette plaine où tout le reste avait été dévasté, lui redonna un peu le moral. Une vie nouvelle bourgeonnait à côté des cendres de l'ancienne.

— Nous partons demain matin, dit Mace. Ton peuple aura-t-il pris sa décision, d'ici là ?

— Je crois. Je vais aller parler à Lim et Sarilla.

— Plus tard, dit Mace comme elle commençait à se lever. Reste un peu avec moi. (Lorsqu'elle se rassit contre lui, il l'entoura de ses deux bras et déposa un baiser au sommet de son crâne.) Repose-toi encore un peu.

Durdil

*Troisième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Appartements du Commandant, palais de Rilporin, Terres des Blés*

— Ils m'ont fouillé ! Non mais ils m'ont fouillé avant de me laisser entrer, dit Renik, rubicond d'indignation. Qu'est-ce qu'ils croient ? Que je vous fais passer des armes en douce ? Et sinon : les hommes à votre porte et à celle du roi font en effet partie de la garde d'honneur qui a accompagné Janis dans l'Ouest.

— Alors ce sont des traîtres. Poussez-les à commettre des actes d'insubordination, arrêtez-les et faites-les mettre au secret. Quand Rivil vous demandera où ils sont, dites-lui que vous n'en savez rien. Vous serez deux à faire des cachotteries. (Durdil tambourina des doigts sur la table.) Quoi d'autre ?

— Malgré tout le respect que je vous dois, monsieur, ça ne marchera pas. J'ai déjà essayé de remplacer les soldats qui gardent le roi ; Rivil lui-même m'a ordonné de ne plus mettre mon nez dans les affaires du palais, et a dit que la sécurité du roi était désormais son affaire, et celle de personne d'autre. Impossible de glisser un homme, et croyez-moi, monsieur, j'ai essayé.

Rivil s'était approprié les rênes du pouvoir, avait isolé le roi de ses soldats les plus loyaux, s'était débarrassé de ses plus proches conseillers et de quiconque était susceptible de lui dire la vérité. Il avait coupé les voies de communication avec les Rangs qui pourraient venir en aide au souverain. Pour un peu, Durdil aurait admiré la stratégie de Rivil. *C'est ce que j'aurais fait si j'avais été un traître manipulé par les païens, avec une armée derrière moi et strictement aucune idée de l'enfer que je serais sur le point de déclencher sur mon pays.*

Mais je ne suis rien de tout ça. Moi, je suis celui qui doit l'arrêter. Tout en étant assigné dans mes quartiers. Merveilleux.

— Quoi d'autre ? insista Durdil en écartant amertume et fatigue.

— Monsieur, le prince Rivil a déclaré publiquement que le Rang de l'Ouest avait vaincu les Mirécès et que la guerre était terminée, expliqua Renik d'une voix monotone. Il ne faut plus s'inquiéter, et la vie à Rilporin doit reprendre son cours normal.

— Quoi ?

Renik grimaça en entendant le ton horrifié de Durdil. La pièce se mit à tourner follement, et Durdil sentit la bile monter dans sa gorge. Il recula sa chaise et se plia en deux.

— Monsieur ? Monsieur, ça va ?

— Major, fit Durdil, tourné vers le sol. Commencez à entasser les

armes. Achetez chaque épée, chaque dague, chaque lance et chaque arc disponible à Rilporin, et tout ce que l'on débarquera au port. Je vais vous préparer une lettre qui vous donnera libre accès à mes revenus personnels. (Il se redressa précautionneusement.) Vérifiez la muraille extérieure, et engagez des maçons pour faire les réparations nécessaires. Empilez des provisions dans les casernes. Et assurez-vous que l'on voie bien le Rang faire tout cela.

— Vous voulez créer une panique en ville ? demanda Renik.

Durdil se leva. Comme il tanguait, il dut poser une main sur la table pour se tenir.

— Oui, je veux créer une panique dans cette foutue ville. Je veux que les gens soient terrifiés et qu'ils exigent non seulement que le palais leur dise ce qui se passe, mais qu'en plus, on aille chercher des renforts. Je veux que la rumeur coure les quais et les quartiers. Je veux que les nobles fuient la cité pour leurs domaines ; de toute façon, ces cons ne servent à rien. Je veux que Rastoth ait vent de tout cela, qu'il reprenne le contrôle à son fils, puis qu'il ordonne ma libération afin que je puisse organiser les défenses.

Voyant ses mains trembler, Durdil les joignit dans son dos et alla à la fenêtre d'un pas décidé.

— Quelles sont les dernières nouvelles de nos agents ?

— Le Rang de l'Est se met en mouvement, annonça Renik avec une réticence manifeste. Tout le Rang, monsieur, et pas seulement la légion que Rivil dit avoir demandée. Un homme à nous surveille les Larmes, et il a envoyé un pigeon de la Première Tour Nord. L'oiseau est rentré ce matin.

Durdil grogna. Sa lubie consistant à se procurer une autre volée de pigeons qui ne rentraient pas au palais mais ailleurs dans la ville s'était enfin révélée payante. Elle n'était pas composée de beaucoup d'oiseaux et, évidemment, il fallait déjà réussir à les envoyer ; cependant, il recommençait à recevoir personnellement des informations, même si c'était au compte-gouttes.

— Donc, à l'est, la frontière listraïne n'est plus gardée, et Rivil a ordonné à un Rang complet de venir. Et pourtant, il affirme au peuple que la guerre est gagnée. Très bien, je veux que cette nouvelle se répande, elle aussi. Répandez-la au port et, au bout d'une heure, plus personne ne saura d'où vient la fuite. Pourquoi le Rang se met-il en marche si la guerre est gagnée ? Y aurait-il une autre menace dont nous ne savons rien ? Vous voyez le genre : le genre de rumeurs que nous essayons généralement de réprimer.

— Nous avons aussi un agent à Shingle et trois autres qui voyagent vers l'ouest, l'un par le fleuve, les deux autres à cheval. Ils ont avec eux des pigeons de la tour, et ils ont pour instruction de préciser dans leur message le lieu où ils se trouvent et la date, et de renvoyer les

oiseaux dès qu'ils auront repéré les Mirécès. Au moins, nous serons prévenus.

— Et vous n'avez aucun moyen d'accéder au pigeonnier pour envoyer un message aux Rangs du Nord et du Sud ?

Durdil n'eut pas le temps de finir sa phrase que Renik secouait déjà la tête.

— Le pigeonnier est gardé nuit et jour.

Durdil abattit le poing sur le mur et posa le front sur le verre froid de la fenêtre.

— Insuffisant. C'est insuffisant. Je ne sais pas ce qui se passe au palais. Mace vient-il ? Combien d'hommes a-t-il ? Et les Mirécès, combien sont-ils ? Trois mille soldats au Rang du Palais contre cinq mille du Rang de l'Est, en plus des Pillards. Quand ils verront ce qui arrive sur nous, peut-être y aura-t-il un millier de marchands, de castagneurs de bar et de pêcheurs pour se tenir avec la Milice et nous sur les murailles, mais je ne crois pas que ça changera grand-chose... Très bien, ça prendra plus longtemps, mais je veux que vous envoyiez des cavaliers demander deux légions au Rang du Sud. Et envoyez-en d'autres aux Trois-Hêtres pour contourner le Rang de l'Est, et qu'ils prennent ensuite par les Larmes pour rejoindre le Rang du Nord. Deux légions de leur part. Toutes les forces doivent se mettre en route dans l'heure qui suivra la réception du message. Compris ? Dans l'heure. Marche forcée jusqu'aux ports, puis par bateau, en voguant nuit et jour sans s'arrêter. Qu'on laisse les armes de siège, qu'on laisse les chevaux, et qu'on fasse hâte ou Rilporin tombera.

— Bien, monsieur.

Durdil se dérida. Ils n'auraient qu'à les retenir une semaine, dix jours tout au plus, et quatre mille soldats des Rangs leur enfonceraient leur épée dans le cul.

— Bon, très bien. Le marché est en voie de démontage ?

Le marché qui occupait la zone de défense de Rilporin était vaste et encombrant, et il faudrait des jours pour le démonter ; mais si les ennemis franchissaient le poste de garde, ils feraient des cibles faciles, coincés entre les murs des Premier et Deuxième Cercles ; ils seraient à la merci des volées de flèches, et même des petites catapultes.

Leurs pertes seraient terribles et... et Renik ne disait rien. Durdil revint s'asseoir à la table.

— Il est inutile de le démonter, monsieur, puisque les Mirécès ne viendront pas. Si l'on en croit le prince.

— Noms des dieux de bordel de merde, fit Durdil à mi-voix mais avec véhémence. Bon, mettez-y le feu. Faites ça tard le soir, et veillez à allumer de multiples foyers. Il faut tout détruire d'un coup. S'il y a assez de dégâts, ils seront obligés de tout enlever. Attention de ne pas faire brûler les maisons ; mais quand vous irez aider à éteindre

l'incendie, ordonnez que l'on abatte ces étals sur-le-champ afin d'empêcher la propagation du feu à la zone résidentielle.

— Vous me demandez de mettre le feu à Rilporin ? chuchota Renik.

Durdil balança la main à droite et à gauche.

— Rien qu'un peu, répondit-il. Écoutez, Rivil saura que ça vient de moi. Dès que ce sera fait, je pense qu'on m'arrêtera et qu'on m'accusera de trahison, alors écoutez bien. On peut probablement se fier aux colonels Edris et Yarrow, et peut-être au major Vaunt. Hallos a toute ma confiance, alors faites de lui votre principal confident, et sondez les autres au fur et à mesure. S'ils viennent de leur propre chef vous soumettre des idées de défense ou des inquiétudes quant au prince, c'est que vous pouvez sans doute vous confier à eux. Mais rappelez-vous Wheeler, et soyez prudent. La défense va dépendre de vous, alors attention : Rivil risque de vous poignarder dans le dos au moment où vous vous y attendrez le moins.

— On peut vous faire sortir, monsieur, protesta Renik en se levant d'un bond. C'est à vous que les hommes sont fidèles, pas à Rivil. Nous pouvons entrer de force dans le palais et...

— Pour l'instant, concentrez-vous sur la défense de notre ville, le coupa Durdil. (Il serra les poings.) Peu importe ce qu'il advient de moi du moment que Rilporin tient, et qu'elle reste dans la Lumière.

Mace

*Troisième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Crique des Ifs, le Gil, Plaine Occidentale*

Au port du Rang de l'Ouest, le pont était détruit. Les Mirécès avaient mis le feu aux bateaux qu'ils n'avaient pas pris. Ils avaient aussi abattu le pont de l'Écluse des Pins. Le fleuve commençait à tourner vers le sud, ce qui ajouterait des kilomètres et des heures de marche. Ils devaient traverser.

Près de cent Loups avaient refusé d'aller plus loin. Ceux qui, entre la Cité des Sentinelles et la bataille, avaient perdu trop de proches ; ceux qui n'avaient plus l'estomac pour se battre. D'autres, une vingtaine, avaient annoncé leur intention de suivre le Gil jusqu'à la Voie du Ciel, dans les montagnes, de massacrer les femmes et enfants mirécès restés dans les villages et de libérer les esclaves. Puisque les Loups n'avaient plus de foyer, les Pillards connaîtraient le même sort.

Mace se sentit légèrement mal à l'aise en repensant à ces gens, et à la voix de Lim lorsqu'il leur avait souhaité bonne chasse. Dalli elle-même avait approuvé. Mace se demanda s'il voudrait faire la même chose si Rilporin tombait ou si son Rang était exterminé jusqu'au dernier homme. C'était possible.

Le crépuscule était sur leurs talons lorsqu'ils arrivèrent enfin en vue de la Crique des Ifs.

— Le pont a l'air d'être en bon état, général, dit Tara. Les Loups sont partis vérifier.

— Il était sacrément temps, jura Mace. Bon, en formation serrée. Je veux que nous traversions rapidement ; il ne faudrait pas que la moitié de l'armée se retrouve dans une embuscade pendant que l'autre moitié sera coincée sur l'autre rive.

— Bien, général.

Tara partit au petit trot et éleva la voix pour transmettre les ordres.

Dans la ville, personne n'allumait de bougies, et les cheminées ne fumaient pas. Soit les gens étaient morts, soit ils avaient fui, supposa Mace. Il pria pour que la seconde hypothèse fût la bonne. L'Écluse des Pins avait été le théâtre d'une véritable boucherie.

Mace plissa les paupières dans la pénombre et vit les Loups passer entre les toutes premières maisons bordant la route qui menait au pont. Les muscles de ses jambes se tendirent comme pour se préparer à courir, et Mace s'aperçut qu'il avait enfilé son casque par réflexe. Les Loups allèrent sans encombre jusqu'au pont, montèrent dessus. Le Rang se mettait en formation serrée pour les suivre quand des cris et

des bruits métalliques retentirent au bout du pont. Des flammes irrégulières montèrent entre les maisons de l'autre rive ; des Mirécès munis de torches sortaient de leurs cachettes. Les flèches volèrent dans les deux sens, mais les Loups n'étaient pas assez nombreux pour tenir le pont. Les Mirécès firent un mur de boucliers et les repoussèrent.

— Bougez-vous le cul, descendez de ce pont et nous les retiendrons ici, rugit Mace en bousculant ses hommes pour se rendre à l'avant de la colonne. Bougez-vous, putain ! ajouta-t-il en voyant des flèches franchir le fleuve et toucher ses soldats.

— Derrière ! Derrière ! s'écria Dorcas d'une voix stridente, féminine.

Mace se retourna brusquement et regarda par-dessus les têtes des soldats.

— Soulevez-moi, ordonna-t-il, et trois hommes s'exécutèrent. Merde, souffla-t-il. Mais combien d'armées ont-ils, ces cons ?

Une force mirécès, qui, dans la pénombre, donnait l'impression d'être composée de milliers d'hommes, sortait de la ville et courait vers eux. Il n'y avait nulle part où aller ; impossible de traverser le pont, et la route qui retournait vers la plaine était bloquée par les Pillards à l'approche.

— Eh ! appela une voix, par ici, vite ! (Les soldats commencèrent à se diriger en masse vers sa source ; Mace entrevit un jeune homme qui, depuis une maison, faisait des signes désespérés.) Vite, il y a un passage par ici.

— Prudence ! cria Mace.

Mais personne ne l'écoutait. Il faisait noir, les flèches pleuvaient sur eux, et ils étaient coincés entre deux armées. Il n'y avait pas d'autre solution. Malgré ses protestations, Mace se retrouva pris dans la soudaine bousculade, incapable de ralentir le flot de ses hommes ou de s'en extraire.

Il finit dans la maison du jeune homme.

— Descendez. La trappe. Les tunnels, répétait ce dernier en boucle. Descendez. La trappe. Les tunnels.

Les sous-sols de la Crique des Ifs, aussi connue sous le sobriquet de Crique du Contrebandier, étaient truffés de galeries. Mace courait dans l'une d'elles au bruit des pas et des cris pressants dont l'écho se répercutait sur la terre rugueuse et les murs de bois.

Ils traversèrent des réserves dans lesquelles s'entassaient barriques et paquets, toile à voile, poisson salé, eau-de-vie, le tout éclairé par des torches maintenues par des appliques murales. D'autres réserves, vides celles-ci, et non éclairées, puis d'autres encore, tout aussi vides. Le rythme diminue ; ils ignoraient tous où ils allaient, ou même s'il y avait une sortie. Mace ralentit, puis s'arrêta.

Il tourna sur lui-même en inspirant. Il saisit Crys, qui passait à côté de lui.

— Où sont les habitants ? demanda-t-il dans un murmure rauque. S'ils se cachent, où sont-ils ? Ces salles sont désertes.

Crys se retourna très lentement. À la lueur des torches, une lueur jaune passa dans ses yeux comme dans ceux d'un animal.

— C'est un piège, déclara-t-il.

Il montra le bout du tunnel.

Une lumière orange avançait sur les parois, et l'on entendait des bruits de pas et le tintement des armes.

Tara

*Troisième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Tunnels de la Crique des Ifs, le Gil, Plaine Occidentale*

Ils avaient couru jusqu'à ce que les tunnels s'élargissent. Les galeries s'étaient divisées, puis redivisées, si bien qu'ils étaient désormais séparés les uns des autres. Tara tourna un angle au pas de course et tomba sur une foule beuglante ; ils se trouvaient dans une réserve sans autre sortie que le passage par lequel ils venaient d'arriver.

— En formation, cria-t-elle, préparez-vous à vous défendre.

Elle traîna trois ou quatre soldats pour qu'ils se missent en ligne avec elle. Dalli était là, ainsi que Rillirin. À eux tous, ils formaient un étrange mélange de Loups et de soldats du Rang. Ensemble, ils ne manœuvraient pas aussi bien qu'elle l'aurait voulu.

Les Mirécès ne leur laissèrent pas beaucoup de temps pour s'organiser. Eux aussi tournèrent l'angle en courant ; ils foncèrent tout droit sur la première ligne. Les rangées de soldats se déformèrent et menacèrent de se défaire tout à fait.

— Tenez bon, hurla Tara. Tenez bon, bande d'abrutis.

Un Pillard lui donna un coup d'épée qu'elle para. Elle riposta, et ils échangèrent quelques passes à la lumière vacillante et trompeuse des torches. Tara crut voir une ouverture dans la demi-seconde où l'homme découvrit son flanc en levant le bras. Elle revint à la charge, attaqua au même endroit en attendant que l'erreur se reproduisît. Lorsque ce fut le cas, elle glissa vers l'avant, et la pointe de son épée déchira la manche de l'ennemi tant elle frôla son bras de près, et se ficha dans le foie de l'homme.

Il hurla et lâcha son arme pour s'agripper à celle de Tara, qui lui rendit service en tournant sa lame pour la ressortir. Ce faisant, l'acier entailla les doigts du Mirécès. Il mit un genou à terre. D'un coup de pied dans la poitrine, elle le fit tomber sur le dos. Le crâne de l'homme rebondit sur la pierre, ce qui eut pour effet d'interrompre son second cri mêlé de gargouillis. Un autre Pillard abattit son épée et fendit le crâne du mourant, qui se tut définitivement. Tara, bouche bée, regarda l'assaillant, puis le frappa au cou alors qu'il essayait de libérer son épée, prisonnière de l'os. Il eût été dommage de ne pas profiter d'une ouverture pareille.

Elle entendit Dalli crier son nom, mais elle était en difficulté, attaquée par deux côtés, jusqu'à ce qu'un de ses hommes se glissât dans un trou et attaquât l'un de ses ennemis. Tara risqua un coup d'œil et vit Crys débouler du tunnel par lequel étaient arrivés les

Mirécès et les charger par-derrière. Il se fraya un chemin à coups d'épée pour rejoindre Dalli. Il tuait à tour de bras, comme un dément. Ses yeux luisaient à la lumière des torches.

Leur ligne poussa vers l'avant. À mesure qu'elle se ménageait de l'espace, des hommes rejoignaient le premier rang, engageaient le combat avec les Mirécès, les isolaient et les tuaient. La ligne dépassa Crys et Dalli, qui n'avaient plus qu'à achever les blessés qu'elle laissait dans son sillage, repoussa les Mirécès jusqu'au tunnel, où ils rompirent les rangs et s'enfuirent par où ils étaient venus.

Les hommes de Tara se lancèrent à leur poursuite, mais elle leur ordonna de rester.

— Non. C'est peut-être un piège. Continuez d'avancer, il faut retrouver les autres. (Elle fit signe à Crys.) D'où êtes-vous arrivé ?

Il fit un geste vague.

— J'ai entendu crier, je suis venu voir, dit-il en souriant de toutes ses dents. Allez, il ne faudrait pas qu'on nous laisse en arrière.

Rillirin

*Troisième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Tunnels de la Crique des Ifs, le Gil, Plaine Occidentale*

— Ils reviennent !

Rillirin se fendit dans l'obscurité presque totale. Le Pillard leva son épée pour parer son coup de lance. Le bruit sourd du métal embrassant le bois retentit. Avant que l'ennemi eût le temps de la forcer à lever sa lance, elle fit volte-face et donna un coup d'estoc au second assaillant en essayant de le prendre par surprise.

Il la repoussa facilement. Trop facilement. Elle était déjà contre le mur du tunnel. Elle se jeta sur le Mirécès en hurlant et en visant la gorge. Elle tourna et frappa avec un rictus. Ses pieds glissaient sur la terre battue, elle avait la respiration sifflante et les bras qui la brûlaient.

Cependant, Rillirin n'était pas guerrière, et tout le monde le savait, surtout elle. Des points colorés dansaient devant ses yeux, et ses poumons endoloris ne pompaient pas assez d'air. D'un pas vacillant, elle partit se mettre hors de portée sur le côté. Elle se prit les pieds dans quelqu'un et reçut un coup de coude dans les côtes.

— Du vent ! grogna Crys.

Il la poussa et étripa un Mirécès hurlant. Il jeta un coup d'œil à Rillirin, puis la tira si fort par le bras que son épaule claqua. Une hache se ficha dans le sol là où elle se trouvait l'instant d'avant. Crys projeta la jeune femme vers le mur et, d'un bond, alla planter sa lame dans l'épaule de son assaillant. L'homme lâcha sa hache en couinant. La puanteur de ses entrailles, lorsque Crys l'ouvrit de la bite à la gorge, donna un haut-le-cœur à Rillirin.

— Vous vous battez, ou vous dormez ? grogna Crys.

Rillirin retint son souffle et accourut à ses côtés en moulinant avec sa lance. Ce tunnel était plus profond que les autres, descendait suivant une forte pente ; il était humide, les murs étaient gluants, et des flaques de sang et d'urine se formaient sur le sol.

Mirécès, Loups et soldats du Rang luttèrent en échangeant cris et jurons dont l'écho rebondissait sur les parois, jusqu'à ce que tout ne fût plus que bruit, flammes orange vacillantes, ombres noires et confusion.

Crys partit en hurlant comme un damné dans un tunnel de traverse, à la poursuite de trois Mirécès. Haletante, Rillirin s'appuya sur sa lance. Elle cracha les cheveux qu'elle avait dans la bouche. Un grognement. Un Pillard levait son épée. Rillirin retint son souffle et,

prenant sa lance à deux mains, intercepta la lame loin au-dessus de sa tête. Elle se remettait en garde lorsqu'elle sentit une main se refermer sur son épaule, et une douleur de déchirement dans le bas du dos. Léger tintement lorsque le Pillard, derrière elle, ressortit son couteau de la cotte de mailles et de la chair de Rillirin. Dégoulinement de chaleur dans le dos et le long de la jambe.

Les genoux de Rillirin heurtèrent le sol. Les points devant ses yeux envahissaient son champ de vision. Son dos était brûlant, mouillé. Sa vie s'écoulait par sa blessure. Elle avait le regard rivé sur le tunnel dans lequel avait disparu Crys. Il ne revenait pas. Personne ne viendrait la sauver.

Elle leva les yeux sans beaucoup d'intérêt sur le Pillard qui se tenait devant elle. De la main gauche, elle se tenait le dos ; cependant, le sang continuait de couler, chaud et épais, entre ses doigts. Elle sentit autre chose, quelque chose de dur qui dépassait de sa ceinture. Ses doigts se refermèrent sur l'objet et, alors que le Pillard se préparait à donner le coup de grâce, elle sortit son couteau et le lui enfonça sous le menton, à travers la langue et le palais. Le Mirécès tituba. Rillirin arracha sa lame et la planta sur le côté du cou de l'homme ; maladroitement, car elle n'était pas gauchère, et le sang rendait le manche glissant.

Le Pillard tomba à quatre pattes devant elle. Elle le poignarda dans le dos, si bien qu'il s'effondra à plat ventre dans une flaque. Elle entendit le craquement mouillé de son nez qui heurtait le sol. Soudain, quelqu'un tomba sur Rillirin dans le noir. Le Pillard qui l'avait blessée. Il se démenait sur elle pour essayer de lui prendre son couteau. À bout de forces, elle le sentit tirer sur ses doigts, puis lui arracher son couteau. Alors, il se raidit, fut pris d'une secousse, et s'affala sur le dos de la jeune femme en l'inondant de son sang.

Dalli, la lance rouge sur un tiers de sa longueur. Elle se fendit au-dessus de Rillirin et plongea le fer de sa lance dans la poitrine d'un Mirécès. La lame ripa sur une côte avant de trouver prise et de s'enfoncer. Dalli tira sur la hampe, l'homme s'avança en titubant, elle tira de nouveau, puis poussa pour le plaquer au mur. Elle fit tourner sa lance et, enfin, la libéra.

Elle laissa l'ennemi recroquevillé à terre dans un gargouillis, força Rillirin à se lever, la traîna par-dessus un cadavre, puis le long du tunnel d'où elles venaient, jusque dans une réserve. Elles se blottirent contre le mur du fond. Rillirin avait perdu son couteau mais, bizarrement, avait toujours sa lance.

— Où es-tu blessée ? chuchota Dalli. Rillirin, où es-tu blessée ?

— Où étais-tu ? Et Crys, où est-il allé ? J'étais seule.

— Merde. Rillirin ? Concentre-toi sur ma voix. Où es-tu blessée ?

— Partout. Je suis en train de mourir.

Il y eut une explosion de lumière dans sa tête. Aussi surprise qu'indignée, elle regarda Dalli.

— Mais tu m'as frappée ! (Elle se mit à pleurer.) Garce, tu m'as giflée.

— Cesse de pleurnicher, ce n'est qu'une égratignure. Je vais déchirer le bas de ta chemise et m'en servir pour panser la blessure, d'accord ? Soulève ta cotte de mailles, allez.

— Une égratignure ? murmura Rillirin.

Dalli grommela et acquiesça en déchirant sa chemise.

— Inspire à fond, maintenant. (Bruit d'inspiration, hoquet et grognement étouffé.) C'est bien.

Elle enroula fermement le pansement autour de la taille de Rillirin puis tira sur sa cotte de mailles pour la baisser et serra la ceinture en travers de la blessure.

— Ah !

— Chut, c'est fini. Tu peux te reposer une minute.

Dalli leva la tête et l'inclina pour tendre l'oreille. Ses doigts ensanglantés étaient posés sur les lèvres de Rillirin. Elle se releva pesamment.

— Je m'occupe de l'arrière-garde. Toi, tu avances.

Elle passa une main sous l'aisselle de Rillirin et la releva.

Rillirin ne pouvait laisser Dalli affronter seule les Mirécès, mais la tête lui tournait au point qu'elle voyait flou. *Ce n'est qu'une égratignure. Rien qu'une égratignure.*

— Ne te laisse pas trop distancer, marmonna-t-elle. (Elle pointa un doigt tremblant.) Ce tunnel. Sûre qu'ils sont partis par là.

Dalli acquiesça, tourna les talons et disparut dans les ténèbres.

Mace

*Troisième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Tunnels de la Crique des Ifs, le Gil, Plaine Occidentale*

Mace avait hâte de sortir retrouver le petit pisseux qui les avait attirés dans ces souterrains. On l'avait sans doute forcé, les Mirécès avaient dû menacer sa famille ; néanmoins, quand il le retrouverait, Mace prendrait grand plaisir à lui décoller la tête des épaules.

Le Mirécès le frappa avec une hache à double tranchant dont les lames étaient plus grosses que la tête de Mace. Il reçut le coup sur le bouclier, grogna et inclina le bouclier afin que la hache glissât dessus. Il coupa la main d'un homme, bloqua un coup d'épée, revint au soldat à la hache. D'un coup, il lui entailla le cuir chevelu, lui coupa l'oreille et le frappa à l'épaule. Bouclier levé pour arrêter l'épée de numéro quatre ; le dos de son plastron râpa le bois lorsque ses omoplates essayèrent de creuser le mur.

Sa respiration était bruyante. Numéro quatre revint à la charge mais, voyant qu'il boitait, Mace lui fonça dessus de manière à le faire reculer sur sa mauvaise jambe. Le pas fut court et incertain, ce qui permit à Mace de frapper le Mirécès en plein visage avec l'umbo de son bouclier, puis d'abattre ce dernier sur le genou de l'ennemi avant de le pousser. L'homme tomba et s'étouffa avec ses dents. Mace poussa un cri de défi, mais il se trouvait désormais à distance du mur, et il lui restait deux Pillards à vaincre. Sans compter qu'il entendait, au-delà du coude que faisait le tunnel, les cris de leurs camarades qui accouraient.

— Allez, venez, bande de branleurs ! beugla-t-il.

Il frappa un cinquième homme pendant que le sixième le contournait pour l'attaquer dans le dos. Un coup derrière le genou. Sa jambe se plia, et il écarquilla les yeux de douleur lorsque son genou heurta la pierre. Il moulina vers l'arrière avec son bouclier, uniquement pour se ménager un peu de place, et poussa sur ses jambes afin de se remettre debout au moment où le salopard de devant lui plantait l'épée dans le ventre.

Il y eut un crissement métallique, mais son plastron tint bon ; l'épée, quant à elle, ripa sur le côté et lui fit au passage une estafilade sous le bras. Mace retint son souffle. Nulle armure à cet endroit-là ; il sentait déjà le sang brûlant ruisseler. L'abruti, cependant, était déséquilibré, car il ne s'était pas attendu à rater sa cible. De la main qui tenait son épée, Mace lui donna un coup de poing à la figure, puis il lui assena un coup de tête pour faire bonne mesure. Cela lui laissa un peu de

place. Il poussa l'ennemi avec son bouclier et le frappa à la taille avec sa lame. Le Mirécès ne portait ni plastron, ni cotte de mailles. Son armure en cuir bouilli se déchira comme de la soie sous son épée.

Il ne savait pas combien il en avait tués, combien étaient en mesure de se relever, et il restait celui qui lui tournait autour, le contournait. Et la torche de couler, et les ombres, en bondissant, de donner l'impression que les cadavres à ses pieds bougeaient.

Ses bras tremblaient, il avait de la bile chaude dans la gorge et son genou l'élançait.

— Fils de pute, grogna le dernier Pillard en aspergeant de salive la joue de Mace. Salopard de fils de pute.

Mace se campa sur ses jambes, inspira bruyamment puis écarquilla les yeux lorsque la tête du Mirécès disparut.

Le visage de Tara lui apparut à travers la fontaine de sang. Elle avait un grand sourire.

— Ce n'est pas passé loin ? demanda-t-elle. (Ses s sifflaient comme des serpents en se répercutant sur le mur.) Joli travail, ajouta-t-elle en comptant les cadavres. Contente que vous ne soyez pas mort, mais il faut y aller.

— Prenez leur torche, haleta Mace, les mains sur les genoux. Et la prochaine fois que j'appelle, bougez-vous un peu le cul, d'accord ?

— Je ferai tout mon possible, général.

Elle glissa sa main libre sous le bras indemne de Mace et le fit avancer au plus vite, car, derrière eux, les cris des Mirécès étaient de plus en plus forts. Ils se faufilèrent dans un groupe de soldats du Rang, qui levèrent leurs boucliers pour bloquer le tunnel et laisser Mace et Tara souffler.

Mace défit la boucle de son épaulière avec ses doigts raides et se banda maladroitement le bras. Il noua le pansement avec les dents. Tara lui remit l'épaulière au moment où la violence reprenait derrière eux, dans le tunnel.

— Faites passer le message vers l'avant et vers l'arrière. Que la colonne reste soudée ; dès qu'on trouve une sortie, on la prend. Nous devons gagner un terrain découvert pour pouvoir nous battre dans notre élément. Si nous ne sortons pas, nous mourrons tous dans ces souterrains.

Dom

*Troisième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Cité des Sentinelles, Plaine Occidentale*

— Rillirin !

Le temps d'ouvrir les yeux, Dom était déjà debout, poumons endoloris par le cri qu'il venait de pousser. La lune apparut derrière une traînée de nuages. Le paysage était blanc d'os et étrange, les ombres, d'un léger gris anthracite. Désorienté, il s'agenouilla, une main appuyée juste au-dessus de sa hanche gauche protubérante dans laquelle subsistait l'ombre d'une douleur.

— Reste loin des ténèbres, marmonna-t-il. Elles arrivent.

Il se balançait sur ses genoux. Était-ce un rêve ou une clairvoyance ? Il avait tellement mal partout qu'il n'arrivait plus à distinguer les deux.

Du mouvement, une femme traversait la place en se faufilant entre les poutres abattues. Il se releva et chancela, car l'espoir lui faisait tourner la tête.

— Sentinelle ? appela-t-il.

Puis, dans un filet de voix, en bout de souffle :

— Rillirin ?

— Pas vraiment, mon amour, répondit-Elle.

Dom Grogna. Il se frotta énergiquement les yeux, mais Elle était toujours là.

— Que fais-tu, petit calestar ?

Ce qu'il faut que je fasse.

— Sais pas. Aucune importance.

La Dame d'Ombre fit claquer sa langue pour exprimer sa déception.

— Il semblerait que tu aies abandonné le combat, mon beau. Pourquoi ?

— Rien à faire, soupira-t-il. Je ne sers à rien.

— Qu'il est triste d'être si impuissant. Viens à moi, et tu serviras à quelque chose. Tu n'as qu'à faire un pas vers moi et m'êtreindre, et je te libérerai de tout cela.

Ses pieds murmurèrent dans la cendre. Elle approcha, nue, nimbée de la lumière de la lune voilée.

Quelque part à l'est, Rillirin était dans le noir, blessée ; sa famille se battait, mourait peut-être, pendant que lui perdait son temps en discussions interminables, planté au milieu des ruines de la Cité des Sentinelles.

— Vous ne Vous êtes pas encore assez amusée ? grommela-t-il en

prenant sur lui pour ne pas reculer.

Il avait une dague dans la botte, et une épée gisait au sol, à côté de ses pieds. Toutes deux seraient inutiles contre Elle, mais il ressentit un vague plaisir à avoir eu l'idée de s'en servir.

— Je ne savais pas si vous en seriez encore capable, après que la Danseuse Vous a expulsée de ce monde, reprit-il. Ç'a dû être désagréable.

— Je dois reconnaître qu'il m'a fallu du temps pour revenir, mon amour, répliqua la Dame d'Ombre en agitant la main avec mépris.

Elle s'arrêta si près de lui que Ses seins frôlèrent la poitrine de Dom. Celui-ci recula le haut du corps, mais la Dame d'Ombre se mit sur la pointe des pieds pour maintenir le contact. Ses pupilles se dilatèrent. Dom eut un rictus de dégoût.

— Ta Danseuse passe son temps à Se pavaner, mais elle S'y entend en création de boucliers. Veux-tu savoir comment j'ai fait ?

— Pendant ma dernière clairvoyance, celle que j'ai eue en présence du Dieu Renard, je vous sentais gratter comme un rat pouilleux.

— C'est ça, à travers la clairvoyance, dit-Elle, amusée. Ton esprit et ton âme sont directement reliés au monde des dieux. C'est comme ça que ta Danseuse te contrôle.

— C'est comme ça que Vous me contrôlez, Vous voulez dire.

La Dame d'Ombre rit, lui prit le menton et l'embrassa.

— Je ne te contrôle pas, mon amour, murmura-t-Elle contre les lèvres de Dom. C'est Elle. C'est Elle qui t'inflige tout ça, qui te donne la capacité de me voir. Si Elle voulait, Elle pourrait te libérer de tout cela, te reprendre ton don afin que tu ne me voies plus, ni moi, ni tous les autres. Gosfath, le Dieu Renard, la Danseuse Elle-même. Mais Elle n'en fait rien. Alors moi, je ne fais que ce que me dicte ma nature.

Elle l'embrassa de nouveau. Sa langue frôla celle de Dom, qui sentit la chaleur monter dans son ventre. Ses mains, appuyées sur les omoplates de la déesse, L'attirèrent à lui. Sa peau était lisse comme du beurre, comme de la soie, chaude et douce. Les muscles du dos de la Dame d'Ombre se tendaient sous ses caresses. Le baiser qu'Elle lui donna envoya dans le corps du calestar des vagues de chaleur qui remplacèrent sa fatigue par de la faim.

Il ne pensait pas à ce qu'Elle avait dit ; il se concentrait sur le baiser, se laissait aller. Elle embrassait bien. Presque aussi bien que Rillirin.

Il s'écarta d'Elle.

— Que voulez-Vous ? demanda-t-il dans un grognement.

Elle fit la moue et lui mordilla la mâchoire. Il recula brusquement la tête, mais ne fit pas un pas en arrière et ne La lâcha pas. Ils étaient peau à peau malgré les vêtements de Dom. Il se sentit durcir contre Sa cuisse. Il serait si facile de céder. Elle fit courir un doigt sur sa joue, dans le creux sous la pommette. S'il lâchait prise, Elle Se saisirait de

lui, le tiendrait, prendrait sa souffrance pour la remplacer par un plaisir tel qu'il n'en avait jamais connu.

Il Lui donna un nouveau baiser, qu'Elle lui rendit en passant les bras autour de son cou et la jambe gauche derrière son mollet. Elle avança les hanches, ce qui arracha un gémissement à Dom. Une main sur la courbure du muscle de Sa fesse, il inhala des senteurs de clair de lune, de musc et de sang. Quelque chose lui piqua la lèvre. Dom grimaça, repoussa la Dame d'Ombre et cracha dans l'herbe. Du sang.

La Dame d'Ombre retroussa les lèvres pour révéler ses crocs. Une langue fourchue apparut un instant.

— Tu continues de me repousser ? siffla-t-Elle. Tu n'as toujours pas compris quel était le prix à payer ? Tu m'appartiens. Elle t'a donné à moi. Et tu seras à moi, de corps, d'esprit et d'âme.

Elle le prit par le bras et le força à se retourner de façon à Se plaquer contre son dos. Elle était grande, tout à coup, plus grande que lui, et Elle l'enveloppait de Ses bras. Elle pointa un doigt devant eux.

— Regarde. Regarde le monde, sa beauté. Nous pouvons le gouverner, mon frère, toi et moi. Tu serais notre voix en ce pays, et tous s'agenouilleraient devant toi.

— Je ne veux pas que les gens s'agenouillent devant moi, se força-t-il à répondre.

Il avait l'impression de se vautrer dans l'étreinte de quelque félin des montagnes gigantesque et musclé. Doux, de la puissance en réserve sous la peau. Et très, très sauvage.

— Trêve de mensonges, lui murmura-t-Elle à l'oreille. Pas à moi.

— Je ne veux pas que les gens s'agenouillent devant moi s'il y a un tel prix à payer, se corrigea-t-il.

Il regardait la lune baigner la plaine de sa lumière argentée. Quelque chose bougeait. Rôdait.

Elle l'embrassa sur le côté du cou.

— Ah ! enfin, après tout ce temps, nous y venons, dit-Elle. On en arrive toujours à marchander, à ce que vous ne voulez pas admettre avoir fait en échange du pouvoir. (Elle baisa l'autre côté de son cou, sous l'oreille, et Dom frissonna.) Dis ton prix. (Sa main descendit le long du torse du calestar.) Dis-moi ce que tu veux.

Sa voix était rauque, avide.

Dom rassembla ses pensées et son courage.

— Vous voir, ton Frère et Toi, crever dans un fossé et nourrir les corbeaux ?

— Tss, tss, fit-elle.

Elle le tourna de nouveau vers Elle mais, à présent, Elle était petite et délicate, et Son regard était vulnérable.

— Tu me blesses.

— Si seulement c'était possible, Dame d'Ombre, Tu découvrirais très

précisément ce que je veux.

Les mains de la déesse s'activaient sur la ceinture de Dom. Il les prit, les maintint, puis recula, alors que chaque muscle de son corps lui hurlait d'avancer.

— Tu ne peux plus rien me faire, mon amour, dit-il. Tu ne peux plus me faire de mal sans me tuer, et je sais que tu n'en feras rien. Si je meurs, tu ne pourras pas accéder à ce monde, n'est-ce pas ? Ton Élué n'a pas le pouvoir de t'y aider.

Il ricana et se grignota le bras pendant que la Dame d'Ombre faisait la moue.

Elle lui adressa un sourire charmeur et s'avança en jouant des hanches. Dom leva la main.

— Non, ça non plus. Bien que Tes charmes sautent aux yeux, ça ne m'intéresse pas de Te baiser. Alors pour répondre à ta question, Dame d'Ombre, il n'y aura pas de marché entre nous. Ni cette nuit, ni jamais. Tu peux me briser, Tu peux me faire mal, mais Tu n'auras jamais mon âme. Alors pourquoi ne me laisserais-Tu pas tranquille ?

— Parce que c'est trop amusant, murmura la déesse.

Elle le frappa si fort du revers de la main que le coup le projeta. Il survola l'abreuvoir et retomba dans les décombres. Il y eut dans son vol un moment de libération au cours duquel ses membres, qui battaient en tous sens, lâchèrent prise. L'air frôla sa peau en sifflant et le nettoya de Son contact.

Cependant, l'atterrissage fut douloureux. Il traversa le châssis d'une fenêtre abattue dont la moustiquaire huilée battait autour de lui ; les débris de bois lui entaillaient le bas du dos et l'épaule. La déesse se tenait déjà au-dessus de lui. Les rayons de lune peignaient la texture de Sa peau. Dom se concentra sur la douleur plutôt que sur Elle. Il essaya de se forcer à débander.

— Gosfath, appela-t-Elle. Gosfath, il est à toi, maintenant.

La chose qui bougeait sur la plaine disparut et réapparut à un pas des pieds de Dom, qui jappa et rampa en arrière dans les décombres. Gosfath se pencha et saisit la cheville de Dom dans ses serres, puis le traîna jusqu'à l'abreuvoir, où le terrain était dégagé. Dom s'accrocha aux décombres et aux poutres carbonisées, se retint quelques secondes à l'abreuvoir, mais rien n'y faisait : Gosfath était trop fort.

Alors, le dieu le releva.

— Bats-toi, gronda-t-Il avec un grand sourire. Bats-toi, petit homme.

Dom leva les yeux et le dévisagea. La proposition était si drôle qu'il éclata de rire. Un léger sourire passa sur les lèvres de la Dame d'Ombre.

— Bonne idée, frère, murmura-t-Elle. Allez, vas-y, calestar. Tu veux jouer avec les dieux ? Joue donc.

C'est peut-être le moment de sortir ce couteau. Dom l'extirpa de sa

botte et se prépara à bondir. Gosfath s'esclaffa et la Dame d'Ombre se tapota la paume avec deux doigts dans une parodie d'applaudissements. Dom avait le visage humide et les entrailles en vrac. Il n'était pas loin de se chier dessus. Cependant, il avait pour lui toute une vie d'entraînement. Et le Dieu du Sang, qu'avait-il pour lui ? Dom gloussa, puis attaqua. Il feinta de la main droite pour attirer le regard de Gosfath et, de la gauche, lui donna un coup de couteau en visant l'entrejambe. Face à un dieu, inutile de se battre à la régulière.

Gosfath plaqua la main sur le visage de Dom et l'empêcha de respirer en lui écrasant le nez avec Sa paume. Il le souleva jusqu'à ce que ses pieds pendissent au-dessus de l'herbe. Dom essaya d'entailler l'avant-bras du dieu, sentit une résistance comme si son couteau avait glissé sur une pierre à aiguiser, puis le monde heurta son dos de plein fouet. Le choc vida ses poumons de leur air.

Gosfath lâcha son visage, pinça le couteau entre le pouce et l'index, le montra à Dom, qui haletait par terre, puis cloua la paume gauche du calestar au sol avec la lame.

Dom se cambra, et il aurait hurlé s'il lui était resté un peu d'air dans les poumons. Gosfath ressortit alors la lame, la lécha et la jeta pour se servir plutôt de Ses serres.

— C'est notre monde, maintenant, déclara la Dame d'Ombre comme si Elle regardait des agneaux jouer au roi de la colline. Tu comprends, calestar ? Notre monde. Et tu as raison, nous ne pouvons pas encore te tuer. Mais nous pouvons te faire regretter d'être en vie.

Une fois de plus, Dom se réveilla avec le goût du sang dans la bouche. Son sang, celui des siens, celui d'innocents. Il était sans cesse torturé par la douleur, cette vieille ennemie qui n'était pas si loin d'être une amie.

Il roula sur le flanc puis essaya de se mettre à quatre pattes mais, pris d'un haut-le-cœur, s'arrêta lorsque le monde se retourna et dansa autour de lui. Il retint son souffle, à cause de l'intense douleur cinglante dans sa main gauche. Il s'assit et regarda cette dernière, la large béance rouge dans sa paume, l'autre, moins large, sur le dos de sa main, le sang séché le long de ses doigts et de son avant-bras. Il le lécha pensivement. Les blessures que lui infligeaient les dieux disparaissaient toujours au réveil, sinon, il serait déjà mort mille fois. L'herbe sur laquelle il était agenouillé attira son regard. Elle était noire, morte, souillée. Comme si quelque chose avait empoisonné le sol.

Quelque chose ou quelqu'un. C'est alors que Dom se rendit compte. Sa rencontre de la nuit avait eu lieu où il se trouvait, et pas dans l'Étape entre le monde réel et l'Au-delà des Dieux Rouges. Pas dans la caverne éclairée à la torche. Ils étaient venus à lui dans le monde

vivant, le monde éveillé.

Elle le lui avait d'ailleurs dit tout net. « C'est notre monde », avait-elle affirmé. Après mille ans d'exil, les Dieux Rouges avaient percé le voile de la Danseuse. Le sang avait été versé en quantités suffisantes, les hommes qui avaient promis leur âme aux dieux étaient assez nombreux, et le voile était donc déchiré.

Quoi que Dom eût fait ou pas fait à son âme, quel qu'en fût désormais le possesseur, on ne pouvait plus empêcher le retour des Dieux du Sang. Dom se balançait d'avant en arrière sur ses genoux en se rongant le bras et, tout en pleurant, rit follement.

Crys

*Troisième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Tunnels de la Crique des Ifs, le Gil, Plaine Occidentale*

Crys mordait de toutes ses forces en agitant violemment la tête de droite et de gauche. L'homme qui était sur lui hurlait. Il avait beau pousser le visage du capitaine, lui donner des gifles, Crys refusait de lâcher prise. Allongé sur le dos dans de l'eau sale et mêlée de sang, avec pour seule source de lumière une torche moribonde à quarante pas, il se battait ; les deux hommes grognaient, enchaînaient les coups de poing, les couinements, jusqu'à ce que Crys parvînt à lever les jambes et à les croiser dans le dos du Pillard.

Comme l'ennemi avait encore deux doigts dans sa bouche, Crys serra les mâchoires de plus belle et pivota brusquement sur le côté. Ses jambes et le Pillard tombèrent dans la flaque, mais Crys resta agrippé au bras de ce dernier. Un craquement de cartilage lorsque l'épaule céda, du sang brûlant sur sa langue lorsque les deux doigts s'arrachèrent : le cri du Pillard monta dans les aigus. Il était plié en arrière entre les jambes de Crys, qui se redressa en position assise, recracha les doigts du salopard sur leur propriétaire, chercha son couteau à tâtons dans le noir, et le poignarda dans le ventre, sept, huit, neuf fois, jusqu'à ce que les cris du Mirécès ne fussent plus que gémissements, et ses ruades, vulgaires soubresauts.

Des corps partout dans cette partie des tunnels dont le sol était submergé de plusieurs centimètres d'eau. D'un coup de pied, Crys se libéra du mourant. Il se releva dans un clapotis et cracha le sang du païen dans l'eau.

Des voix à l'accent mirécès, une lueur orange venant d'un autre tunnel. Crys ramassa son épée et se replia dans la galerie qu'avaient empruntée Ash et les autres tandis que lui était resté en arrière. Toutefois, dans cette direction aussi il perçut un mouvement qui ne lui sembla pas d'origine amicale. Il se précipita dans un recoin, tira un corps sur lui et, le cœur battant à tout rompre, resta immobile.

— Gos, les dieux doivent te détester, beugla une voix comme si son propriétaire ne se souciait pas d'être entendu. Sinon, tu serais mort et tu serais à Leurs côtés, à l'heure qu'il est.

— J'avoue que je préférerais l'Au-delà à ce trou à rats, mais qu'est-ce qu'on y peut ! (Les deux hommes se serrèrent la main.) Surpris que tu sois encore en vie.

— C'est la volonté des dieux, répondit la première voix. Où on en est ?

— Tout se passe comme prévu, pour autant qu'on le sache. Là-haut, les sapeurs doivent être en position, maintenant, et prêts à...

— Attends... Chut... ferme-la. J'ai entendu quelque chose.

Crys cessa de respirer et empêcha son corps de se crisper. Il avait le bras du cadavre sur le visage, ce qui cachait l'éclat de ses yeux tandis qu'il observait les Mirécès. Ils se turent et scrutèrent les morts qui jonchaient la salle.

— Répartissez-vous dans la pièce, fit le premier qui avait parlé. Vérifiez qu'ils sont morts.

Il enjamba un enchevêtrement de membres pour séparer les corps. Il avait une lance, qu'il planta dans chaque cadavre pendant que les autres Mirécès pataugeaient dans l'eau et poignardaient les morts.

Le dénommé Gos approchait. Crys respirait lentement par le nez. Il sentait la panique monter, et dut réprimer une envie de crier, d'implorer pitié. Il avait l'avantage de la surprise. Il n'avait qu'à se relever d'un bond, tuer ce Gos, et foncer vers un tunnel quelconque. Le coureur le plus rapide du Rang du Nord, Crys Tailorson ; et en cet instant, probablement le plus rapide de tout le Rilpor, la motivation aidant.

L'homme à qui Crys avait arraché deux doigts poussa une sorte de miaulement. Les Mirécès tournèrent brusquement la tête vers lui.

— Putain d'enfer, c'est Benn, fit Gos. Pauvre abruti, tu nous as bien eus, dit-il en regardant le mourant de haut. Il ne survivra pas.

Il enfonça son épée dans la poitrine de Benn, puis dans sa gorge. Crys ferma les yeux et poussa un gémissement que le bras du cadavre étouffa.

— Bon, autant faire une pause ici, proposa le premier Mirécès.

— C'est mouillé, quand même, Maris, lui objecta Gos en envoyant de l'eau autour de lui avec le pied.

Maris sourit et poussa un mort du bout du pied.

— Tu n'as qu'à en prendre un pour t'asseoir dessus, Gos, si tu as peur d'avoir froid à tes hémorroïdes.

Crys ouvrit un œil et vit les Mirécès – ils étaient près de vingt – entasser les cadavres pour s'en faire des bancs afin de prendre un peu de repos. Il retint un frisson et serra les dents, car il sentait une crampe s'installer dans son mollet. *Sors-moi de là en vie, Mystificateur, je ferai tout ce que tu voudras.*

— L'eau monte, grommela Gos. (Crys sortit de la stupeur qui le paralysait.) Il doit y avoir une tempête dans les montagnes.

— Ou alors nos gars font leur boulot, rétorqua Maris avant de se donner une claque sur le genou. Bon, si nous retournions tuer quelques païens ? Je crois qu'on s'est assez reposés.

Leurs voix étaient étouffées et métalliques, car l'oreille droite de

Crys était submergée sous l'eau glacée dont le niveau montait. Il ne contrôlait plus ses frissons, et seules la pénombre et la conversation des Mirécès empêchaient ces derniers de remarquer le tas de cadavres qui tremblotait dans un coin de la pièce. Ils en avaient jeté un autre sur Crys au cours de la dernière heure, un corps qui faisait un moins bon siège que prévu, ce qui, en plus d'enfoncer encore un peu Crys sous l'eau, avait envoyé une décharge de douleur dans ses côtes fêlées.

Mais enfin, enfin, ils partaient, bien que sans se presser. Ils se levaient tranquillement, s'étiraient en grognant, ajustaient leurs armes, pissaient sur les corps tels des chiens marquant leur territoire. Un mince filet jaune se répandit dans le rose pâle de l'eau et réchauffa le côté du visage de Crys. L'eau lui arrivait presque au niveau du nez. S'ils ne se dépêchaient pas de partir, il allait devoir choisir entre bouger et se noyer ; seulement voilà : ces salopards semblaient avoir oublié pourquoi ils s'étaient levés.

L'eau atteignit ses narines. Il ouvrit la bouche, sentit s'engouffrer l'eau au goût de sang, de pisse et de froid, eut un haut-le-cœur. L'air passait tout juste. *Putain. Putain de merde.*

Enfin, ils passèrent devant lui, leurs torches projetant ombre et lumière dans la salle. Ils s'enfoncèrent dans un tunnel. Crys compta jusqu'à dix, puis poussa sur les cadavres, sortit la tête de l'eau et se leva. Il vacilla à cause de sa jambe engourdie, et haleta, ce qui ne manqua pas de faire craquer ses côtes fêlées.

Un homme en train de pisser, bite en main, se tenait face à lui, bouche bée.

— Hein ? fit-il.

Crys prit son épée, courut dans l'eau et enfonça sa lame sous les côtes du Mirécès. Qui continua d'uriner cependant qu'il tombait à genoux. D'un coup de pied, Crys le fit tomber face la première dans l'eau, puis se tint debout sur l'arrière de son crâne jusqu'à ce que les bulles cessent de remonter à la surface.

Crys frissonna sous l'effet du froid, mais aussi d'un drôle de spasme d'énergie. Il prit la dague de sa victime, la coinça derrière lui dans sa ceinture, en rangea une autre dans sa botte, puis se lança sans bruit à la poursuite des autres. Il avait eu leur pisse en bouche et, de peur, avait lui-même failli se pisser dessus. Ce qu'il voulait désormais, c'était leur sang, et il l'aurait.

Rillirin

*Troisième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Tunnels de la Crique des Ifs, le Gil, Plaine Occidentale*

Lim plaqua l'homme contre le mur, l'avant-bras en travers de sa gorge, et ramena le coude en arrière pour le transpercer.

— Ami ! Ami ami ami, haleta l'autre. (Lim le força sans ménagement à s'avancer sous la maigre lumière d'une torche dégoulinante.) C'est moi, Crys.

Lim souffla et le lâcha, mais ne prit pas la peine de s'excuser.

— Vous étiez où, bordel ? grogna-t-il.

— Couché sous un tas de cadavres à essayer de ne pas me noyer pendant que les Mirécès discutaient tranquillement. Et vous ? Ça fait des heures que je vous cherche.

— On a fui, on s'est battus, on a encore fui. On s'est cachés.

Tout à coup, Ash écarta Lim et prit Crys dans ses bras. Appuyée contre le mur, Rillirin regarda les deux hommes s'embrasser comme s'ils étaient seuls au monde et se murmurer des choses dans la bouche et à l'oreille. Elle écarquilla les yeux d'un air solennel. *Vous en avez de la chance.*

Rillirin commençait à soupçonner Dalli de lui avoir menti. Elle avait froid, et pas uniquement parce qu'elle était tombée dans plusieurs flaques. Des points flottaient mollement devant ses yeux, et elle perdait le sens de l'ouïe par intermittence. Elle n'avait plus d'énergie, plus la volonté de bouger, et n'avait même pas sursauté quand Crys avait fait irruption dans leur cachette.

En réalité, Rillirin était presque sûre d'être mourante. Elle avait l'impression d'avoir passé l'éternité sous terre. Ils étaient perdus, séparés des autres groupes ; et toutes les heures, on les attaquait, et ils perdaient un ou deux guerriers. Rillirin eût été terrifiée si elle n'avait été si épuisée.

Et puis il y avait le bruit ; ce bruit qu'elle savait avoir entendu quelque part mais ne parvenait pas à identifier. Des coups incessants dont l'écho se propageait dans les tunnels. S'ils n'avaient été irréguliers, ç'aurait pu être les battements de cœur de la terre. Cela durait depuis des heures, et leurs nerfs étaient tellement en pelote que l'un d'eux allait fatalement finir par craquer. Sur l'air humide flottaient des pleurs étouffés ; elle distinguait aussi l'écho de lointains bruits de combat.

Les hommes et femmes accroupis à l'entrée de leur réserve serrèrent leurs armes et s'appuyèrent aux murs pour se lever. Elle regarda Dalli

vérifier une fois de plus l'état de sa lance, puis taper l'extrémité de la hampe sur le sol au rythme des coups sourds incessants.

Rillirin se redressa en position assise.

— Je sais ce que c'est, dit-elle. (Personne ne se tourna vers elle.)
Ash ? Dalli, je sais ce que c'est que ce bruit.

— C'est important ? demanda Dalli en se mettant en garde. Parce qu'on a de la visite.

Ash bondit à ses côtés, suivi de Crys et de tous ceux qui pouvaient encore se battre.

Rillirin se leva tant bien que mal en s'aidant du mur et de sa lance.

— Oui, chuchota-t-elle lorsque les hurlements des Mirécès leur parvinrent, c'est important. Vous devez m'écouter.

Les Mirécès attaquèrent.

Mace

*Troisième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Tunnels de la Crique des Ifs, le Gil, Plaine Occidentale*

— J'ai grandi au Lac de la Danseuse, expliqua Rillirin. Il y a là-bas un réseau de cavernes qui nous servait à stocker la toile à voile et les cordages, mais qui était tout le temps inondé à cause de la fonte des glaces du lac. Il a fallu construire un barrage. C'était avant ma naissance, mais nous devons l'entretenir pour empêcher l'inondation des cavernes.

— En quoi cela me concerne-t-il ? la coupa Mace. Nous ferions mieux de chercher la sortie.

— Mon frère Madoc – Corvus – travaillait au barrage, avant que les Mirécès nous prennent. Il en comprend le fonctionnement. Ces coups sourds ? C'est les Mirécès qui sont en train de détruire le barrage qui empêche ces tunnels d'être envahis par l'eau. Ils vont nous noyer.

Mace la dévisagea. Elle était si pâle à cause de tout le sang perdu que le coup de poing qu'elle avait reçu au visage ne faisait même pas d'hématome. Il regarda ensuite les gens qui l'entouraient, la maintenant debout. À leur silence et à leur air sombre, il était évident qu'ils la croyaient tous.

— C'est ridicule, protesta Mace. Ils ne noieraient pas leurs propres hommes. Ils...

— Nous n'avons jamais croisé dans ces souterrains un groupe de plus de cinquante hommes, intervint Tara. Il est très probable qu'ils ne disposent que de quelques centaines de guerriers. Merde, il se pourrait même qu'ils aient déguisé les habitants du village en Mirécès pour paraître plus nombreux qu'ils ne le sont en réalité. Quoi qu'il en soit, dans le noir, ils avaient l'air plus nombreux que ça, et le garçon qui nous a crié qu'il y avait un moyen de s'échapper a suffi à nous faire tous descendre dans ces souterrains. Ils n'ont plus eu qu'à nous suivre et à nous harceler pour nous pousser à nous éloigner d'eux et à nous enfoncer sous terre. Corvus a sans doute proposé un marché aux gens d'ici : il ne les massacrerait pas s'ils nous attiraient dans un piège.

— Corvus avait seize ans, quand ils l'ont pris, poursuivit Rillirin sans laisser à Mace le temps de répondre. Il connaît le Rilpor et ses histoires, et la Crique du Contrebandier est l'une des plus célèbres. Ils sont passés ici à bord de vos bateaux : vous croyez vraiment qu'il n'aurait pas cherché à vérifier si cette histoire était vraie ?

— Mais les Mirécès qui sont dans ces souterrains avec nous... ? tenta Mace alors même que l'horrible vérité le saisissait à la gorge.

— Ils ont juré de mourir pour la Dame d'Ombre, fit Rillirin d'une voix rauque. S'ils pensent pouvoir nous emporter avec eux, ils se noieront, et avec le sourire.

— Nous devons sortir tout de suite, dit Lim sans plus prendre la peine de chuchoter. Nous ne savons pas combien de temps il va leur falloir pour abattre ce barrage. Et nous devons en informer le Rang sans que les hommes paniquent.

— Mais dans quelle direction aller ? demanda Ash. Aucun d'entre nous n'a trouvé le moindre tunnel qui remonte vers la surface.

— Alors retournons sur nos pas, si nous arrivons à retrouver le chemin, grogna Rillirin. Nous passerons sur le corps de ces salauds. Nous descendons depuis qu'on nous a forcés à entrer dans ces souterrains. Ils n'ont eu qu'à nous pousser à nous enfoncer.

— Donc, on pousse dans l'autre sens, conclut Tara en faisant craquer ses phalanges.

— Quelqu'un se rappelle-t-il par où nous sommes arrivés ? demanda Mace. (Personne ne répondit.) Alors suivons simplement les tunnels qui montent, et que les Mirécès aillent se faire foutre. C'est notre seul espoir. Préparez-vous à partir.

Rillirin eut un rire hésitant.

— Je ne peux même plus marcher. Je n'irai nulle part.

— Dom a besoin de vous. Vous venez avec nous.

Les sourcils de Ash disparurent sous sa frange lorsqu'il regarda Crys. Le soldat les dévisagea tous à tour de rôle. Il avait une drôle de lueur dans les yeux.

— Elle vient, insista-t-il. Et nous rebroussons chemin.

— Il a raison, jugea Lim. Nous allons à la rencontre des Pillards. Dites au Rang que nous mettons tout ce que nous avons dans un dernier assaut pour ressortir.

— Les hommes du Rang sont disséminés sur des kilomètres de tunnels, lui objecta Tara. Nous n'arriverons pas à les rassembler tous.

— Alors commencez à faire passer le message, faites en sorte qu'il se transmette le plus vite possible, et qu'ils nous rejoignent à toute vitesse, trancha Mace. Rillirin, comptez jusqu'à mille. Dites-moi quand vous aurez terminé ; ce sera le signal du départ. Quel que soit le nombre d'hommes qui auront réussi à nous rejoindre. Lim, Tara, Crys, nous formerons l'avant-garde, et quand nous serons partis, nous ne nous arrêterons sous aucun prétexte. (Mace fit jouer ses épaules.) Ça doit rester secret. Si les Mirécès soupçonnent notre remontée, ils feront tout leur possible pour l'entraver. Tara, placez des guetteurs dans le tournant. Vous autres, faites en sorte que les hommes qui nous rejoindront se taisent.

— Ne vous arrêtez sous aucun prétexte quand vous serez lancés, dit Rillirin. Courez tout droit vers la surface, aussi vite que vous le

pourrez. Ils ne sont que quelques centaines, d'après Tara, alors ça va bien se passer.

— Cessez de dire « vous », répliqua Crys. C'est « nous », d'accord ? Vous venez avec nous.

— Peut-être n'arriverons-nous pas à les briser, dit Mace. Si nous nous contentons de les repousser, dès qu'ils seront sortis, ils se retourneront pour nous retenir le plus longtemps possible sous terre. Ils bloqueront la trappe.

— Alors nous ne les laisserons pas faire, dit Tara. On va procéder comme pour un entraînement aux échelles ; quand ils remonteront le tunnel on les collera d'assez près pour leur sentir le cul. Nous montons plus vite aux échelles qu'ils ne courent sur du plat. Tactique classique de tête de pont : nous montons en frappant, et nous faisons de la place pour le soldat d'après, puis pour le suivant. On ne leur laisse ni le temps de s'organiser, ni le temps de respirer. Quand ils ressortiront dans la maison, nous sortirons un pas derrière. Autrement, nous sommes morts.

— C'est le plan, trancha Mace. Faites passer le message. Allez.

— Chouette alors, grommela Rillirin, encore une bataille.

— Rillirin, comptez plutôt jusqu'à deux mille. J'ai l'impression que nous allons avoir besoin de tous les hommes que nous pourrions trouver.

Mace grogna et plia la jambe jusqu'à faire claquer son genou. Courir en montée sur quelques kilomètres tout en livrant bataille, puis gravir une échelle à toute vitesse et défendre une tête de pont. Et tout cela en essayant de ne pas se noyer, en traînant une fille à moitié morte, et avec une armure de cinquante livres sur le dos.

— S'engager dans les Rangs, voir le monde, mourir dans le noir, entendit-il Crys marmonner.

— Très bien, fit Mace avec un regard d'avertissement à l'intention du capitaine. Préparons-nous.

Tara

*Troisième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Tunnels de la Crique des Ifs, le Gil, Plaine Occidentale*

L'épée de Tara avait disparu. Elle l'avait perdue dans un cadavre, quelque part, dans un autre tunnel, une autre vie. Elle avait pris une hachette sur un corps et sanglé à son bras gauche une rondache légère de lancier. Tapie à la lumière vacillante des torches, un masque de zébrures de sang séché sur le visage, avec sa hachette qui pendait nonchalamment au côté, elle était terrifiante.

Et terrifiée.

Derrière elle, les hommes arrivaient en masse par les tunnels, bruyants et paniqués par la nouvelle qui se répandait. Lim et Mace faisaient de leur mieux pour les faire taire.

Les Mirécès, au-delà du premier tournant, devaient être cinquante, voire plus. L'équipe d'assaut de Tara comptait trente soldats. Elle massa en grimaçant la coupure qu'elle portait au front et secoua les épaules.

— Nous ne pouvons permettre qu'ils sachent que les autres arrivent, chuchota-t-elle, ni qu'ils devinent que nous avons compris leur ruse. Sinon, nous aurons une attaque générale sur les bras.

Hommes et femmes acquiescèrent d'un air déterminé.

— Alors il est temps d'aller au massacre, dit Crys sur un ton presque joyeux.

Tara écarquilla les yeux.

— Si vous voulez. Personnellement, je compte en tuer onze, puis courir comme une lapine.

— Onze ? (Crys se frappa le torse.) J'en prends douze.

— Fillettes, grogna Sarilla. Moi, quinze.

Tara se prit à sourire. L'instant d'après, elle s'élançait en hurlant dans le tunnel et tournait l'angle.

Les Mirécès, bien sûr, les entendirent venir, et ils étaient bien trop nombreux, mais Tara, d'un coup de pied, envoya de l'eau au visage du premier et, lorsqu'il ferma les yeux, lui porta un coup de hachette dans la mâchoire. Le bas de son visage se détacha, et Tara passa au suivant : elle intercepta son coup de taille avec sa rondache et contre-attaqua bas, sur le côté du genou. L'épée de Sarilla passa vivement au niveau de la hanche de Tara et toucha son ennemi à la poitrine alors même qu'il tombait. Elles reprirent avec les autres leur progression en formation triangulaire serrée. Lentement, les ennemis les cernaient.

Tara leva soudain le pied gauche pour éviter un coup de hache, puis

s'en servit pour frapper son assaillant au coude, retomba près de son flanc découvert, l'attaqua trois fois à la taille avec sa hachette, puis visa un point sous l'oreille et l'acheva.

La respiration haletante, elle se baissa en s'abritant sous sa rondache et faillit se faire déboîter l'épaule sous la force de l'impact, qui lui laissa le bras engourdi. Cependant, Crys était de l'autre côté du Mirécès, et celui-ci ne pouvait se défendre contre les deux soldats en même temps ; Tara lui sectionna le tendon du jarret pendant que Crys l'attaquait à la tête. À eux deux, ils le firent tomber à genoux dans l'eau. Tara le termina d'un coup de hachette à la nuque.

Dans un tonnerre de hurlements et de cris d'alerte mirécès, Loups et soldats du Rang se déversèrent dans le tunnel, Mace, Lim et Ash en tête et combattant tel un monstre à six bras pour rejoindre le groupe qui s'était détaché.

Tara se baissa pour éviter un coup de taille, mais en reçut deux autres sur la rondache. L'homme s'acharnait, l'enfonçait dans le sol comme un clou. Le bras du capitaine n'allait pas tarder à casser sous la lourdeur des coups ; coincée dans la cohue, elle ne pouvait s'échapper par les côtés, et il le savait, car un large sourire fendait sa barbe. Il ricana en se préparant à l'assaut suivant et, faute de place pour armer son coup, Tara en fut réduite à donner un coup d'estoc avec la cognée de sa hache.

L'épée se leva comme le soleil. Tara chargea d'un pas seulement, mais baissa les hanches, rangea ses épaules dans l'axe de la rondache, et se releva brusquement de façon à le percuter en pleine poitrine. L'épée du Mirécès oscilla et rata sa cible ; désormais, Tara était de toute façon trop proche pour qu'il en fit usage. Il la poussa de sa main libre. Elle lui hurla au visage sans cesser de pousser dans l'autre sens : aucune idée ne lui venait, sinon de rester trop collée à lui pour qu'il pût la passer au fil de sa lame.

Soudain, deux épées jaillirent de la poitrine du Mirécès, tandis qu'un long bras la prenait par la taille et l'entraînait loin de lui. Mace.

— Qu'est-ce que vous foutez, major ? grogna le général.

Tara écarquilla les yeux.

— Major ? C'est une promotion ? demanda-t-elle pendant que les soldats du Rang affluaient autour d'eux pour tuer les derniers Mirécès de cette partie des souterrains.

— Je me suis dit que c'était la seule façon de vous forcer à écouter mes ordres. Maintenant, filez. C'est le moment. Profitons de notre élan pour la faire, cette percée. Courez.

— Où en est le décompte ? haleta-t-elle.

— Pas assez loin, mais ils sont sur la défensive, et les bruits en provenance du barrage sont tout à coup beaucoup plus effrayants. Alors allons-y.

Tara se tourna et entra dans la ligne que les autres étaient en train de former. Puisqu'il n'y avait pour l'instant plus un seul Mirécès vivant dans le tunnel, ils recommencèrent à courir. Les Loups et les soldats du Rang, sur leurs talons, les forçaient à aller de plus en plus vite. Il n'était plus possible de s'arrêter, quand bien même elle l'eût voulu.

Durdil

*Troisième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Appartements du Commandant, palais de Rilporin, Terres des Blés*

Durdil écrivait une énième lettre qui ne partirait jamais nulle part lorsqu'il entendit du vacarme devant sa porte.

— Non, non, qu'est-ce que vous faites ? Espèce de...

Hallos poussa un cri strident et se tut brusquement. Un autre cri bref, puis trois coups sourds à la porte.

D'un bond, Durdil se leva de sa chaise, une assiette de bois dans une main, un couteau de table dans l'autre. Il se plaqua sur le côté de la porte et attendit qu'elle s'ouvrît, ce qu'elle fit. Il retint son souffle. Personne n'entrait.

— Major Renik et Hallos le médecin, annonça Renik. Le moment est venu de partir, monsieur.

— Entrez, ordonna Durdil.

Il savait qu'en parlant il dévoilait le lieu de sa cachette, mais il devait s'assurer qu'il s'agissait bien d'eux, et qu'ils n'étaient pas là sous la menace d'une arme.

Les mains de Renik apparurent en premier, tendues et vides, tachées de sang, puis il entra de côté, face à Durdil, et veilla à constituer la plus grande cible possible pour démontrer sa bonne foi. Hallos l'imita.

Durdil se jeta contre la porte. Il s'attendait qu'elle rebondît sur quelqu'un, mais elle se ferma avec un claquement.

— On a repéré les Mirécès à Shingle. Ils passent maintenant par les terres et seront là ce soir. Le Rang de l'Est a quitté son port il y a deux heures. Il sera aussi là ce soir. Galtas Morellis est à sa tête. On soupçonne Rivil de les avoir coordonnés d'ici, monsieur. Il a sans doute transmis les informations que nous envoyait le Rang de l'Ouest au rang de l'Est pour s'assurer que ses deux armées arrivent en même temps. Je n'ai pas eu l'occasion de détruire le marché. C'était pour la nuit prochaine, mais je pense qu'à ce moment-là nous serons en train de nous battre.

À bout de souffle, Renik se tut.

— Nous sommes venus vous sauver, précisa Hallos au cas où Durdil n'aurait pas compris la situation.

— Votre épée et votre armure sont dans le couloir, monsieur, reprit Renik. Je pense que nous n'allons pas tarder à avoir de la compagnie.

Durdil fit signe à Hallos d'ouvrir la porte et, comme il sortait, étudia son langage corporel au cas où on lui tendrait une embuscade. Il décida que non, jeta son assiette et son couteau et sortit, précédé de

Renik. Les éléments de son armure étaient empilés à côté des cadavres de quatre gardes. Durdil leva un sourcil.

— Joli.

— Hallos en a tué un. Cet homme est un danger ambulant, avec un scalpel.

Hallos eut un sourire radieux.

— Savoir où charcuter, c'est un peu ma spécialité, ricana-t-il.

Durdil le saisit par le manteau.

— Vous êtes nerveux, je le vois bien, mais vous allez devoir la boucler et faire ce qu'on vous dit, d'accord ? Si vous papotez au mauvais moment, il y a de bonnes chances que vous nous fassiez tous tuer.

Hallos aspira une extrémité de sa moustache, qu'il mâchonna.

— Compris, dit-il. (La petite touche d'hystérie disparut de son expression.) Désolé.

Renik aida Durdil à enfiler son armure et lui résuma la situation :

— Rivil contrôle tout. Il y a trois jours que je n'ai vu le roi ; Rivil affirme qu'il est malade, mais Hallos n'a pas le droit de s'occuper de lui.

— Est-il mort ?

— Je ne crois pas. Rivil s'empresserait de l'annoncer, à mon avis. Non : il le tient enfermé quelque part.

— Si nous tuons Rivil, dit Durdil, les Mirécès viendront quand même. Ils se battent pour les dieux. Mais si Rivil tue Rastoth, il devient roi, et nous, en tant qu'opposants, nous devenons des traîtres. Il sera dans son bon droit s'il décide d'écraser Rilporin jusqu'à ce qu'elle se soumette. Le roi est donc notre priorité. Protéger le roi et ensuite, capturer Rivil si nous le pouvons.

— Oui, monsieur, répondit Renik alors que Hallos remontait précipitamment le couloir vers eux.

— On vient, chuchota-t-il.

— Allons-y, fit Durdil. Les appartements du roi, ceux de la reine et ceux de Janis, dans cet ordre. (Il partit dans le sens opposé.) Après quoi nous fouillerons pièce par pièce.

Ils coururent le long du couloir, tournèrent l'angle, se baissèrent pour emprunter un passage réservé aux domestiques. Renik dégaina son épée. Les serviteurs poussèrent des cris et plongèrent pour se mettre à l'abri. Avec un peu de chance, aucun d'eux ne perdrait son temps à jeter un coup d'œil par-dessus l'épaule de Renik, car, alors, il ne manquerait pas de reconnaître Durdil.

Hallos était alerte malgré sa forte carrure ; aussi, c'est au pas de course que le trio remonta les couloirs, traversa les salles d'audience, les cuisines, et suivit les somptueux corridors de l'aile du roi, jusqu'à ce qu'ils atteignent ses appartements. Il n'y avait aucun garde

devant.

Renik entra en premier, se glissa sur la gauche, puis Durdil entra à son tour et se rangea à droite, jambes fléchies. Personne.

— Chez Marisa, haleta Durdil, il est peut-être là-bas.

Et c'était bien le cas. Quatre gardes étaient postés devant la porte de la reine. Renik et Durdil mirent toute leur énergie dans la dernière ligne droite. L'un des quatre hommes se retourna pour ouvrir la porte, mais quelque chose d'argenté passa à toute vitesse à côté de l'oreille de Durdil et alla se ficher dans la cuisse du garde. Il tomba en hurlant et attrapa le scalpel planté dans sa jambe.

Dès que Durdil arriva à destination, il assena, dans la direction de la gorge d'un garde, un coup qui fit siffler son épée. L'homme leva brusquement sa lame à deux mains pour parer, mais l'autre poing de Durdil jaillit et planta sa dague dans l'aisselle du garde. Celui-ci poussa un cri aigu, et ses doigts inertes lâchèrent son épée. D'un coup de taille, Durdil le fit tomber à genoux. Il l'abandonna, ensanglanté, pour se tourner aussitôt vers le suivant, dont il sectionna la colonne vertébrale en haut du cou, son casque ne descendant pas assez bas.

Renik acheva le troisième, saisit le quatrième par l'uniforme et le força à se relever.

— Où est Rivil ? demanda-t-il tandis que Durdil les dépassait pour entrer dans les appartements de la reine.

— Mes pieds foulent la Voie, s'écria le garde.

Malgré l'exclamation de dégoût de Hallos, Durdil entendit le bruit d'une gorge tranchée.

Rastoth était recroquevillé sur le lit de Marisa, le couvre-lit remonté jusqu'au menton. Durdil posa un genou à terre devant lui.

— Majesté, vous êtes en danger de mort. Voulez-vous bien m'accompagner en lieu sûr ?

La porte claqua derrière lui. Rivil s'avança.

— Mon père m'a moi pour le protéger, dit-il doucement. Et d'ailleurs, c'est vous qui apportez la violence en ce lieu, pas moi. Vous avez tué mes hommes.

Sous l'effet de l'adrénaline, Durdil ressentit des picotements dans les doigts. Tout devint parfaitement immobile et silencieux.

— Vous avez trahi votre père, votre roi et vos dieux, prince Rivil. Vous avez cloué vos pieds à la Voie d'Ombre et abandonné la Lumière au profit du Sang. Vous avez l'intention de tuer votre père, de renverser son gouvernement, d'asservir son peuple et de déclarer hors la loi le culte des Dieux de Lumière. Je crains de ne pas pouvoir laisser tout cela se produire.

— Eh bien, vous en savez, des choses, tout à coup. (L'épée scintillante, l'armure polie, Rivil sourit et s'avança.) Qui vous a dit tout ça ? Est-ce Wheeler, avant que vous le tuiez ?

— Wheeler ne vous a donc pas dit qui était au palais avec nous ? C'était le capitaine Crys Tailorson, Votre Altesse. Le bon capitaine m'a tout révélé quand il se trouvait parmi nous, juste sous votre nez. C'est lui qui a tué Wheeler avant de s'échapper.

Rivil se figea, un éclair de surprise bien réelle sur le visage. C'est alors que Durdil bondit. Rastoth poussa un cri strident lorsque leurs épées s'entrechoquèrent, une, deux fois, puis les deux hommes se séparèrent et se tournèrent autour comme des chiens pendant que Renik tambourinait à la porte.

— Sire, restez à l'écart, lança Durdil.

Rivil revint à la charge, essaya de le forcer à s'écarter pour avoir accès au lit. Durdil refusa de bouger et reçut sur l'épaulière un coup qui lui engourdit le bras. Rivil insista, frappa encore et encore l'épaule de Durdil ; la lame de ce dernier intercepta la plupart des coups, mais pas tous. Durdil reculait. Rivil était plus grand, plus fort. Plus jeune.

— Qu'est-ce que vous faites à mon fils ? beugla soudain Rastoth.

Durdil sentit quelque chose frapper l'arrière de son casque. Un oreiller. Rastoth lui jetait des oreillers.

— Majesté, le prince essaie de me tuer afin de pouvoir vous tuer ensuite, s'écria-t-il alors qu'un autre oreiller rebondissait sur son coude.

Tant qu'il ne me lance pas le...

Le couvre-lit lui tomba sur la tête et l'aveugla. Rivil s'esclaffa ; Durdil se fendit. La pointe de son épée ripa sur une armure. Quelqu'un défonça la porte, Rastoth poussa un cri, Rivil un juron, puis Durdil entendit des pas courant vers la pièce voisine.

Il se débattit pour s'extraire de sous la soie. Rastoth gisait, tordu, sur le lit, les mains luisantes de sang, appuyées sur sa poitrine pour tenir fermée une blessure d'où s'échappaient des bulles.

— Hallos ! hurla Durdil avant de suivre Renik.

Celui-ci passa dans la pièce suivante, dévala un escalier, et longea un énième couloir réservé aux domestiques.

Un carnage. Un cuisinier était assis par terre, jambes écartées, et s'efforçait en hurlant de remettre ses entrailles dans son ventre ; un majordome était allongé face contre le sol, et l'on apercevait sa colonne vertébrale qui dépassait de sa cotte ; et plus loin, Renik avançait dans le couloir en boitant et en laissant des traces de main sanglantes sur le mur.

— Où est-il ? haleta Durdil.

Renik pointa vers l'avant avec son épée.

— Tout droit, souffla-t-il. (Il glissa sur le mur et posa un genou à terre.) Pardon.

Durdil repartit en courant. Ses poumons le brûlaient, l'image de Rastoth, en sang, lui revenait sans cesse à l'esprit. Il défonça la porte

sans ralentir, bras et épée croisés devant lui dans une vaine tentative pour se protéger le visage.

Il n'y avait personne. Un embranchement de trois couloirs, et aucun moyen de savoir lequel Rivil avait emprunté. L'un d'eux, cependant, menait vers l'extérieur. C'est celui que prit Durdil d'une démarche désormais lourde et lente. Il sortit brusquement sur la place de rassemblement par les portes principales du palais. La place était bondée. Aussi étonnés qu'horrifiés, les gens avaient le regard rivé sur la femme et l'enfant qui gisaient, dans un bain de sang, sur le pavé.

— Que s'est-il passé ? rugit Durdil.

Des cris retentirent lorsqu'on le vit, en sueur, en sang et en armure, l'épée à la main.

— Quoi ? insista-t-il.

Quelqu'un pointa du doigt la porte donnant sur le Quatrième Cercle.

Durdil se tourna vers la droite, se baissa et scruta la Voie Royale. Le prince Rivil partait à toutes jambes vers le lointain corps de garde et les deux armées qui, en cet instant, avançaient vers la ville.

Durdil jeta son épée par terre.

— Merde ! grogna-t-il. Vous, envoyez un signal aux gardes, voyez si vous arrivez à faire passer le message au corps de garde d'abaisser la herse sur-le-champ. Personne ne quitte la ville, et je dis bien personne. Y compris les têtes couronnées. (Il fit un geste vers Rivil.) Y compris lui.

Le garde resta bouche bée, puis acquiesça et partit au pas de course vers la tour abritant la porte du Quatrième Cercle. C'était trop tard, Durdil le savait, mais il fallait bien essayer. Il ramassa son épée, la rengaina et retourna dans le palais.

Renik était blessé, et Durdil avait vu assez de blessures à la poitrine pour savoir que le roi était sans doute moribond. Il allait devoir laisser à ses hommes le soin d'arrêter le prince.

Crys

*Troisième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Tunnels de la Crique des Ifs, le Gil, Plaine Occidentale*

Crys regarda sa dague s'enfoncer dans la gorge du Mirécès. La lame d'appoint lui ferait défaut, et il ne tarderait pas à regretter de l'avoir lancée ; mais pour l'heure, il devait avancer coûte que coûte, faire de la place pour les centaines d'hommes amassés derrière lui. Mace sur sa gauche, rapide et mortellement efficace à l'épée courte malgré l'épuisement. Ash de l'autre côté, Lim et Dalli, Sarilla et Tara. À eux tous, ils constituaient la première ligne, et faisaient ce pour quoi on les avait élevés.

Crys planta sa lame dans la poitrine d'un homme, sentit la vibration d'un battement de cœur remonter le long de son épée jusque dans sa main, comme s'il avait tenu le cœur dans sa paume. Il retira son épée, laissa le Mirécès tomber, sauta par-dessus le corps pour trouver sa prochaine victime, toute cette peur, la culpabilité qui monte, monte et déborde. Il s'entendit hurler sa fureur, entendit les hommes et femmes qui l'entouraient lui répondre, pousser, tuer, mourir, rompre les rangs.

Le bout de l'épée de Crys ouvrit un visage, et il entrevit des dents brunes avant que le sang noir giclât. L'homme hurla. Mace lui donna un coup de poing sur la blessure qui l'allongea sur le sol, puis le piétina. Quand ils lui seraient tous passés dessus, il ne resterait de lui que des traînées de chair sur la roche.

Crys se baissa pour éviter un violent et puissant moulinet de hache, et tira Mace vers lui, car la cognée se serait logée dans son visage. Ils contre-attaquèrent ensemble : Mace frappa à l'entrejambe, Crys au bras tenant l'arme. La hache tomba au sol avec fracas, suivie de son propriétaire qui poussait un cri strident. Crys s'avança, le piétina, se prit les pieds et bascula vers l'avant, dans les bras d'un Pillard qui n'avait qu'un œil, l'autre n'étant plus qu'un trou noir sanguinolent. Moment de surprise quand le Mirécès le rattrapa et le repoussa. L'instant d'après, ils échangeaient les coups.

— Dame..., grogna le Mirécès lorsque l'épée de Crys s'enfonça dans son ventre.

— Pas ici, salopard, fit Crys avec un rictus avant de le décapiter. Ici, c'est le repaire du Dieu Renard.

Ils arrivèrent à un embranchement. Les hommes s'engouffrèrent dans les deux tunnels, car tous deux montaient. Crys vit Sarilla trébucher sur l'affleurement séparant l'entrée des tunnels et poser un genou à terre ; il entendit Lim crier le nom de sa femme, mais ni Crys

ni lui ne pouvaient l'atteindre. Un instant plus tard, Crys était engagé dans le tunnel de droite, incapable de résister au courant qui l'emportait. Maintenant que le Rang avait le mors aux dents, il ne s'arrêterait pour rien ni personne.

Crys arracha un couteau des mains d'un Pillard et, avec un large sourire, le lui planta en plein visage, à travers la joue et dans la bouche, dans l'œil, puis à nouveau dans la bouche. L'acier en gueule, l'homme poussa un cri étouffé, s'étrangla et tomba ; le tunnel était si étroit qu'ils ne tenaient plus qu'à trois de front, et enfin, enfin, les Mirécès firent volte-face et s'enfuirent à toutes jambes.

Crys leva son épée bien haut.

— COUREZ ! cria-t-il.

Son épée, en retombant, entailla le dos d'un Pillard. Il sauta par-dessus le corps et se lança à la poursuite du suivant.

Rillirin

*Troisième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Tunnels de la Crique des Ifs, le Gil, Plaine Occidentale*

Rillirin avait à peine compté au-delà de huit cents, blottie contre le mur pour éviter les hommes qui envahissaient par centaines tunnels et réserves, lorsque le rugissement retentit vers l'avant, dans la galerie. La bousculade reprit de plus belle. Elle bégaya dans son décompte, se tut tout à fait, et se redressa sur un coude en grimaçant pour voir ce qui se passait.

Une véritable crue humaine était montée à mesure que le message s'était propagé, mais c'était loin d'être suffisant. Vraiment très loin. Il devait rester dans les tunnels des milliers d'hommes qui continuaient leur fuite en avant vers le barrage, au lieu de s'en éloigner.

— Merde.

Dalli avait changé le pansement autour de sa blessure mais la douleur, monstrueuse, refusait de faiblir, et du sang en suintait. De plus, Rillirin était gelée. Elle se redressa de manière à s'asseoir dos au mur, et observa encore un peu.

— Merde, répéta-t-elle.

Elle s'efforça de se lever en gardant la main gauche appuyée contre son flanc. Elle ramassa sa lance cassée dans l'eau qui, désormais, lui arrivait presque au niveau des genoux et se fraya un chemin dans la masse humaine qui bouchait les tunnels devant elle.

— Dom, marmonna-t-elle. Faut que je retrouve Dom.

Elle chancelait, avait la tête qui tournait, et avait très, très froid. Elle s'arrêta pour regarder derrière elle.

— Par ici, appela-t-elle aussi fort qu'elle le put. On retourne vers la sortie. On s'échappe. Revenez.

Loin devant, on entendait des cris, un fracas métallique, et l'on voyait s'éloigner les dernières torches, si bien qu'il n'y avait plus qu'un soupçon de lumière pour éclairer l'enfer qui l'attendait. Elle distinguait à peine les silhouettes des retardataires blessés qui clopinaient résolument derrière l'armée. Les poils se dressèrent sur ses bras et sa nuque. Elle sentit l'eau se ruer vers eux. Elle savait qu'elle arrivait. Elle ignorait comment, mais elle le savait.

Elle émit un gémissement étranglé et boita plus vite en serrant les dents à cause de la douleur. Des points lumineux filaient devant ses yeux. Des bruits de pas précipités. Des hommes la dépassèrent à toute vitesse pour rejoindre la foule. Elle mit toute son énergie à avancer, dépassa à son tour deux blessés particulièrement lents, et vit deux

gueules noires s'ouvrir devant elle.

Elle regarda en haletant les deux tunnels, et un bref mouvement à leur jonction attira son attention. Elle retint son souffle, s'étouffa avec sa salive, toussa, et brandit sans la moindre fermeté sa lance cassée, bien que cela lui offrît une protection dérisoire.

— Rillirin ?

— Sarilla ? Putain ! Merci mes dieux. (Rillirin s'avança en boitant.) Blessée ?

— Légèrement. Mais il faut qu'on avance.

Dans l'état où elle se trouvait elle-même, Rillirin n'avait pas la force de l'aider ; néanmoins, elle lui tendit la main, et grogna quand Sarilla s'en servit pour se relever.

— Bon, alors allons-y, hésita Rillirin en se demandant si cela allait enfin faire d'elles des amies.

Elles prirent le tunnel de droite en titubant, bras dessus bras dessous pour tenir debout. Rillirin était incapable d'inspirer à fond, et les bruits du tunnel étaient étouffés par le bourdonnement de ses oreilles.

La galerie se prolongea de noir méandre en noir méandre, tandis qu'à côté d'elle Rillirin entendait la respiration râpeuse et saccadée de Sarilla, ainsi que le gémissement aigu qui montait de sa poitrine. À force de tourner et virer, elles rattrapèrent l'arrière de l'armée. Les hommes en étaient encore à pousser pour avancer. Tout en agitant vainement leurs armes, ils beuglaient aux autres de se dépêcher, « continuez de pousser, on va se noyer, là-derrrière, bande de cons ».

Rillirin emmena Sarilla dans la cohue. Elle se glissait dans le moindre espace qui s'offrait à elle, sans que son poing serré et ensanglanté lâchât la tunique de la Louve. Elle commençait à peine à distinguer la lueur des torches vers l'avant lorsqu'un vent glacé souffla dans son dos. Un très léger grondement chatouilla la plante de ses pieds et ses tympans.

— Courez, courez ! s'écrièrent les soldats d'une voix criarde et désespérée.

Rillirin fut écrasée contre l'homme qui se trouvait devant elle. Sa joue percuta la dossière de ce dernier avec une violence incroyable, et la tunique de Sarilla lui échappa. Elle attrapa un doigt de bois, arracha la prothèse entière de la main de Sarilla lorsque les deux femmes furent emportées dans des directions différentes. Elle entrevit une dernière fois le visage blême et terrifié de l'archère entre les corps enchevêtrés avant qu'ils l'engloutissent tout à fait.

La bouche déformée par un cri, Rillirin tendit la main vers elle, mais la poignée d'une épée la frappa au cuir chevelu et un coup de coude en pleine poitrine lui coupa le souffle. Elle avança de deux pas en chancelant, se retourna et tendit le bras. Un instant, elle vit la main estropiée de Sarilla, puis celle-ci disparut.

Un coup de genou ou de coude dans sa blessure au dos. Souffle coupé, incapable de penser ; la douleur monta brusquement puis redescendit et passa dans tous ses membres ; toutefois, il n'y avait plus assez d'air en ce monde pour qu'elle pût hurler. Bouche bée, elle continuait de tendre le bras pour saisir la main de Sarilla, jusqu'à ce qu'un soldat de petite taille la bousculât. Elle tomba à genoux.

Les hommes trébuchaient sur elle, elle reçut des coups de botte dans les côtes, et même un, particulièrement violent, dans le nez, qui se traduisit par une explosion de douleur et de couleurs. Elle porta une main à son visage, grogna lorsqu'un talon broya les doigts de l'autre. Un rugissement envahit sa tête et son corps.

Quelqu'un tomba sur elle. L'eau, tel un animal hurlant, envahissait le tunnel, mais l'homme passa un long bras sous le ventre de Rillirin et la hissa, bras et jambes inertes, sur son épaule, puis reprit tant bien que mal sa progression. Seth. Seth, sorti de nulle part.

— Sarilla ! s'écria Rillirin. Arrête, retourne en arrière, c'est Sarilla !

Mais Seth courait, suivi de près par l'eau. Il tourna soudain à droite dans un mince passage pratiqué dans le mur. Il dut pousser Rillirin pour la faire passer, ce qui lui écorcha les bras, les hanches et les épaules, puis il s'immisça à son tour. Il saisit Rillirin par le poignet et la traîna jusqu'au fond de la galerie. Coincés.

Rillirin sanglotait ; elle pleurait Sarilla, pleurait Dom, en marmonnant une prière à la Danseuse entre deux vagues de douleur. Seth la hissa sur une corniche à hauteur d'épaules puis monta précipitamment en écartant à coups de pied pots et bouteilles. Il attira la tête de Rillirin contre sa poitrine afin qu'elle ne vît pas l'eau affluer. Elle ferma les yeux, cala sa tête sous le menton de Seth et serra les doigts en bois de Sarilla contre ses seins.

Au moins, elle ne mourrait pas seule. C'était déjà ça.

Corvus

*Troisième lune, an 995 après l'Exil des Dieux Rouges
Rilporin, Terres des Blés*

Quatre mille guerriers mirécès en formation carrée devant Rilporin et, quatre cents mètres plus au nord sur la plaine, cinq mille soldats du Rang de l'Est.

Corvus, Valan, Lanta et les autres chefs de guerre allèrent à la rencontre de leurs alliés sur les chevaux qu'ils avaient volés à Shingle. Ils s'arrêtèrent au milieu de la route qui entraînait dans la ville par le corps de garde. Rivil et Corvus se penchèrent sur leur selle pour se serrer l'avant-bras.

— Roi Corvus, bienvenue en Rilpor.

— Prince Rivil... ou dois-je dire « roi Rivil », maintenant ? demanda Corvus en remarquant l'armure cabossée et les cheveux trempés de sueur de son interlocuteur. Vous avez des problèmes ?

D'un geste, Rivil écarta le commentaire.

— Rien que je ne puisse gérer. Et pour l'instant, c'est toujours prince Rivil ; mais je m'attends que l'écarlate du deuil batte en haut de ces tours dès demain. Le roi est grièvement blessé.

Il tapota le pommeau de son épée avec une joyeuse suffisance.

Corvus inclina la tête.

— Excellente nouvelle. Les dieux vont être très contents. De mon côté, voici mes meilleurs guerriers. Quant aux Loups et au Rang de l'Ouest, leur cas est réglé.

Ils contemplèrent la ville un moment sans rien dire. La grande herse du corps de garde était baissée ; derrière, les portes bardées de fer étaient hermétiquement fermées. Les deux tours, de part et d'autre du corps de garde, étaient hérissées d'hommes. D'autres se tenaient, silencieux et attentifs, le long de la muraille.

— Formidables défenses, jugea Corvus.

Il ne précisa pas que Rivil était censé faire en sorte que les portes fussent ouvertes à leur arrivée. Telle était la volonté de la Dame.

— Nous sommes en supériorité numérique, Sire, répliqua Rivil. Et une fois Rastoth mort, ils ne voudront pas s'opposer au roi légitime de Rilpor. Ils ouvriront les portes.

Rivil se tourna sur sa selle pour regarder l'armée de Corvus.

— Combien ? demanda-t-il.

— Près de quatre mille.

— J'en espérais davantage, murmura Rivil.

Corvus fit signe à Lanta d'approcher.

— Le prince craint que nous n'ayons pas assez d'hommes, expliqua-t-il.

Lanta partit d'un rire aigu de fillette. Elle avait les joues rubicondes, et dans ses yeux scintillait un plaisir authentique.

— Prince Rivil, nous avons quelque chose de bien plus puissant que des guerriers, dit-elle. Nous avons les dieux.

— Bien sûr..., commença Rivil.

Mais Lanta le coupa :

— Non, Sire, vous ne comprenez pas. Les dieux sont de retour en Gilgoras. Le voile est déchiré. La Dame d'Ombre et Gosfath, Dieu du Sang, foulent à nouveau le monde.

Rivil en resta bouche bée. Les hommes de son escorte firent approcher leurs chevaux et bégayèrent des questions. Lanta éleva la voix pour se faire entendre d'eux :

— Notre présence en Rilpor, en tant que vrais fidèles des Dieux Rouges, vos conversions, prince Rivil – la vôtre, celles du seigneur Galtas et du Rang de l'Est – ont contribué à affaiblir l'emprise de la Danseuse, la puissance de Ses boucliers. Le manque de foi des Rilporiens et notre foi véritable constituent de puissants outils. L'anéantissement de notre armée des Bénis, qui tous ont sacrifié leur vie dans la Vallée du Col de Sang, a entamé le voile ; celui du Rang de l'Ouest et des Loups en amont du fleuve l'a encore plus affaibli. Mais dans le fond, ce qui a finalement permis le retour de nos dieux, c'est le fait que le calestar ait cessé de résister.

— Le calestar ? fit Rivil. Le prophète des Loups ? (Galtas et Skerris marmonnaient des prières de remerciements d'un air éberlué.) Comment cela ? Ce n'est pas un mythe ?

— Le calestar est le jouet de la Dame d'Ombre, Votre Altesse, et c'est un homme en chair et en os. Enfin, pour le moment. Il est brisé, messeigneurs, perdu. Son esprit se noie sous un torrent d'images et sous les tourments des dieux. Qu'il s'agisse de la Danseuse ou de la Dame d'Ombre, il ne verra plus désormais que ce qu'Elles lui montreront.

— Aveuglé par les dieux, intervint Corvus. (Un léger frisson parcourut sa colonne vertébrale ; Lanta acquiesça.) Sa torture doit être exquise. Son esprit mortel est perdu dans les mystères divins.

— Ce qui le brisera, confirma Lanta. Son esprit se cassera en mille morceaux. Et quand nous le trouverons, quand la Dame d'Ombre nous le livrera, nous verrons Leur pouvoir faire de son âme même des fils, et Leurs mains couper ces fils un à un. Nous le regarderons s'effiloche. (Sa voix se changea en murmure exalté.) Et qui assistera à cela ne pourra plus nier Leur puissance. Et il nous révélera des choses, des secrets et des rêves, nous décrira ses visions éveillées de l'Au-delà. Il sera un rappel vivant du pouvoir des dieux.

Les Rilporiens restèrent muets de surprise et de sidération.

Corvus savoura le fait que les Mirécès eussent été les premiers à savoir ; que la Dame d'Ombre eût choisi de révéler Son retour et celui de Son frère à l'Élue avant tout autre.

— Que faut-il faire ? hésita Rivil. Pour les accueillir comme il se doit, je veux dire.

Corvus leva les bras vers Rilporin.

— Écraser la cité, massacrer ses habitants et détruire la Danseuse.

— Avec plaisir, putain, répondit Rivil avec ferveur.

Il fit signe à Skerris, qui fit tourner son cheval et partit pesamment au petit galop vers l'armée qui attendait. L'écusson bleu qu'il arborait à la manche attira le regard de Corvus.

— Rang de l'Est ! rugit le général. Trébuchets ! Tirez !

Sous un ciel bleu et un grand soleil, roi, prince, seigneur et Élue, assis sur leurs montures, regardèrent les trois trébuchets tirer sur les murs de la ville les premières salves d'artillerie du siège de Rilporin.

La guerre ne faisait que commencer.

Épilogue

DOM

*Troisième lune, dix-huitième année du règne du roi Rastoth
Cité des Sentinelles, Plaine Occidentale*

Dom était assis, jambes écartées, le dos appuyé contre l'abreuvoir, sur la place de rassemblement de la ville. Il avait le poignet droit fourré dans la bouche et creusait la chair avec ses dents, à la recherche de la source des foussements, démangeaisons et autres brûlures. Elle était là, quelque part. Il la trouverait. Il n'avait qu'à creuser encore un peu.

Autour de lui, les cadavres gonflaient au soleil. Des millions de mouches se repaissaient, vrombissaient, s'envolaient par essaims entiers pour fondre sur le corps suivant.

Dom regardait les hommes et les femmes tourner dans les eaux sombres, loin sous la terre, rebondir sur les murs et les uns sur les autres, agitant vers le sol, vers les autres, leurs lourdes armes d'acier jusqu'à ce qu'au lieu de mots ils crachent des jets de bulles, avant d'être emportés, inertes poupées désarticulées, par les eaux torrentielles.

D'autres images ; un homme couronné et couvert de sang, un soldat décharné à son chevet, une belle femme ouvrant un ventre en l'honneur des dieux.

Les dieux. La Dame d'Ombre et Gosfath, Dieu du Sang ; Leurs mains à jamais sur lui, consacrant à jamais Leur volonté à broyer la sienne.

C'était si beau. Si noir et rouge et beau.

Le sang dégoulinait sur le menton de Dom, à mesure qu'il se dévorait. Et il riait, riait du spectacle de ces belles images.

REMERCIEMENTS

Je ne sais pas vraiment où commencer, dans la mesure où dresser une liste de remerciements signifie que j'ai réussi à écrire un livre ; or, je n'arrive pas encore tout à fait à croire qu'il ne s'agit pas d'un rêve. Si c'en est un, prière de ne pas me réveiller.

Je dois énormément à ma famille. Maman, Papa, Sam, merci de m'avoir laissée grandir dans des bibliothèques, dans les livres et à l'intérieur de mon propre crâne, et de ne jamais avoir réprimé mon imagination quelque peu étrange. Sans vous, ce roman n'aurait peut-être jamais existé. Enfant (et d'ailleurs, c'est toujours un peu le cas aujourd'hui), mon expression préférée était : « J'aimerais bien être... », suivie du métier qui m'inspirait sur le moment. En fin de compte, « J'aimerais bien être auteur » est devenu « Je suis auteur », et c'est en grande partie grâce à vous.

À toute ma famille élargie, cousins, neveux, nièces, tantes et beaux-parents, qu'ils se trouvent en Écosse, en Belgique ou à cinq minutes de chez moi : vous m'avez tous encouragée et soutenue tout au long des quatorze mois les plus fous de ma vie et du parcours qui m'a vue trouver un agent, puis un éditeur, pour en arriver à un livre publié. Vous avez tous été super, et je vous suis vraiment reconnaissante de m'avoir aidée, et d'avoir montré un tel enthousiasme pour moi et pour ce livre.

Quant à toi, Mark, je ne pouvais rêver d'un meilleur mari ; tu es mon meilleur ami et mon plus grand professeur. Mais ce n'est pas tout : tu es aussi mon fan numéro un, mon supporteur le plus fidèle, sans compter que tu ne t'es jamais plaint de mes horaires de travail, ni du nombre de fois où tu as dû te charger du ménage pour me permettre d'écrire. À force de croire en moi, tu m'as aidée à traverser des moments très difficiles, et je te promets de toujours te rendre la pareille. Ce livre est autant un produit de ton amour et de ta patience que de mon cerveau. Tu es tout pour moi, mon chéri. Merci.

Merci aussi à ceux qui ont pris mon manuscrit quelque peu bordélique et m'ont aidée à le raffiner et à l'améliorer. Harry Illingworth, extraordinaire agent littéraire qui as travaillé pour moi sans relâche afin que ce roman parvienne entre les bonnes mains : tu es mon héros ; je n'y serais pas arrivée sans toi. Merci d'avoir cru en moi. Natasha Bardon, éditrice, directrice de publication et canon absolu, tu as attendu avec la patience d'une sainte que j'aie fini de me plaindre et de t'implorer, puis tu m'as quand même fait faire les choses à ta manière... qui s'est révélée être la bonne ; et à l'arrivée, le roman n'en est que plus riche. Pour cela, tu as ma gratitude éternelle. Mais

histoire que tu le saches : ça ne m'empêchera pas de me plaindre et de t'implorer la prochaine fois.

Merci aussi à Cameron McClure de la Donald Maass Agency pour ses efforts qui ont mené à la publication du livre en Amérique du Nord, et à Louisa Pritchard de la Marsh Agency pour son travail sur les droits de publication en France, en Allemagne et aux Pays-Bas.

J'ai reçu un soutien incroyable des autres auteurs que j'ai rencontrés au cours de cette dernière année. Le monde de l'édition est vraiment une grande famille un peu folle. Merci à tous pour vos conseils, vos encouragements, pour la rigolade et les gens que vous m'avez présentés. À Mark de Jager, pour m'avoir prise sous ton aile ; à Stu Turton, pour les rires et les bières ; à Ed Cox et Jen Williams pour votre sagesse et les rencontres dans les salons du livre. Et à tout le Groupe des Écrivains de Birmingham pour les échanges sur la connaissance créative et toutes nos discussions sur Doctor Who.

Et enfin, à ceux que nous avons perdus ces dernières années, et qui auraient été si fiers. Vous serez toujours dans mes pensées et dans mon cœur. Merci d'avoir fait de moi la personne que je suis.

Anna Stephens est membre du Birmingham Writers' Group, un collectif d'écrivains dont le penchant pour *Doctor Who* confine à l'obsession collective.

Elle est ceinture noire deuxième dan de karaté Shotokan et a l'habitude de se prendre des coups, ce qui s'avère plus utile qu'on pourrait le penser pour écrire des scènes de combat. Avant même sa sortie officielle, *Godblind*, un premier roman de Fantasy au style incisif et brutal, a déjà été acquis dans plusieurs pays.

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

Titre original : *Godblind*

Copyright © 2017 by Anna Stephens

Originellement publié en 2017 par HarperVoyager, une maison
d'édition de HarperCollinsPublishers.

© Bragelonne 2017, pour la présente traduction

Illustrations : Mikaël Bourgouin

Design de couverture : Fabrice Borio

Carte : d'après la carte originale de Sophie E. Tallis, 2017

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée
par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle
constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des
poursuites civiles et pénales.

ISBN : 979-10-281-1124-3

Bragelonne

60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris



C'EST AUSSI...

... LES RÉSEAUX SOCIAUX

Toute notre actualité en temps réel :
annonces exclusives, dédicaces des auteurs, bons plans...

facebook.com/Bragelonnefr

Pour suivre le quotidien de la maison d'édition et trouver
des réponses à vos questions !

twitter.com/Bragelonnefr

Les bandes-annonces et interviews vidéo sont ici !

youtube.com/Bragelonnefr

... LA NEWSLETTER

Pour être averti tous les mois par e-mail de la sortie de nos
romans, rendez-vous sur :

www.bragelonne.fr/abonnements

... ET LE MAGAZINE NEVERLAND

Chaque trimestre, une revue de 48 pages sur nos livres et
nos auteurs vous est envoyée gratuitement !

Pour vous abonner au magazine, rendez-vous sur :

www.neverland.fr